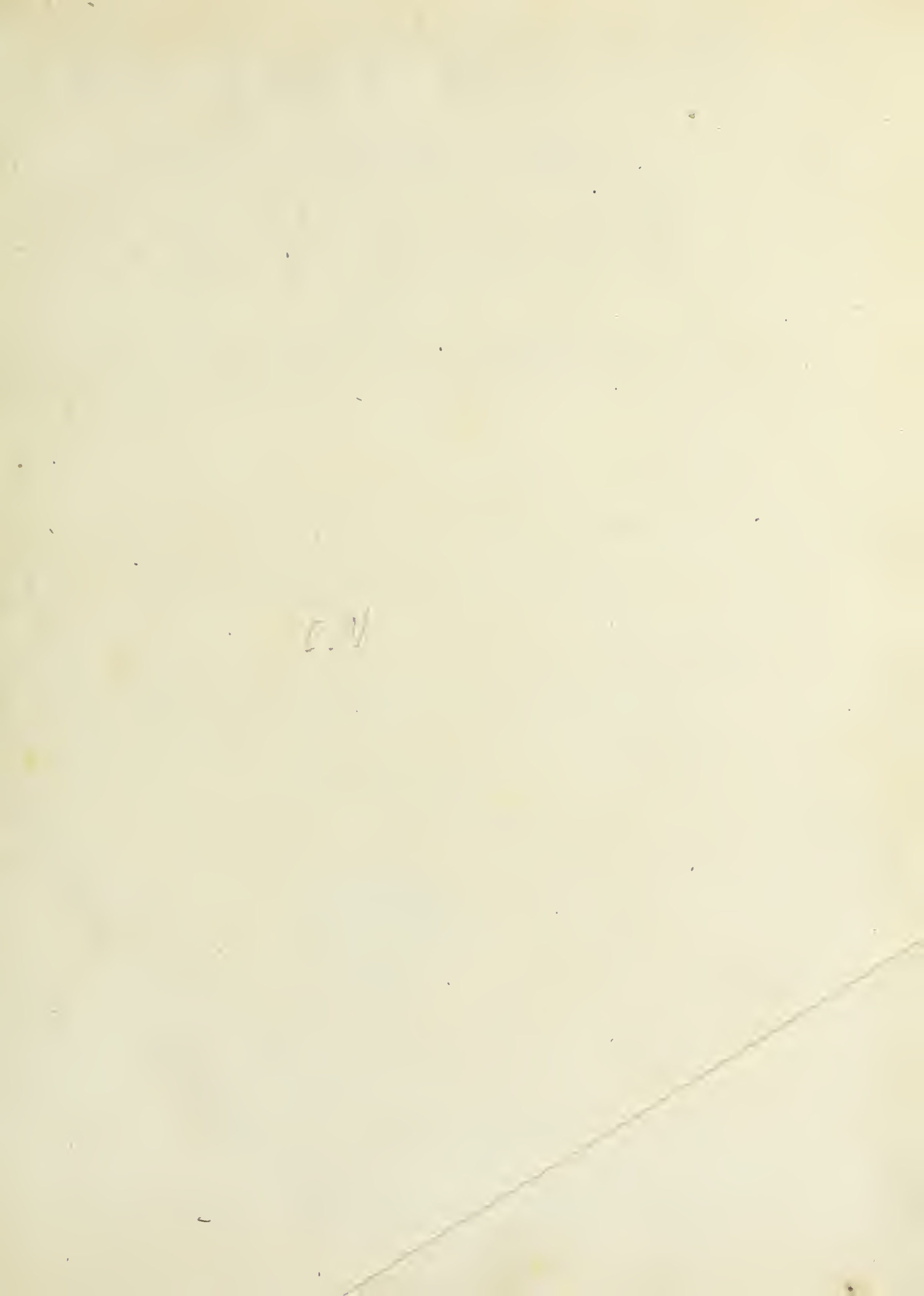



Ulrich Middeldorf





SUPPLEMENT
A L'ABRÉGÉ
DE LA VIE
DES
PLUS FAMEUX PEINTRES,
AVEC
LEURS PORTRAITS GRAVÉS EN TAILLE-DOUCE,

LES INDICATIONS DE LEURS PRINCIPAUX OUVRAGES,

Quelques Réflexions ſur leurs caractères,

ET

LA MANIERE DE CONNOITRE LES DESSEINS
DES GRANDS MAITRES:
Par M*** des Sociétés Royales des Sciences de Londres & de Montpellier.

TROISIEME PARTIE.



A PARIS,
Chez DE BURE l'Aîné, Quai des Auguſtins, du côté du Pont Saint Michel, à Saint Paul.

M. DCC. LII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



Des Genies attachent à la Pyramide gravée à la tête du premier Volume, les Medaillons des Peintres contenus dans ce supplement.

AVERTISSEMENT.

SI les premiers volumes de cet Ouvrage, consacrés à l'histoire des Peintres qui ont excellé dans leur art, ont pû mériter quelque indulgence auprès du Public, on se flatte que ce Supplément obtiendra la même grace. Il est composé des vies de plusieurs Artistes morts depuis la publication de cet Abregé en 1745. d'autres avoient été omis faute des Mémoires nécessaires à leurs éloges. Des recherches plus heureuses fournissent aujourd'hui le moyen de sauver de l'oubli ces noms dignes de l'immortalité.

Pour rendre justice aux Peintres qui se sont attachés à différens talens, on a choisi ceux qui s'y sont le plus distingués. Le pays, le genre de Peinture, le préjugé n'en ont point décidé; le seul mérite en a fait le choix. On trouvera dans ce supplément plus de soixante

éloges, qui ne ſont pas moins intéreſſans que ceux des premiers volumes.

Voici les Peintres que l'on a ajoutés à l'Ecole d'Italie : Ange-Michel *Colonna*, André *Pozzo*, Jéſuite, Ferdinando *Galli*, dit *Bibiena*, tous trois fameux pour peindre l'Architecture ; François *Borzoni* excellent dans les Marines & le Payſage ; Joſeph *del Sole*, & Joſeph Marie *Creſpi* ſe ſont très-diſtingués à Bologne pour l'Hiſtoire ; *Agoſtino Metelli*, le *Quaini*, le *Franceſchini* ne ſont pas moins connus dans la même ville pour l'Architecture. Le talent de *Mario di Fiori* pour peindre des fleurs a illuſtré la nation Napolitaine, ainſi que *Solimene*, mort depuis quelques années : *Pietro Bianchi*, Romain, eſt le dernier qu'on ait employé ; il excelloit dans l'Hiſtoire & dans différens genres.

L'Ecole Flamande qui comprend les Allemans, les Hollandois & les Flamans, eſt compoſée de trente-quatre Maîtres. Petitot, Genevois, fameux pour la Peinture en émail, paroît ici pour la première fois. Bartolet Flemaël, Liégeois, diſtingué dans l'Hiſtoire, Jean Lingelback de Francfort pour les Marines, & Marie Sibylle Merian de la même ville, célèbre pour les fleurs, forment le Supplément de l'Ecole Allemande.

Les Flamans & les Hollandois ont toujours été peu connus en France, & ce n'eſt que depuis vingt ans qu'on a reconnu le mérite de quelques Peintres, dont les tableaux conſervés précieuſement dans les collections des Pays-Bas, ne ſont parvenus juſqu'à nous qu'au poids de l'or. On ne connoiſſoit autrefois ici que les tableaux de Rubens, de Vandyck, Jordaans, Te-

niers, Wouwerman, Booth, Rembrant, Mieris, Gérard-Dou, Van-Oſtade, David de Heem, Berchem, Bamboche, Jean Miel, Neſtcher, Herman, Fouquieres, Paul Bril, Vanuden, Wildens, Mignon, Peter-Neefs, Scalcken, Steenwyck, Vanderwerff, &c. ceux de Terburg, Metzu, Veeninx, Slingelandt, Lingelback, Vanhuyſum, Leermans, Karles de Moër, Vanden-Eekhout, ſont venus enſuite à notre connoiſſance.

On a remarqué depuis l'habile pinceau de Paul Potter, de Ludolf Bakhuyzen, de Melchior Honderkooter, Herman Zagcht-leeven, Peter Vanderhulſt, Jean Wynans, Jacob Van-Derdoës, Jean Vander-Heyden, Karel du Jardin, Jean Aſſelyn, Barthelemi Vander-Helſt, Eglon Vanderneer, Jacob Ruyſdaal, &c.

Quant à l'Ecole Françoiſe, pluſieurs grands Peintres au nombre de ſeize ſerviront à l'augmenter ; tels que Nicolas Mignard, frére de Pierre, Louis Teſtelin, Jean-Baptiſte Mola élève de l'Albane, Philippe Meuſnier & Jacques Rouſſeau fameux pour l'Architecture & les ornemens, Nicolas Colombel, imitateur du Pouſſin, & Louis Dorigny mort depuis peu en Italie, Jean Baptiſte Fontenay Peintre de fleurs, Louis Cheron grand ſectateur de Raphaël, Nicolas de Largilliere qui excelloit en tous les genres de Peinture, Jean Baptiſte Vanloo, Antoine Rivalz & Pierre Subleyras morts peu avant l'impreſſion de cet ouvrage. A l'égard de Joſeph Vivien, de Jean Raoux & de Nicolas Lancret, l'Auteur ne les a placés dans ce Recueil que ſur l'avis du plus grand nombre des perſonnes habiles qu'il a conſultées.

On a tâché dans ce Supplément de varier le ton trop uniforme des éloges, & d'égayer leur sécheresse inevitable par des (*a*) Anecdotes, ou par des (*b*) vers faits à la louange des Artistes. L'esprit aime à trouver de tems en tems des choses moins sérieuses, & qui l'amusent. L'Auteur qui cherche à plaire à ses Lecteurs, a cru devoir se prêter à leurs différens caractères : c'est toujours beaucoup d'amuser, si l'amusement est compté parmi nos besoins.

(*a*) On n'est point garant de ces anecdotes ; on les donne telles qu'on les a recueillies, ou reçues de ces mêmes pays.

(*b*) Ces vers sont dûs à quelques amis de l'Auteur dont un est Académicien.

Il est bien triste pour les Auteurs qui écrivent sur la Peinture, que tant de gens se mêlent aujourd'hui de travailler sur la même matière, & qu'on les copie sans même leur faire l'honneur de les citer. Ces premiers se flattent que le Public voudra bien leur rendre la justice qui leur est dûe, & examiner par l'année de la publication de leurs ouvrages, lesquels ont les premiers avancé des faits & des anecdotes qui ont souvent coûté beaucoup à recueillir dans les pays étrangers. C'est par-là qu'il sera aisé de reconnoître le Plagiat.

Un Moderne pour donner plus de cours à une Traduction (*c*) infidéle de la vie des plus fameux Peintres Espagnols, a copié mot à mot de cet Abregé vingt & un éloges des Italiens, qu'on peut appeller les héros de la Peinture, sous le frivole prétexte que plusieurs de leurs tableaux se voient en Espagne. Il a pillé même jusqu'aux indications que l'Auteur a trouvées le premier pour distinguer les différentes manières dont chaque Maître a manié le crayon. Ce larcin littéraire a été judicieusement relevé par les (*d*) Journalistes de Trevoux.

(*c*) Hist. abregée des plus fameux Peintres, Sculpteurs & Architectes Espagnols, traduite de l'Espagnol de D. Antoine *Palomino Velasco*. Paris, 1749. chez Delaguette.

(*d*) Mémoires de Trevoux, Février 1751. pag. 281.

A l'égard des (*a*) critiques qu'on a faites des deux premiers volumes de ces éloges, celles des Journalistes & de quelques Académiciens ont été fort utiles à l'Auteur. Quant à celles que des gens de l'art ont répandues sur la naissance, les malheurs & les traits peu honorables arrivés à plusieurs Peintres, leur foiblesse les fera tomber d'elles-mêmes, ce seroit faire trop d'honneur à de pareilles critiques que de les relever. L'histoire est un tableau de la vie des hommes, & par-conséquent le récit de leurs vices & de leurs vertus.

L'Auteur persuadé qu'on ne peint point les hommes quand on les peint sans défauts, pense comme (*b*) Quintilien, que quelques habiles que soient ces hommes, ce sont toujours des hommes. Oter au vrai mérite quelques taches légères, c'est peut-être lui faire tort, & c'est sûrement en faire à la vérité que de les supprimer.

(*b*) *Summi sunt homines, homines tamen.*

Un historien, suivant (*c*) Lucien, doit être sans pays, sans patrie ; il doit dire les choses comme elles sont, & éviter de les farder & de les déguiser ; considérant que *l'excès & le mensonge sont les deux plus grands vices de l'histoire.*

(*c*) Traduction de d'Ablancourt p. 16. tom. 2.

Les Portraits de ce volume ont été conduits par M. Pierre, Professeur de l'Académie Royale de Peinture ;

(*a*) Dans une brochure intitulée, *Lettre sur la Peinture, Sculpture & Architecture à M...* 1748. pag. 78, & 79, pour jetter un ridicule sur ce qui est dit dans le discours préliminaire, que l'on pouvoit connoître les desseins par les différentes hachures dont les Maîtres se sont servis, on a retranché ce qui précéde & ce qui suit ce passage. Le Lecteur y lira que les hachures ne sont que des marques foibles qui aident les premières connoissances sur le caractère des desseins d'un Peintre ; sa manière de penser, de composer, est le meilleur guide que l'on puisse suivre. Heureusement l'Auteur de la Brochure se contredit dans la même page, & par ses propres paroles il détruit une Critique injuste que la malignité lui avoit dictée.

c'eſt à ſon génie qu'eſt dûe la belle vignette placée à la tête de cet Avertiſſement.

On prie le Lecteur de retrancher entierement dans la vie de Charles le Brun, tom. 2. pag. 308. lig. 14. (*a*) un trait d'hiſtoire qui a indiſpoſé contre l'Auteur quelques perſonnes qui le croyent faux & injurieux à la mémoire de ce grand homme : ce ſont dix lignes de ſuite qui commencent, *ſeroit-il croyable*, juſqu'à ces mots, *il tomba malade.* Si ces perſonnes avoient mieux peſé les termes dont l'Auteur s'eſt ſervi en rapportant ce trait, ils lui auroient ſçu gré d'en avoir parlé comme d'un fait dont il doute lui-même, puiſqu'il en commence le récit en diſant, *ſeroit-il croyable.*

(*a*) Ce trait a été avancé & garenti par des Profeſſeurs de l'Académie, contemporains de ce Peintre.



TABLE

TABLE

Des noms des Peintres dont les Vies & les Portraits ſe trouvent dans le Supplément ou troiſiéme Partie de cet Ouvrage.

ECOLE D'ITALIE.

ECOLE DE FLANDRE

ALLEMANS ET SUISSES.

HOLLANDOIS.

FLAMANS.



ECOLE DE FRANCE.



NOUVELLES CORRECTIONS ET ADDITIONS

pour le premier Volume.

LE Lecteur est prié de joindre ces corrections & additions à celles qu'on a mises en 1745. à la tête des deux premiers volumes. On y a corrigé plusieurs fautes qu'il faut examiner avant de commencer la lecture de chaque volume. Il est très-nécessaire d'être instruit de ces additions & de plusieurs changemens.

DANS l'Avertissement pag. x. l. 22. Tous ces Peintres ont en général, *lisez* tous ces Peintres semblent n'avoir eu qu'un maître, ils ont en général la même manière, &c.

Page xj. lig. 13. en parlant de *Carlo Maratti* né en 1525. *lis.* en 1625.

Discours, pag. xviij. lig. 7. d'après nature, *ajoûtez* ou d'après la bosse : même page lig. 24. pour lesquels, *lis.* pour lequel.

Page 31. lig. 38. l'Eglise de Saint François, *ajoutez* à Assises.

49. lig. 35. à Louis XIII. *lis.* à Louis XIV. & à la Reine mére, même pag. lig. 13. présenter au Pape, *ajoutez* Urbain VIII.

78. lig. 32. Alexandre VI. *lis.* Pie III. mort, & *ajoutez* après avoir siegé vingt-sept jours.

94. lig. 3. consommé, *lis.* consumé.

132. lig. 30. Saint Eusepe, *lis.* Saint Eusebe.

175. lig. 28. un Sauson, *lis.* un Samson. Même page derniére lig. Jupiter & io, *lis.* Jupiter & Io.

177. dernière ligne, Cæsar Nebula, *lis.* Cæsar Nebbia.

181. lig. 2. Vénitiens, *lis.* Veronois, & en marge *Do-*

menico Riccio, *Batista del Moro*, *Paolo Farinati.*

Page 185. lig. 19. & 20. le martyre du Chevalier Ginnochias, *lis.* le martyre de ce Chevalier, qui étant à genoux ne voulut pas sacrifier aux Idoles.

190. lig. 2. 1548. *lis.* 1540. Même pag. l. 5. son neveu, *lis.* son petit neveu.

192. lig. 1. année 1596. *lis.* 1588.

194. lig. 2. avoit quatre ans moins que son oncle, *lis.* parce qu'il étoit né quatre ans après son oncle.

237. lig. 21. en 1517. *lis.* 1577. même page lig. 29. belle simplicité & des graces qu'on ne trouve point dans, *effacez* & des graces qu'on ne trouve point dans, *& ajoûtez* moins de feu, plus de graces & d'élévation que ceux des autres Carraches.

295. lig. 32. dans cette ville, *effacez & ajoûtez* à Bologne dans le célibat à l'âge de soixante & seize ans, *au lieu de* soixante & six ans.

314. au bas de la page dans la notte marginale, & la destruction, *lisez* & causa la destruction de cet ouvrage, &c.

319. lig. 24. il y a représenté le Paradis, *lisez* représenté l'Assomption de la Vierge.

320. lig. 30. estimoit si fort, *effacez & mettez à la place* avoit une si grande vénération pour Louis XIV.

324. lig. 19. pictoresques, *lisez* pittoresques.

327. lig. 24. & de faveur, *lisez* & de faveurs.

332. lig. 21. ce Monarque fut représenté grand comme nature, armé & à cheval & d'une noblesse, *effacez & lisez* ce Monarque fut représenté à cheval avec ses armes, grand comme nature, montrant une noblesse de caractère.

395. lig. 26. qui pense les malades, *lisez* qui pance les malades.

355. lig. 31. de marbre tenant une Croix, *lis.* de marbre & tenant une Croix.

358. lig. 31. venir en 1692. *lis.* en 1690.

365. lig. 17. San-Corsini, *lis.* San Andrea Corsini.

Page 376. lig. 2. étranger, *lis.* Lombard.
378. lig. 8. seroient, *lisez* fussent.
383. lig. 7. du Prince Doria à Gênes, *lisez* à Fassolo.
387. lig. 23. il tint son fils sur les fonds, *lis.* fonts.

NOUVELLES CORRECTIONS ET ADDITIONS pour le second Volume.

L'ELOGE & le portrait de Rembrant ont été placés par inadvertance parmi les Allemans entre Adam Elshaimer & Guillaume Baur pag. 24. Tome II. On prie le Lecteur de vouloir bien le mettre parmi les Peintres Hollandois après Corneille Poelemburg, pag. 66. Tom. II.

Dans l'Avis du Libraire au bas de la première page lig. pénultiéme, Michel Ange de Caravage, *lisez* Michel Ange des Batailles.

Page 7. lig. 1. Dusseldorf, *lis.* Dusseldorp, & par-tout où ce mot est ainsi écrit.
53. lig. 18. commandé un tableau, *ajoûtez* des quatre fins de l'homme.
57. lig pénultiéme, qu'il a enrichie, *lisez* enrichies.
67. Terburg n'a pas été Bourguemestre mais l'un des quarante qui composent la Régence de la ville de Deventer.
74. lig. 4. des carreaux de fil, *ajoûtez* de soye.
80. lig. 7. Tout y étoit représenté, *lis.* tout y est représenté.
105. lig. 4. à son dessein, tout est éclairé par la lumière d'un flambeau, *effacez* à son dessein, & *lisez* tout est éclairé à la lueur d'un flambeau.
109. lig. 33. & sa femme vinrent exprès à Dusseldorp, *lisez* & sa femme retournerent exprès, &c.
120. lig. 25. quatorze pieds, *lisez* quatorze pouces.
135. lig. 2. faits pour Guillaume III. *lisez* Charles premier Roi d'Angleterre.
136. lig. 14. d'Alexandre contre Darius, *lisez* gagnée

par Godefroy de Bouillon contre le Soudan d'Egypte en 1099.

Page 144. lig. 29. ſa dépenſe étoit noble & grande ſans affectation, *liſez* ſa dépenſe noble & grande étoit ſans affectation.

165. lig. 7. un coloris ſolide, *liſez* un coloris chaud.

204. lig. 29. maiſon de Campagne à Gentilly, *liſez* à Bagnolet.

228. lig. 16. Antoine Veriot, *liſ.* Verrio. Même page ligne pénultiéme, Apollon tiré par quatre chevaux, *liſ.* Apollon dans un char tiré par quatre chevaux.

233. lig. 2. mandez en France, *ajoûtez* par François Premier.

237. lig. 28. ſans deſſiner, *liſ.* ſans eſquiſſer.

243. lig. 10. la Renommée tenant Louis XIV. *liſ.* la Renommée couronnée de lauriers tenant entre ſes bras Louis XIII. encore enfant.

252. lig. 10. auſſi contraire au Caravage, *liſ.* auſſi oppoſé qu'il l'étoit à la manière du Caravage.

254. lig. 16. qui guérit un malade, *liſ.* qui reſſuſcite une morte. Même page lig. 36. l'enlévement de Saint Paul, *liſ.* le raviſſement de Saint Paul.

279. lig. 12. de la main de Girardon, *liſ.* des Jardins. Même page lig. 27. à Avignon, *liſ.* à Paris.

284. lig. 23. obligé en 1623. *liſ.* en 1653.

285. lig. 13. à peine eût-il achevé, *liſ.* à peine eût-il projetté le deſſein d'un plafond qu'il devoit peindre, &c.

290. lig. 18. l'hiſtoire de Phaëton, *ajoutez* compoſée de neuf tableaux.

307. lig. 10. leur cher favori, *liſ.* leur favori.

308. lig. 14. *retranchez entiérement dix lignes depuis* ſeroit-il croyable *juſqu'à ces mots* il tomba malade *ainſi qu'on l'a déja remarqué dans l'Avertiſſement.*

310. lig. 10. le médaillon de Louis XIV. ſoulevé, *liſ.* ſoutenu.

316. lig. 5. le naufrage, *liſ.* le martyre.

317. lig. 10. en 1647. *liſ.* en 1637.

Page 333. lig. 3. en 1663. *lis.* en 1665.

336. lig. 4. le choisit, *lis.* le reçut.

345. lig. 8. trop fatigué, *lis.* trop tourmenté.

350. dans la note marginale lig. 4. le Duc de Vendôme, *lis.* le Duc Dantin.

384. lig. 9. le Philosophie, *lis.* le Philosophe.

403. lig. 9. son élève, *ajoûtez* a été fait professeur, Recteur, Directeur de l'Académie, & a été nommé en 1747. premier Peintre du Roi. Même page lig. 23. & 24. il faut entiérement les effacer, ce tableau n'est pas d'Antoine Coypel, mais de M. son fils Charles, premier Peintre du Roi.

405. lig. 3. né à Perpignan en 1663. *lis.* 1659.

407. lig. 9. un Crucifiement orné, *lis.* composé.

413. lig. 19. elle l'enleva le 20. Décembre, *lis.* le 27. & à la ligne suivante à l'âge de quatre-vingts ans, *lis.* quatre-vingt-quatre ans.

414. lig. 17. cinq enfans, *effacez* peu favorisés des biens de la fortune.

418. lig. 3. en Normandie, *lis.* situé entre Châtres & Linas.

421. ligne dernière, on le distingua des autres jeunes gens, *lis.* il fut agréé, & plusieurs années après reçu Académicien.

422. lig. 17. qui ne fut pas heureux, *lis.* qui ne convenoit point à un tempérament.

437. lig. 14. en 1737. *lis.* 1745. âgé de quarante-trois ans.

439. lig. 12. qui s'est retiré à Aix, *lis.* qui est mort à Aix en Provence.



CORRECTIONS

CORRECTIONS ET ADDITIONS.
Pour le troisiéme Volume ou Supplément.

PAGE 18. à la marge, François *Borzoni*, lisez *Luciano Borzoni.*

19. ligne 22. le mit au tombeau tout jeune, *lis.* le mit tout jeune au tombeau.

30. dans la notte marginale le terme de la lunette, *lis.* terme de lunette.

34. lig. 2. fils du fameux Ferdinand, *lisez* pere du fameux Ferdinand.

41. lig. 11. des Carrachi, *lis.* des Carraches.

42. lig. derniere, Louis Carracca, *lis.* Louis Carrache.

65. lig. 18. de couleurs, *lis.* de couleur.

74. lig. 37. fain, *lis.* faint. Même pag. lig. 38. Pere, *lis.* Peres, même page ligne 39. leur, *lis.* leurs.

99. lig. 4. pour les arts & pour les fleurs, *lis.* pour les arts, pour les fleurs.

105. lig. 13. Graveur, en a fait un grand nombre d'après lui, *lis.* a gravé d'après lui un grand nombre de portraits.

110. lig. 35. difparoît & pour, *lis.* difparoît pour n'y laiffer voir.

112. lig. 12. aider la nature, *lis.* aider cette nature.

113. lig. 19. peu étendues, & fouvent, *lis.* peu étendues, fouvent même.

136. dans la notte marginale *licebat*, lif. *lubebat.*

143. lig. 11. à leurs plumes, *ajoûtez* à leurs poils.

148. lig. 34. employée, *lis.* emploié.

149. lig. 16. Gerardr-Dou, *lis.* Gerard-Dou.

158. lig. 1. Veenninx, *lis.* Veeninx.

178. vis à vis le vers latin *nam vitiis*, avec (*a*) mettez en marge (*a*) Hor. Sat. 3. lib. 7.

185. lig. 8. la réfurrection du Lazare, *lis.* de Lazare.

212. lig. 11. du Roi par Antoine, *lis.* du Roi, tous par Antoine.

Page 216. lig. 18. ſalles de la Charité, *liſ.* ſalles de l'Hôpital de la Charité. Même page lig. 19. qui penſe un malade, *liſ.* qui pance un malade.

220. lig. 31. le Roi a trois tableaux de lui. Ces morceaux paroiſſent confondus avec ceux de Pierre François Mola, & demandent un nouvel examen.

230. lig. 7. avoient, *liſ.* avoit.

238. lig. 5. tout au tour du plafond, *liſ.* au tour du plafond.

244. lig. 37. orné de guirlandes, *liſ.* orné de même.

251. lig. 19. ornerent le bas du tableau, *liſ.* occupérent.

275. lig. 15. quatre premieres années, *retranchez* premiéres, & *liſ.* quatre années.

279. lig. 4. à repréſenter *liſ.* à repréſenter ,

291. lig. 10. vû pluſieurs fois, *ajoutez* vû ici pluſieurs fois.

294. lig. 4. né à la Baſtide, *liſ.* né en 1625. à la Baſtide, &c.

295. lig. 26. ce fils deſtiné, *ajoutez* ce fils né à Toulouſe en 1667, deſtiné, &c.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un *Supplément de l'Hiſtoire abregée de la Vie des plus fameux Peintres*, publié il y a quelques années par M * * * *, & je n'ai rien trouvé dans ce nouvel Ouvrage, qui ne réponde à la réputation du premier. Fait à Paris le 15. Décembre 1751.

Signé GROS DE BOZE.

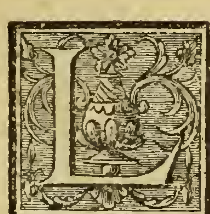
Le Privilége ſe trouve au commencement du premier Volume.

SUPPLEMENT
A
L'ECOLE
D'ITALIE.

ITALIENS.



ANGE-MICHEL COLONNA.



LES grands hommes exigent toujours de nous des louanges, & l'on ne peut refuser à leurs talens la justice qu'ils méritent. La Ville de Ravenne, Capitale de la Romagne, se glorifie d'avoir donné le jour à *Angelo Michele Colonna* en 1600. Envain son pere & son oncle tâcherent de le détourner de la Peinture; la nature en vouloit faire un Peintre, & dans le tems qu'on lui enseignoit le Latin, il copioit les Estampes qui tomboient sous sa main: enfin on le mit à Bologne chez *Gabriele Ferranti detto degli Occhiali*, qui lui fit peindre pendant trois ans des Armes, des Enseignes & des (*a*) Banquettes; il ne sortit de ces bornes étroites, qu'à l'âge de seize ans, en produisant sous

(*a*) C'est la coûtume en Italie de peindre des fleurs, des ornemens & des armes sur des banquettes de bois, dont on meuble les antichambres & salles des Palais.

ANGE - MICHEL COLONNA.

le portique de la rue *San-Petronio* le mariage de la Vierge, morceau qui fit entrevoir le lustre qu'il donneroit un jour à la Peinture.

Girolamo Curti detto il Dentone, grand Peintre d'Architecture, fut son second Maître. La manière dont il traitoit ses élèves avoit tant de graces, que l'instruction s'y changeoit en plaisirs; Colonna sçut en profiter, & il peignit à vingt-six ans en clair obscur l'ornement du grand Autel de la Vierge, qui est dans l'Eglise des Carmes Déchaussés, & le Palais *Paleotti* proche *San-Martino*. Ce morceau loué par *Metelli*, comme un des plus beaux qu'on eût fait en ce genre, lui attira l'attention de tous les connoisseurs.

Le *Thiarini* fameux élève de Fontana fut du nombre, & le fit mander à Parme par la sœur du Prince, qui étoit Religieuse à Saint Alexandre; il s'agissoit de peindre à fresque une Chapelle dans cette Eglise: la Princesse extrêmement contente de son travail, voulut encore lui donner la Tribune qui étoit destinée au *Thiarini*; mais il fut fidele à son bienfaiteur.

Son Maître *Curti*, qui l'avoit quitté pour aller peindre à Rome le Palais *Ludovisi*, le rejoignit à son retour à Bologne. Le cas qu'il parut faire de ce que le Colonna avoit peint en cette Ville pendant son absence, fit voir qu'il n'y reconnoissoit plus un disciple, mais un collegue; ils peignirent ensemble la grande Chapelle de Saint Dominique, une Galerie dans le Couvent des Olivetans, *la Casa Ricardi*, la belle perspective de Saint Michel *in Bosco*, & la Salle du Palais *Grimaldi*. Le Cardinal *Capponi* souhaita de les avoir à Ravenne pour orner le Palais de l'Archevêché; ensuite ils allerent exécuter à Ferrare des Décorations de Théâtre, & se rendirent à Parme pour les Fêtes publiques du Prince, & pour orner deux Salles de son Palais.

Le Duc de Modene se proposa d'exercer leurs pinceaux dans sa Chapelle. Colonna avoit déja représenté un Jupiter dans un enfoncement de son Palais; mais une maladie dangereuse l'empêcha de commencer cette Chapelle: le Prince le venoit voir tous les jours, & le fit soigner avec l'attention la plus marquée; ensuite ses gens par son ordre, le ramenerent en litiere dans le lieu de sa naissance: il fut

douze ans à se rétablir de cette maladie, & ne reprit le pinceau qu'à l'âge de soixante-dix ans.

ANGE-MICHEL COLONNA.

Sa reconnoissance pour toutes les bontés du Duc de Modene, l'engagea à aller en premier lieu en cette Ville achever la Chapelle, la Galerie & plusieurs morceaux pour les Fêtes que donna ce Prince. Après la mort du *Curti*, frére de sa femme, Colonna finit seul l'Oratoire de *San-Carlo*, qu'ils avoient commencé ensemble; il s'associa alors *Agostino Metelli*, dont l'habileté se déclaroit chaque jour, & cette union dura jusqu'à la mort. Quels ouvrages n'entreprirent-ils point ensemble? L'appartement du Cardinal Légat fut le premier objet de leurs travaux; on les manda ensuite à Florence pour peindre dans la Vigne de *Mezzo Monte* au Grand Duc les ornemens & l'Architecture, autour d'un Jupiter & Ganiméde que l'Albane avoit représentés dans un plafond. Le Prince, l'Albane & le Public applaudirent tous à leur belle exécution.

Revenus à Bologne, ils firent quelques morceaux considérables, & *Giovanni da San-Giovanni* étant mort sans achever plusieurs piéces de l'aîle droite du Palais *Pitti* à Florence, le Cardinal *Sachetti* pour lors Légat à Bologne, les choisit au nom du Grand Duc pour les terminer. Ce choix étoit extrêmement flateur pour d'habiles gens qui ne manquoient pas de concurrens. Le Grand Duc hésita d'abord de donner les figures à peindre au Colonna: son mérite ne lui étoit pas assez connu; lorsqu'il eut consulté *André Commodi* il rendit justice au Colonna qui s'en acquitta en grand Peintre. Ce Prince sçavoit mieux que personne encourager les talens, les récompenser & en répandre l'amour de tous côtés; vrai moyen de former de grands hommes.

Colonna revint à Bologne, où de nouveaux objets servirent à illustrer son pinceau: il peignit la Salle du Médecin *Lucchi* & & le coin de la maison *Taruffi*, où l'on voit Saint Paul Hermite à genoux devant la Vierge, & Saint Antoine qui baise la main au Jesus.

Ce Peintre n'étoit pas seulement connu en Italie; il l'étoit encore en Espagne, ou le Roi Philippe IV. le fit venir avec le *Metelli*: une somme considérable leur fut donnée pour ce

ANGE-MICHEL COLONNA.

voyage, Sa Majesté les reçut avec distinction, & venoit souvent les voir travailler. On leur donna d'abord à peindre des Perspectives dans le Palais de *Buen-Retiro*, & plusieurs piéces dans celui de Madrid. Colonna eut un grand différent, en présence du Roi, avec *Diego Velasquez*, premier Peintre de Sa Majesté: le Roi vouloit faire peindre des sujets d'Histoire dans une salle, vis-à-vis des plus beaux tableaux du Titien; Colonna refusa de le faire, sur ce qu'il n'étoit pas absolument Peintre d'Histoire, & qu'il ne vouloit pas risquer le parallèle avec un si grand Maître. Velasquez répondit que d'habiles Peintres Espagnols le feroient à son refus. Enfin le Roi décida que le Colonna représenteroit seulement l'Histoire de Pandore au milieu de la voûte, composition de quarante figures exécutée en cinquante jours.

Peu content des Espagnols jaloux & difficultueux, il demanda à Sa Majesté la permission de se retirer, & il l'auroit obtenue, si les Pères de la Mercy n'eussent supplié le Roi de lui ordonner de peindre la voûte de leur Eglise, moyennant une somme considérable qu'il accepta avec beaucoup de peine.

Metelli de son côté avoit entrepris le plafond d'une maison de plaisance du premier Ministre; il s'y échauffa tellement à chasser, qu'il revint malade à Madrid, & mourut après quinze jours de maladie. Colonna fit honneur à sa mémoire, acheva le plafond de cette maison, termina la voûte de l'Eglise des Pères de la Mercy, & partit de Madrid comblé d'honneurs & de bienfaits.

Son retour à Florence fut annoncé par le travail qu'il fit dans le Palais *Nicolini*; il sentit alors la perte de son ami *Metelli*: *Giacomino* qu'il s'étoit attaché depuis long-tems, fut celui qui le remplaça. La voûte de l'Eglise de Saint Barthelemi des Pères Théatins lui fut offerte à son arrivée à Bologne, ainsi que les six chambres du Palais Royal du Sénateur *Albergatti*, où il a représenté d'une grande manière le Tems, Promethée, la Fortune, & enfin dans les derniéres les principaux traits de l'Histoire de Vénus. Ces ouvrages sont des témoins éternels de l'étendue de ses connoissances,

ANGE-MICHEL COLONNA.

Quand son sujet lui demandoit des fleurs,
Il imitoit tant la nature,
Que dans sa brillante peinture,
Il sembloit animer la toile & les couleurs.

Colonna qui n'étoit pas moins estimé en France qu'en Espagne & en Italie, y fut appellé en 1671. par le Marquis de Lionne, Ministre d'Etat. Il s'agissoit de peindre plusieurs morceaux à Versailles, & le grand Salon de l'Hôtel de Lionne à Paris, nommé depuis l'Hôtel de Pontchartrain, & aujourd'hui celui des Ambassadeurs extraordinaires. Deux années s'écoulerent dans ces travaux, après lesquels Colonna qui étoit âgé de soixante & treize ans, s'en retourna à Bologne, où il fit encore plusieurs ouvrages. Enfin accablé d'années & d'infirmités, il y paya le tribut commun à tous les mortels en 1687, âgé de quatre-vingt-sept ans. Il laissa des biens considérables à un petit fils dont le père étoit mort fort jeune.

Le Colonna a eu plusieurs élèves qui ne sont pas nommés dans les mémoires de sa vie. Ses desseins sont encore moins connus, & il ne paroît point qu'on ait rien gravé d'après lui.





M. Aubert Sc.

MARIO DI FIORI.


A ville épiſcopale de *Penna* dans l'Abruzze Ultérieure, Province du Royaume de Naples, nous donna en 1603. *Mario Nuzzi*, connu ſous le nom de *Mario di Fiori*, parce qu'il peignoit excellemment des fleurs. Elève de ſon oncle *Tomaſo Salini*, il commença à choiſir les plus belles & les plus rares fleurs que ſon pere cultivoit ſur une (*a*) loge au haut de ſa maiſon. Un brocanteur qui vit ſes premiers tableaux, en fit l'acquiſition, & le profit qu'il en tira l'engagea à en commander de nouveaux. L'empreſſement de cet homme fit augmenter à Mario le prix de ſes ouvrages, dont le Marchand ne ſe rebuta point. Un Peintre de ſes amis inſtruit de ce fait, s'offrit de s'informer du gain du brocanteur; il fut donc les marchander,

(*a*) Loge veut dire ici Terraſſe qui termine ordinairement toutes les maiſons de Naples. On les appelle *Aſtrachi*.

MARIO DI FIORI.

marchander, & apprit qu'il les vendoit le double de ce qu'ils lui coûtoient. Cette découverte fit beaucoup de plaisir à *Mario*, qui cessa de travailler pour le brocanteur malgré ses instances : il sçut de plus que ceux qui achetoient ses tableaux y gagnoient encore, en les envoyant à Rome ; ce qui lui fit naître l'idée de se transporter en cette ville. A son arrivée, il eut occasion de voir quelques-uns de ses ouvrages chez un Marchand de tableaux, & d'en demander le prix, dont l'excès l'étonna. Ce Marchand qui en ignoroit l'Auteur, s'en douta bientôt après sur deux tableaux que Mario venoit de peindre, & qu'il lui apporta. Informé de sa demeure, il le fut voir, lui accorda un tiers de plus de ce qu'exigeoit *Mario*, avec promesse de l'employer pendant un an.

Ce marché réveilla les autres brocanteurs, les curieux, & les Peintres de Rome ; chacun s'empressa de connoître *Mario*. Fidéle à son engagement, il ne voulut travailler pour personne durant tout ce tems-là ; enfin l'année révolue, il se prêta aux desirs des amateurs. Son premier soin, après avoir amassé quelque argent, fut de faire venir son père à Rome, & de prendre une maison avec un Peintre & deux élèves. Ce fut alors qu'il s'attacha à se perfectionner de plus en plus : il achetoit les fleurs les plus rares, & copioit celles qu'on ne vouloit pas vendre ; on n'avoit pas moins de plaisir de voir chez lui les fleurs peintes, que de les admirer dans leur naturel. Son père qui cultivoit ses fleurs, mourut quelques années après, ce qui l'obligea d'en prendre soin.

L'ambition suivit sa fortune ; elle lui fit prendre une maison plus grande avec un jardin, plusieurs élèves, & des Peintres qui travailloient sous lui. Il bâtit encore une jolie maison, dont il fut l'Architecte, près *la strada delle Carozze*, & il eut le bonheur de trouver dans la bourse de ses amis l'argent nécessaire pour l'acheter & la meubler.

Ses tableaux étoient placés avec distinction dans tous les cabinets de Rome, & les étrangers en faisoient cas ; ils y trouvoient une vérité qui s'éloignoit peu de la nature ; & une légéreté de main inconcevable : l'Académie de saint Luc pour reconnoître tant de mérite, le reçut dans

MARIO DI FIORI.

son corps en 1657. & devoit le nommer Prince lorsqu'il mourut.

Mario avoit épousé une jeune personne dont il eut plusieurs enfans: l'aîné qui fut destiné à l'état Ecclésiastique, montroit plus de disposition pour le dessein que les autres; mais *Mario* ne voulut jamais lui permettre de changer d'état : un de ses cadets s'attacha entiérement à la peinture. Il travailloit ainsi avec ses élèves, & son aisance augmentoit chaque jour. Les Banques publiques, appellées *Luoghi di Monti*, où tout le monde avoit recours pour se faire des rentes, ne lui convenoient pas ; sans ses amis qui craignoient qu'une maison de Campagne ne lui fit perdre tout son tems, il en auroit acquis une : enfin il résolut de bâtir une nouvelle maison à Rome. Quand on lui proposoit de mettre son argent en rentes viageres ; *Je ne crois pas*, répondoit-il, *avoir offensé personne au point de désirer ma mort : je ne veux pas non plus mettre mon argent sur la téte de quelqu'un qui décideroit de ma fortune. Je préfere de le placer sur ma tête, & de jouir toute ma vie sans crainte de me cousher riche & de me lever misérable.* Dans ces irrésolutions, on lui vola la moitié de son argent, dont il se consola en acquérant par son travail la même somme. Il se détermina à employer ses deniers à bâtir encore une maison, à laquelle il donna son nom, à l'exemple de ceux qui donnent le leur aux rues d'une ville. Une maladie vint interrompre tous ces travaux, & l'enleva à l'âge de soixante & dix ans, en l'année 1673. son corps fut porté *à San Lorenzo in Lucina*, où assisterent les Académiciens de saint Luc & tous les amateurs de Rome.

Son caractère doux & aimable le fit universellement regretter. Naturellement sérieux il se promenoit toujours seul, occupé de son métier, se couchant de bonne heure, se levant de même en toutes saisons ; il disoit *que celui qui ne voyoit pas le lever du soleil, perdoit la moitié de la journée.*

Il a eu plusieurs élèves parmi lesquels, outre ses deux enfans, on peut nommer *Laura Bernasconi*, qui a seul hérité d'une partie de ses talens. On ne connoît nullement ses desseins.

MARIO DI FIORI.

Ses ouvrages répandus dans les pays étrangers, & dans tous les cabinets de Rome, ne peuvent être indiqués : il n'y en a qu'un seul d'exposé publiquement dans l'Eglise de saint André de la Valle à Rome : c'est un cordon de fleurs dont il a entouré le portrait de saint Gaëtan, peint par le *Camassei*.

Smith a gravé à Londres quelques pots de fleurs d'après lui, & Cœlemans en a fait un dans le cabinet d'Aix.





AUGUSTIN METELLI.

UIVANT le ſentiment d'un Moderne, la nature doit toujours paroître embellie, & jamais, pour ainſi dire, en deshabillé. Peindre cette nature n'eſt point la copier ſervilement ; c'eſt l'imiter dans ce qu'elle a de plus beau, la rectifier dans ſes caprices, ſes biſarreries, & jetter ſur les objets les perfections dont ils ſont ſuſceptibles. Ce ſont ces grands principes qui animerent le crayon d'*Agoſtino Metelli.* Né à Bologne en 1609, ſa jeuneſſe juſqu'à ſeize ans fut remplie de miſeres ; il la paſſa auprès des Peintres, occupé aux emplois les plus vils : dans le deſir qu'il avoit d'apprendre un art qui l'appelloit à lui, les routes les plus difficiles lui ſembloient

AUGUSTIN METELLI.

ſemées de lis & de roſes. Enfin il eut le bonheur d'entrer dans l'école du fameux *Girolamo Curti detto il Dentone*, qui avoit été réduit comme lui dans ſa jeuneſſe à l'état le plus malheureux, au point même de filer & de ſonner les cloches. Regnier en parlant des Artiſtes indigens dit plaiſamment,

. . . . Phœbus & ſon troupeau,
Nous n'eûmes ſur le dos jamais un bon manteau.

Metelli n'avoit que dix-ſept ans quand il ſe préſenta pour lui un avantage des plus conſidérables. Un riche Architecte de Ferrare nommé *Aleotti*, charmé de le voir ſi habile à cet âge, voulut partager ſa fortune avec lui, & l'adopter pour ſon fils, ce que *Metelli* refuſa pour ne pas abandonner ſes père & mére.

Curti dont les ouvrages ſont conſacrés par l'approbation publique, connut que ſon élève étoit très-propre à peindre à freſque l'Architecture & les ornemens, ce que les Italiens appellent *Quadratura.* Les ſuccès du jeune homme furent ſi heureux qu'il le donna peu de tems après pour aide *à Angelo Michele Colonna*, fameux dans ce genre de Peinture, & qui outre cela faiſoit fort bien la figure. Grands dans leurs compoſitions, tout étoit d'acord chez ces Peintres, tout paroiſſoit fait de la même main. Ils peignirent d'abord avec beaucoup d'élégance l'appartement du Cardinal de Sainte Croix, Légat à Bologne; de-là le grand Duc les manda à Florence en 1636. Pour achever les ouvrages *de Giovanni di San Giovanni*, dans l'aiſle droite du Palais *Pitti.* L'Albane ſouhaitta encore d'avoir ces deux Peintres pour orner une partie du plafond, où il avoit repréſenté Jupiter & Ganiméde dans la Vigne de *Mezzo monte*, appartenant depuis au Marquis *Corſini.*

Pluſieurs ouvrages ſe préſenterent à leur retour à Bologne, & leur réputation les y avoit devancés. Le Cardinal *Jean Carlo* les fit revenir à Florence pour le palais de ſon jardin, ſur la rue *della Scala*: enfin ils reſterent dans cette ville & dans les environs juſqu'en 1649. *Metelli* diſoit *que lorſqu'il étoit parti pour Florence, il avoit porté un grand ſac plein de terres propres à peindre; qu'il l'avoit rapporté à Bologne*

AUGUSTIN METELLI.

rempli de piastres; & qu'ainsi il avoit trouvé l'art de changer la terre en argent.

Le Duc de Modene les manda pour embellir son palais de *Sassuolo*; leur nom ne fut point borné à la seule Italie, il passa en Espagne où Philippes IV. les appella en 1650. C'étoit la troisiéme invitation de la part de ce Monarque.

Quand *Metelli* se mit en voyage avec le *Colonna*, il répondit à ceux qui lui conseilloient de porter peu de choses de crainte des voleurs; *Il ne m'importe gueres, qu'on prenne toutes mes hardes, pourvû qu'on me laisse les deux doigts de la main avec laquelle je tiens mes pinceaux.* Leur premier ouvrage en arrivant en Espagne fut deux perspectives dans le palais de *Buen retiro*: ensuite le Roi leur ordonna de décorer trois piéces contigues dans son palais de Madrid. Ils y représenterent la chûte de Phaëton, l'Aurore & la Nuit dans des ordonnances d'une Architecture très-riche, qui plurent beaucoup au Roi. Ce Monarque montoit souvent sur les échafauts pour les voir travailler, & se plaisoit à parler de leur métier. Les Princes en honorant ainsi les arts, s'honorent eux-mêmes.

Colonna incommodé, soit par l'intempérie de l'air, soit par foiblesse de tempérament, demanda à s'en retourner; *Metelli* qui se plaisoit à Madrid, ne prévoyant pas que ce retardement lui seroit funeste, fit naître des obstacles à ce retour. Il engagea les Pères de la Trinité d'obtenir du Roi que le *Colonna* entreprendroit la voûte de leur Eglise. Il n'accepta cet ouvrage qu'avec peine, & *Metelli* fut travailler de son côté dans une maison de Campagne près de Madrid, qui appartenoit au Marquis de *Lecci*, premier Ministre du Roi. Ce Seigneur lui donna un beau Cheval avec un mulet pour en faire le voyage plus commodément. L'Ecuyer qui se flattoit d'avoir de sa main un tableau de la Vierge, refusa de donner le cheval, disant qu'il étoit boiteux, & qu'il ne pourroit marcher que lorsque le tableau seroit fait. Cependant *Metelli* faisoit souvent ce voyage à pied dans une saison très-chaude, & s'échauffoit à chasser aux oiseaux, après quoi il buvoit extraordinairement. Enfin il revint à Madrid avec la fiévre, se mit au lit, se fit saigner, & sa maladie devint des plus sérieuses; le Roi des

AUGUSTIN METELLI.

manda de ses nouvelles à *Colonna*, & lui envoya ses Médecins. *Metelli* ne croyant pas son mal dangereux, pria son ami d'aller achever à cette maison de campagne ce qu'il avoit commencé : *Colonna* y fut, & lorsqu'il étoit sur le point de finir, on le vint avertir que *Metelli* se mouroit ; en effet il le trouva fort mal, ayant reçu tous ses Sacremens. *Metelli* n'eut que le tems de lui nommer celui à qui il avoit confié une somme d'argent assez considérable, & mourut en 1660. âgé de 51 ans, dont ces deux Peintres en avoient passé vingt-quatre ensemble. Il laissa deux garçons, l'un Religieux de la Congrégation *del ben Morire*, l'autre Joseph *Metelli*, qu'il avoit élevé dans son art, & une fille mariée à *Baltazar Bianchi*, Peintre d'Architecture.

Metelli étoit si libéral, qu'il laissa peu de biens à ses enfans. *L'argent*, selon lui, *n'étoit bon que pour contenter ses fantaisies, sans quoi il ne différeroit point des cailloux ordinaires.* Le prix qu'on lui offroit de ses ouvrages étoit toujours le sien ; *Colonna* au contraire les soutenoit sur un meilleur pied.

L'Architecture étoit si familiere à *Metelli*, que sur ses avis les plus habiles de l'art réformoient leurs idées. Quoiqu'inférieur au *Colonna*, *Metelli* faisoit bien la figure : la couleur qu'il sçavoit mieux donner au tout ensemble, un heureux génie qui lui faisoit inventer toujours du nouveau, lui attiroient tous les suffrages ; on lui donnoit tant de louanges, qu'on le rendit le premier adorateur de ses idées.

Sa coûtume étoit de lire beaucoup : *il disoit qu'un Peintre pour réussir, devoit sçavoir un peu de tout ; que deux choses formoient l'habile homme, l'occasion de travailler en Public, & l'émulation.* Les Académies de Peinture étoient, selon lui, *des Jardins cultivés où l'on cueilloit sans cesse de belles fleurs.*

La vivacité de son esprit fournissoit à tout ; tantôt c'étoit des vers, une autre fois il jouoit la Comédie, & souvent il faisoit présent aux Acteurs des Décorations, & donnoit volontiers des desseins de plafonds. Le rôle de Conseiller dans la Piece de Soliman, fut si parfaitement joué par notre Artiste, qu'on le comparoit aux plus excellens Comédiens. Personne n'aimoit tant sa liberté, & la Cour l'ennuyoit beaucoup ; il se ressouvenoit de la belle pen-

AUGUSTIN METELLI.

ſée d'un Courtiſan, qui diſoit à ſes Vaſſaux: *la douceur de la vie conſiſte à ſe mettre de niveau les uns avec les autres.* Un Cavalier Florentin pour qui il avoit fait quelqu'ouvrage, ſe preſſant peu de lui envoyer des Caiſſes de *Verdé de Florence* qu'il lui avoit promiſes, il peignit ſon portrait, & un Muletier conduiſant des Mulets chargés de Caiſſes, & ſur une il écrivit *proſſimo à venire.* Le tableau parvenu au Cavalier, le vin arriva auſſi-tôt.

La chaſſe l'amuſoit tous les matins & tous les ſoirs, & elle lui cauſa la mort, comme on l'a vû ci-deſſus. Jamais il ne partoit pour la Campagne qu'avec un petit livre, pour deſſiner tout ce qui ſe préſentoit à ſa vûe. Nous avons de ſa main un Recueil de 48 feuilles de friſes & de feuillages, un autre de 24 feuilles de cartouches, volutes, modillons, & un de 12 écuſſons doubles, entourés de pluſieurs ornemens, le tout gravé à l'eau forte, d'une touche très-ſpirituelle. Son mérite littéraire lui valut une place dans l'Académie *dei Gelati* de Bologne, à laquelle il envoyoit ſouvent des vers de ſa façon; & il fit préſent d'une belle décoration pour le théâtre, où cette même Académie a coûtume de réciter ſes Piéces. Celle de Saint Luc de Rome ſe fit auſſi un honneur de le compter parmi ſes membres, & outre les tableaux qu'il fournit pour ſa réception, il leur envoya quelques piéces de vers. On plaça ſon portrait après ſa mort dans l'endroit le plus apparent de l'Académie, vis-à-vis ceux des Carraches, & on mit au-deſſous ces deux vers à ſa louange:

(*a*) *Praxitelem vicit; nec non ſi vicit Apellem:*
Mens illi duplex, dextra nec una fuit.

(*a*) *Felſina Pittrice dal Comte Malvaſia.* Tome II, Page 417.

Ses Elèves ſont, *le Santi*, *l'Alboreſi*, *le Monticelli*, *Giacomo Monti*, *Baltazar Bianchini*, *Giacomo Friani*, *Proſpero Mangini*, *le Mondivi*, *les Rolli*, *Louis Quaini.* Ses deſſeins ſont lavés à l'encre de la Chine, avec un léger trait à la plume. Sa manière de décorer, pour peu qu'elle ſoit examinée & confrontée avec d'autres, le fera toujours connoître.

LE



E nom de BORZONI est fort connu dans la Peinture ; il y en a quatre qui se sont distingués dans ce bel Art. *Luciano*, père des *Borzoni*, laissa trois fils, *Jean-Baptiste*, *Carlo & François-Marie*, qui est celui dont on voit ici le Portrait. FRANÇOIS BORZONI.

Luciano naquit à Gênes en 1590, d'un père nommé *Sylvestre* peu favorisé des biens de la fortune. Placé chez un oncle qui lui donna les principes du Latin, il commença d'aller au Collége, & ses heures de loisir se passoient chez un autre oncle maternel nommé *Bertolotto*, qui étoit Peintre; ce fut une occasion pour lui de s'exercer à faire le portrait en petit, & il y réussit si parfaitement, que le Prince LUCIANO BORZONI.

FRANÇOIS BORZONI.

Cibo di Massa le prit sous sa protection, & le mit en pension chez *César Corte*, Peintre en miniature. Au lieu de continuer ses études, il ne fréquentoit plus que l'Académie du Dessein protégée par le Prince *Doria*; si-tôt que ce Seigneur eut vû ses ouvrages, il lui ordonna plusieurs tableaux pour son Palais, entr'autres un Diogène tenant un livre, & les trois figures de la Peinture, de la Poësie & de la Musique. Le Théorbe dont il apprenoit à jouer du fameux *Merello*, lui procura la connoissance de sa fille, qu'il épousa quoiqu'il n'eût que dix-neuf ans.

La jalousie des Peintres Génois fut extrême à son égard; il ne les combattit que *della punta de' suoi pennelli*, en plaçant dans l'Eglise de Saint Joseph un très-beau tableau de Saint François qui reçoit les Stigmates.

Le Prince *Doria* qui vouloit former un Cabinet de tableaux, le mena à Milan; ce fut une occasion pour lui de faire beaucoup de portraits, & de connoître les habiles gens, tels que le *Serano* & *Jules Cesar Procacini*. Une Bohémienne qu'il représenta entourée de Soldats & d'enfans, parut si naturelle, si vigoureuse de couleur, & d'une telle franchise, que tous les Cavaliers lui commanderent des tableaux.

De retour à Gênes, *Luciano Borzoni* par son caractère aimable & son habileté, s'attira de même tous les connoisseurs; chaque jour enfantoit de nouvelles productions: on remarquoit entr'autres un Caton d'Utique, une Charité Romaine, un Diogène qui cherche un homme avec sa lanterne, Titius déchiré par un Vautour, Apollon qui écorche Marsyas, Sainte Thérèse rendant la vûe à un aveugle: pour le Prince de *Massa*, une Annonciation & une Vierge avec le Jesus; enfin le Sénat le nomma pour faire le portrait de l'incomparable *Smeraldo*, qu'on devoit envoyer au Roi d'Espagne. Il fit dans le Palais Lomelin un Saint Paul entouré de vieux livres, & un Saint Pierre parlant à la servante de Pilate. Pour le Marquis de Sainte Croix, Notre-Dame *della Neve*, l'Adoration des Rois, & Saint Xavier prêchant aux Indes. Pour Milan, Saint Pierre délivré de prison par l'Ange, un Saint Thomas Apôtre, & un Saint Jérôme pour le Cardinal de Sainte Cécile, qui l'ayant fait voir au Guide, lui mérita son approbation. Pour l'Eglise de Saint Philippe *di Castello*,

Saint Philippe de Neri à genoux devant la Vierge, & Saint Vincent Ferrier ; dans celle de Saint Dominique, à la Chapelle du Rosaire, une Circoncision, le Baptême de Jesus-Christ, & deux autres tableaux concernant Saint Jean-Baptiste pour l'Eglise du Saint-Esprit.

LUCIANO BORZONI.

Luciano depuis son retour à Milan avoit beaucoup changé sa manière de peindre, & ne travailloit plus qu'à l'Histoire. Il joignoit un coloris naturel & fort, beaucoup de feu & de finesse de dessein, de l'expression, à un pinceau très-coulant & à des compositions majestueuses. On le chargea d'une Nativité pour la Chapelle Lomelin dans l'Eglise de l'Annonciade *del Guastado*, & pendant ce travail il se laissa tomber de l'échaffaut, & se tua en 1645. laissant parmi plusieurs Elèves ses trois fils qui étoient en état de soutenir sa réputation.

JEAN-BAPTISTE BORZONI.

Son fils aîné s'étoit attaché à peindre l'Histoire en grand ; à l'âge de vingt ans il perdit son père, & sa réputation, quoique naissante, lui procura de terminer la Nativité que la mort de son père avoit laissée imparfaite dans la Chapelle Lomelin. Quel honneur pour un fils, de trouver l'occasion de prolonger la gloire de son père en augmentant la sienne ! L'ébauche étoit fort légére, & il fallut peindre entiérement le tableau. Un tempéramment foible & délicat le mit au tombeau tout jeune peu d'années avant la peste de 1657.

CARLO BORZONI.

Son frére *Carlo* peignoit le portrait, & ne négligeoit pas de traiter l'Histoire dans le goût de son père. Plusieurs tableaux exposés en Public lui acquirent de la réputation ; & son humeur agréable l'admit à la compagnie de gens choisis & de la principale Noblesse, lorsqu'il mourut jeune pendant la peste de 1657.

FRANÇOIS MARIE BORZONI.

La naissance de *François-Marie Borzoni* est marquée à Gênes en 1625. Quoiqu'il eût sucé les mêmes principes que ses fréres, son goût fut fort différent. Le paysage, les marines, les naufrages l'occuperent tour à tour, & si on juge par ses desseins des études qu'il a faites d'après nature, elles sont immenses. Sa manière de peindre qui tenoit de celle du Guaspre & de Claude Lorrain fait beaucoup d'effet, quoique tendre & suave : il n'est point étonnant que son nom ait volé jusqu'en France, où il fut appelé par Louis XIV. dont il reçut des récompenses & des distinctions très-honorables.

FRANÇOIS MARIE BORZONI.

Borzoni travailla beaucoup dans les appartemens du Louvre, surtout dans celui qu'on nomme les Bains de la Reine, où l'on voit dans une Salle d'entrée, qui sert aujourd'hui de vestibule au Jardin de l'Infante, neuf grands morceaux de paysage peints à l'huile, d'une fraîcheur & d'une vérité inimitables. *Romanelli* a peint à fresque dans le plafond de cette piéce Pallas, Mars & Vénus, tenant chacun une fleur de Lys, avec des Amours qui soutiennent une couronne; la Paix & l'Abondance sont placées au-dessus de la Corniche. On voit encore dans les lambris du Château de Vincennes plusieurs paysages & vûes de mer de la main de François, dont on peut dire:

Son pinceau du Trident égale la puissance;
Il souleve, il irrite, il appaise les flots:
On est saisi de crainte ou rempli d'espérance,
Partout où du Borzon éclatent les travaux.

Il fut agréé à l'Académie de Peinture de Paris en 1663. mais il en fut exclus avec plusieurs autres pour n'avoir pas fourni dans le tems prescrit son morceau de réception.

Borzoni partit pour Gênes où il mourut en 1679. âgé de cinquante-quatre ans, & il a laissé un fils Ecclésiastique que j'ai vû Secretaire Italien, & Intendant chez le Cardinal de Noailles.

Ses Elèves sont moins connus que ses desseins, qui sont lavés à grandes couches de bistre ou d'encre de la Chine, relevées de gros traits de plume hachés de différentes manières avec beaucoup de liberté: quelques-uns sont faits tout au pinceau. On y reconnoît la main d'un habile homme, & sa manière de dessiner est si particuliere qu'on ne peut s'y méprendre. Son paysage est dans le goût de *Claude* & de *Salvator Rosa*, mais d'une touche plus heurtée.

Jacques Coelemans a gravé plusieurs planches d'après *Borzoni* dans le Cabinet d'Aix.



ANDRE' POZZO.


E grand Artiſte prit naiſſance en 1642. à Trente, ville du Tirol ſur les confins des Etats de Veniſe. Cette raiſon l'a fait placer à la ſuite de cette école. Les humanités l'occuperent juſqu'à dix-ſept ans, & s'il leur déroba quelques momens, ce fut pour les donner au deſſein. Son pere qui vouloit le faire étudier, ſe rendit aux deſirs de ſon fils; il vint exprès à Milan lui chercher un Maître dont les préceptes ſe préſentaſſent ſous le jour le plus riant : la morale apporte de l'ennui, & le conte fait paſſer le précepte avec lui, dit la Fontaine; mais le maître voyant les tableaux de ſon diſciple diſputer de mérite avec les ſiens, en prévint la ſupériorité, & le congédia.

ANDRE' POZZO.

Le jeune homme enhardi par ses succès, s'efforça dans la suite de ne les point démentir : livré à lui-même, il n'avoit pour s'exprimer que l'imitation de la nature ; & cette (a) grande maîtresse toujours présente à ses yeux lui en apprenoit plus que tous les maîtres de l'art. C'est elle qui augmente la force du génie.

(a) *Sed plura docebit natura ante oculos præsens: nam firmat & auget, vim genii.* Du Fresnoy de art. P. v. 539.

Pozzo dans l'espace de deux ans fit un si grand nombre de tableaux, que son pere en couvrit la façade de sa maison le jour de la Fête-Dieu. Les réflexions qui suivoient ses profondes études, écartoient tous les obstacles qui se trouvoient dans son chemin : la réflexion, comme on sçait, est l'ame de l'action ; sans elle nous marchons sans avancer, nous agissons sans principes & sans conséquences.

André n'avoit que vingt-trois ans lorsque touché d'un sermon sur les dangers du monde, il se détermina à la vie Religieuse : les Jésuites le reçurent en 1665. pour Frére Coadjuteur. Ses supérieurs qui le vouloient nommer dépensier, voyant ses tableaux, consulterent Louis *Scaramucia*, habile Peintre que leur beauté étonna. André donna de nouvelles preuves de sa capacité en faisant dans l'Eglise de *San Fedele* les ornemens de l'exposition du saint Sacrement pendant les derniers jours du Carnaval. Il fut de-là à Modene peindre la Coupole de S. François Xavier ; Venise & Gènes le posséderent ensuite, & dans le séjour qu'il y fit, les tableaux du Titien, de Paul Veronèse & du Cangiage, l'engagerent à de nouvelles études, & lui donnerent dans la suite une maniere forte & vigoureuse.

L'Architecture & la Perspective se joignirent à ses autres connoissances, & lui acquirent le titre d'excellent Maître. De si grands talens ne pouvoient manquer de lui attirer des jaloux ; mais il étouffa la sâtyre par son silence, & malgré ses envieux, les Pères du College de *Mondovi* le démanderent pour peindre la voûte de leur nouvelle Eglise. Il eut l'adresse de sauver la défectuosité du lieu par des ornemens ingénieux, qui en racheterent les biais ; & après un an & démi de travail, il se concilia les suffrages de tous ceux qui virent ce beau morceau.

Le Duc de Savoye, sur la réputation d'*André Pozzo*, ordonna aux Jésuites de Turin d'employer son pinceau. Il

ANDRE' POZZO.

travailla pendant trois années à enrichir de nouvelles beautés la voûte de leur Eglise, & la réussite en fut si complette, qu'elle fit naître une contestation sur la prééminence des voutes des Eglises de Turin & de *Mondovi*. Le Prince eut la bonté de s'intéresser à ce différend, & envoya son plus habile Peintre, qui décida *Esservi tanta differenza tra esse, quanta v'e n'era tra le Due Citta*. Le Duc voulut voir *Pozzo*, & lui ordonna de peindre la Galerie de son Palais, *Cette Galerie*, dit-il, *sera la barrière où vous aurez à combattre de toutes vos forces, & si des deux voûtes de Mondovi & de Turin, l'une est supérieure à l'autre, vous aurez ici non seulement à surpasser ces deux Eglises, mais à vous surpasser vous-même.* Avant de commencer, *Pozzo* demanda la permission au Prince d'aller à Rome, & le Prince y consentit. Il partit en effet, passa par Milan où il peignit plusieurs ouvrages. A son arrivée à Rome, le Père Général le reçut avec distinction. Un saint Chrysostome & une Madeleine qu'André lui présenta, & qu'on fit voir à *Carlo Maratti*, augmenterent encore la bonne opinion qu'on avoit de lui. On le logea dans la maison Professe, dont il fut chargé de peindre le corridor qui conduit à la Chambre de saint Ignace. La mort du Père Général en suspendit l'exécution, & on le donna pour compagnon *al* (a) *Cercatore*. Enfin la Congrégation des Nobles jetta les yeux sur lui pour le faire travailler à l'exposition du saint Sacrement pendant les derniers jours du Carnaval; un mois lui suffit pour finir un morceau qui par sa vérité trompoit tout le monde. Chaque année lui fournissoit de nouvelles idées, son génie fécond ne connoissoit point les répétitions, & la disposition de chaque lieu décidoit de l'ordonnance; l'Histoire, l'Architecture, le Paysage, les marines, les fruits, les fleurs, tout concourut à l'envi à embellir ses ouvrages.

(a) C'est celui qui quête.

Il avoit un nombre d'amis qui le visitoient: *Carlo Maratti* le trouvant toujours mal vêtu, lui dit: si l'on vous voyoit ainsi habillé, on vous prendroit pour un pauvre Peintre ruiné. *Pozzo* répondit que de leur vivant les grands Peintres étoient ainsi déchirés, faisant allusion à l'envie & à la jalousie qu'on leur porte. Ce n'étoit point au reste par avarice qu'il se négligeoit ainsi: car il donnoit aux pauvres,

ANDRE' POZZO.

avec la permiſſion de ſes Supérieurs ce qu'il retiroit de ſes tableaux, & l'argent que lui produiſoient ſes livres d'Architecture, étoit deſtiné à faire bâtir l'Egliſe de *Monte Pulciano*.

Il peignit enſuite le corridor de la Chambre de ſaint Ignace, dont le plafond eſt comparti en poutres & en ſolives, avec des modillons & des enfans qui ſoutiennent des Cadres, qui paroiſſent tomber ſi naturellement, qu'on court pour les ſoutenir. On voit ſur les murs la vie de ſaint Ignace. La Chapelle de la Vigne Balbine, première retraite de ce Saint, parut exiger de lui quelques traits de ſon habile pinceau : il en fit toute l'Architecture avec quelques morceaux de l'hiſtoire de ſaint Ignace, qu'on voit à genoux devant la Vierge & le Jeſus. On apperçoit dans le coin d'un tableau le Frére chargé du ſoin de cette maiſon, occupé à appaiſer un enfant qui pleure.

Pozzo n'étoit pas moins habile à faire des portraits ; il les peignoit de mémoire, tant ſon imagination étoit frappée de ce qu'il voyoit : la reſſemblance ne ſe reſſentoit pas de l'abſcence des perſonnes ; c'eſt ainſi qu'il peignit le Père Général Gonzales, ſans qu'il s'en apperçut. Un de ſes amis qui le preſſoit depuis long-tems pour faire le ſien, ne put obtenir que de lui faire finir la tête & les mains. *Pozzo* pour rendre le portrait plus agréable, ſema des fleurs ſur l'habillement, qui n'étoit que deſſiné, & les cola ſur la toile : l'ami crut d'abord que le portrait étoit entiérement peint, & ſa ſurpriſe lui en fit admirer l'invention.

Le Père Recteur du Collége Romain voulant faire ouvrir l'Egliſe de ſaint Ignace, qui avoit été fermée depuis pluſieurs années, ſongea à en faire bâtir la coupole, & prit à ce deſſein l'idée de tous les Architectes de Rome. Celle du Jéſuite prévalut ; c'étoit de la fermer par en bas d'un plancher plat, & d'y faire paroître par le moyen de la perſpective une (*a*) coupole très-élevée. Lorſqu'elle fut finie, *Mathias de Roſſi*, élève du Bernin, & le Cavalier Fontana en marquerent leur étonnement. Ce dernier à qui le (*b*) Campanile paroiſſoit s'élever en l'air, quoiqu'il le ſçût peint à plat, s'écarta exprès du point de vûe pour le voir pancher. Quel artifice ne faut-il pas employer pour tromper de tels hommes ?

(*a*) Cette coupole qui eſt peinte à l'huile, eſt ſi noire préſentement qu'elle fait peu d'effet : elle eſt repréſentée dans ſon Livre d'Architecture, tom. 2. fig. 53.

(*b*) Campanile eſt la partie la plus élevée d'un Dôme, c'eſt ce que les Italiens appellent *il Lanternone*.

Sa

ANDRÉ POZZO.

Sa réputation s'étendit de tous les côtés; on lui proposoit chaque jour de grands ouvrages, & on le pressoit vivement de revenir à Turin, ce qu'il ne put jamais obtenir de ses Supérieurs. Il fut alors question de peindre la voûte & la tribune de cette même Eglise de Saint Ignace; *Pozzo* a fait paroître dans la tribune ce Saint soutenu par des Anges, & prêt à entrer dans la gloire céleste. On entrevoit dans la voûte au travers des ouvertures feintes du côté des fenêtres le Père Eternel, le Saint-Esprit & le Sauveur avec sa Croix, renvoyant sur le Saint un rayon éclatant de lumière, qui réfléchit sur les quatre parties du monde personnifiées en Amazones, montées sur des animaux féroces, & qui terrassent l'idolâtrie, l'héréfie & d'autres monstres: rien ne fait mieux connoître l'étendue du zèle de Saint Ignace pour la propagation de la Foi; rien n'est si grand que la pensée d'avoir percé exprès la voûte pour emprunter la lumière des Cieux. Les grands Peintres ne peignent pas tout; ils donnent de l'exercice à l'imagination du spectateur, & en laissent souvent plus à penser qu'ils n'en découvrent. Ce Saint y est accompagné de plusieurs grands Ouvriers Evangéliques, tels que Saint François Xavier, suivis d'une grande quantité de figures, qui hors du point de vûe dont il les faut regarder, paroissent tomber, & très-disproportionnées. Il y a dans les angles David & Goliath, Samson qui détruit les Philistins, Judith & Holopherne, & Jaël qui enfonce un clou dans la tête de Sisara; la correction & l'expression ne répondent nullement à ces belles idées, au sentiment qu'en ont porté *Cirroferri*, *Carlo Maratti* & le *Bellori*.

André fit en concours le dessein de la belle Chapelle de Saint (*a*) Ignace qui est placée dans l'Eglise du Jesus, & remporta le prix: celle de Louis de Gonzague dans l'Eglise de Saint Ignace, prouve encore la rapidité & la fécondité de son génie. Un de ses Supérieurs lui avoit demandé un tableau, & il n'étoit pas encore ébauché quand il le fut trouver dans sa chambre, & l'accabla de paroles dures: notre Artiste lui promit d'y travailler promptement, & le Père le trouvant au bout de quelques jours appliqué à le finir, lui dit de ne se pas tant presser; il ré-

(*a*) Ces deux Chapelles sont gravées dans son livre d'Architecture, fig. 60 & 62. Tom. II.

ANDRE' POZZO.

pondit: *Je ne puis le terminer assez tôt, puisque je suis payé d'avance.*

Quelque tems après l'Empereur Leopold le demanda pour Vienne ; quand il fut prendre congé du Pape, le Cardinal *Ruffo*, Maître de Chambre, lui témoigna du chagrin de n'avoir pas avant son départ son portrait de sa main. *Pozzo* le lui promit, s'il faisoit quelque séjour en route. Quoiqu'il fût obligé de partir le lendemain, il peignit de mémoire le portrait du Cardinal en quatre heures de tems, & le lui envoya.

Son voyage d'Allemagne fut heureux, sa réception fut de même : il décora aussi-tôt l'Eglise gothique du Collége de Vienne d'une Architecture feinte, avec une voûte dans le goût de celle de Saint Ignace de Rome ; & il représenta au maître Autel une Assomption de la Vierge. L'Empereur & toute sa Cour en admirérent l'exécution ; ce Prince lui demanda le portrait de l'Archiduc, & l'Imperatrice une Adoration des Rois pour sa Chapelle Domestique : le Peintre reçut de la main de cette Princesse une médaille d'or qui la représentoit. Les Pères de la Maison Professe le félicitoient de ce qu'il leur avoit procuré une visite de l'Empereur. *Si j'étois*, dit-il, *aussi bien avec Dieu qu'avec l'Empereur, je recevrois plus volontiers vos complimens.*

Le grand Théâtre de Vienne & la Salle de la Favorite l'occupérent ensuite, ce qui engagea le Prince de Lichtenstein à lui proposer d'orner sa grande Salle, dont la vaste étendue avoit effrayé plusieurs Artistes. Il la termina avec succès en moins de deux ans. Tout ce qu'on entreprenoit en Allemagne concernant la Peinture & l'Architecture, étoit soumis à sa décision. Les Maîtres le regardoient comme leur supérieur. Ce fut lui qui exécuta le Catafalque de l'Empereur Leopold I. *Pozzo* peignoit tout sans modéle ; il se servoit de grands cartons pour les Théâtres, qu'il éclairoit avec des torches allumées pour les tracer & les peindre ensuite. Il tomba malade à Vienne à l'âge de soixante & sept ans, & y mourut en 1709. Après que son corps eut été exposé publiquement, il fut enterré dans l'Eglise de la Maison Professe.

ANDRÉ POZZO.

Ses Elèves sont inconnus. Ses desseins sont terminés à l'encre de la Chine, souvent avec un trait de plume ; & on peut juger de leur belle ordonnance par ses deux Livres d'Architecture. Il est rare de voir de ses desseins qui ne concernent cet Art. La légéreté de la main, ainsi qu'un certain goût de couronner ses ouvrages, les peuvent faire connoître.

Son caractère modeste le portoit à répondre avec douceur aux critiques qui s'élevoient contre lui ; semblable au (*a*) Tasse, *il aimoit ses ennemis pour l'utilité qu'il en tiroit.* Il refusa à *Baldinucci* des Mémoires pour sa vie, qu'il n'accorda qu'aux ordres de ses Supérieurs, ainsi que son portrait que le Grand Duc de Toscane plaça dans sa Galerie. Rien de deshonnête n'a flétri son pinceau, & ses réprimandes à cet égard corrigérent un grand Peintre moins scrupuleux que lui. Un jour que *Pozzo* faisoit le portrait d'un Cavalier, il ne lui demanda pour tout payement qu'un mauvais tableau d'une femme sortant du bain ; le Cavalier le refusa, sur ce qu'il étoit de peu de valeur : il mérite au moins d'être brûlé, dit *Pozzo* ; ce que le Maître exécuta sur le champ.

(*a*) Vie du Tasse, pag. 93.

Outre les ouvrages rapportés ci-dessus, on voit à Rome la voûte du Collége Germanique, & les ornemens du maître Autel de l'Eglise de Saint Pantaleon, une Nativité au maître Autel de la Maison Professe des Jésuites, les marbres d'une Chapelle aux Franciscains, trois décorations de Théâtre pour le Séminaire, une autre pour le Cardinal *Ottoboni*, les noces de Cana pour une Exposition du Saint Sacrement dont on voit la gravûre dans son (*b*) Livre d'Architecture.

(*b*) Fig. 71, Tom. 1.

A Milan, à l'Autel de la Sacristie de *San Fidele*, une Vierge entourée de plusieurs Anges qui jouent des instrumens, un Saint Ignace dans celle *de Sancta Maria in Brera.*

Plusieurs desseins de Catafalques, d'Eglises, de Tombeaux, d'Autels, de Colléges, de Palais, de Théâtres, & quantité de Décorations pour toute l'Italie & de-là les Monts.

Ses ouvrages de Littérature sont, un Traité de Perspective, 2 vol. *in-folio*, Latin & Italien, imprimé à

ANDRE' POZZO.

Rome en 1723 & 1737; il y a 105 figures au Tôme premier, & 121 au Tôme second, compris les titres & le portrait de l'Auteur.

On a exécuté d'après lui, outre son Livre de Perspective, la Décoration de l'Autel de Saint Ignace dans l'Eglise du Jesus, gravée par *Mariotti*, celle de l'Autel du Collége Romain, gravée par *Dorigny*, un sujet de Thèse, par le même.





LOUIS QUAINI.

FRANÇOIS QUAINI, Elève du *Metelli*, & oncle du célébre *Cignani*, travailloit à Ravenne pour le Cardinal *Capponi*, lorſqu'il lui naquit un fils en 1643 que cette Eminence tint ſur les Fonts, & nomma Louis. Il reçut de ſon père, Peintre aſſez médiocre, les élémens de ſon Art; mais il étoit de ces génies heureux, ſi adroits dans l'art d'enrichir la nature, qu'il franchit bientôt les bornes de cette médiocrité de talens: l'exemple de ſon couſin *Cignani*, qui marchoit à grands pas dans la carrière de la Peinture, lui en apprit davantage que les leçons de ſon père. Enfin on le plaça chez le Guerchin, que la mort ſurprit trop promptement pour l'avancement de l'élève. Le *Cignani* plus

LOUIS QUAINI.

âgé seulement de quinze ans, devint alors son Maître, & se mit en état d'acquérir du bien & de la réputation. A ces deux passions se joignit bien-tôt celle de l'amour; une jeune personne de la Ville de *Forli* lui plut assez pour en faire sa femme, & il menoit cette aimable compagne dans tous les endroits où son travail l'appelloit.

Sur une proposition que lui fit un Négociant de ses amis de le mener en France & en Angleterre, il en entreprit le voyage. Rien ne lui parut plus charmant que la Cour de France; la liberté qui y régne, si opposée aux manières génantes des Italiens, étoit fort de son goût. Les Sçavans & les habiles gens de Paris ne lui furent point indifférens; ils méritèrent ses visites, entr'autres le fameux Charles le Brun, qui goûta fort son caractère & l'intelligence qu'il montroit pour son Art. Arrivé à Londres, il y trouva la liberté changée en libertinage, & plus de penchant pour les Sciences que pour les Arts; en effet, s'il s'y trouve de bons Artistes, ce sont des Etrangers. Enfin il revint à Bologne rejoindre sa femme & le *Cignani*.

Le *Franceschini*, qui venoit de perdre son Maître *Bibiena*, arriva aussi dans la même Ecole : ce fut l'origine d'une amitié très-étroite; l'émulation, mére des beaux ouvrages, se mit aussi de la partie, & leur Maître y entrevit l'avancement de son cousin.

Les Théatins souhaitoient alors que le *Cignani* peignît sur le Portail de leur Eglise de Saint Barthelemi les principales actions de Saint Gaëtan; les engagemens qu'il avoit pris ne lui permettant pas d'y travailler, il en chargea nos deux Elèves, qui sur ses cartons & ses pensées, méritèrent par une belle exécution les applaudissemens du Public. Les deux (*a*) Lunettes sous le Portique des Pères Jésuites, eurent le même avantage; ils y représenterent la guerre des Guelfes & des Gibelins, & un coup de tonnerre lancé du Ciel contre les joueurs & les débauchés, où leur imagination & l'habileté de leur main eurent lieu de se déployer.

(*a*) On a expliqué le terme de la Lunette, Tom. I. page 227.

Quand le *Cignani* peignit *San Petronio* dans le fond du Chœur de cette Eglise, & qu'il décora une Salle du Jardin de Parme, on ne distinguoit point son ouvrage d'avec celui de *Quaini*; quel honneur pour le pinceau de celui-ci, de se

LOUIS QUAINI.

confondre avec celui de ſon Maître ! Que peut faire de plus un grand Elève ?

Pour les ouvrages conſidérables, on ne s'adreſſoit plus au *Cignani* qu'occupoient de très-grandes entrepriſes, on ſe contentoit d'employer les deux amis ; ils s'acquittoient ſi dignement de toutes les parties de leur art, qu'ils ne laiſſoient point de place aux regrets : il auroit été aſſez difficile de diſcerner l'ouvrage de *Quaini* d'avec celui de *Franceſchini*, tant ils étoient d'accord ; ſouvent en employant une main étrangere, l'union d'un ouvrage ſouffre de cette aſſociation de travail. Ces grands Artiſtes outre cette union, prenoient encore de grandes licences dans l'exécution : ils ſe croyoient la choſe permiſe pour opérer de grands coups de lumiére ; en un mot, ils ſe mettoient au-deſſus de la critique, diſant comme (*a*) un ancien : *il me ſuffit de plaire à de vrais connoiſſeurs*. En effet, un Peintre ne doit pas chercher à plaire à tout le monde ; le grand nombre ne ſçait point approfondir.

(*a*) *Me raris juvat auribus placere.* Martial, Lib. 2. Epig. 86.

Cignani mena avec lui *Franceschini* à Forly, pour un ouvrage qu'il avoit entrepris, une autre fois il ſe ſervoit de *Quaini* ; ainſi le Maître partageoit ſon eſtime entre ſes deux diſciples : cette égalité écartoit d'eux la jalouſie, & n'altéroit en rien leur amitié, qui ſe trouva dans la ſuite encore plus cimentée par la parenté qui les unit tous trois.

Quaini ennemi des peines inſéparables des grandes entrepriſes, en confioit volontiers le ſoin à *Franceſchini* ; c'étoit lui qui conféroit ſur ſes ouvrages, en régloit le prix, faiſoit tous les deſſeins, & les cartons, quoique *Quaini* fût très-capable de les faire ; le jeu, la chaſſe, les plaiſirs de la table, les aimables converſations étoient plus de ſon goût. Ces deux aſſociés peignirent enſemble toute l'Egliſe *del Corpo di Chriſto*, le Réfectoire des Pères de la Charité, les trois tableaux ſur le mur du maître Autel de Saint Barthelemi, les cartons pour l'une des petites coupoles de Saint Pierre de Rome, & les quatre tableaux des amours d'Adonis pour le Prince de Lichtenſtein.

On trouve dans ces derniers morceaux moins de coloris & de force dans le clair obſcur ; mais il y a plus de vagueſſe, plus de grace, & des traits plus heureux que dans ce qu'ils

LOUIS QUAINI.

ont peint ſous la conduite & ſur les deſſeins du *Cignani.* Les grands hommes, au lieu de s'aſſujétir à ſuivre la trace des autres, devroient plutôt s'ouvrir un nouveau chemin, ainſi qu'à ceux qui les imitent ou qu'ils inſtruiſent.

Les peintures du Dôme de Parme, de la grande Salle du Palais de Modene, & de celle du Grand Conſeil à Gênes, publient par-tout l'habileté de leurs Pinceaux. C'étoit toujours le *Quaini* qui faiſoit le Payſage, l'Architecture & les autres ornemens, qu'il entendoit encore mieux que ſon couſin. Le *Franceſchini* s'attachoit plus à la figure ; & l'on a ſouvent entendu dire au *Cignani*, qu'il le préferoit pour la fraîcheur des carnations, mais que pour les airs de tête gracieux, & pour l'ordonnance de certaines parties, il eſtimoit mieux le *Quaini.*

Ce dernier fut averti que le Prince de Lichtenſtein avoit recommandé expreſſément qu'il ne travaillât point dans les tableaux qu'ils avoient entrepris pour lui : ce mépris le piqua au point qu'il voulut ſe ſurpaſſer ; en effet, on ne peut rien voir de mieux entendu que le Payſage & l'Architecture dont il remplit ces tableaux : le Prince en fut ſi content qu'il lui en marqua ſa ſenſibilité.

Le *Quaini* a fait ſeul pluſieurs ouvrages, tels que le Saint Nicolas en priſon, que vient conſoler la Vierge accompagnée de pluſieurs Anges, dans l'Egliſe de ce nom : une Fuite en Egypte, Rebecca à la Fontaine, Salomon au milieu de ſes concubines, dans le Cabinet d'un de ſes (*a*) amis, à qui il ne manquoit jamais d'écrire lorſqu'il étoit abſent de Bologne ; c'étoit dans ſes lettres qu'il deſſinoit les figures plaiſantes qui ſe trouvoient ſur ſa route. Le Marquis *Spinola* conſerve à Gênes beaucoup de tableaux de ſa main ; on y remarque ſur-tout Saint Pierre d'Alcantara, donnant à Sainte Thérèſe les Regles de l'Ordre qu'elle ſe propoſe d'établir.

(*a*) *Il Signor Rizzardi.*

L'eſprit vif & pénétrant de notre Artiſte lui fourniſſoit aiſément des penſées pour ſes tableaux, & en laiſſoit encore de reſte pour la Poëſie qui l'occupoit de tems en tems. Les gens de Lettres recherchoient ſon commerce ; ils venoient lui lire dans ſon jardin leurs productions, & ſe trouvoient fort bien de ſes avis. Sa manière de vivre

décente

décente, & sa conversation enjouée, lui avoient acquis beaucoup d'amis : quand il s'agissoit de faire le marché d'un ouvrage, il y apportoit toute la facilité possible ; ses manières nobles prévenoient sur son désintéressement. On l'a accusé d'aimer un peu trop le jeu, quoiqu'il ne s'y portât qu'avec beaucoup de ménagement.

LOUIS QUAINI.

Enfin le *Quaini* fut attaqué de la goutte dans un âge un peu avancé ; nullement en état de seconder son associé dans leurs travaux ordinaires, il s'amusoit à peindre de petits tableaux, lorsque la goutte venant à remonter, le suffoqua à Bologne en 1717. âgé de soixante & quatorze ans. Son corps fut porté dans l'Eglise de l'Hôpital Saint François, & accompagné de tous les Académiciens de Bologne qui l'avoient reçû parmi eux avec distinction, & qui l'ont beaucoup regretté pour les services qu'il leur a rendus, & les bons conseils qu'il étoit capable de leur donner.

Sa veuve, comme il n'avoit point d'enfans, fut son héritiere. Ses Elèves & ses desseins ne sont nullement connus. On ne sçait rien de gravé d'après ses ouvrages.





MARC-ANTOINE FRANCES-CHINI.



CE Peintre naquit à Bologne en 1648. & fut élève de *Gio Maria Galli Bibiena*, fils du fameux Ferdinand. Des progrès assez suivis le distinguerent jusqu'à l'âge de vingt ans, qu'il entra dans l'école du *Cignani*, où il trouva le *Quaini*, dont on vient de lire l'éloge. Pendant le tems que son Maître peignoit dans l'Eglise de saint Michel *in Bosco* quatre Médailles soutenues par des enfans admirables, il les dessinoit, & il copia quatre sujets d'histoire de Louis-Carrache, qui sont dans le premier cloître. La nature sembloit s'offrir à lui sans nuages, & l'étendue de son génie parut dans les ouvrages suivans ; l'un est la mort de saint Joseph pour l'Eglise *del suffragio d'Imola*, l'autre un

Crucifix avec la Vierge, ſaint Joſeph, la Madeleine & ſaint Pierre pour la Paroiſſe d'*Ozzano*, & pour les Jéſuites de Plaiſance une ſainte Urſule.

MARC-ANTOINE FRANCESCHINI.

Les Peres Théatins déterminés par ces ſuccès le chargerent de peindre dans les dix lunettes de leur portail les principales actions de ſaint Gaëtan. Le *Cignani* qui ſe réſervoit d'en faire les deſſeins & les cartons, en donna toute la conduite à Marc-Antoine. Ce travail fut extrêmement goûté, ainſi que celui des Servites, où il repréſenta ſous le Portail ſaint Philippe *Benizzi*, qui reprend des ſoldats débauchés jouant enſemble ; quel art n'a-t'il pas fait paroître dans un rayon de lumiere qui tombe ſur le Saint ?

Cignani qui travailloit à *Forli* dans la Chapelle de S. Joſeph chez les Pères Philippins, l'engagea à le venir aider ; ce fut en peignant enſemble, qu'il lui propoſa d'épouſer la ſœur du *Quaini*, qui étoit ſa couſine. Deux années furent employées avec le *Cignani* à peindre ſur ſes cartons la voûte de la Chapelle de *San Petronio*, & la grande Salle du Palais public dans la Ville de *Forli*. Les Carmélitains les engagerent enſuite d'aller à *Maſſa* pour travailler dans leur Egliſe à la Chapelle de ſaint Sébaſtien. Ces travaux furent ſuivis de nouvelles entrepriſes pour les Egliſes & les Palais de Bologne.

Le *Franceſchini*, accompagné du *Quaini*, vint à Parme en 1677. pour aider le *Cignani*, qui décoroit la grande Salle du Jardin ; c'étoit un ouvrage immenſe. Ils ne furent pas plutôt revenus dans leur ville, que le Sénat leur commanda pour Clément XI. une Madeleine en extaſe avec pluſieurs Anges, & ſainte Marie Egyptienne que l'Abbé Zozime communie. Ses autres ouvrages diſtingués ſont la Fortune entourée de pluſieurs enfans dans un plafond du Palais *Ranuzzi*, & les quatre Elémens, les Sibylles, & un *Noli me tangere*, qu'il repréſenta dans la Galerie du Marquis Monti.

Les Princes d'Allemagne, les Républiques de Véniſe & de Gênes ne laiſſerent point oiſif ſon pinceau. Ils lui demanderent pluſieurs ſujets, entr'autres l'hiſtoire de Diane & celle d'Adonis en pluſieurs tableaux. Il partit enſuite avec ſon couſin *Quaini* pour Plaiſance, où il s'agiſſoit de la Coupole de la Cathédrale, & des quatre angles qui repré-

MARC-ANTOINE FRANCESCHINI.

sentent l'Humilité, la Virginité, la Charité & la Noblesse : on voit sur les deux aîles une Circoncision, une Adoration des Mages, & sous le grand arc de la coupole un *noli me tangere*. Tout cet ouvrage fut fini en dix-huit mois de tems; on y trouve le portrait du *Quaini*, celui de sa femme & de toute sa famille. Une autre coupole de l'Eglise de sainte Catherine *de Vigri* l'attendoit à Bologne : cette Sainte y est représentée avec les saints protecteurs de la Ville, & dans les angles la Foi, l'Espérance, la Charité & l'Obéissance. Ce beau morceau & ceux de la vie de S. Barthelemi dans la grande salle des Pères Théatins, acquirent à Franceschini le nom de grand Peintre. Son génie s'étoit tourné du côté de l'agrément & de la gentillesse; il donnoit à ses figures de la vie & de l'action: enfin il a prêté à ses ouvrages toute la grace qu'on peut souhaiter, joignant à une grande force de coloris, la plus aimable suavité. Il fut mandé à Gênes pour l'Eglise de la Vigne, & il eut le malheur d'être attaqué & volé en chemin; cependant il termina cet ouvrage avec applaudissement, & chargé d'argent il s'en revint à Bologne, où parmi un grand nombre de morceaux, on distingue un Christ dans le désert servi par les Anges, dans le réfectoire des Pères de la Charité; le Christ qui communie les Apôtres, au Maître-Autel du *Corpus Domini*; une Anonciation, sous le Portique de *San-Luca*; S. François de Sales avec la Vierge, sainte Anne & saint François d'Assise, pour les Pères de saint Philippe de Neri; saint Pierre Celestin moribond entouré de plusieurs Religieux, pour l'Eglise de S. Etienne; l'apparition du Sauveur à saint Jean de la Croix, pour les Religieuses Carmélites déchaussées.

Le Duc de Modene le fit venir avec le *Quaini*, pour décorer la grande salle de son Palais : il ne pouvoit lui fournir une plus belle carrière pour exercer ses heureux talens; il faut, comme l'on sçait, de vastes Théâtres pour les faire valoir. La ville de *Reggio* lui fit entreprendre la Sacristie de S. Prosper, & celle de Gênes l'attira par de grandes instances avec son cousin & *Antonio Meloni* son disciple. On avoit projetté d'embellir la grande salle du Conseil, *Franceschini* y fit paroître au milieu de la voûte, la Ligurie triomphante accompagnée de Neptune, de la Fortune, de la

Liberté, des Signes du Zodiaque, & des quatre parties du monde. La Conquête de Jérusalem se voit à l'une des extrémités, & à l'autre le partage des dépouilles de l'Empereur. Rien n'est si grand que cette composition ; elle représente encore une infinité d'actions qu'on passe sous silence.

Tout autre que Marc-Antoine se seroit reposé après un si grand travail ; son esprit au contraire se délassa à son retour à Bologne en 1704. en entreprenant de nouveaux ouvrages pour les Génois. Le Sénat de Bologne lui demanda plusieurs tableaux qu'on devoit envoyer à Clement XI. Sa Sainteté parut si contente de celui qui représente Catherine *de Vigri*, recevant pendant la nuit de Noël le Jesus des mains de la Vierge, qu'elle manda à Rome le *Franceschini* en 1711. & il y mena son cousin avec deux de ses Elèves. On leur ordonna de représenter la vision de Saint Jean sur de grandes toiles qui devoient servir à peindre en mosaïque une des coupoles de Saint Pierre. *Quaini* attaqué de la goutte ne put travailler que pendant deux mois ; ainsi *Franceschini* fut obligé de faire l'ouvrage avec ses deux Elèves : son attelier étoit dans le Palais du Pape, qui les venoit souvent visiter avec les Cardinaux & Prélats de sa suite, & Sa S. fit exposer ces morceaux à moitié faits dans la Salle Royale le jour des obséques du Cardinal de Tournon. L'applaudissement fut général, & le Pape le nomma Chevalier de Christ, mais la cérémonie ne s'en fit à Bologne que neuf ans après par l'Archevêque qui lui donna le collier de l'Ordre, & lui mit l'épée au côté au nom de Sa Sainteté : souvent même on lui apportoit par son ordre des plats de sa table.

On fit tous les efforts possibles pour l'engager à peindre la grande Galerie du Vatican ; il ne s'en excusa qu'en promettant six tableaux pour accompagner ceux du *Baroche* & de *C. Maratti*, qu'on voit dans la Cathédrale d'Urbin. Les sujets de ces tableaux sont, une Judith ; Marie, sœur de Moïse, qui chante un cantique après le passage de la Mer rouge ; Anne, mére de Samuel, qui prie Dieu de lui donner un fils ; Jaël avec Barac, qui rencontre Débora ; Jérémie qui pleure la captivité de son peuple, Débora avec un jeune serviteur.

MARC-ANTOINE FRANCESCHINI.

Le Pape qui apprit que ce Peintre ne permettoit pas à ses amis de l'appeller Chevalier, voulut en sçavoir la raison. *Je ne voulois pas*; dit-il, *porter du vivant de mon Maître Cignani un titre qui pouvoit lui donner de la jalousie.*

A son retour à Bologne en 1714. il trouva une invitation des Pères de Saint Philippe de Neri pour venir peindre leur Eglise de Gênes. Il s'y rendit avec son fils le Chanoine, & *Giacomo Boni* son disciple, le *Quaini* n'étant plus en état de travailler; le Mystère de la Trinité orne le milieu de cette voûte, & Saint Philippe de Neri soutenu par des Anges, offre ses prieres pour quantité de personnes de différent sexe placés au bas de la voûte. Les mêmes Pères ont encore de sa main huit tableaux en détrempe des miracles de ce Saint.

Franceschini passa de-là à Crême avec le même disciple & *Luca Bistega*; ils s'occupérent tous trois à peindre la Chapelle de Notre-Dame *del Carmine*, dont *Franceschini* avoit déja fait le tableau d'Autel.

Sa manière aisée de peindre lui faisoit regarder son art comme un amusement, & les connoisseurs remarquoient que dans toutes ses compositions la lecture & le grand usage lui dictoient toujours du vrai-semblable. Un Peintre, selon lui, ne pouvoit réussir qu'en suivant les belles formes de la nature, & l'expression des passions de l'ame.

On le manda l'année suivante à Plaisance pour la Chapelle de la Vierge qui est à la Cathédrale. Ce morceau plut tant au Duc François Farnese, qu'il voulut avoir pour l'Eglise de la *Steccata* un tableau qui offrît la Vierge, le Jesus & Saint Joseph dans une gloire, & en bas Saint George à cheval combattant le Dragon. Le Prince outre le prix convenu, lui envoya encore un service d'argenterie très-bien travaillé.

Le Pape, le Roi d'Espagne, l'Electeur Palatin tenterent plusieurs fois de l'attirer dans leurs Etats; il n'y voulut jamais consentir: des raisons de famille se joignoient à la crainte de faire de la peine aux Peintres du Pays. *C. Maratti* & les Romains, qui s'en douterent, ne cesf-

soient de faire son éloge ; c'étoit encore pour ne pas désobliger le fils de son Maître *Cignani*, qu'il refusa d'aller à *Forli* travailler à la coupole. Quelles attentions, & qu'on trouve peu de gens capables de ces sentimens !

MARC-ANTOINE FRANCESCHINI.

Son respect pour le *Cignani* l'empêcha encore de raccommoder sans sa permission quelques morceaux gâtés par l'humidité dans l'Eglise des Pères de Saint Michel *in Bosco*. Après sa mort, lorsqu'il fut question de ses obséques, la main de *Franceschini* se prêta à honorer sa mémoire. Ce fut en ce tems-là que l'Académie de Bologne l'ayant reçu dans son Corps en 1709, il lui donna le tableau de Sainte Catherine *de Vigri* leur protectrice, prête à recevoir l'Enfant Jesus des mains de sa mére.

L'Angleterre, l'Allemagne & plusieurs Princes d'Italie ne cessoient de lui demander des tableaux, & quoiqu'il eût soixante & dix-huit ans, il les peignoit avec le feu de la jeunesse. Il envoya à *Imola* un crucifix accompagné de la Vierge & des douze Apôtres, un repos de la Sainte Famille pour les Pères de Saint Philippe de Neri de Gênes. Les Pères Servites eurent une Vierge, qui donne l'habit à Saint Philippe *Benisi* & à ses Compagnons : il fit encore trois tableaux en détrempe pour la Chapelle du Cardinal *Bon Compagno* dans l'Eglise de Saint Pierre ; sçavoir, une Vierge tenant le Jesus, avec Saint Joseph, Saint Jacques & Saint Roch ; les deux autres tableaux sont, Saint Petrone & Saint Pancrace. Son style étoit toujours aimable, quoique ce fût la dernière année de sa vie.

Franceschini ne pouvant plus peindre, s'amusoit à dessiner. Son état l'obligea enfin à se mettre au lit, & il rendit l'ame la veille de Noël de la même année 1729. âgé de quatre-vingt-un ans, laissant une femme & des enfans héritiers de ses biens, qui, sans sa libéralité & ses aumônes, auroient été plus considérables.

Ses principaux Elèves sont, *Girolamo Gatti*, *Giacinto Garofalini*, *Francesco Meloni*, *Giacomo Boni*, *Antonio Rossi* & *Luca Bistega*.

Ses desseins ne sont point connus en France ; ce sont presque tous des cartons touchés d'une manière très-légére,

MARC-ANTOINE FRANCESCHINI.

& coloriés d'une vagheſſe & d'une touche qui ſent le grand Maître. Il avoit coûtume avant de peindre , d'appliquer ces cartons ſur la voûte pour connoître l'effet du tout enſemble.

Le *Mtloni* a gravé pluſieurs piéces d'après lui ; le *Giovanini* a publié le tableau de la Communion des Apôtres qui eſt dans l'Egliſe du *Corpus Domini* ; & le *Mathioli* a gravé la mort de Saint Joſeph.



LA



JOSEPH DEL SOLE.

LA Ville de Bologne si fertile en grands hommes en vit augmenter le nombre en 1654. par la naissance de Jean-Joseph *del Sole*. Son père Antoine-Marie fut disciple de l'Albane, & assez bon Peintre de paysages. Son fils qui apprenoit le latin, le voyant sans cesse appliqué à son art, en prit le goût & abandonna ses études. Dès que le *Cignani* & le *Canuti*, qui étoient amis de son père, eurent vû ses desseins, ils prévirent en lui la supériorité d'un génie grand & élevé. *Lorenzo Pasinelli* fut choisi pour lui frayer la route des grands hommes : les peintures des *Carrachi* dans le Palais *Fava*, furent long-tems l'objet de ses études, & aucun élève du *Pasinelli* ne le pouvoit atteindre. Cette ré-

JOSEPH DEL SOLE.

putation naiſſante lui procura deux tableaux pour le Chœur des Carmes Déchauſſés, l'un une Flagellation, l'autre un Couronnement d'épines; on en parut ſi content, qu'il lui en fut ordonné deux autres pour Rome, la mort de Saint Joſeph, & un Saint Philippe de Neri. Ces quatre morceaux firent connoître l'étendue de ſon génie, & le trait ſuivant la bonté de ſon cœur.

La longue maladie d'un père demandoit un ſecours proportionné à ſon état; Joſeph qui le vit à l'extrémité, lui apporta une ſomme conſidérable dont le père ne voulut point diſpoſer, lui recommandant ſeulement ſa mére, deux fréres & quatre ſœurs à qui il ne laiſſoit rien. Après la mort de ſon père, il eut ſoin de cette nombreuſe famille, & s'en regarda comme le chef.

Paſinelli qui avoit toujours ſouhaitté que quelqu'un de ſes diſciples gravât ſes principaux tableaux, crut Joſeph *del Sole* très-propre à cette entrepriſe; en effet, il publia ſa Junon, S. François Xavier qui convertit un grand nombre d'Infidéles dans le Japon, la Thèſe de *Barbarigo*, & quelques portraits de Peintres qui ont ſervi au livre de *Malvaſia*. Joſeph ſe remit enſuite à la peinture, & prit le deſſein de former une Ecole: ce fut alors que les grands ouvrages ſe préſenterent à lui, & que l'Académie de Bologne le reçut dans ſon Corps. On lui donna à peindre le Corridor qui conduit au maître Autel de *San Biagio*; & la voûte du même lieu, où il repréſenta la Charité & la Foi accompagnée chacune de trois enfans. Ce morceau très-applaudi lui attira des diſciples, & le fit choiſir pour peindre la voûte d'une Salle à Parme, où il fit paroître toute la famille du Marquis *Grande Maria*, dont l'*Aldovrandini* peignit l'Architecture.

La Salle du Marquis *Manſi* l'occupa à Lucques pendant deux années; il peignit dans le milieu le Banquet des Dieux; dans une des extrémités, le Jugement de Paris, & dans l'autre l'Incendie de la Ville de Troie. Il revint enſuite à Bologne cueillir de nouveaux lauriers dans la principale Chapelle des Pauvres, où au milieu de la Tribune il a repréſenté Dieu le Père & le Fils, qui invitent la Vierge à monter dans le Ciel, ce qui s'accorde bien avec le tableau d'Autel peint ſur le deſſein de Louis *Carracci*, qui la fait voir

s'élevant dans la région Céleste; Abraham, Aaron, David & Salomon se voient dans les angles. Cette Chapelle convainquit tout le monde de sa capacité : le Cardinal Légat vint la visiter; il complimenta fort notre Artiste, & lui accorda même la grace d'un parent du Gardien de cette Eglise.

JOSEPH DEL SOLE.

Ce grand travail qui avoit beaucoup fatigué son imagination, altéra sa santé; il tomba malade, & pensa mourir. C'eût été une grande perte pour les Arts que celle de tous les beaux ouvrages qu'il a faits dans la suite. Sitôt qu'il fut rétabli, il peignit un Priam tué par Pyrrhus dans le Temple de Minerve, pour le Marquis *Durazzo* de Gênes, & plusieurs morceaux pour le Prince Eugene de Savoye & le Prince de Lichteinstein; sçavoir, Diane avec Endimion, la même Déesse au Bain, une Didon, le Sacrifice de Jephté, & un Saint Jérôme.

Il partit peu de tems après pour exécuter à Vérone quelques tableaux de chevalet, que souhaittoit le Comte *Ercole Giusti.* Les Peintres du pays croyant que Joseph *del Sole* étoit long-tems à terminer ses ouvrages, le taxerent de lenteur; la chose lui revint, & il résolut de leur montrer qu'il alloit vîte quand il vouloit. Le Comte convint avec lui qu'il ameneroit ces Peintres dans son attelier: alors il commença devant eux une Ariane avec Bacchus, assez grand tableau, qui fut fait en huit jours, & qui leur plut extrêmement; ensuite devant les mêmes Peintres il effaça presque tout ce qu'il avoit fait, & travailla le tableau à sa manière ordinaire. Sur ce qu'on lui demanda la raison de ces changemens: *J'ai fait*, dit-il, *ce tableau bien vîte, pour faire voir que si en travaillant ainsi j'ai pû satisfaire les autres, je ne me suis pas satisfait moi-même.* Il ajouta, *qu'un Peintre étoit blâmable de se contenter de quelques éloges, tandis que par une étude assidue il pouvoit en mériter de plus grands.*

Extrêmement jaloux de sa réputation, il suivoit ce que dit du (*a*) Fresnoy:

(*a*) *De arte graph.* v. 445.

. . . . *Ne sperne superbus,*
Discere quæ de te fuerit sententia vulgi.

De retour à Bologne il entreprit plusieurs ouvrages, en-

JOSEPH DEL SOLE.

tr'autres *San Caſſano* & *San Criſologo*, Protecteurs d'Imola; pour la Compagnie *del Suffragio* de cette Ville; un trait de la vie de Sainte Thérèſe pour l'Electeur Palatin; & une Madeleine avec un Ange qui lui montre une couronne d'épines, pour des Religieuſes de Modene.

Toutes ces commiſſions, tant de travaux commencés, une famille nombreuſe dont il falloit prendre ſoin, l'avoient toujours empêché d'aller à Rome, quoiqu'il en eût un deſir extrême. Après la mort de ſa femme en 1710. & le mariage de ſes quatre ſœurs, il exécuta ce projet avec un Romain établi à Bologne. Ils paſſerent à Florence, où la grande Princeſſe Violante fit un grand accueil à Joſeph, & le chargea d'un jeune homme qu'elle protégeoit. Il logea à Rome chez ſon ami, & ne fut occupé que des belles choſes qui ornent cette grande Ville. Chacun vouloit avoir de ſes ouvrages; il ne fit cependant que le portrait de la niece de ſon hôte. Le Pape à qui il fut faire ſa cour, lui montra le cas qu'il faiſoit d'une Sainte Catherine placée près de ſon lit, & le Cardinal *Caſani* lui envoya ſouvent ſes caroſſes. Quelques mois après Joſeph s'en retourna à Bologne avec ſon ami, & travailla auſſitôt pour l'Electeur Palatin, qui lui demandoit un grand tableau de l'enlévement des Sabines.

Son eſprit animé par les belles peintures & les Antiques de Rome, parut s'élever au-deſſus de tout ce qu'il avoit fait: ce fut particulierement dans une Annonciation pour le maître Autel des Religieuſes Déchauſſées de Bologne; ce tableau étoit reſté ébauché par ſon Maître *Paſinelli* qui venoit de mourir, & on l'avoit chargé de le finir, mais il ne ſuivit pas la penſée de *Paſinelli*. Le même ami qui l'avoit mené à Rome, ayant affaire à Veniſe, l'engagea d'y aller avec lui, & par ce moyen il en revit toutes les peintures; mais une groſſe fluxion dans la tête, qui lui entreprit la langue, l'obligea de revenir promptement à Bologne.

Dans les intervalles que lui laiſſoit ſon mal, il peignit quelques tableaux de chevalet, & un S. Staniſlas aux pieds de la Vierge pour le maître Autel des Jéſuites de Plaiſance: ce fut ſon dernier ouvrage qu'il laiſſa même imparfait, & où les Jéſuites n'ont jamais voulu permettre qu'une main étrangère travaillât. Son mal augmentant, on lui conſeilla de prendre

JOSEPH DEL SOLE.

l'air, & le Sénateur *Magnani* lui prêta sa maison de plaisance. Il y fut accompagné de ses parens & de ses Elèves, qui le virent mourir en 1719. à l'âge de soixante & cinq ans : il ne laissa point d'enfans, & ses deux fréres, Pierre-François & Jérôme ses principaux héritiers, lui firent faire une pompe funèbre ornée de pyramides & d'urnes sépulcrales : on y exposa son portrait & Saint Stanislas qui étoit son dernier ouvrage.

Ce grand Artiste avoit formé un recueil de desseins des grands Maîtres qui faisoit ses délices, & dont il n'avoit jamais voulu se défaire ; ce recueil lui attiroit la visite de tous les Etrangers, & ses manières civiles soutenues d'une conversation agréable, lui avoient acquis des amis. Ses reparties étoient autant de Sentences qui auroient mérité d'être publiées : quoique grand Peintre d'histoire, il a fait beaucoup de portraits, parmi lesquels on remarque celui d'une Dame de la famille *Marsilli*, habillée en Judith, & le sien placé dans la galerie du Grand Duc. Tous les Grands l'estimoient & le recherchoient : le Roi de Pologne fit tout ce qu'il put pour l'attirer à son service ; mais il ne voulut jamais abandonner sa mére & sa famille : il refusa pareillement les offres avantageuses de la Cour d'Angleterre. Si Joseph *del Sole* fut long à terminer ses tableaux, c'est que l'excellence de son goût cherchoit toujours querelle à l'ouvrage, & lui faisoit naître sans cesse des doutes & des difficultés. Il vouloit exceller, éviter le médiocre, & c'est un point où arrivent rarement ceux qui vont si vîte ; ils laissent toujours quelque défaut en arrière.

Joseph *del Sole* fut quelque-tems imitateur de son Maître *Pasinelli*, qu'il surpassa dans l'Ordonnance & la convenance des sujets. Ses figures (*a*) *ausquelles il n'avoit pû donner la voix, imitoient les muets dans leurs actions.* Raphaël & les Carraches furent ses grands modéles : sur la fin de ses jours il eut en vûe le Guide & Louis Carrache. Naturellement gracieux & correct, le Paysage, l'Architecture, les Ornemens, les Armures, les Fleurs furent les ouvrages de sa main, & chaque genre étoit touché avec l'élégance & le caractère qui lui étoit convenable ; les cheveux, les voiles, les feuilles, les plumes étoient peints avec beaucoup d'esprit & d'intelligence.

(*a*) *Mutorumque silens positura imitabitur actus*, du Frenoy, *v.* 128. traduction de de Piles.

JOSEPH DEL SOLE.

Comme l'astre du jour dont il porte le nom,
Cet ardent Bolonois échauffe, anime, éclaire;
Et dans chaque morceau qu'enfanta son crayon,
D'un Peintre créateur soutient le caractère.

Son Ecole devint fameuse, & étoit remplie de bons Elèves, parmi lesquels on peut distinguer *Felice Torelli, Cesare Giuseppe Mazzoni, Giambatista Grati, Francesco Monti, &c.*

Ses desseins son assez rares en France; il y en a au crayon rouge, d'autres sont à la plume d'une touche légère: on y remarque le goût du Guide & des Carraches. Souvent il faisoit des grisailles peintes pour les tableaux qu'il avoit à faire, & il les finissoit beaucoup. Ses draperies sont un peu trop chargées de plis, & ses caractères de têtes qui se ressemblent presque tous, le distingueront toujours des autres Maîtres.

Il ne paroît aucun morceau gravé d'après lui; mais il a gravé à l'eau-forte d'après son Maître *Pasinelli* un beau plafond, sujet allégorique des amours de Jupiter, & les autres morceaux indiqués au commencement de cet éloge.





FERDINAND GALLI BIBIENA.

ON peut dire que *Bibiena* eſt le Raphaël des Peintres d'Architecture. *Gio:* *Maria Galli* ſon père, Elève de l'Albane, né à *Bibiena*, terre ſituée en Toſcane, vint s'établir à Bologne, s'y maria, & eut *Ferdinando Galli* en 1657. François & pluſieurs autres enfans. Ferdinand perdit ſon père à l'âge de ſept ans, & paſſa dans l'Ecole du *Cignani*. Ce Maître, dont la bonté alloit de pair avec l'habileté, le reçut avec une diſtinction ſans égale : il ſe reſſouvenoit d'avoir profité, ainſi que ſon père, des grands préceptes de l'Albane ; tous les ſecrets de ſon art furent dévelopés à Ferdinand, qui ſçut ſuivre ſon guide plutôt en rival qu'en imitateur. Comme le *Cignani* s'apperçut que ſon Elève, ſans

FERDINAND GALLI BIBIENA.

négliger la figure, avoit un goût décidé pour l'Architecture; il le fit successivement passer chez le *Paradosso*, *l'Aldrovandini* & *Antonio Manini*, les meilleurs Maîtres de ce tems-là.

Rivani, Machiniste Polonois, eut besoin alors d'un Peintre pour exécuter sur un Théâtre des morceaux d'Architecture de sa composition, & le *Cignani* lui envoya le jeune *Bibiena*, qui s'en acquitta très-bien. Des études particulieres de l'Architecture & de la Perspective le mirent en état d'en publier dans la suite de très-bons traités. Le Duc *Rannucio Farnese* ayant perdu son Architecte, qui peignoit aussi des Décorations, en demanda un à *Cignani*, qui lui donna le *Bibiena*: la qualité de premier Peintre & d'Architecte du Prince lui fut accordée avec une pension en arrivant à Parme, où il vint s'établir. *Francesco Farnese* qui succéda à *Rannucio*, le prit sur le même pied, & il demeura près de vingt-huit ans en ce pays.

Son frére François *Bibiena* peignit les figures, & Ferdinand l'Architecture de plusieurs chambres dans une Maison de plaisance appellée *la Motta*, qui étoit au Duc de la Mirandole. Le Palais Campora à Modene fait voir des Frises & des (*a*) Soffites très-belles, & deux Chapelles dans l'Eglise de Reggio offrent des preuves de leur habileté. La Chapelle & la façade du Collége Ducal, les murs d'une grande Salle, toute l'Architecture du grand Théâtre à Parme, une Galerie dans le Jardin du Palais, l'Eglise des Capucins & la Maison de Colorne sont de sa main; l'Oratoire Saint Vincent, la Coupole de l'Eglise de la mort, & une Chapelle à la *Madonna di Campagna*, toutes trois à Plaisance, lui sont encore dûs.

(*a*) On a expliqué dans le premier volume, pag. 52 ce que c'est que Soffite.

Charles d'Autriche s'étant trouvé à Barcelone pendant la guerre, & devant épouser la Princesse de Wolfenbutel, voulut avoir *Bibiena* pour en ordonner la Fête; on le demanda au Duc de Parme, & *Bibiena* fit briller dans cette Ville son grand goût de dessein. Charles qui succéda à l'Empereur Joseph son frére, fut si content de *Bibiena*, qu'il voulut l'avoir à son service. Après avoir séjourné en Italie, il fut obtenir son congé du Duc de Parme, & vint trouver l'Empereur à Vienne, qui le nomma son premier Architecte & son Peintre de Fêtes & de Théâtres. La Naissance d'un Archiduc fut une nouvelle occasion à Ferdinand d'étaler son sçavoir dans le Palais de la Favo-

rite

rite. Sur une grande piéce d'eau il fit paroître un Théâtre & un Palais dans le fond : on y joua une piéce en Musique ; on vit arriver sur l'eau une armée navale qui engagea un combat, & par son adresse tout le jardin ainsi que la piéce d'eau parut une mer. D'autres décorations aussi ingénieuses amenérent des danseurs, qui au bruit d'un grand nombre d'instrumens formerent des ballets. La Fête fut enfin terminée par des chars de triomphe relatifs aux victoires remportées par les Princes Autrichiens sur les Turcs.

FERDINAND GALLI BIBIENA.

Ferdinand incommodé de la cataracte demanda congé à l'Empereur pour venir à Bologne y chercher du soulagement. Il obtint de demeurer en Italie, & Sa Majesté Impériale en lui donnant une chaîne d'or avec sa médaille, partagea ses appointemens entre lui & ses enfans. Après avoir raisonné avec l'Empereur dans le cabinet de l'Impératrice sur quelques nouvelles machines, il ne put en s'en allant trouver la serrure pour sortir : l'Empereur eut la bonté de lui ouvrir la porte ; honneur pour lui des plus grands, & qui rappelle celui que Charles-Quint fit au Titien de lui ramasser son pinceau.

L'Italie le revit en 1711. à l'âge de cinquante-quatre ans, & ne se trouvant plus en état de travailler, il s'attacha à composer deux volumes d'Architecture pour l'instruction des jeunes gens : on y trouve toute la science & toute l'exactitude qu'on peut souhaiter dans ces sortes d'ouvrages. Quoique malade des yeux, il entreprit encore de peindre la grande perspective du Palais *Monti*, qu'il ne put refuser aux empressemens de ce Seigneur. On ne doit point oublier celle du Palais du grand Chancelier à Milan toute peinte de sa main : le mur y est coupé en rampe faisant ressaut dans un des bouts ; c'est une espéce de péristile avec trois percés qui découvrent d'autres bâtimens sur différens plans : des fontaines ornent le devant, & tout y est si bien peint & si bien dégradé, que l'œil en est surpris.

Bibiena aussi bon Architecte que grand Peintre, a fait bâtir plusieurs Palais. Toutes les Décorations qui ont paru de son tems dans les Villes d'Italie, étoient de son invention : malheureuses peintures qui périssent presqu'en naissant, & nous font regretter la main & le génie qui les ont produi-

FERDINAND GALLI BIBIENA.

tes ! On trouve dans ſes tableaux de chevalet une belle ordonnance & une entente de couleur admirable ; peu l'ont égalé dans l'effet des perſpectives , dans les belles maſſes de clair-obſcur , & dans les décorations de Théâtre. Il ſemble que les morceaux ruinés qu'il a peints dans ſes tableaux , ſoient effectivement les reſtes de ſuperbes édifices que le tems a détruits ; il en traçoit ſûrement le plan pour ne pas ſuivre une idée bizarre & hors de toute vrai-ſemblance : combien voyons-nous de morceaux capricieux, dont l'Auteur auroit bien de la peine à tracer le plan !

Cet Artiſte ſe maria à vingt-neuf ans , & après la mort de ſa femme , il prit avec lui ſa ſœur *Maria Oriana* , qui s'eſt fort diſtinguée dans l'hiſtoire & dans le portrait. Sa nombreuſe famille fit toute ſon application. Alexandre ſon fils, âgé de 32 ans, étoit Architecte & Peintre de l'Electeur Palatin ; François avoit été nommé par l'Empereur Chanoine de l'Egliſe Archiducale de Sainte Baſle à Mantoue ; *Giovanni Maria Galli*, qui s'étoit attaché à la peinture , s'étoit marié avantageuſement en Bohéme ; *Giuſeppe* & *Antonio* ſervent aujourd'hui l'Empereur en qualité d'Architectes. Ses trois filles ſe firent Religieuſes. Il mourut à Bologne dans un âge très-avancé , & l'on en ignore l'année , on ſçait ſeulement qu'il vivoit en 1739. ainſi il devoit avoir 82 ans lors de ſa mort. L'Académie de Bologne aſſiſta à ſon Service , comme étant un de leurs membres. Outre ſes deux Livres d'Architecture , il y a un Recueil de ſoixante & douze feuilles de perſpectives & de décorations de Théâtre, à la tête duquel eſt ſon portrait gravé par *Carlo-Antonio Buſſagnoti* à Bologne.

Son frére François a ſuivi le même goût , & ſçavoit de plus peindre la figure. Il fut ſucceſſivement Peintre & Architecte des Ducs de Mantoue, de Parme, & du Roi des Romains à Vienne. On le trouve ſouvent peu différent de Ferdinand.

Les Elèves de ce Peintre ſont ſans nombre ; on en diſtingue pluſieurs , *Giuſeppe Civoli*, *Giovan-Batiſta Alberoni*, *Pierre Scandellari*, & *Giuſeppe-Antonio Landi*, tous Académiciens de Bologne, & Robert *Clerici* de Parme.

Les deſſeins de Ferdinand ne ſont pas communs en France : la belle ordonnance & la liberté de la main feront tou-

FERDINAND GALLI BIBIENA.

jours diſtinguer ce Maître de tous les autres Peintres d'Architecture ; les figures dont il ornoit ſes morceaux ſont belles. Il deſſinoit ordinairement au biſtre ou avec différentes eaux colorées, avec un trait de plume très léger ; la manière dont ſes deſſeins ſont éclairés, fait un grand effet.

On a gravé d'après lui quelques décorations de Théâtre, & il a donné au Public un Livre d'Architecture *in-folio*, un Cours d'Architecture & de Perſpective abrégée en deux volumes.





FRANÇOIS SOLIMENE.

UAND un Historien écrit la vie d'un aussi grand homme que François Solimene, le mérite personnel de son Héros, les grands ouvrages dûs à son heureux génie, ses relations avec les Puissances lui dictent le plus parfait éloge ; il élève alors le ton, & ne craint point de s'étendre sur ses louanges. Rien n'est plus certain que cet illustre Peintre a laissé derrière lui tous ceux de son siécle ; aucun n'a réuni tant de talens divers.

François Solimene d'une ancienne famille originaire de Salerne, prit naissance en 1657. dans la Ville de *Nocera de Pagani*, territoire de Naples. Son père *Angelo*, qui étoit bon Peintre & homme de Lettres, trouva en lui un génie propre

FRANÇOIS SOLIMENE.

à toutes les Sciences. François paſſoit les nuits à étudier l'art Poëtique & la Philoſophie, pendant qu'à l'inſçu de ſon père il deſſinoit de ſi beaux clairs-obſcurs, que tout le monde en étoit ſurpris. *Angelo* qui deſtinoit ſon fils à l'étude des Loix, en fut informé; il ne changea cependant de projet qu'après une viſite où le Cardinal *Orſini* (*a*) eut la bonté d'interroger ſon fils ſur la Philoſophie: ſes réponſes ſpirituelles plurent ſi fort à l'Eminence, que ſur ce que le père lui dit qu'il feroit encore mieux, s'il n'employoit pas tant de tems à deſſiner en cachette, elle voulut voir ſes deſſeins qui l'étonnerent. *Vous faites*, dit-il au pere, *un auſſi grand tort à votre fils qu'à la peinture, de vous roidir contre des talens ſi naturels & ſi bien annoncés.*

(*a*) Depuis Benoît XIII.

Solimene eut dans la ſuite la liberté de ſe livrer à ſon penchant: deux ans s'écoulerent à étudier chez ſon père; enſuite l'envie de ſe perfectionner le détermina à venir à Naples en 1674. âgé de dix-ſept ans: il ſe mit ſous la direction de *Franceſco di Maria*, qui paſſoit pour un excellent Deſſinateur. Sur les grandes difficultés de l'art que lui expoſa ce Maître, & ſur le peu d'eſpérance qu'il lui donnoit de devenir habile, il le quitta au bout de quelques jours pour ſe livrer à lui-même. Les ouvrages de Lanfranc & du Calabrois le guidoient dans la compoſition & le clair-obſcur; ceux de Pietre de Cortone, & de Lucas Jordans lui ſervoient de bouſſole pour le ton de couleur; enfin il conſultoit le Guide & *C. Maratti* pour la belle manière de draper: à la vûe de tous ces Maîtres, Solimene ſe forma un goût ſûr; chaque ſujet d'hiſtoire qui ſe préſentoit à ſon imagination, étoit auſſi-tôt mis ſur le papier, ſouvent même il le colorioit. Quand il ſe trouvoit à l'Académie, *Franceſco di Maria* le reprenoit de ce qu'il peignoit le modéle au lieu de le deſſiner; ſa réponſe étoit, *qu'on expoſoit plutôt des tableaux dans les Egliſes que des deſſeins*, & qu'ainſi il vouloit promptement ſe familiariſer avec la couleur.

Ses premiers tableaux furent Judith tenant la tête d'Holopherne, Saül, le Sacrifice d'Abraham, Loth & ſes filles qu'il peignit pour un particulier: il fit enſuite quatre grandes figures à freſque pour l'Egliſe de Saint George; ſçavoir, la Vierge, Saint Joſeph, Saint Nicolas de Bari, & Saint Antoi-

FRANÇOIS SOLIMENE.

ne de Padoue, avec des Anges autour d'un Crucifix en relief. Ces ouvrages annoncerent quelle seroit un jour sa réputation..

Sur ce qu'il apprit que les Jésuites vouloient faire peindre la voûte de la Chapelle de Sainte Anne dans l'Eglise du *Jesu Nuovo*, il leur en envoya l'esquisse par un Peintre (*a*) d'Architecture, n'osant l'apporter lui-même; il craignoit que sa jeunesse ne lui fit donner l'exclusion. Son dessein fut néanmoins admis, & pendant qu'il peignoit cette Chapelle, les meilleurs Peintres de Naples le visiterent, étonnés qu'un enfant les surpassât de beaucoup. La manière sçavante dont il exécuta ce morceau, fit connoître un nouveau style, une composition singuliére, une grande fermeté de pinceau, avec des figures qui sont toutes en mouvement.

(*a*) *Arcangelo Guglielmelli.*

Lucas Jordans vint aussi le voir travailler, & il se lia entr'eux un commerce d'amitié fort sincère. C'est ainsi que les grands hommes exempts de la basse jalousie devroient toujours en agir.

Ce fut dans ce tems-là que les Pères de *S. Nicolo alla Carità* le firent travailler dans leur Eglise. Les Dames des Couvens de *D. Regina* & de *D. Alvina* suivirent cet exemple. Les Pères Théatins de *S. Apostoli* voulurent faire abattre les Peintures des arcs au-dessus des Chapelles de leur Eglise, pour les donner à Solimene. Ces peintures faites par *Jacomo del Po* ne se soutenoient point avec celles de la voûte, qui sont du fameux Lanfranc. Solimene qui n'avoit alors que trente-trois ans, ne voulut point les faire abattre, & en les repeignant à l'huile il les rendit très-supérieures à ce qu'elles étoient : il changea alors entierement de manière; ses compositions devinrent plus riches, son dessein plus grand dans le nu, plus de largeur dans ses plis, plus de graces & de varieté dans ses airs de tète, plus d'action & de mouvement dans ses figures, plus de naturel : on admiroit en lui un grand goût dans sa façon de peindre les Nuées, le Ciel, les Terrasses & les Arbres; une fraîcheur de teintes admirable, avec un accord très-harmonieux du tout-ensemble, enfin le tendre réuni à la force du coloris.

Sa réputation parvint alors au plus haut point, & les grands ouvrages de Peinture s'offrirent à lui de tous côtés.

François Solimene.

Les Pères du Mont Caſſin le manderent pour peindre leur Egliſe, & après y avoir travaillé long-tems, il vint à Rome examiner les beaux ouvrages de Raphaël, de Polidore, du Carrache, du Dominiquin, du Guide, de Lanfranc, & de *Carlo Maratti*, dont il admira le tableau de la mort de Saint François Xavier qui eſt au Jeſus. *Ce ne peut être qu'un Ange*, dit-il, *qui ait peint ce morceau*. Il fut un mois dans cette Ville, & il peignit pour le Cardinal *Spadà* l'enlévement d'Orithie.

Pendant qu'il étoit occupé à continuer les ouvrages commencés au Mont Caſſin, Philippe V. qui étoit arrivé à Naples, le manda pour faire ſon portrait; ce Monarque le fit aſſeoir, & lui témoigna mille bontés.

Sa réputation étoit auſſi grande chez les Etrangers que dans la Ville de Naples. Pluſieurs Souverains lui demanderent des tableaux, & voulurent l'attirer chez eux. Les Rois de France & d'Eſpagne lui firent propoſer les conditions les plus avantageuſes. Solimene aimoit trop ſa famille pour jamais l'abandonner; il envoya à Philippe V. le beau tableau de la Défaite de Darius par Alexandre, ainſi qu'un Triomphe de David, & Judith tenant la tête d'Holopherne. Le Roi poſſéde un morceau allégorique que donna le Cardinal *Gualtieri* à Louis XIV. pendant ſa Nonciature en France; ce tableau repréſente Pallas, qui ordonne à l'Hiſtoire d'écrire les actions du Monarque dont le portrait paroît ſur un médaillon de bronze, avec différens attributs.

Pluſieurs Papes, l'Empereur, le Roi de Portugal, celui de Sardaigne, l'Electeur de Mayence, le Prince Eugene de Savoye, & les Républiques de Veniſe & de Gênes, exercerent tour à tour ſon pinceau, & il en reçut des lettres très-honorables. A la mort de Jordans, qui en revenant d'Eſpagne avoit commencé à Naples douze tableaux pour la Chapelle Royale de Madrid, Philippe V. lui ordonna en 1706. de les achever; mais par reſpect pour ce Maître, il ne voulut point toucher à ſes ébauches: il fit faire de nouvelles toiles, prit les mêmes penſées, les mêmes figures qu'il étudia ſur le nu, & en fit en ſuivant ſa manière des morceaux admirables; on y voit David & Goliath, le Jugement de Salomon, Jaël qui tue Siſara, le Sacre du Roi David, l'Ar-

FRANÇOIS SOLIMENE.

che portée en Procession, précédée du Prophéte Roi dansant & jouant de la Harpe, Judith, le passage de la Mer rouge, l'Adoration du Veau d'or, &c. Il fit pour l'Empereur Charles VI. un grand tableau, où ce Prince reçoit au milieu de sa Cour un Livre que le Comte d'Altan lui présente à genoux. Tous ces portraits étoient très-ressemblans. L'Empereur pour l'en récompenser le nomma Chevalier. L'Electeur de Mayence eut de lui l'Aurore, qu'il a feint être habillée par les heures ses compagnes, pendant que les Amours attelent ses chevaux à son char; on voit couché sur un lit le vieux Titon, qui tâche de se lever, & plusieurs autres figures & attributs. Il a épuisé l'Histoire & la Fable pour le Prince Eugene de Savoye, & lui a envoyé pour sa Chapelle de Vienne une Résurrection & une Descente de Croix. Le Grand Duc de Toscane qui voulut placer le portrait de ce Peintre dans sa Galerie, eut bien de la peine à l'obtenir de sa modestie; il reçut de ce Prince des marques de sa générosité.

Quoiqu'il eût refusé de se rendre dans les Etats de la plûpart de ces Princes, il vint cependant à Rome en 1701. pendant l'année Sainte; le Pape & les Cardinaux lui firent beaucoup d'accueil, & *Carlo Maratti* fut le seul Peintre qui pendant son séjour mérita ses visites.

Solimene modeloit souvent, surtout pour des ouvrages qu'il faisoit exécuter en argent, en bronze & en marbre: on voit de lui des enfans en terre de la derniere beauté. Ses portraits à l'huile sont sans nombre & très ressemblans; il a peint l'Empereur Charles VI. Philippe V. Dom Carlos Roi des deux Siciles, la Reine son épouse, le Marquis de Montalegre son premier Ministre, le Comte & la Comtesse de Daun, Vicerois de Naples, le Comte & la Comtesse de Harach, aussi Vicerois, les Ducs de *Medina Cœli*, de *Monteleone*, *Pignatelli*, *Caraffa*, & quantité d'autres Seigneurs & Dames.

Les Pères Jésuites du *Jesu nuovo* frappés du grand nom de Solimene, voulurent lui fournir les moyens de l'augmenter dans la grande Coupole de leur Eglise, peinte par Lucas Jordans, & qu'un tremblement de terre avoit fait tomber. Cette Coupole présentoit de ces grandes machines si rares dans la peinture, & qui seules font connoître l'étendue d'un génie créateur.

François Solimene.

créateur. Quoique *Solimene* fût du sentiment que *il dipingere benè una cuppola era l'ultima provà del valore d'un valentuomo*, néanmoins on ne put l'y déterminer à cause du prix modique que ces Pères en vouloient donner, bien différent des seize mille écus qu'en demandoit *Solimene*, vû le grand tems & les études considérables qu'exigeoit cet ouvrage : enfin on le donna à Paul *Mathei*, qui le peignit médiocrement en soixante & six jours ; sur quoi Solimene dit en l'examinant : *Quanto meglio haverebbe fatto ad impiegarvi 66 mesi, è col debito studio far la buona, che il farla presto, sol per la vana gloria di farsi veder sollecito.*

Il est étonnant que Solimene ait également réussi en petit comme en grand, à l'huile comme à fresque, dans l'Histoire, dans le Portrait, le Paysage, les Animaux, les Fleurs, les Fruits, la Perspective & l'Architecture. On admire la fraîcheur de ses teintes, & ces morceaux ont tant de force, qu'on les croit peints à l'huile; il y mêloit souvent des ornemens à gouache. C'est à son génie que sont dûs les desseins de plusieurs Palais, & de l'Autel de la Chapelle *Pignatelli* dans l'Eglise des SS. Apôtres, dont il fit le modéle en terre cuite : le talent de bien peindre des fruits & des fleurs dans les plafonds lui étoit familier; quel avantage à un Peintre d'Histoire, lorsque la pratique de peindre le Paysage, l'Architecture & les Fleurs, le dispense d'emprunter une autre main ! Solimene étoit gracieux, correct, bon coloriste, aussi vigoureux qu'agréable: il peignoit tout d'après nature, sans trop s'assujétir à l'antique, crainte, à ce qu'il disoit, de refroidir le feu de son imagination; il joignoit à cela un goût exquis, une pensée élevée, une composition riche. Un Favori des Muses a résumé tous les talens de Solimene dans les vers suivans :

L'Histoire, le Portrait, les Fleurs, l'Architecture,
Tout fut l'objet de ses heureux travaux ;
Du coloris de la nature
Il orna ses sçavans & gracieux tableaux :
Le vrai, le beau toujours offerts ensemble,
Y brillent embellis par la varieté ;

FRANÇOIS SOLIMENE.

Que de talens ce grand Peintre rassemble !
Un seul d'eux l'eût transmis à la posterité.

Ce Peintre est encore connu par ses Sonnets, qui ont été imprimés plusieurs fois dans des Recueils de Poësies. On admiroit qu'à l'âge de quatre-vingts ans, sa mémoire pût lui fournir les plus beaux endroits des Poëtes, & qu'il en sçût faire de si heureuses applications. On ne sera pas surpris qu'avec tant de talens il attirât chez lui la meilleure compagnie de Naples ; agréable dans la raillerie, vif dans la repartie, il sçavoit y donner de justes bornes : il disoit de Lucas Jordans, qu'il aimoit pardessus les autres Maîtres, *che la prestezza del suo dipingere non era gia una velocita della mano, ma bensi una intelligenza del' Arte ed una chiarezza dell' idée.* Il emprunta de lui cette franchise de peindre, ainsi que le beau ton de couleur du Calabrois, de sorte qu'on l'appelloit communément, *il Cavalier Calabrese nobilitato*; & sur ce qu'un homme de Lettres lui dit en parlant du beau plafond de sa maison, *che haveva bien giordaniato*, il répondit : *è bene, che forse ho cercato imitare un si grand huomo è forse senza pari fra moderni nel maneggiar il colore : ma è encora piu vero che superando le difficoltà si vienne in Dominio dell'arte.* Il disoit à l'Auteur Italien qui a écrit sa vie, qu'il avoit avancé beaucoup de choses fausses en vantant ses ouvrages, & qu'il étoit cause qu'il avoit gagné beaucoup d'argent avec ses pinceaux ; l'Auteur répliqua : *oh vanita di coloro che credono esser sapienti in pittura, poiche voi avete tanto poco concetto di voi medesimo & de quanto havete operato.* Si j'ai, répondit Solimene, sept ou huit des parties nécessaires à un grand Peintre, il m'en manque beaucoup pour être nommé parfait & universel, comme Raphaël, le Correge, Paul Veronese, Annibal Carrache, & le Dominiquin. Sa facilité à critiquer l'ouvrage des autres, n'étoit point malice chez lui, mais grandeur de sçavoir ; il disoit qu'il falloit tromper l'amateur, *con la forza del disegno, con la magia del colore, è con l'accordo è l'armonia del tutto.* Quand il effaçoit quelques figures, & qu'on en étoit surpris, il répondoit, *se tu lo vedessi con gli occhi miei, non diresti cosi.*

Solimene a toujours vêcu avec quelque distinction; sa coûtume de s'habiller en Abbé l'avoit fait nommer l'Abbé Soli-

mene ; & il avoit un Bénéfice ſans avoir jamais voulu ſe marier, quoiqu'il eût trouvé des partis avantageux ; il penſa différemment à l'égard de ſon frére Thomas, Docteur & Juge du Grand Amiral. Les enfans de ce frére qui ſe portent au bien & s'attachent aux Sciences, ont été les enfans de Solimene ; c'eſt pour eux qu'il amaſſa des biens, qu'on fait monter à plus de trois cens mille écus, avec pluſieurs terres titrées qui décorent ſa famille. La chaſſe où il alloit ſouvent dans une de ſes maiſons de plaiſance appellée *la Barra*, & la muſique faiſoient ſes divertiſſemens ordinaires. On entendoit en effet tous les ſoirs chez lui de bons Symphoniſtes, qui venoient le délaſſer de ſon travail.

FRANÇOIS SOLIMENE.

Il n'y a rien de ſi galant que la maiſon qu'il occupoit proche le bâtiment appellé *Regii Studii* ; c'eſt ſur ſes deſſeins qu'il a été bâti, & il y a peint pluſieurs morceaux qui ſervent d'étude aux jeunes Peintres. On ne peut trop le louer ſur ſon inclination naturelle à former la jeuneſſe, il la ramenoit aux principes de l'art par les voies de l'agrément : la manière de leur faire ſentir les beautés des ouvrages des grands Maîtres, étoit le fruit de ſes réfléxions ; ſans ceſſe il expoſoit la néceſſité de chercher les belles formes & les proportions de la nature pour les joindre à l'élégance de l'Antique.

Son Ecole a toujours été remplie d'un grand nombre d'Ecoliers qui venoient de tous les pays. Son affabilité & la manière dont il les enſeignoit, y avoit autant de part que ſa grande réputation.

Ses principaux Elèves ſont *Giaquinto Corrado*, Napolitain établi à Rome ; *Sebaſtien Concha*, de Gaëte, demeurant dans la même Ville, *Franceſco de Mura detto Franceſchiello*, actuellement à Naples, *Giuſeppe Guerra*, *Nicolo Maria Roſſi*, Joſeph *de Caſtelamare*, qui ſe diſtingue à la Cour par ſes Portraits : le diſciple que Solimene a aimé le plus eſt *Ferdinando San Felice Cavaliere Napolitano*, dont il a peint généreuſement la Galerie qui ſert d'Académie aux jeunes gens. Cet élève a ſçu bien profiter des avis & des nouveaux ornemens d'Architecture que ſon Maître a inventés, & qu'il a employés utilement dans pluſieurs façades des Palais de Naples. Sa reconnoiſſance ſera éternelle, ayant fait conſtruire à ſes dépens un tombeau de marbre, avec une épitaphe qui expoſe les grands

François Solimene.

talens de ſon Maître, qu'il y a *déposé avec ſes larmes.*

Ce grand Peintre a joui juſqu'à l'âge de quatre-vingt-ſix ans d'une ſanté parfaite. Il fut chargé par la Reine Douairiere d'Eſpagne de peindre les Saints dont les Princes ſes fils portoient le nom. Comme il avoit alors quatre-vingt-quatre ans, il ſe laiſſa tomber, & eut bien de la peine à finir cet ouvrage : la compoſition en étoit belle, la Vierge dans le haut tenoit le Jeſus, & la Sainte Trinité y étoit accompagnée de pluſieurs Anges ; mais dans le coloris on voyoit les rides de l'âge. Son dernier tableau fut celui de la Chapelle de ſa maiſon *della Barra.* Il devint aveugle & ſourd deux ans avant ſa mort, & pendant ce tems il fut viſité de ſes diſciples, qui par ſes raiſonnemens ſur les difficultés de l'art, & les moyens de les ſurmonter, profitoient autant qu'en le voyant peindre. Il leur diſoit, *qu'étant privé des yeux du corps, il voyoit mieux des yeux de l'ame que quand il peignoit.* Il mourut enfin à *la Barra*, une de ſes maiſons de campagne, ſituée à quatre milles de Naples, au mois d'Avril 1747. âgé de quatre-vingt-huit ans. On le transporta à Naples dans une Chapelle qu'il avoit fait bâtir aux Dominicains.

Il étoit de ces génies heureux qui s'affranchiſſant de la loi commune, conſervent leur feu parmi les glaces de la vieilleſſe. Ce fameux Artiſte connu par un grand nombre de ſuccès éclatans, a fait ſentir des mœurs dans tout ce qu'il a peint. Qui pourroit ne pas ſouhaiter à ſon ſujet l'accompliſſement des vers ſuivans :

A l'âge de Neſtor pouſſez ſa deſtinée :
Ou pour dire encor plus,
Pour chacune de ſes vertus,
Parques, filez une année.

S'il eſt permis de mêler quelques ombres aux couleurs éclatantes de ſon portrait, on dira qu'on a beaucoup critiqué ſon Hiſtoire d'Héliodore, peinte dans l'Egliſe du *Jeſu nuovo.* L'expreſſion & l'horreur que ſon action ſacrilége devoit inſpirer en enlevant le tréſor du Temple, ne s'y voyent point ; la tranquillité au contraire régne par tout, ſur-tout parmi quelques grouppes de femmes, qui, quoique belles, ne paroiſſent nullement attentives au ſujet.

François Solimene.

On trouve dans les deſſeins de Solimene le goût des plus grands Maîtres, particulierement du Guide. Il ſe ſervoit d'encre de la Chine avec un trait de plume très-léger. Son goût de draper & de coëffer les femmes le fera aiſément diſtinguer, ſi l'on y joint la belle penſée & le gracieux de ſes têtes. On découvre à travers les teintes légères de l'encre de la Chine, les hachures au crayon de mine qu'il avoit employé avant de laver; ſes deſſeins de plafond ſont plus heurtés, & le gros trait de plume qui les contourne eſt ſçavamment manié.

Ses ouvrages à Naples dans l'Egliſe du *Jeſu nuovo*, qui eſt la Maiſon Profeſſe des Jéſuites, ſont une Aſſomption de la Vierge, peinte dans la voûte au-deſſus de l'Autel de Sainte Anne & de Saint Cyr: dans la Chapelle des Saints Martyrs, & du côté de la fenêtre dans de beaux ornemens il a repréſenté quelques vertus avec des Anges & des enfans qui ſoutiennent un grand rideau violet; le reſte de cette Chapelle eſt peint par le Cavalier *Benaſchi* Piémontois diſciple de Lanfranc. Dans l'Arcade de la Chapelle de Saint Charles, même Egliſe, il y a trois vertus morales dans des ronds, accompagnées d'Anges & d'enfans de la dernière beauté: l'Hiſtoire d'Héliodore eſt peinte ſur la grande porte de l'Egliſe; c'eſt celle qui a tant été critiquée, & dont on a parlé ci-deſſus. On voit dans l'Egliſe de *San Nicolo alla carità de PP. Pii operari* deux tableaux dans le goût de Lanfranc: celui de la croiſée eſt la Vierge dans une gloire, ſoutenue par des Anges, tenant le Jeſus entre ſes bras, & regardant Saint Pierre & Saint Paul; de l'autre côté de la même Chapelle S. François de Sales, Saint François d'Aſſiſe & Saint Antoine de Padoue, tous trois portés ſur des nuages: il a peint à freſque dans la même Egliſe toute la voûte de la Nef: trois ſujets de la vie de Saint Nicolas en occupent le milieu; ſa naiſſance, ſa priſon, avec un Ange qui rompt ſes chaînes en préſence du Sauveur & de la Vierge; le troiſième ſujet eſt un Roi Turc à table, & le Saint qui prend ſon fils par les cheveux & l'enlève dans les airs: pluſieurs figures de Vertus ſe voyent autour des fenêtres, & dans les compartimens les plus étroits de la voûte ſont placés les douze Apôtres, ſix de chaque côté; & ſur les aîles de la fenêtre qui eſt au-deſſus de la grande porte de cette Egliſe, Solimene a repréſenté les Prédications

FRANÇOIS SOLIMENE.

de Saint Jean & de S. Paul. On voit dans le Chœur des Dames Religieuſes de *Donna Regina* Saint François d'Aſſiſe, qui s'étant dépouillé, reçoit l'habit & le Sacerdoce de la main des Anges, avec pluſieurs autres ſujets; & dans l'Egliſe de Sainte Marie Egyptienne, la Vierge accompagnée de Saint Auguſtin, & de Sainte Monique ſa mére; dans un autre tableau, la Vierge & différens Saints de l'Ordre du Mont-Carmel. Dans la croiſée de l'Egliſe *del Carmine maggiore*, du côté de l'Evangile, ſont pluſieurs Vertus & pluſieurs Anges, avec le Père Eternel: trois tableaux à l'huile forment le plafond, & repréſentent Elie & Eliſée en Carmes, la Vierge & Saint Jean l'Evangéliſte, l'Aſſomption de la Vierge, & à côté de l'Autel deux Saints en habit de Carmes des mieux peints.

Le tableau du maître Autel de *San Gio in porta* repréſente le Saint écrivant ſon Apocalypſe, avec quelques Anges qui l'accompagnent, & la Conception dans le lointain. Au *Jeſu delle Monache* ſont repréſentés dans une Chapelle quatre Saints de l'Ordre de Saint François: ſçavoir, Sainte Claire ſur un nuage, & en bas Saint Louis, Evêque de Toulouſe, & Saint Jean de Capiſtran à genoux, qui tient un étendart ſur ſon épaule, dont l'accompagnement fait un effet admirable; de l'autre côté Saint Bonaventure écrit, & ſe retourne en voyant la Vierge accompagnée d'Anges & de Chérubins: la Chapelle voiſine dont le tableau d'Autel eſt une Conception peinte par L. Jordans, eſt ornée ſur les côtés du mariage de la Vierge & de l'Annonciation de la premiere maniere de Solimene, & peints dans le goût de Pietre de Cortonne.

La belle Sacriſtie de *S. Paolo maggiore Dei Teatini* expoſe deux grands ſujets à chaque extrémité du plafond; l'un eſt la converſion de Saint Paul, & l'autre la chute de Simon le Magicien: on voit dans les angles de ce plafond les Vertus morales groupées deux enſemble, accompagnées d'Anges qui tiennent les ſymboles de chacune; dans des compartimens autour des croiſées, ce ſont des Enfans admirables, & dans deux eſpaces vuides proche la porte, on voit des Anges gracieux & bien contraſtés, qui chantent & jouent des inſtrumens. Le coloris de cette freſque eſt auſſi clair & auſſi brillant, que celui de la Sacriſtie de *la Carità*. Celle de Saint Dominique majeur ſi vantée par les Italiens eſt de ſes derniers morceaux, & de ſes moindres ouvrages.

FRANÇOIS SOLIMENE.

Dans l'Eglise du Monastère des Dames de *Donna Alvina*, la Coupole représente le Paradis, où le Christ tient sa Croix, & en bas est Saint Benoît qui voit en contemplation les progrès de son Institution dans les quatre parties du monde ; les Vertus Théologales, accompagnées de plusieurs Anges, remplissent les angles, & l'on a placé entre les fenêtres de la Coupole des Femmes saintes d'une grande beauté : six tableaux à l'huile accompagnent l'Autel ; ils font voir la Nativité du Sauveur, l'Adoration des Mages, l'Annonciation, la Visitation, le songe de Saint Joseph, & la fuite en Egypte.

On voit dans l'Eglise *de Sancti Apostoli*, sur les arcs des Chapelles, plusieurs Saints peints à l'huile, tels que Saint Janvier, Saint Joseph, Saint Dominique, Sainte Thérèse, &c. le reste de l'Eglise est de Lanfranc, excepté dans la Chapelle *Pignatelli*, les quatre Vertus morales peintes sur cuivre en pied, dûes au sçavant pinceau de Solimene.

Les Pères de l'Oratoire, appellés *Girolamini*, possèdent la Chapelle de Saint Philippe de Neri, qui est un des grands ouvrages de Solimene. Il a représenté dans les quatre angles de la Coupole Saint Charles Borromée, Saint Felix Capucin, Saint Ignace, & le Pape Pie V. accompagnés de plusieurs Anges : dans la Coupole le Saint est porté au Ciel, & dans le *Lanternone* on voit le Saint-Esprit au milieu des Anges & Chérubins ; sur l'arcade de la Chapelle, & dans les lunettes, est une vision du Saint touchant la Crêche, & une autre où il se déchire le cœur à l'aspect des Catacombes des Martyrs. Il y a des ornemens d'Architecture, & un assemblage de fleurs de la derniére beauté, qui accompagnent plusieurs figures des Vertus Théologales.

On trouve dans l'Eglise du *Jesu Vecchio* qui est le Collége des Jésuites, dans la Chapelle de Saint Ignace, un beau tableau où le Saint est représenté entre plusieurs figures, qui par leur habillement désignent les quatre parties du monde, éclairées du Saint Evangile que son Ordre & lui y ont prêché ; dans celle du Mont Olivet est un Saint Christophe d'une fraîcheur de couleur & d'un clair obscur admirable : à Saint Martin des Chartreux, il a peint au-dessus de la grande porte d'entrée de la Chapelle de Saint Martin, le Saint en action de couper son manteau, & lorsqu'il veut se couvrir du

FRANÇOIS SOLIMENE.

restant du même manteau, & que le Seigneur lui apparoît.

Solimene a peint dans l'Eglise de *Miracoli* plusieurs Saints qui accompagnent un Crucifix : Saint Ignace & Saint Philippe de Neri sont d'un côté, & l'on voit de l'autre Saint François d'Assise & Saint Dominique. Ce morceau est si fort de couleur, qu'on le croiroit du Calabrois.

La nouvelle Eglise des Religieuses de *San Godioso* présente dans son maître Autel Saint Michel Archange en adoration du Christ placé entre les bras de la Vierge, & de l'autre côté Saint Jean-Baptiste entouré d'une gloire d'Anges; au-dessus est une Tribune peinte par André de Salerne. Le tableau à l'huile de Saint Jérôme & de Saint Benoît, avec la Vierge au-dessus qui demande l'assistance de son fils pour ces Saints, est dans l'Eglise de Saint Jérôme, Monastere de Filles nobles. Sur les murs du maître Autel de l'Archevêché, dont les Peintures de Lucas Jordans étoient tombées par un tremblement de terre en 1688. Solimene a peint deux Evêques d'une grandeur au-dessus du naturel; l'un est Saint Athanase, l'autre Saint Jean Damascene : dans la même Eglise, à la Chapelle *Loffredo*, on trouve un petit tableau excellent, qui représente Saint Georges à Cheval tuant le Dragon.

On voit dans le milieu de la Galerie du Prince *San Nicandro* un grand tableau, où la jeunesse paroît monter à la gloire, accompagnée des Vertus qui peuvent la tirer du vice. Cette jeunesse est conduite par Pallas & Mercure, suivies de différentes figures. Deux ovales remplissent cette longueur de plafond; ce sont des allégories relatives au même sujet. Dans celle qu'il a peinte pour son disciple Ferdinand *San Felice*, on trouve dans les compartimens six tableaux représentant des Vertus morales, telles que la Foi, l'Espérance, la Charité, l'Abondance; pour les bonnes mœurs, la Tempérance & l'Humilité accompagnées d'Anges & d'Enfans portant leurs attributs : on voit dans les quatre angles qui sont aux côtés des deux portes d'entrée, la Justice, la Force, la Patience & l'union, figures en pied, & dans deux cartouches peints en camayeu verd sur les portes, la Peinture & la Sculpture; tout y est peint d'un goût exquis; les ornemens, les fleurs, les fruits, les pampres de vigne se disputent entr'eux l'excellence

cellence de la touche. La Galerie de sa propre maison près le *Regii studii* n'est pas moins belle ; c'est l'Aurore qui répand des fleurs, accompagnée de Phosphore, ou de l'Etoile du matin, & d'autres figures : des Amours qui voient naître le jour, entourent le char du Soleil ; l'Humanité représentée par un Enfant debout sur un Globe terrestre, & nourri par la Providence, se voit sous l'alcove, & autour sont les Saisons relatives aux quatre âges de l'homme : de beaux ornemens à gouache, qui se joignent avec les morceaux du milieu, environnent toutes ces piéces.

FRANÇOIS SOLIMENE.

Solimene a peint à fresque dans l'Eglise du Mont Cassin, sur le chemin de Naples à Rome, dans trois Chapelles, plusieurs sujets de la Vie des Saints ausquels elles sont dédiées, & il a représenté à l'huile dans quatre grands tableaux plusieurs miracles, & des traits de la Vie de Saint Benoît.

A Vienne, pour l'Eglise Cathédrale de Saint Charles, il fit par ordre de l'Empereur Charles VI. le Saint entouré de plusieurs pestiferés, peint d'un grand ton de couleurs. Il y a plusieurs plafonds de sa main dans les Palais du Prince Eugene & des Comtes d'Altan & de Daun, ainsi que plusieurs tableaux qui ornent des Chapelles.

On voit à Venise une belle Annonciation, dans l'Eglise de Saint Roch. Le Procurateur *Canale* posséde une Sophonisbe qui prend le poison ; Messaline prête d'avoir la tête tranchée ; Apollon poursuivant Daphné ; Junon qui change Io en Vache ; Vénus qui demande à Vulcain des armes pour Enée : dans le Palais *Bagironi* c'est l'Histoire de Rachel ; Rebecca qui donne à boire aux Chameaux du Serviteur d'Abraham ; Jacob qui leve la pierre du puits pour abreuver les troupeaux de Rachel ; les Bains de Diane, & un Saint Gaëtan pour la Ville de Vicence.

Solimene a peint pour la République de Gênes trois grands tableaux à l'huile, dont deux sont placés sur les murs, le troisiéme est au plafond : un de ces tableaux représente une Procession où l'on porte les cendres de Saint Jean-Baptiste ; le deuxiéme est le martyre de dix-huit jeunes gens de la Maison *Justiniani* dans l'Isle de Chio, sous Soliman ; le troisiéme tableau est le Débarquement de Christophe Colomb dans les Indes, & c'est le plus beau des trois : on y voit une gloire

FRANÇOIS SOLIMENE.

d'Anges & de Chérubins admirables. Dans le Palais *Durazzo* on trouve Judith & Holopherne, Débora qui donne à Barac la conduite de l'armée des Iſraëlites.

Il a peint à freſque, dans la Ville de Salerne & dans le Monaſtère de Saint Georges, les martyres de *Santa Tecla, d'Archelaa & Suſanna*; & à l'huile un Saint Michel Archange.

Giuſeppe Magliari a gravé d'après Solimene Saint Guillaume de Verceil; pluſieurs eſtampes d'après ſes deſſeins ont été publiées à Londres. Goupi a gravé Zeuxis peignant, & Baron un Repos en Egypte. Pierre Gaultier a fait un *Ecce Homo* & une Vierge de douleur, les quatre parties du Monde en ovale, le combat des Centaures, la Défaite de Darius par Alexandre, une Viſitation, l'Hiſtoire de Bethzabée, un Saint Michel qui terraſſe le Démon. Farjat & Louvemont ont auſſi gravé pluſieurs piéces de moyenne grandeur.







IROLAMO Crespi, Citadin de Bologne, eut en 1665. un fils, qui fut nommé *Joseph-Marie Crespi.* Ses premières inclinations se tournerent du côté de la Peinture, qui lui fut enseignée par *Angelo Michele Toni.* La médiocrité de ce Maître ne le découragea point; il ne songea qu'à le surpasser, & y réussit en peu de tems. Quelques jeunes Peintres qui alloient dessiner d'après les fameux tableaux de Saint Michel *in Bosco*, l'engagerent à se mettre de la partie : leurs divertissemens consistoient souvent à imiter différentes Nations dans leur habillement; celui de Crespi qui approchoit de l'Espagnol, le fit nommer *Spagnuolo*, nom qu'il a toujours conservé depuis. L'hiver sépara cette

JOSEPH-MARIE CRESPI.

JOSEPH-MARIE CRESPI.

troupe pittoresque ; Crespi resta seul, & les Religieux de Saint Michel charmés de sa ferveur, lui firent dans cette rigoureuse saison une cloison portative de jonc, derrière laquelle il pouvoit travailler.

Canuti qui le vit un jour dessiner, l'encouragea à continuer, & lui promit de le recevoir dans son Ecole. Ce Maître le distingua de ses autres Elèves ; mais ses neveux par jalousie l'ayant fait congédier, *Canuti* ne l'abandonna jamais, l'aida de ses conseils & de sa bourse. Quelques Curieux, à la persuasion de ce Maître, lui firent copier tous les tableaux du Cloître ; étude qui l'avança considérablement. Enfin *C. Maratti* conduit par le *Cignani* pour voir ces chefs-d'œuvres, le trouvant un jour qui travailloit, lui pronostiqua qu'il deviendroit un grand Peintre, & le voulut emmener à Rome. L'attachement de *Crespi* à son père & à sa famille l'empêcha d'accepter des offres si avantageuses.

Etant un jour à copier dans l'Oratoire de Saint Joseph d'après les belles fresques du *Colonna*, il vit un vieillard la palette à la main, qui se disposoit à retoucher quelques-endroits endommagés ; il le traita de téméraire, & voulut l'empêcher de travailler. Ce vieillard qui étoit *Colonna*, loin de le désabuser, l'anima encore davantage, en lui disant que ces morceaux n'étoient pas aussi beaux qu'il le croyoit. *Crespi* impatient, courut aussi-tôt avertir quelques-uns des Confréres de l'Oratoire qui lui apprirent que c'étoit *Colonna*. Il retourna tout confus, lui faire des excuses, que le vieillard, à qui le jeu n'avoit pas déplu, paya de ses embrassemens.

Cignani voulut bien le compter parmi ses disciples, & il resta deux ans dans son Ecole jusqu'à ce que ce Maître allât s'établir à *Forli* avec toute sa famille. A cette Ecole succéda celle d'*Antonio Burini*, où après deux autres années d'une profonde étude, il peignit un Saint Petrone pour les Cordeliers de *Castel Bolognese*. Ce tableau fut l'époque de sa réputation : il lui attira l'amitié d'un Bourgeois de Bologne à qui son humeur agréable avoit plû ; il le prit chez lui, & lui commanda beaucoup d'ouvrages seulement pour l'occuper. Le marché qu'ils avoient fait ensemble étoit assez singulier : le Bourgeois revendoit les tableaux, & s'étoit engagé d'en donner le profit à *Crespi*, qui toujours sûr d'être bien payé, n'étoit point gêné pour les sujets.

Cette grande pratique lui fit changer de goût, & prendre une manière Vénitienne, avec une exécution si prompte qu'elle étonnoit tout le monde. *Il ne suffit pas*, dit Quintilien, *pour bien faire, d'aller vîte, mais pour aller vîte, il suffit de bien faire*. Deux grands tableaux furent par lui exposés en Public, dont le premier représentoit un Pressoir avec plusieurs hommes nus qui fouloient le raisin ; l'autre étoit une Boucherie où des hommes tuoient & écorchoient des Bœufs, des Veaux & autres animaux. Ces tableaux furent généralement applaudis, & suivis de plusieurs autres dans le même genre, mais plus petits.

Son ami persuadé que rien ne forme tant un Artiste, que de sortir de son pays, conseilla à *Crespi* de voyager. L'amour qu'il avoit pour les ouvrages du Baroche, lui fit préférer la Ville de *Pesaro*, où il copia d'après ce Maître la Circoncision du Sauveur qu'on voit dans la Congrégation *del nome di Dio*, le Saint André appellé à l'Apostolat dans la Confraternité du même nom, & à Saint François la fameuse Micheline, tableau qui fait les délices des grands Peintres. Ces copies faites avec soin servirent plus à embellir sa manière que toutes ses études précédentes. Lorsque son ami les eut reçues, elles fournirent amplement de quoi l'entretenir dans son voyage, & il ne laissa pas de faire encore quelqu'ouvrage particulier, comme le portrait du Gouverneur de la Ville & de plusieurs autres personnes. La Copie de la Circoncision après avoir passé par plusieurs mains, fut vendue pour originale à un Sénateur de Bologne ; tous les Peintres la jugerent telle : enfin *Crespi* de retour en cette Ville, alla voir le Sénateur, qui lui montra le tableau comme original du Baroche ; il se mit à rire, & s'en avoua l'Auteur. Cette avanture lui fit beaucoup d'honneur, & le Sénateur lui commanda le combat d'Hercule & d'Antée, qui ne fut pas trouvé moins beau : ce dernier tableau fut exposé publiquement à une Fête, où le Recteur du Collége d'Espagne entendit plusieurs gens qui s'écrioient : *Viva lo Spagnuolo ; ô quanto è valente lo Spagnuolo*. Il crut que l'Auteur étoit un Espagnol arrivé depuis peu à Bologne, & pria qu'on l'envoyât chez lui. *Crespi* y fut, & s'excusa de ne pas lui répondre en Espagnol, parce qu'étant venu fort jeune en Italie, il avoit oublié sa langue naturelle ; en composant

JOSEPH-MARIE CRESPI.

une Hiſtoire plaiſante de ſa vie, il laiſſa cet homme dans ſon erreur : celui-ci lui offrit un logement dans le Collége, & lui dit qu'il y avoit véritablement en Eſpagne une famille de *Creſpi*, dont le Peintre s'amuſa beaucoup.

Comme il entendoit fort bien les *Caricatures*, il peignit ſous la forme d'un chapon mort le Comte (*a*) *Malvaſia*, un des Directeurs de l'Académie du Sénateur *Ghiſilieri* : *Malvaſia* ſe douta que le tableau étoit de *Creſpi*, & s'en plaignit au Sénateur, qui le chaſſa de ſa maiſon. Le Peintre ſe retira à Veniſe; & ſes belles copies d'après le Titien, Paul Véroneſe & le Tintoret fortifierent extrêmement ſon coloris, ainſi que les ouvrages de Rubens & de Rembrant qu'il eut occaſion de voir. Enfin il rentra en grace, revint à Bologne, & peu de tems après il fut à *Piſtoia* avec *Marc-Antonio Chiarini* peindre le plafond de l'Egliſe des Pères de Saint François de Paule.

(*a*) Le Comte Malvaſia eſt Auteur de la *Felſina Pittrice.*

Dans un tableau du Centaure Chiron qui apprend à Achille à tirer de l'Arc, il feignit que le jeune Achille ayant manqué ſon coup, le Centaure s'étoit mis fort en colere, & lui avoit donné un coup de pied. Le Prince Eugene de Savoye pour qui étoit le tableau, en trouva l'idée plaiſante, & occupa *Creſpi* pendant cinq années; il le nomma enſuite ſon Peintre ordinaire, lui accorda une penſion, & lui demanda une Sainte Marguerite de Cortone.

Cet Artiſte mettoit de l'eſprit par-tout; une ſeule preuve va établir ce fait : il eut à peindre deux plafonds dans le Palais *Pepoli*; il repréſenta dans l'un le Banquet des Dieux, dont pluſieurs jouoient aux Echets, alluſion aux armes de cette Maiſon, qui ſont un Echiquier; Hercule dans ſon char tiré par les heures, étoit le ſujet du ſecond plafond.

Dans ce tems-là *Creſpi* ouvrit une Ecole où il raſſembla plus de trente Ecoliers; on y admiroit autant la facilité des préceptes, que la beauté des ouvrages : un Prêtre ami du Marquis *Pepoli* en étoit un des plus ardens amateurs; il ſe lia d'amitié avec le Peintre, & lui ordonna pluſieurs morceaux qu'il vouloit avoir à bon marché : le Marquis qui le ſçut, promit à *Creſpi* de ſuppléer de ſa bourſe au prix qu'il en vouloit avoir; ce Cavalier fut exact à ſa parole, le Peintre content, & le Prêtre encore plus d'acquérir de belles choſes à un prix ſi modique. Un Maſſacre des Innocens lui fut auſſi-tôt

JOSEPH-MARIE CRESPI.

commandé ; & le Prêtre s'obligea, pardessus le prix convenu, de dire cent Messes pour le repos des défunts. Sur le soupçon que le Peintre eut que cet Ecclésiastique destinoit ce tableau au Prince Ferdinand de Toscane, il le composa de plus de cent figures, & ce tableau mérita dans une exposition publique l'approbation générale. Le Prêtre vint aussi-tôt avec son petit argent pour l'enlever : *Crespi* lui demanda s'il avoit acquitté les Messes promises, & où étoient les attestations ; le Prêtre qui n'en avoit dit aucune, se récria sur la défiance de *Crespi*, dont les réponses furent très-plaisantes : enfin ne pouvant se débarrasser du Prêtre, il se jetta sur une arquebuse, & feignit de vouloir tirer sur lui. La mort du Marquis *Pepoli* mit le Prêtre dans l'impossibilité de payer le surplus du tableau, & ne sçachant comment s'y prendre pour le posséder, il pria un Gentilhomme de l'envoyer chercher chez *Crespi*, qui refusa de le donner. Le Cavalier offensé envoya le soir des braves pour prendre de force le tableau ; *Crespi* ne voulut point leur ouvrir, & pendant qu'ils cherchoient à entrer de force, il roulla son tableau, sauta d'une fenêtre basse dans la cour, & se retira chez un Gentilhomme de ses amis, qui le mit à l'abri de toutes violences. L'idée lui vint de porter son tableau au Grand Prince de Toscane, & il partit à pied le lendemain matin avec son tableau.

Le Prince n'étoit point alors à Florence, mais à Livourne, & il fallut s'embarquer sur l'Arno pour arriver en cette Ville : *Crespi* trouva dans la Barque deux jeunes gens, qu'un Capitaine Anglois avoit enrôlés & consignés au Batelier sous peine des Galères ; il les mit de son autorité en liberté, & s'alla présenter au Palais. Le Prince se douta bien qui il étoit, suivant un mot d'avis reçu du Comte *Ranuzzi*, & ordonna qu'on le fît entrer. *Crespi* présenta son ouvrage, dont le Prince fit un éloge très-avantageux, & le combla de biens & de caresses ; deux autres tableaux d'animaux lui furent aussi-tôt demandés, & on ne lui donna que deux jours pour les terminer. *Crespi* se fit apporter pour modéles des oiseaux, des poissons & autres animaux, qu'il distribua ensuite aux Officiers du Prince, qui se les disputerent vivement ; cela le fit ressouvenir de la *Porchetta* (*a*) de Bologne. Le Prince le mena à la Fête de la Longue Paulme, & le fit entrer au Mole dans sa Gondole. Comme il

(*a*) C'est une Fête annuelle de Bologne, où le Cardinal Légat commence à jetter des fenêtres de son Palais de l'argent au peuple, ensuite il fait jetter des poulets, des pigeons tout vivans, cinq ou six moutons, & un cochon rôti coupé en deux avec la sauce. Enfin des paons que l'on jette, terminent cette Fête.

JOSEPH-MARIE CRESPI.

lui parla de ſon Batelier dont il avoit occaſionné la priſon; le Prince lui donna le moyen de le délivrer ſans uſer de ſon autorité; c'étoit d'aller demander cette grace au Gouverneur de la Ville au nom de la *Cantatrice Reggiana*, dont il étoit amoureux. Ce Gouverneur le reçut d'abord froidement; mais ayant appris qu'il venoit de la part de ſon amie, après une converſation d'une heure au ſujet de l'aimable Chanteuſe, il lui accorda ſa demande.

Comme la plûpart des Officiers du Prince l'avoient régalé, il en pria douze à ſouper, & donna vingt piſtoles à un des Maîtres d'Hôtel de la Cour pour faire cette dépenſe: le Prince qui le ſçut, ordonna qu'au ſortir du ſouper cette ſomme lui fût rendue avec un beau diamant, ſoixante Louis, & de quoi reſtituer au Prêtre de Bologne les arrhes qu'il en avoit reçus; le Prince écrivit même au Gentilhomme de la même Ville de ne plus inquiéter *Creſpi*: c'eſt ainſi que les avantures les plus fâcheuſes tournoient au profit de notre Artiſte.

Il fut appellé plus d'une fois à Florence, où ſa femme étant prête d'accoucher, le Prince voulut bien tenir ſon enfant avec la grande Princeſſe Violante, qui donna à l'accouchée une belle croix de diamans; le Prince nomma alors Creſpi ſon Peintre ordinaire avec une penſion.

Cet Artiſte lui envoyoit ſouvent des tableaux facétieux accompagnés de Lettres pittoreſques qui ne l'étoient pas moins: la ſatisfaction qu'en recevoit le Prince, étoit auſſitôt marquée par des gratifications & des préſens conſidérables.

Cette humeur enjouée, tant dans ſa converſation que dans ſes tableaux, ne plaiſoit pas moins aux autres Seigneurs, tels que le Prince Palatin, le Prince Eugene de Savoye, l'Electeur de Baviere, le Landgrave de Heſſe-Darmſtat Gouverneur de Mantoue, les Cardinaux *Bon-Compagno* Archevêque de Bologne, & *Ottoboni*, qui exercerent ſouvent ſon pinceau: il peignit pour ce dernier le tableau de la Pénitence, à l'occaſion d'un rayon de Soleil qu'il vit tomber ſur la tête & ſur les épaules d'un homme qui ſe confeſſoit dans l'Egliſe de Saint Benoît. Le Cardinal charmé du clair-obſcur de ce tableau, lui ordonna de traiter dans ce goût les ſix autres Sacremens

Sacremens. Rien ne faisoit tant de plaisir à *Crespi* que de lui procurer l'occasion d'exercer son aimable génie ; le mariage fut représenté par un époux de quatre-vingts ans avec une mariée de quatorze : le Prêtre, les deux témoins & les assistans se regardoient tous, & se mocquoient d'une telle union. La vie d'une Cantarine depuis son premier état de misère jusqu'à sa fortune brillante, fut peinte pour un Anglois ; on la voyoit se faire Religieuse sur le retour de l'âge. Les expressions & les attitudes de ces tableaux étoient si extraordinaires, qu'ils inspiroient la joie la plus vive.

JOSEPH-MARIE CRESPI.

Le Cardinal *Lambertini*, Archevêque de Bologne, devenu Pape, nomma *Crespi* son Peintre, & Chevalier de l'Eperon d'or, avec le titre de Comte Palatin. Sa Sainteté voulut qu'il peignît l'Entrevûe du Prétendant d'Angleterre avec son Légat & toute la Cour de ce Prince : il falloit posseder, ainsi que notre Artiste, toutes les parties de la peinture pour en faire un excellent morceau ; le portrait surtout y étoit nécessaire. *Crespi* en avoit fait un grand nombre, la plûpart de Princes, de Cardinaux, & de quantité de Dames : celui de la Comtesse *Virginia Sachetti*, qui venoit de Rome pour épouser le Sénateur *Caprara*, a cela de singulier, que le Maréchal de ce nom qui étoit à Vienne voulut que ce portrait fût accompagné de celui de la Suivante de la Comtesse : il ajoûtoit en riant, *che come la Derrata la giunta volea*, le portrait de la Suivante feroit la sur-mesure de celui de la Comtesse.

Ce Peintre toujours mal habillé, vivoit & parloit d'une façon singuliére, sans s'embarrasser de certains égards, fondé sur ce que l'état d'un Peintre ne vouloit point de sujétion. Il sortoit rarement, & quoiqu'il fût de l'Académie de Bologne, il n'y alloit jamais : elle étoit, selon lui, remplie de gens qui ne connoissoient pas le vrai mérite ; s'il racontoit ses avantures, c'étoit si plaisamment, qu'on ne pouvoit s'empêcher de rire.

Crespi sçut donner de grandes lumières à ses figures, se servant tantôt du Soleil, ou d'un flambeau élevé, & souvent de la chambre optique. Pour les faire sortir davantage, il tenoit exprès ses fonds éteints & obscurs, & même ses paysages paroissoient plutôt agités de tempêtes que tranquilles ; sou-

JOSEPH-MARIE CRESPI.

vent il changeoit ſon ſtyle dans les petits tableaux: il s'eſt peint pluſieurs fois, & notamment pour la Galerie du Grand Duc à Florence. Enfin il eſt mort de la pierre à Bologne en 1747. âgé de quatre-vingt-deux ans, après avoir perdu la vûe deux ans auparavant, ne voulant voir aucuns Médecins, ni prendre aucuns remedes. On le porta avec grande pompe dans la Chapelle des Confréres de la Madeleine dont il étoit. Ses enfans ſont ſes Elèves. Louis qui eſt l'aîné & Prêtre, peint bien l'Hiſtoire; Antoine a fait beaucoup d'ouvrages dans les Egliſes; le troiſiéme qui s'appelle Ferdinand peint en miniature, & le quatriéme eſt Religieux de Saint François. *Antonio Gionima* eſt encore un de ſes Elèves.

Ses deſſeins, les uns à la ſanguine, avec des hachures horizontales & croiſées dans les draperies, les autres à l'encre de la Chine, avec un trait de plume, marquent une grande intelligence dans ſon art, de la correction, de l'expreſſion; il ſeroit impoſſible d'en établir le caractére ſans en avoir vu un plus grand nombre.

Les ouvrages de *Creſpi* à Bologne ſont le tableau des Mille crucifiés dans l'Egliſe *de Spirito Santo*, & celui des Noces de Cana, avec quantité de figures; un Saint Sébaſtien & Saint Antoine Abbé, tenté par le Diable, pour l'Egliſe de Saint Nicolas *degli Albari*. Il a peint en détrempe un Saint Joſeph dans l'Egliſe de *San Bartolomeo di porta*; un Crucifiement pour le maître Autel des Sœurs de Sainte Marie Egyptienne: il peignit en 1639. à ſoixante & treize ans le martyre de Saint Pierre d'Arbues, pour l'Egliſe *dell'almo Collegio di Spagna*.

A Parme, chez les Jéſuites, une Vierge tenant le Jeſus, qui paroît incertain entre les bras de qui il ſe jettera, de Saint Louis de Gonzague ou de Saint Staniſlas, accompagnés d'Anges qui portent leurs deviſes. Pour l'Egliſe de Saint George des Pères Jéſuites, la Vierge qui donne l'habit de l'Ordre aux ſept Fondateurs. L'Egliſe de Saint Sixte de Plaiſance poſſéde un Saint Anſelme, & les Chartreux trois tableaux, dont eſt une Sainte Trinité.

A Mantoue, les Religieux de la Congrégation de Sain Philippe de Neri ont un Saint François de Sales, & les Père Jéſuites de *Guaſtalla*, la Vierge qui donne l'habit à leur

JOSEPH-MARIE CRESPI.

Fondateurs ; un Saint François Regis pour l'Eglise de Sainte Lucie, & pour celle de la Miséricorde Saint Jean Népomucene.

On voit à Ferrare, aux Jésuites, Saint François Xavier qui ressuscite un mort en prêchant dans les Indes ; un Saint Louis de Gonzague en extase, soutenu par des Anges, & une demi-figure de Saint François Regis.

A Modene, les Jésuites possédent un Saint Ignace qui dépose le Jesus entre les mains des Saints Stanislas & Louis de Gonzague, & sur les murs il a peint le martyre de trois Jésuites au Japon, & Saint François Regis qui tient un Crucifix ; il a fait une Visitation pour les Religieuses de ce nom.

Les Pères Bénédictins de Bergame ont de lui quatre tableaux, Saint Jean dans la chaudière, *San Fermo è San Rustico* dans une prison, visités par les Anges qui leur apportent à manger ; le troisiéme est Saint Alexandre conduit au martyre ; le quatriéme est Saint André qu'on attache à la Croix. Josué qui arrête le Soleil, se voit dans l'Eglise *de Campo pio delle Misericordie.*

A Lucques, les Olivetans ont Saint Bernard en extase, & une Assomption de la Vierge.

Crespi a gravé les avantures de *Bertoldo* & de *Bertoldino*, & on en a copié les figures pour une édition en vers *in*-4. Il a gravé aussi de sa main une Résurrection de Notre Seigneur.




PIERRE BIANCHI.

M. Aubert sc.

PIERRE BIANCHI.


A mort nous enléve tous les jours de grands hommes dans le tems le plus brillant de leur carrière ; à quel dégré éminent n'auroient-ils pas porté leurs talens, si la nature leur eût laissé le tems de la fournir ! Pline le jeune (*a*) dit que la mort de ceux qui travaillent à quelqu'ouvrage immortel, est toujours cruelle & prématurée. Pierre *Bianchi* dont on va parler est de ce nombre : il mourut à l'âge de quarante-cinq ans, sans avoir pû terminer à Saint Pierre de Rome un ouvrage, qui, tout imparfait qu'il est, passe pour un chef-d'œuvre.

Son père *Jean Bianchi Zendola*, vint s'établir à Rome en 1682. il s'y maria, eut un fils en 1694. & mourut deux ans

(*a*) *Mihi videtur acerba semper & immatura mors, eorum qui immortale aliquid parant.* Epist. 5. l. 5.

PIEERRE BIANCHI.

après. Ce fils, qui eſt Pierre *Bianchi*, eut à peine atteint l'âge de ſept ans, que le mari de ſa ſœur nommé *Errigo*, attaché à l'Ambaſſadeur de Malte, le fit étudier. De retour de l'Ecole, il copia chez lui à la plume une image qu'il avoit eue pour prix, & le fit ſi parfaitement, que ſon beau-frére lui demanda s'il vouloit être Peintre : ſur ſon conſentement, ce parent le mena ſur le champ dans le Palais *Cavalieri* dont *Giacomo Triga* peignoit la Galerie Ce Maître qui aimoit à encourager l'apparence même des talens, le prit volontiers ſous ſa conduite. Huit jours après *Errigo* vint s'informer du jeune homme ; *Triga* répondit qu'on lui avoit caché l'habileté de *Bianchi*, & qu'il donneroit volontiers un doigt de ſa main pour en ſçavoir autant que lui. Ses affaires qui l'obligerent de partir de Rome peu de tems après, laiſſerent *Bianchi* abandonné à lui-même ; mais l'Ambaſſadeur de Malte qui avoit goûté ſes ouvrages, le mena chez *Bacici*, dit le Bachiche, qui loua infiniment ſes talens.

Bianchi, élève & favori de la nature, ſçut bien-tôt mettre à profit toutes ſes beautés. Peu de tems après il y eut un concours pour le tombeau de Paul III. qu'on devoit bâtir dans Saint Pierre. Cet ouvrage conſidérable attira plus de trente concurrens, qui, quoique jeunes, l'étoient encore moins que *Bianchi*. Celui-ci ſollicita fortement pour être admis au concours : il trouva dans ſon Maître, & juſque dans *Errigo* ſon parent, des oppoſitions fondées ſur ſon extrême jeuneſſe ; mais ſes inſtances réitérées l'emporterent ſur tous ces obſtacles : il travailla, & la beauté de ſon deſſein enleva le prix à ſes concurrens. Quelle honte pour eux d'être vaincus par un enfant ! Ils en furent ſi piqués, qu'ils le nommerent par dériſion *la Créatura*.

Bianchi eut le malheur de perdre peu de tems après ſon Maître *Bacici* ; le chemin qu'il lui avoit ouvert aux grandes compoſitions & au coloris parfait, ſe trouva tout d'un coup fermé pour un élève qui commençoit à compter ſes jours par de nouveaux ſuccès. Toute ſa reſſource fut après la mort de *Bacici* de s'aller préſenter chez le Cavalier *Lutti*, qui le reçut avec diſtinction en voyant ſes ouvrages, & ne put s'empêcher de dire, *je n'ai jamais eu de pareils diſciples.*

Rien n'étoit négligé dans ſes études ; animaux, plantes,

PIERRE BIANCHI.

fleurs, oiseaux, paysages, tout étoit de son ressort: son génie cultivé par la lecture, embrassoit tous les genres de la peinture, & l'on pouvoit dire que les faits d'Histoires se varioient en mille manières sous le fertile crayon de ce jeune homme. Son Maître qu'il perdit quelques années après, dit en mourant qu'il ne connoissoit que *Bianchi* capable de finir le tableau de Saint Eusebe qu'il avoit commencé pour Turin. Les héritiers de *Lutti* rendirent les arrhes aux Turinois; le tableau quoiqu'imparfait fut vendu à des Portugais, & fut achevé par *Bianchi*, qui rendit hommage à la mémoire de son Maître, en conservant toute sa pensée: la réussite fut si heureuse, qu'on lui fit faire un second tableau qui représentoit un Christ accompagné de la Vierge, de Saint Dominique, & de Saint François.

Le succès éclatant de ces deux tableaux fut l'avant-coureur de sa réputation, & le témoignage avantageux que *Lutti* avoit rendu de lui, servit encore à l'accroître. Chacun s'intéressoit à ses progrès, & contribuoit à l'envi à mettre en œuvre ses talens. On le reçut en ce tems-là avec distinction dans l'Académie de Saint Luc. Qui n'auroit crû qu'un homme aussi heureux dans ses commencemens, n'eût volé rapidement au sommet du temple de la gloire! Mais ce que l'on croira à peine, c'est qu'il fut arrêté dans cette route par la supériorité du même génie qui l'y avoit conduit; plus il connut la perfection de son art, plus il sentit combien il en étoit éloigné. Aucun de ses ouvrages ne satifaisoit l'étendue de ses connoissances, & il effaçoit tout ce qu'il avoit terminé. Lorsqu'il eut peint une Fuite (*a*) en Egypte, & le moment où Saint Joseph se repose avec la Vierge & l'Enfant Jesus, il changea & retoucha trois fois la figure de Saint Joseph, qui ne fut pas plutôt finie qu'elle disparut: un Saint Roch eut à peu près le même sort; en mettant un blanc d'œuf pour le livrer à celui qui l'avoit commandé, de nouvelles idées lui firent effacer toute la figure, & il peignit par-dessus un beau Paysage. Ses amis & ses élèves lui ayant demandé la raison de la destruction de ce bel ouvrage: *puisque je n'en suis pas content*, dit-il, *il y a apparence que celui pour qui est le tableau ne le sera pas non plus*. Faut-il que le génie même qui enfante ces merveilles, soit l'Auteur de leur ruine!

(*a*) *Gaetano Sardi* son élève, a fini ce tableau après sa mort.

PIERRE BIANCHI.

Bianchi, malgré la bizarrerie de son esprit, portoit l'affection pour ses amis à l'extrême : leurs affaires & celles de ses élèves devenoient les siennes propres ; il retouchoit leurs tableaux : souvent emporté par son zèle, il faisoit le morceau tout entier, leur donnoit de l'argent pour étudier, & leur permettoit de copier ses tableaux avant même qu'ils fussent achevés. Le grand nombre d'Elèves n'étoit cependant pas de son goût, & quand on le pressoit d'en recevoir, sa réponse étoit, *Qu'il avoit assez de ses péchés, & qu'il ne vouloit point rendre compte à Dieu de ceux des autres.* Cet amour a été porté si loin, que *Bianchi* a souvent entrepris de faire passer pour habiles, de jeunes gens qui ne l'étoient point ; entr'autres un jeune Architecte, qui voulant se donner pour Sculpteur, gagna le premier prix, & fit en marbre, aidé du ciseau d'un élève du sieur Monot Sculpteur François, le modele retouché par *Bianchi*, que l'on voit avec admiration au sépulcre de Benoît XIII. à la Minerve. Mais après la mort de ce grand homme on connut bientôt le talent borné de cet Architecte.

L'estime que *Bianchi* s'étoit acquise, le fit choisir pour peindre un grand tableau dans l'Eglise de S. Pierre, & il étoit occupé à le finir, quand la mort vint arrêter son pinceau. S'étant mis en chemise pour planter un arbre dans son jardin, la pluie & la neige le surprirent dans ce travail, & il gagna une pleurésie, dont il mourut huit ou neuf jours après en 1739, à l'âge de quarante-cinq ans. On porta son corps dans l'Eglise de sainte Susanne, accompagné de tous les Académiciens de S. Luc & de France.

Ce Peintre avoit l'esprit extrêmement vif & presque universel ; dans le peu de tems qu'il a vêcu, il a traité également l'Histoire, le Paysage, le Portrait, les Marines & les Animaux. Son goût dans tous ces différens genres a toujours été excellent, sa couleur forte & son dessein très-correct. Semblable à un Poëte entraîné par sa verve, il abandonnoit son génie au feu & à toute la chaleur de la Poëtique de l'art, & l'on pourroit dire avec (*a*) Boileau :

Ainsi dans cet amas de nobles fictions,
Le Poëte s'engage en mille inventions ;

(*a*) *Art Poëtique c.* 3.

PIERRE BIANCHI.

Orne, éleve, embellit, agrandit toutes choſes,
Et trouve ſous ſes mains des fleurs toujours écloſes.

Bianchi a peint à l'huile, à freſque, en détrempe; la vivacité de ſon eſprit parut juſque dans les derniers momens de ſa vie, lorſque malgré la fiévre violente qu'il reſſentoit, un de ſes élèves lui demandant ſi ſa tête étoit libre, *ſi libre*, dit-il, *que je ſerois en état de jetter une penſée ſur la toile, ſi je l'avois ſous ma main.* La chaſſe & la pêche furent ſes occupations favorites, & il employoit ſes loiſirs à la campagne à deſſiner tout ce que la nature lui offroit de beau.

Le ſeul *Gaetano Sardi* s'eſt diſtingué parmi ſes élèves.

Ses deſſeins ſont ordinairement au crayon ſur du papier coloré, ou biſtré, rehauſſé de craye; le papier blanc lui ſervoit pour deſſiner ſur le lieu des vûes, ou quelques animaux, & il peignoit ſouvent ſur la pierre de (*a*) Lavagne.

Ses Ouvrages à Rome ſont un trait de l'hiſtoire de la Vierge avec Saint François à ſes genoux, & Saint Athanaſe revêtu du Pallium, grand tableau (*b*) expoſé dans l'Egliſe de Saint Pierre. On voit Vénus & Adonis chez le Cardinal *Albani*, la Renommée qui couronne le Mérite chez le Connétable *Colonna*, Argus & Mercure avec la vache Io; un grand payſage où ſont Agar & Iſmaël, ſe voit chez ſes héritiers. Il a peint dans la Vigne du Marquis *Cavalieri*, quelques Anges en clair-obſcur, la naiſſance du Sauveur, & l'adoration des Mages; une Annonciation pour le Cardinal *Corſini*, & deux Muſes pour modéles de Moſaïques pour le Roi d'Eſpagne.

A Oſtie dans le Palais *Sachetti*, il a peint à freſque le Pere Eternel, à la place d'un autre de Pierre de Cortone, qui étoit ruiné.

Pour la Ville d'*Agubio* en Toſcane, le Saint Sacrement, qui apparoît le ſoir à Sainte Claire.

Jacques Frey a gravé le titre du Livre intitulé *Mettalloteca Mercati.* On y voit pluſieurs Sçavans, préſentant à Clément XI. des Livres pour la Bibliothéque du Vatican, dont on voit la perſpective dans le fond.

(*a*) On a parlé de cette pierre dans le Tome I. pag. 118.

(*b*) Ce tableau a été exécuté en moſaïque, & l'original eſt préſentement dans l'Egliſe des Chartreux a *Termini.*

SUPPLEMENT
A
L'ECOLE
DE
FLANDRE.

ALLEMANS ET SUISSES



ARMI les Peintres à talent (*a*) Jean Petitot paroît tenir un rang si distingué, qu'on ne peut le passer sous silence : il est, pour ainsi dire, le Raphaël de la Peinture en émail ; elle a en effet, acquis dans ses mains un dégré si parfait qu'elle surpasse la miniature, & paroît égaler la Peinture à l'huile. Cet art, quoiqu'en petit, est fort considérable quand il est poussé à ce point de perfection, & est bien exprimé par ce vers de Virgile. (*b*)

In tenui labor, at tenuis non gloria.

Jean Petitot nâquit à Genève en 1607. d'un père Sculpteur & Architecte, qui après avoir passé une partie de sa

JEAN PETITOT.

(*a*) On a expliqué au commencement du premier volume ce que c'est qu'un Peintre à talent. *Avert. pag. IX.*

(*b*) *Georg. L. IV. v. 6.*

JEAN PETITOT.

vie en Italie, ſe retira dans cette Ville. Son fils fut d'abord deſtiné à la Jouaillerie ; & dans l'emploi fréquent qu'il faiſoit des émaux, il prit un ton de couleur ſi précieux, & un goût ſi parfait, que le ſieur Bordier, qui dans la ſuite devint ſon beau-frère, crut que Petitot, en s'attachant au Portrait, pourroit pouſſer ce travail encore plus loin. Quoiqu'ils manquaſſent l'un & l'autre de pluſieurs couleurs, qu'ils ne ſçavoient pas apprêter au feu, leurs eſſais furent des plus heureux. Petitot faiſoit les têtes & les mains ; il leur donnoit un coloris admirable : Bordier peignoit les cheveux, les draperies & les fonds.

Ces deux amis d'accord dans leur travail & dans leurs projets partirent pour l'Italie. Le long ſéjour qu'ils y firent, la fréquentation des meilleurs Chymiſtes, l'envie ſurtout d'apprendre, les perfectionnerent dans l'apprêt de leurs couleurs. Le ſuccès étoit cependant réſervé au voyage d'Angleterre qu'ils firent dans la ſuite. Ils y trouverent Theodore Mayern, premier Médecin de Charles I. & grand Chymiſte ; il découvrit par ſes expériences les principales couleurs qui devoient être employées dans la Peinture en émail, & les fondans propres à les vitrifier. Ces belles couleurs ſurpaſſoient par leur éclat tout ce qu'on faiſoit en émail à Veniſe & à Limoges.

Théodore Mayern introduiſit Petitot auprès de Charles I. qui l'attacha auſſitôt à ſa perſonne, le logea à Wittehal, & le créa dans la ſuite Chevalier. On aſſure que le fameux Vandyck, qui étoit pour lors à Londres, ayant vû des deſſeins chez un Orfévre qui travailloit pour le Roi, & ayant ſçû qu'ils étoient de Petitot, ſouhaita de le connoître, & lui conſeilla de quitter l'Orfévrerie & de ſe faire Peintre de portraits en émail. En effet, Vandyck conduiſoit ſon travail dans les portraits qu'il a peints d'après lui : ſes conſeils ont beaucoup contribué à l'habileté de Petitot, & ce qu'il a fait de meilleur eſt d'après ce Maître.

Charles venoit ſouvent le voir travailler ; il y prenoit plaiſir, & ſurtout aux expériences de Chymie, que faiſoit ſon premier Médecin. Petitot peignit pluſieurs fois ce Monarque & toute la famille Royale : les marques diſtinguées de la protection de ce Prince ne furent interrompues que

JEAN PETITOT.

par ſa fin malheureuſe & tragique, qui fut pour Petitot un coup affreux ; il ne quitta point la famille du Roi, il la ſuivit dans ſa fuite à Paris en 1649. & il en fut regardé comme un des plus zélés ſerviteurs. Charles II. après la perte de la bataille de Worceſter en 1651. vint en France & pendant le ſéjour de quatre années qu'y fit ce Prince, il viſitoit Petitot, & mangeoit ſouvent avec lui. Ce fut alors que ſon nom s'accrut infiniment, & que toute la Cour de France voulut être peinte en émail. Enfin quand Charles II. s'en retourna en Angleterre, Louis XIV. retint Petitot à ſon ſervice, lui donna une penſion & un logement aux Galeries du Louvre. Ces nouvelles graces, un bien conſidérable que Petitot avoit amaſſé, l'engagerent à ſe marier en 1651. avec Marguerite Cuper, & ce fut le fameux Miniſtre Drelincourt qui en fit la cérémonie à Charenton.

Bordier devint alors ſon beau-frére, & reſta toujours aſſocié avec Petitot : ils vêcurent en commun, juſqu'à ce que leurs familles devenant trop nombreuſes, les forcerent de ſe ſéparer. L'amitié qui étoit entr'eux étoit fondée ſur les ſentimens, & ſur le mérite réciproque, bien plus que ſur l'intérêt : ils avoient gagné pour fruit de leurs découvertes & de leur travail un million, qu'ils partagerent à Paris ; & ils reſterent toujours amis, ſans qu'il y ait jamais eu entr'eux pendant près de cinquante ans, ni méſintelligence, ni diviſion. Ce ſont les propres paroles de Jean Petitot à un de ſes amis, de qui on les tient.

Petitot copia à Paris pluſieurs portraits de Mignard & de le Brun. Son talent étoit non-ſeulement de bien faire reſſembler les portraits qu'on lui confioit, mais de deſſiner parfaitement une tête d'après nature. Il joignoit à cela une douceur de coloris & une vivacité de couleurs, qui ne changeront jamais, & qui rendent ces morceaux admirables. Petitot eut l'honneur de peindre pluſieurs fois Louis XIV. & les deux Reines, Marie-Anne d'Autriche, mére de Sa Majeſté, & Marie-Thérèſe, ſon épouſe.

Comme il étoit zélé Proteſtant, il craignit à la révocation de l'Edit de Nantes en 1685. d'être arrêté, & demanda au Roi la permiſſion de ſe retirer à Genève. Ce Prince qui ne vouloit point l'éloigner de lui, éluda pluſieurs fois ſa de-

JEAN PETITOT.

mande; enfin ſe voyant preſſé par pluſieurs placets conſécutifs, & craignant qu'il ne s'évadât, il le fit arrêter & conduire au Fort-l'Evêque, où M. l'Evêque de Meaux fut chargé d'aller l'inſtruire. Quelque éloquent que fût le grand Boſſuet, Petitot ne fut point convaincu, & le chagrin de ſe voir enfermé lui cauſa une violente fiévre dans un âge preſqu'octogénaire. Le Roi qui en fut informé, ordonna ſon élargiſſement. Ce Peintre ne ſe vit pas plutôt en liberté, qu'oubliant tous ſes maux, il s'évada avec ſa femme en 1685. & ſe rendit à Genève, après avoir demeuré à Paris trente-ſix ans de ſuite. Ses enfans reſterent en cette ville, & craignant la colere du Roi, ils furent ſe jetter à ſes pieds, & implorer ſa protection. Le Roi les reçut avec bonté, & leur dit, *Qu'il pardonnoit volontiers à un vieillard la fantaiſie de vouloir ſe faire enterrer avec ſes pères.*

De retour en ſon pays, Petitot cultiva ſon art avec amour, & il eut la ſatisfaction de mériter juſqu'à la fin de ſes jours l'eſtime de tous les connoiſſeurs. Un de ſes plus grands talens fut de cacher ſous un beau pinceau les peines & les études que ſon art avoit toujours exigé de lui. On n'y voyoit cependant point l'ouvrage de ce pinceau; c'étoit celui de la nature. La patience inſéparable de la longueur qu'exige le travail en émail, ne l'a jamais rebuté; Petitot auroit pû dire comme Zeuxis, aux Peintres qui ſe vantoient d'aller vîte: *Je ſuis long-tems à finir mes ouvrages, il eſt vrai; mais c'eſt que je peins pour l'éternité.*

La vie & les couleurs qu'à l'émail il imprime,
De la beauté nous rendent tous les traits :
Sous ſon pinceau ſon éclat ſe ranime,
Il nous offre ſon teint, ſes graces, ſes attraits.
Telle eſt de ſon talent la force & l'art ſuprême,
Que de l'abſcence il charme les regrets;
Et qu'il nous fait par ſes vivans portraits,
Jouir à chaque inſtant de la douceur extrême,
De voir entre ſes mains reſpirer ce qu'on aime.

Le Roi & la Reine de Pologne ſouhaiterent que Petitot,

JEAN PETITOT.

quoiqu'âgé de plus de quatre-vingts ans, travaillât à leurs portraits. On envoya à Paris les originaux, croyant que Petitot y étoit encore; mais le Gentil-homme chargé de la commiſſion vint à Genève où il réſidoit. La Reine étoit repréſentée aſſiſe ſur un Trophée, tenant le portrait du Roi. Comme il y avoit deux têtes dans le même morceau, on lui donna cent louis, & il l'éxécuta comme il l'auroit pû faire dans la fleur de ſon âge.

Le concours de ſes amis & des Curieux qui venoient le voir fut ſi grand, qu'il fut obligé de quitter Genève, & de ſe retirer à Veray, petite Ville du Canton de Berne, où il travailloit en repos: il y faiſoit le portrait de ſa femme, lorſqu'une maladie le ſaiſit & l'emporta dans le même jour en 1691. âgé de quatre-vingt-quatre ans. Sa vie fut toujours exemplaire, & ſa fin fut de même : il conſerva un caractère plein de candeur & de franchiſe juſqu'à ſa derniere heure. Il avoit eu de ſon mariage dix-ſept enfans, dont il ne reſte plus qu'une fille qui eſt veuve. Un ſeul de ſes garçons s'eſt attaché à la Peinture, & s'étoit établi à Londres. Son père lui avoit envoyé pluſieurs de ſes ouvrages pour lui ſervir de modéles. Ce fils eſt mort, & ſa famille eſt préſentement établie à Dublin.

On peut dire que Petitot eſt l'inventeur de la Peinture en émail : quoique Bordier, ſon beau-frére, ait fait pluſieurs tentatives avant lui, & que le Médecin de Charles I. d'Angleterre eût facilité le moyen d'employer les plus belles couleurs, c'eſt toujours Petitot qui a perfectionné l'ouvrage. Il ſe ſervoit de plaques d'or & d'argent, & rarement émailloit-il ſur cuivre. Il prenoit au commencement de ſa vogue vingt louis par portraits qu'il mit bientôt à quarante louis. Sa coûtume étoit de mener avec lui un Peintre, qui peignoit les portraits à l'huile, après quoi Petitot ébauchoit ſon ouvrage, qu'il finiſſoit toujours d'après nature. Quand il peignoit le Roi, il prenoit pour guides les portraits les plus reſſemblans de Sa Majeſté qui lui donnoit enſuite une ſéance ou deux pour finir ſon ouvrage. Il travailloit avec une grande aſſiduité, & ne quittoit le pinceau qu'avec peine, diſant qu'*il découvroit toujours dans ſon art de nouvelles fineſſes qui le charmoient*.

JEAN PETITOT.

On voit des portraits de Petitot, qui imitent ceux de Vandyck: ils ſont grands comme des tabatieres, & ont des mains; ces morceaux ſont répandus dans toutes les familles, & il y en a beaucoup dans les pays étrangers; on dit qu'au tréſor de Lorette il y a de ſa main une Vierge de la dernière beauté. Ces Portraits ont conſervé leur valeur, & ſont aujourd'hui fort recherchés des Curieux. Un ſeul à Paris en poſſéde plus de trente, entre-autres les portraits de Louis XIV. de Marie-Thérèſe d'Autriche ſon épouſe, de la Reine mére, de Meſdames de la Valiere, Fontanges, Monteſpan, Maintenon, &c. Un autre poſſéde les portraits de la fameuſe Comteſſe d'Olonne, de Madame la Ducheſſe de Bouillon, & autres Dames de la Cour. Le portrait de Michel l'Aſne, fameux Graveur, grand ovale avec des mains, dont une appuyée ſur la poitrine, eſt un des plus beaux morceaux qu'on puiſſe voir en ce genre. Il eſt à Paris chez un Amateur.

Gunſt, bon Graveur Hollandois, a gravé d'après Petitot le portrait de M. Chevreau.



LA



BERTHOLET FLEMAEL.

LA réputation que ce Peintre s'eſt acquiſe, les bons ouvrages dont il a enrichi la poſtérité, ſemblent lui aſſurer une place diſtinguée dans cet ouvrage. La Ville de Liege le vit naître en 1614. Son père malgré la médiocrité de ſa fortune n'épargna rien pour ſon éducation, & s'étant apperçû que ſon fils n'avoit pas moins de goût pour la Muſique que pour le Deſſein, il lui fit employer ſon tems à l'étude de ces deux arts. La beauté de ſa voix, la délicateſſe avec laquelle il jouoit de pluſieurs inſtrumens, lui donnoit entrée chez tous les gens de bon goût. Les charmes de la Peinture l'emporterent enfin ſur ceux de la Muſique, & ils firent ſa plus ſérieuſe & ſa plus agréable occupation juſqu'à la fin de ſa vie.

BERTHOLET FLEMAEL.

La médiocrité de ſon premier Maître Trippez l'en détacha bientôt pour ſuivre les leçons de Gerard Douffeit qui revenoit de Rome, & qui fut charmé de contribuer à l'avancement de ſon compatriote. Il ne crut pas devoir aſſervir aux enſeignemens ordinaires des talens que la nature en avoit affranchis. Bertholet connut bientôt que le titre de fidele imitateur d'un grand modèle ne valoit pas celui de créateur : ce fut alors qu'il projetta de viſiter les plus floriſſantes écoles d'Italie ; il en entreprit le voyage en 1638. âgé de vingt-quatre ans.

La politeſſe de ſes manières, l'enjouement de ſon humeur ſoutenu d'une aimable vivacité, la ſupériorité de ſes talens, lui ouvrirent les meilleures maiſons de Rome, & lui donnerent accès dans les Compagnies les plus diſtinguées. Quoique naturellement porté au plaiſir, les lieux qui lui fourniſſoient de nouvelles lumières pour la perfection de ſon art, étoient les ſeuls qui le flatoient. Son travail fut extrême, ſes progrès dévancerent les années, & ſes ouvrages parlerent éloquemment pour lui. Son génie naturellement ſuſceptible des plus riches idées, ſe livroit à l'enthouſiaſme, & ſon expreſſion hardie étoit pleine d'images. Les Romains ſi prévenus pour leurs Artiſtes, ne purent diſconvenir en le voyant travailler, que le mérite eſt de tous les pays.

Son nom porté ſur les aîles de la Renommée le devança à Florence, où il ſe rendit en quittant Rome. Le Grand Duc inſtruit de ſon ſçavoir, l'occupa dans une des galeries de ſon palais, où il ne démentit point la haute idée que ce Prince avoit conçue de lui. Il força même les jaloux de ſa Cour à reconnoître la réalité de ſes talens ; on trouvoit chez lui une grande ſéverité dans le deſſein, un grand feu d'imagination : *Chaque choſe avoit ſon coloris, il rendoit la nature, ſes figures agiſſoient avec intention, & ſes tableaux étoient extrêmement piquans de lumière.* Le Prince qui connoiſſoit mieux que perſonne le prix du mérite, eut beaucoup de peine à le laiſſer partir après l'avoir comblé de biens.

Ce ſont tous termes qu'on employe en parlant de Peinture.

Il paſſa enſuite par la France, où le Chancelier Seguier, protecteur des Gens de Lettres, & des grands Artiſtes, ayant vû quelques eſquiſſes qu'il avoit faites pour orner les

appartemens de Verſailles, voulut le retenir au ſervice du Roi. On lui donna à peindre en 1637. la Coupole des Carmes Déchauſſés vis-à-vis le Jardin du Luxembourg. Il y a repréſenté le Prophéte Elie enlevé au Ciel ſur un char de feu: plus bas ſur une terraſſe Eliſée tend les bras pour recevoir ſon manteau. Ce morceau eſt peint à freſque, & fait ſon effet d'en bas. Il peignit auſſi dans la Sacriſtie des grands Auguſtins une Adoration des Rois, qui eſt d'un fort bon ton de couleurs & d'une belle ordonnance; il paroît que Bertholet ne manquoit pas d'ouvrage à Paris, & que l'accueil que chacun lui faiſoit, auroit pû l'engager à ſe fixer dans cette Ville. L'envie de revoir ſa Patrie après neuf années d'abſcence l'emporta ſur ſes réflexions, & Liege le vit paroître vers la fin de l'année 1647.

BERTHOLET FLEMAEL.

Ses compatriotes inſtruits de ſa réputation, voulurent l'augmenter, en lui procurant de nouveaux lauriers. Le premier tableau qu'il fit, fut un Crucifiement en petit, avec nombre d'Officiers & de Soldats, dont les différens caractères & les expreſſions ne pouvoient trop ſe remarquer. On le plaça dans une Chapelle de l'Egliſe Collégiale de Saint Jean.

Le ſiége dont la Ville de Liege fut alors menacée, fit retirer à Bruxelles notre Peintre, qui n'étoit nullement brave. Il y peignit pour la Suede la pénitence d'Ezechias, Roi de Juda. La tranquillité ayant été rétablie à Liége, Bertholet ſe hâta d'y retourner, & continua de s'y diſtinguer par les admirables productions de ſon génie. Son tableau de l'Epiphanie fait pour Jean de Fauſon, Doyen de Saint Denis, eſt regardé dans le Pays comme un chef-d'œuvre de l'art, ainſi que ceux qu'il fit pour M. de Liverlo, ancien Archidiacre de Heſbaye.

Connu depuis long-tems en France par les marques publiques qu'il y avoit données de ſon habileté, il fut encore deſtiné à orner le plafond de la grande Chambre du Roi, qu ſert d'audiance dans le Palais des Tuileries. On y voit au milieu un tableau octogone, où il a repréſenté la Religion ayant ſur la tête une couronne antique, & tenant une bordure d'attente pour un Portrait. Au-deſſus ſont pluſieurs figures allégoriques avec les ſymboles de la France, tels

BERTHOLET FLEMAEL.

que l'Oriflamme, la sainte Ampoule, un Casque, une Epée & l'écusson des Fleurs de lys. Ce fut sur la fin de 1670. qu'il acheva ce grand morceau peint sur toile à l'huile, qui avant d'être envoyé à Paris, fut exposé à Liege dans la Chapelle des Clercs, & réunit tous les suffrages. Il vint placer son ouvrage à Paris, & Louis XIV. lui témoigna de nouvelles bontés, & le récompensa magnifiquement. L'Académie de Peinture dans le même tems le nomma Académicien & Professeur.

L'envie qu'on avoit de le fixer en France lui fit proposer différens partis des plus avantageux. La liberté du célibat, l'amour de sa patrie furent les motifs & de ses refus & de son retour à Liege. Maximilien Henri de Baviere, Evêque & Prince de Liege, lui ordonna aussitôt son portrait, & le combla de marques d'estime & de bienveillance. Le Comte de Monterey, Gouverneur des Pays-Bas, ne le gracieusa pas moins, & lui fit présent de son portrait garni de diamans.

Ces grands biens mirent Bertholet en état de faire bâtir sur le bord de la Meuse du côté de Saint Remi une maison des plus ornées, où il dépensa plus de cinquante mille florins.

La mélancolie vint troubler cet heureux état, & avança la fin de ses jours. Né d'une humeur naturellement vive & enjouée, il devint insupportable à lui même. Les meilleures compagnies, ses amis les plus intimes ne purent le tirer de cet état; sa maison fut pour lui une solitude, & la Peinture cessa d'être ses délices. Un genre de vie si singulier & si opposé à son caractère annonçoit une mort prochaine, qui arriva en 1675. à l'âge de soixante & un ans.

Ce grand Artiste fut porté dans l'Eglise des Pères Dominicains de Liege, qu'il avoit institués ses héritiers. Quelques-uns croyent que le malheureux Bertholet fut empoisonné par la Brinvilliers qui s'étoit réfugiée à Liege, & avec laquelle il étoit lié d'amitié. Quelques années auparavant, Bertholet avoit obtenu une dispense du Pape pour être reçû Chanoine de la Collégiale de Saint Paul, & quoiqu'il n'eût jamais étudié le Latin, il reçut la tonsure.

Le goût de son coloris trouve encore des partisans. On lit même dans l'histoire des Peintres que Regnier Laireſſe, Père

BERTHOLET FLEMAEL.

du fameux Gerard, faisoit un si grand cas des tableaux de ce Maître, que souvent il les prenoit pour modéles, & les faisoit copier à son fils comme d'excellens morceaux. Sandrart dit (*a*) que ce sçavant homme se fit admirer par la délicatesse de son pinceau, par la parfaite connoissance qu'il avoit de l'Antiquité, par la vivacité & la justesse des expressions, & par un talent merveilleux à représenter fidélement ce que la nature a de plus beau. Il se piquoit d'une scrupuleuse exactitude à faire connoître dans les divers sujets qu'il traitoit, les différences des tems, & ce que chaque nation a de singulier. Aussi bon Architecte qu'habile Peintre, il ne fit jamais rien qui ne fût marqué au coin d'un jugement exquis. L'Eglise du Couvent des Chartreux de Liege a été construite sur ses desseins, ainsi que celle des Dominicains, qui est une Rotonde de fort bon goût. Le sçavant assemblage de la charpente du Dôme passe pour un chef-d'œuvre en ce genre.

(*a*) Part. 2. L. III. p. 561.

On ne connoît parmi ses élèves qu'un nommé Carlier, mort à la fleur de son âge. Son Maître remarquant en lui des talens supérieurs pour la Peinture, ne l'employoit qu'à broyer ses couleurs. Le disciple qui se sentoit capable d'un emploi plus honorable, fit en secret un grand tableau pour l'Eglise de Saint Denis de Liege, où le martyre du Saint est représenté avec une force de couleurs & une entente de lumières qui étonnerent Bertholet. Le dépit lui fit jetter au feu ses pinceaux, & depuis ce tems-là il cessa de travailler. On voit encore de Carlier dans l'Eglise de la Conception, un Saint Joseph qui le dispute de beauté avec le martyre de Saint Denis.

Les desseins de Bertholet sont rares à Paris, & l'on ne peut en porter aucun jugement.

Ses ouvrages à Liege sont une Exaltation de la Croix, placée sur le grand Autel de l'Eglise de ce nom; un Crucifiement pour celui des Religieuses du Val Benoît; une Circoncision pour une Chapelle de la même Eglise; un Dieu mourant sur la Croix dans l'Eglise des Dames du Saint Sépulcre: on voit la Conversion de l'Apôtre des Gentils, qui orne le Maître-Autel de l'Eglise de Saint Paul; une Assomption de la Vierge pour l'Eglise des Pères Dominicains, où l'auteur s'est peint

BERTHOLET FLEMAEL.

ſous la figure d'un Apôtre habillé de verd ; la naiſſance du Sauveur adoré par les Bergers pour les Capucins du Fauxbourg Sainte Marguerite. Il y avoit chez ces Pères un plafond de ſa main qui eſt préſentement tout gâté. Un autre tableau qui repréſente une Nativité, pour les Dames de la Conception ; une Réſurrection du Lazare, une Mére de douleur & S. Lambert entouré de ſes Religieux, adorant la Croix, placés au Jubé & à un Autel de l'Egliſe Cathédrale de Saint Lambert ; à Saint Nicolas, au Maître-Autel, une Vierge, & à l'Autel à droite un Saint Auguſtin entouré de Religieux ; dans la Chambre du Prieur des Chartreux un Saint Bruno à genoux, excellent tableau.

Dans la Ville d'Huy, à quatre lieues de Liege, on voit dans la nef des Fréres Mineurs un Chriſt mort ſur les genoux de ſa mére ; la grande Egliſe de la même Ville poſſéde un Crucifix, au bas duquel eſt un Chanoine à genoux.

Natalis a gravé d'après lui un grand S. Bruno dans le déſert, l'aſſemblée des Généraux des Chartreux en ſix feuilles, le titre du Diurnal des Chartreux ; & une Annonciation pour le même Livre.






OICI un Peintre peu connu en France, & dont le mérite est cependant très-réel. Ses ouvrages l'ont annoncé à Paris, & commencent à se répandre dans les Cabinets. On y trouve un bon ton de couleurs, une aimable touche, de l'esprit par tout, une légéreté de main & une finesse peu commune. Ce portrait donne une légére idée des talens de Jean Lingelback, à qui il ne manque que d'être plus à la mode : car il y a une mode dans les tableaux comme dans les habits. Teniers a été long-tems en régne; Poelemburg, Wouwerman, Gerar-Dau, Mieris, Scalquen l'ont suivi; aujourd'hui c'est A. Ostade, Metzu, Potter, du Jardin, Vandevelde, Vanhuysum, Vanderverf; non-

JEAN LINGELBACK.

JEAN LINGELBACK.

ſeulement les Curieux mettent ces derniers Maîtres infiniment au-deſſus des autres ; mais ils ſe les enlevent réciproquement aux ventes, & les font monter à des prix exorbitans. Ces ſortes de préférences ne ſont point extraordinaires en Hollande & en Flandre, où l'on n'aime que les Peintres du pays, & nullement les Maîtres Italiens & François.

La Ville de Francfort ſur le Mein donna naiſſance à Jean Lingelback en 1625. Le nom de ſon père eſt auſſi peu connu que celui de ſon Maître ; on peut cependant juger de l'habileté de ce dernier, par les talens ſupérieurs de l'élève dont les premiers ouvrages ébaucherent une réputation qui lui fut toujours chere. Il paſſa en Hollande à l'âge de quinze ans, pour faire de nouvelles études ; ſes tableaux y acquirent un nouveau dégré de perfection, & chacun s'empreſſoit de lui en demander : ſes petites figures étoient ſi vraies, que la nature ſembloit les avoir formées ; elles étoient de plus accompagnées d'un payſage aimable & très-frais.

Lingelback vint en France en 1642. ce voyage accrut le nombre de ſes admirateurs & le prix de ſes ouvrages. Les habiles gens qu'il y trouva, non-ſeulement l'étonnerent, mais lui donnerent encore de l'émulation : elle le porta à faire le voyage d'Italie ; & ayant amaſſé de quoi l'entreprendre pendant un ſéjour de deux ans, il partit pour Rome, où il redoubla ſes études. Rien n'échappoit à ſes recherches dans les environs de cette grande Ville ; les Vaiſſeaux, les Marines, les Antiquités, les Fontaines, les Foires, les Charlatans & les Prédicateurs qu'on voit dans les Places publiques, furent les ſujets de ſes meilleurs tableaux.

Tout occupé qu'il étoit de ſon art, l'amour vint interrompre ſon travail : une jeune perſonne, fille d'un Architecte, ſe montroit ſans ceſſe à ſa fenêtre, qui étoit vis-à-vis de la ſienne ; il n'en fallut pas davantage pour arrêter le cours rapide de ſon pinceau. Les regards paſſionnés, les geſtes expreſſifs, les billets tendres, tout fut mis en uſage, les rendez-vous dans les Egliſes, aux promenades ; enfin on ſe voyoit ſur le ſoir, & nos amans ſe parloient

de

JEAN-LINGELBACK.

de la fenêtre : tout alloit le mieux du monde ; la jeune personne trouva même moyen d'introduire son amant dans une salle basse, lorsqu'en sortant une nuit de la maison, il fut attaqué par les deux freres de sa maîtresse, qui le pousserent vivement. Lingelback se défendit avec tant de courage, qu'il les blessa tous deux, & se retira avec une légére blessure, trop heureux d'en être quitte à si bon marché. Cette leçon le fit renoncer aux intrigues amoureuses qui sont extrêmement en régne dans cette Ville ; il ne songea plus qu'à continuer ses études. Les merveilles de son art répandues de tous côtés pouvoient l'indemniser de la perte de sa maîtresse ; il resta en Italie jusqu'en 1650. & il revint par l'Allemagne à Amsterdam.

Quelle habileté ne fit-il pas paroître en y arrivant ! On reconnut facilement les progrès qu'il avoit faits en France & en Italie. Ses tableaux étoient ornés de ruines antiques, d'animaux, de chariots remplis de jolies figures ; ses lointains d'un bleu clair, ses ciels légérement nuagés inspiroient la gaieté, & faisoient valoir les plans du devant : enfin rien n'étoit mieux entendu pour la dégradation des couleurs ; & par la fertilité de son génie aucun sujet de ses tableaux ne se trouvoit répeté.

Son caractère fut toujours celui d'un honnête homme ; l'honneur chez lui l'emporta sur l'intérêt : quel moyen plus sûr de devenir habile ! Aussi comme il n'y a point de louange comparable à celle d'en être digne, ce Peintre doit l'attendre de la vérité & non de la flaterie.

Il mourut à - - - en - - âgé de - - - Son état, ses enfans, ses Elèves, ses desseins ont été ignorés jusqu'à présent. Il a gravé quelques paysages.





MARIE SIBYLLE MERIAN.

ARIE Sibylle Merian a possedé tant de différens talens, qu'elle mériteroit plusieurs places dans l'Histoire des grands Hommes. On la dit née en 1647. dans la Ville de Francfort. Son père Matthieu Merian, fameux Graveur & Géographe distingué par une (a) Topographie imprimée en Latin en 31 vol. *in folio*, avoit épousé la fille de Théodore de Bry, Graveur qui étoit alors dans une grande réputation.

Les premières inclinations de cette fille la porterent plûtôt à la peinture qu'aux autres occupations de son sexe: exposée aux fréquens reproches de sa mére, elle étoit obligée de se cacher pour dessiner; enfin ne pouvant plus se contraindre,

(a) Celle de la France a été imprimée en Allemand à Francfort en trois vol. *in-fol.*

l'aveu qu'elle fit de ce penchant naturel à Jacob Murel, Peintre de fleurs, qui avoit épousé ſa mére, lui fit obtenir une ample liberté : ſa mére avoua même qu'étant groſſe d'elle, elle s'étoit trouvée un vrai goût pour les Arts, & pour les fleurs, les fruits & autres beautés de la nature. MARIE SIBYLLE MERIAN.

On mit Sibylle ſous la conduite d'Abraham Mignon, élève de ſon beau-père ; alors le deſſein l'occupa entierement. On ne pouvoit mieux repréſenter des fleurs, des fruits, des plantes & des inſectes : ſes talens ne ſe bornerent point à ces ſortes d'objets ; elle s'appliqua au Latin & à l'Hiſtoire naturelle, où elle fit des progrès qui étonnerènt les Sçavans. Enfin ſon goût pour la peinture fortifié par l'âge, lui mérita une réputation digne de ſes talens.

Elle ſe maria en 1665. à l'âge de dix-huit ans avec Jean-Adrien Graaf, de Nuremberg, Peintre & Architecte, mais elle conſerva toujours le nom de ſon père Merian, comme le plus connu des deux, & ſon mari prit auſſi dans la ſuite le nom du père de ſa femme. Les ſoins du ménage, des enfans qui ſurvinrent, ne diminuerent point ſa paſſion pour le deſſein: elle ne ſe contentoit pas de peindre d'après nature toutes ſortes d'inſectes ; elle vouloit encore les obſerver de près pour en connoître tous les changemens. Perſonne n'a mieux deſſiné les métamorphoſes des chenilles, des vers, des papillons, des mouches, leurs différentes propriétés, leurs uſages & les diverſes nourritures de ces petits animaux.

Pour ne pas rendre ſon travail inutile, & faire ceſſer toutes les fauſſes idées que quelques Phyſiciens s'étoient formées à ce ſujet, elle réſolut de le publier, & de faire graver ſes deſſeins en grand ; ce qui compoſe deux parties imprimées en Allemand, la premiere à Nuremberg en 1679. & la ſeconde en 1683. le tout avant ſon voyage de Surinam. Cet ouvrage a pour titre : *Hiſtoire des Inſectes de l'Europe, deſſinés d'après nature, & expliqués par Marie-Sibylle Merian, où l'on traite de la génération & des différentes métamorphoſes des Inſectes, & des Plantes dont ils ſe nourriſſent.*

Quand elle alla s'établir en Hollande, elle y fit réimprimer les deux parties de cet ouvrage ſous ſes yeux & dans la langue du pays. La paſſion pour la Phyſique devint ſi violente en elle, que les Hollandois ayant envoyé une Flotte à Surinam dans les

MARIE SIBYLLE MERIAN.

Indes Occidentales, Sibylle ſe détermina ſans craindre les dangers de la mer à en faire le voyage, pour deſſiner d'après nature les inſectes & les fleurs ſi communes en ce pays. Les Etats la chargerent de cet emploi avec une groſſe penſion, & elle partit en 1698. avec ſa fille Marie-Dorothée. Deux années furent employées à peindre ſur le velin tous ces animaux, avec les plantes ſur leſquelles ils s'attachent, & qui leur ſervent de nourriture. Les remarques & les obſervations qui accompagnent ces deſſeins ſont ſi eſtimées, qu'elles feroient honneur à un Naturaliſte.

Outre la fidélité des portraits, l'exacte proportion des formes, chaque inſecte y paroît dans ſon premier état, accompagné de tout ce qui peut flatter les yeux. On y trouve ſa métamorphoſe en cryſalide ou nymphe, enſuite ſon changement en papillon, en vers ou en mouche, ſuivant ſa deſtination, la plante qu'il aime; les fleurs & les fruits ſur leſquels elle les a trouvés, ſont deſſinés parfaitement. Sibylle y a joint la génération des grenouilles, des crapauds, ſerpens, couleuvres, araignées & fourmis, qu'elle a auſſi peints en miniature d'un goût & d'une délicateſſe de pinceau ſurprenante.

Peu ſenſible au refus des honneurs de Paphos,
Incapable des ſoins qu'exige la parure,
Elle affronte les vents, elle brave les Flots;
Sibylle à Surinam va chercher la nature
Avec l'eſprit d'un Sage & le cœur d'un Héros.

Cette habile femme revint à Amſterdam en 1700. avec ſa fille, & rapporta toutes ces richeſſes, qu'elle préſenta aux Magiſtrats de la Ville, qui les ont dépoſées dans leur Hôtel, où les Etrangers viennent les admirer. On en a formé un *in-folio* avec de très-belles planches ſous ce titre: *Métamorphoſis Inſectorum Surinamenſium*, avec un autre Traité, *Erucarum ortus, alimentum, & paradoxa métamorphoſis*, &c. Cet ouvrage parut d'abord en Allemand, & en 1726. il a été donné en François à Amſterdam, *in-folio* avec les mêmes figures, par Jean Marret, Docteur en Médecine à Amſterdam: cet Auteur a augmenté cet ouvrage de trente-ſix planches avec leurs explications, outre la deſcription de toutes les

plantes qui ſervent de nourriture aux inſectes, & dont Sibylle Merian n'avoit donné que les noms. MARIE SIBYLLE MERIAN.

Elle mourut à Amſterdam en 1717. à l'âge de ſoixante & dix ans, laiſſant deux filles qu'elle a élevées dans l'art de peindre des fleurs. Dorothée qui avoit fait le voyage de Surinam avec elle, fut inſtruite dans la Langue Hébraïque: c'eſt elle qui depuis la mort de ſa mére a ajouté une troiſiéme partie de l'Hiſtoire des Inſectes, qu'elle donna en Allemand comme un ouvrage poſthume de Sibylle, & fait ſur ſes Mémoires; c'étoit en quelque façon le ſupplément de ce qui avoit déja paru. Ces trois parties ont encore été traduites en François par le même Médecin Marret.



HOLLANDOIS



MICHEL JANSON MIREVELT.



LES Hollandois ont de tout tems cultivé la peinture avec assez de succès; s'ils n'ont pas eu la gloire d'être Inventeurs de celle à l'huile comme les Flamans, ils ne nous ont pas moins fourni qu'eux d'habiles gens qui l'ont rendu célébre. Le pays des beaux Arts est celui de toutes les Nations; & c'est avec grand tort que les Italiens veulent s'arroger le droit de donner le ton en fait de peinture à tout le monde.

Michel Janson Mirevelt est un des plus anciens Peintres de la Hollande, puisqu'il naquit à Delf en 1588. Son père, Orfévre de profession, le mit chez un Ecrivain pour apprendre les premiers élémens des Lettres; il sçavoit le Latin à l'âge de huit

MICHEL JANSON MIREVELT.

ans, & ſon écriture étoit ſi parfaite qu'il ſurpaſſoit tous les Maîtres de Delf. Cette belle manière de former les caractères de l'Ecriture fit préſumer en lui une grande diſpoſition pour le deſſein. On lui apprit les principes de cet Art, & la gravûre lui fut montrée par Jerôme Vierix, un des premiers de ce tems. Il donna dès l'âge de douze ans au Public les planches d'une Samaritaine, d'une Cêne & d'une Judith de ſon invention, qui ébaucherent ſa réputation. Comme il s'agiſſoit d'apprendre à peindre, Antoine Montfort de Blockland fut chargé de ſon inſtruction. Son mérite ſoutenu par les avantages d'une belle éducation, ne tarda pas à le faire diſtinguer des autres élèves de cette Ecole; & à peine reconnoiſſoit-on ſes ouvrages avec ceux de ſon Maître. L'Hiſtoire fut ſon premier objet, & il fit pluſieurs grands tableaux d'Autel qui étoient aſſez bons pour ſauver ſon nom de l'oubli. Perſuadé qu'un Peintre d'Hiſtoire doit embraſſer toutes les différentes branches de la peinture, il s'amuſoit quelquefois à faire des portraits, des Bambochades & des cuiſines remplies de viandes & de gibier.

L'amour du gain fixa Mirevelt aux portraits, où il réuſſit parfaitement. Cet uſage ſi contraire à la perfection des Arts, en a toujours été l'écueil: c'eſt ce qui eſt exprimé très-heureuſement par un (*a*) Auteur qui dit, *que le trop de ſoin de devenir riche ne vous faſſe pas négliger votre réputation.*

Infami tibi non potior ſit avara peculi
Cura, aurique fames. . . . . . .

C'eſt une grande perte pour la peinture, que des génies propres à traiter les grands ſujets d'Hiſtoire, ſe bornent au talent du portrait; que ne deviendroient-ils pas ces grands génies, s'ils s'élevoient dans l'Hiſtoire autant qu'ils le font eſpérer? Ce ſeroient des prodiges.

Le premier portrait qui mit Mirevelt en réputation, fut celui d'un homme portant une grande barbe, dont le beau travail en attirant l'admiration, n'ôtoit point le grand goût; la nature avoit guidé ſon pinceau, & on pouvoit dire qu'elle en recevoit de nouveaux charmes.

Les Rois, les Princes eurent pour la perſonne & pour l'habileté de notre Peintre toute l'eſtime poſſible. Charles I. Roi d'Angleterre le fit prier de venir à ſa Cour pour faire ſon por-

(*a*) Du Frenoy, de *de A. graf. v.* 485.

MICHEL JANSON MIREVELT.

trait & celui d'Henriette-Marie de France, fille d'Henri IV. & sœur de Louis XIII. qu'il avoit épousée en l'année 1625. Ce Voyage n'eut pas lieu à cause de la peste qui désola la Ville & les Fauxbourgs de Londres, ce qui obligea la Cour de se retirer à la Campagne.

Aucun Prince ne l'accueillit avec tant de bonté que l'Archiduc Albert; il estimoit la perfection à laquelle il avoit porté son art: il le retint auprès de lui avec une grosse pension, & lui accorda une pleine liberté de conscience pour suivre une (a) Secte d'Hérétiques qui se rendoit déja redoutable par ses progrès, & qui étoit alors regardée de fort mauvais œil. S'il avoit souhaité d'obtenir ces graces, il souhaitoit encore plus de les mériter. Lorsque le voyage d'Angleterre eut été rompu, Mirevelt fixa sa demeure à Delf, d'où il sortoit quelquefois pour aller à la Haye peindre les Comtes de Nassau & les Seigneurs de cette Cour. Ses portraits en petit sur cuivre de Guillaume Maurice I. de Philippe & de Frederic-Henri de Nassau sont parfaits; on n'estimoit pas moins celui du fils d'Henri Egbertz avec sa femme, & celui du Bourguemestre de Delf, Gesid Sansz avec sa femme & ses enfans. La Princesse d'Orange fut peinte plusieurs fois de sa main, & il a fait un si prodigieux nombre de portraits qu'on les fait monter à plus de dix mille, suivant (b) Sandrart: il ne faut pas oublier une grande cuisine avec tout son appareil que l'on voit à Delf, & qui est aussi de ce Peintre.

Mirevelt étoit un homme doux, affable, éloquent, & bien reçu dans toutes les compagnies. Il avoit tant de vogue pour le portrait, que pour modérer l'ardeur de ceux qui en vouloient avoir de sa façon, il en doubla le prix, & fixa les grandeurs ordinaires à cent cinquante florins; les plus grands étoient doublés & triplés suivant le travail. Il pouvoit dire avec raison.

Mes Portraits ont le sceau de l'immortalité :
Dans mes autres tableaux un air de vérité
Fait au sens du Convive une aimable imposture;
Et des traits dont ma main enrichit (a) l'Ecriture,
Tout œil intelligent sentira la beauté.

Ce Peintre mourut à Delf dans son erreur en 1641, à l'âge de

(a) Les Mennonites.

(b) *Effigies plusquam decies mille confecisse dicitur. Acad. nob. Artis. Pic. p. 295.*

(c) Il excelloit à former les caractères de l'Ecriture.

MICHEL JANSON MIREVELT.

de ſoixante & treize ans, laiſſant deux fils, dont l'aîné Pierre fut un bon Peintre de portraits ; ce qui paroît par un excellent tableau de ſa main, qui ſe voit dans la Chambre d'Anatomie à Delf : c'eſt le même goût & la même manière de ſon père.

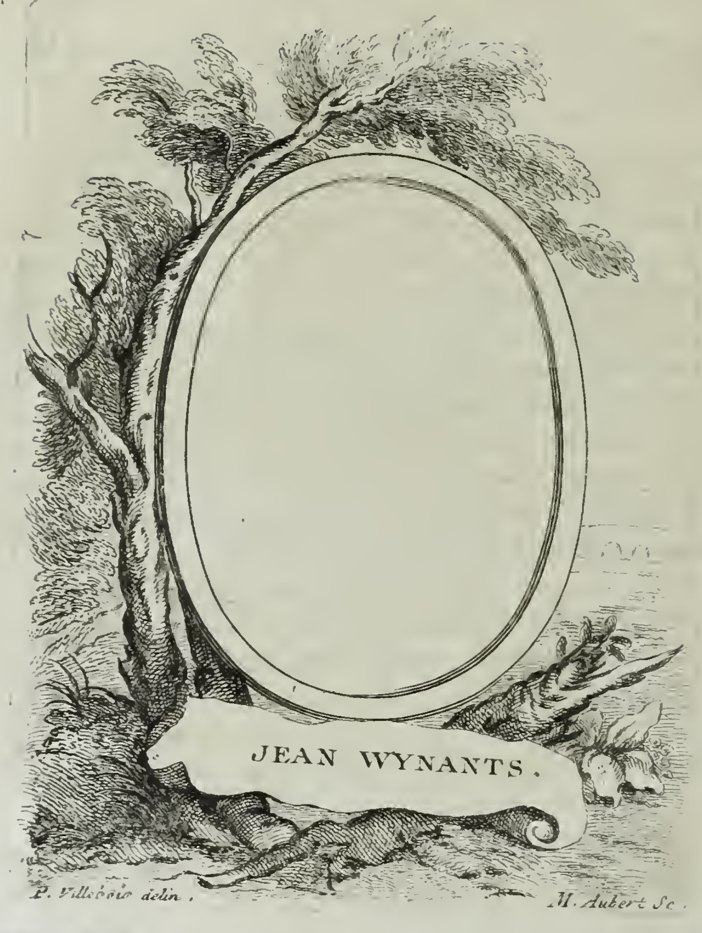
Ses tableaux & ſes deſſeins ſe trouvent rarement en France. Leur grand fini n'en ôte pas le bon goût, & ils ſont plus dans celui d'Holbein que de Vandyck ; un ton de couleur admirable, un pinceau frais, une touche recherchée, les feront aiſément reconnoître.

Ses Diſciples ſont Paul Moreelſze, Pierre Gerritze de Monfoort, Claude Cornelizze ſon neveu, Pierre Dieterik Kluyt, ſon fils Pierre & autres. Guillaume Delft qui étoit ſon beau-frére & habile Graveur, en a fait un grand nombre d'après lui, montant environ à cinquante ; rien ne peut mieux aſſurer l'immortalité à un grand Peintre, au ſentiment d'un de nos meilleurs Poëtes dans ſon Temple du goût.

Que la gravûre ſcrupuleuſe,
Qui d'une main laborieuſe,
Immortaliſe ſur l'airain
Du Carrache la force heureuſe,
Et la belle ame du Pouſſin.

Bary a gravé un petit portrait d'Hugo Grotius Penſionnaire des Etats ; Muller ceux de Jean Neyen & d'Ambroiſe Spinola.





JEAN WYNANTS.



CE Maître qu'on croit né dans la Ville d'Harlem vers l'an 1600. paſſe pour avoir inſtruit le fameux Wouwerman. Aucun Auteur n'a parlé de lui, & les Hollandois qui ſont fort prolixes, ne l'ont pas même nommé dans leur Catalogue. Cet Artiſte a eu cependant un grand nom: une touche légére & ſçavante, une entente de lumière qui appelle à ſoi le ſpectateur, d'heureux ſites, de beaux ciels, ſe trouvent réunis dans ſes ouvrages; enfin ſes tableaux, qui ne ſont pas communs, paſſent ſouvent pour être de la main du fameux Wouwerman.

On dit que les figures qui ornent les tableaux de Wynants ne ſont pas de ſa main, & qu'il les faiſoit peindre par

Van-Tulden, Oſtade, Wouwerman, Lingelback & autres: loin de déparer ſes ouvrages au contraire elles les font valoir. Wynants a ſuivi en cela l'exemple de beaucoup d'autres Peintres qui l'avoient précedé. Le fameux Claude le Lorrain, qu'on peut appeller avec juſtice le Prince du Payſage, en agiſſoit ainſi: quoiqu'il eût fait des études continuelles dans les Académies pour deſſiner la figure, il ne put jamais y réuſſir parfaitement, & il faiſoit peindre ſes figures par Philippe Lauri & le Courtois. Il diſoit en plaiſantant ſur ſon ignorance, *Qu'il ne vendoit que ſes Payſages, & qu'il donnoit les figures par deſſus le marché.*

JEAN WYNANTS.

Wynants au contraire cachoit avec un ſoin extrême ſon peu d'habileté pour deſſiner une figure, & ceux qui étoient employés à en peindre dans ſes tableaux, le faiſoient toujours à l'inſçu de ſes amis. L'homme a un penchant naturel à ſurfaire ſes bonnes qualités, & à diminuer ſes défauts. Ayant vendu deux pendans à un Bourguemeſtre, les figures ne ſe trouverent pas de ſon goût, & il exigea du Peintre d'y faire ſur le champ quelque changement, & d'ajouter une figure: l'impuiſſance où Wynants ſe trouva de le faire, & la néceſſité d'appeller une main étrangere à ſon ſecours, découvrirent ſon incapacité, ce qui ne laiſſa pas de lui faire tort chez les Amateurs.

Sans ſonger qu'il donnoit lui-même matière à la critique, ſon plus grand plaiſir étoit de reprendre les autres.

Æquum eſt
Peccatis veniam poſcentem reddere rursus. (*a*)

N'eſt-il pas juſte d'épargner les gens, ſi nous voulons qu'ils nous épargnent? Cet eſprit de Critique attira à cet Artiſte beaucoup d'ennemis, qui blâmoient ſans ceſſe ſes ouvrages; & c'eſt peut-être ce qui a obligé les Ecrivains de ſa profeſſion de garder à ſon ſujet un profond ſilence. S'il avoit ſçu profiter de leurs avis, n'auroit-il pas évité les fautes qu'on lui reprochoit?

Un ennemi, dit un célébre (*b*) *Auteur,*
Eſt un ſoigneux & docte Précepteur,

(*a*) Horat. Sat. 3. Lib. 1.

(*b*) Rouſſeau.

JEAN WYNANTS.

Fâcheux par fois, mais toujours ſalutaire;
Et qui vous ſert ſans gages, ni ſalaire.

Le jeu, la débauche, ſi ordinaires à ſes compatriotes, retarderent beaucoup ſes talens; il y employoit la plus grande partie de ſon tems, & ſon génie ſi heureux dans la Peinture ne ſe montroit pas avec moins d'évidence dans toutes ſes parties de plaiſir. Un jour étant à table avec nombre de ſes amis, Wynants propoſa quelque choſe d'extraordinaire: on choiſit pour l'endroit de la ſcene un étang dans un jardin, où l'on conſtruiſit avec du gazon un petit Fort à quatre baſtions entouré d'un foſſé plein d'eau. Douze aſſaillans ſe mirent en caleçons avec des ſeringues; d'autres ſe renfermerent dans le fort, habillés de même & avec de pareilles armes. On s'attaqua, on ſe défendit, on fit des ſorties qui furent ſoutenues vigoureuſement; enfin après deux heures de combat la Place capitula, ſe rendit, & on ſortit avec les honneurs de la guerre. Rien ne fut mieux concerté, & on s'apperçut bien au bon ordre qui avoit été établi, qu'il s'étoit trouvé, outre l'induſtrieux Wynants, quelque militaire dans la troupe des convives.

On ne ſçait pas préciſement en quel lieu, & en quelle année mourut ce Peintre. On ignore même s'il a été marié, s'il a eu des enfans & des élèves: mais ſes aimables tableaux lui aſſurent un nom immortel.





ET habile Artiste né à Utrecht d'une très-honorable famille vers l'an 1604. excella à peindre des fleurs, des fruits, des vases d'or & d'argent, des instrumens de musique, des tapis de Turquie. La nature se distinguoit difficilement des mêmes objets peints dans ses tableaux : il avoit singulierement le talent de rendre avec le pinceau un certain brillant qu'on remarque sur les vases de cristal; on pouvoit même s'y mirer: tous les objets qui y reflettoient, & particulierement du côté où le vase recevoit la lumière, y étoient représentés d'une maniere si parfaite, qu'elle a donné lieu à ce quatrain :

JEAN DAVID DE HEEM.

JEAN DAVID DE HEEM.

Plus d'une fois Fillette curieuse
De parer son sein d'un bouquet,
Porta la main sur la toile trompeuse,
Pour y cueillir l'hyacinthe & l'œillet.

On recherchoit les tableaux de ce Maître avec tant d'empressement, qu'on se les enlevoit aux Inventaires ; tel fut celui qui, au rapport d'Houbraken, fut acheté une très-grosse somme à sa vente du sieur de Vries à Dord, à cause de son précieux fini, & surtout pour la vérité d'un vase de cristal : ce tableau après avoir passé par plusieurs mains, fut donné en présent à un Seigneur, dont la reconnoissance procura un emploi considérable au possesseur.

Cet habile Peintre jouit long-tems de son travail, & amassa beaucoup de bien. Il s'étoit marié à une jeune femme, qui par son aimable caractère faisoit le bonheur de ses jours, lorsque les troubles dont la Hollande & les autres Provinces-Unies furent affligées en 1671. l'obligerent de quitter Utrecht pour se retirer à Anvers avec toute sa famille, composée de quatre filles & de deux garçons, qui devinrent dans la suite d'habiles Peintres.

Il éleva cette nombreuse famille avec toute l'attention & tous les soins imaginables, & établit ses enfans avantageusement. Jean David ne fit pas un long séjour à Anvers, puisqu'il y mourut en 1674. étant à peu près dans la soixante & dixiéme année de son âge. Comme il étoit fort supérieur à ses deux fils, un Protestant disoit (*a*) que le père *étoit le Pape, & les deux fils des Cardinaux.*

(*a*) Selon Houbraken.

Ce Peintre a laissé plusieurs Elèves très-habiles, entr'autres Abraham Mignon, Henri Schook, ses deux fils dont un est Corneille de Heem.

Ses ouvrages sont étonnans ; le travail en est spirituel, & il paroît être plutôt l'effet du plaisir que l'Auteur a pris en les peignant, que de la nécessité de les terminer. L'illusion en les voyant nous occupe si agréablement, que l'art y disparoît, & pour n'y laisser voir que cette belle nature de qui il tenoit les talens, & le génie qui l'ont tant distingué. Ses tableaux présentent une couleur admirable, des fraîcheurs de teintes qui surprennent, une touche extrêmement légére ; & si l'on

y voit des Inſectes & des reptiles, ils paroiſſent animés, & chercher leur butin ſur les belles fleurs qui y ſont repréſentées.

JEAN DAVID DE HEEM.

Ses deſſeins ne ſont nullement connus en France; mais ſes tableaux qui ſont en grand nombre, publient ſa capacité & ſon excellence.

CORNEILLE DE HEEM.

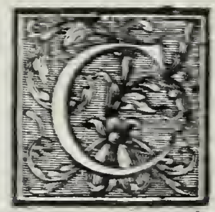
Corneille de Heem ſon fils & ſon élève a acquis une réputation qui peut lui mériter une place dans cette Hiſtoire. Quoiqu'inférieur à ſon père pour rendre avec de vives couleurs les riches dons de Flore & de Pomone, il a ſçu comme lui ſe faire admirer. Un (*a*) Auteur rapporte qu'il voulut acheter à Amſterdam un tableau de ſa main de deux pieds en quarré 450 florins; & bien que Thomas Kretzer poſſeſſeur de ce tableau fût ſon ami, il ne put l'obtenir à ce prix. Ce Peintre excelloit ſurtout à peindre des vaſes & des tapis.

(*a*) Sandrart p. 313.





HERMAN ZACHT-LEEVEN.



CE Paysagiste plein d'esprit & de feu naquit dans la Ville de Rotterdam en 1609. Son père crut ne pouvoir mieux aider le talent naturel de son fils pour le dessein, qu'en le mettant sous la direction de Vangoyen, fameux Paysagiste, qui en suivant servilement la nature dans toutes ses varietés, s'étoit fait un nom distingué dans la peinture.

Le Disciple supérieur à son Maître ne fit d'abord voir dans ses tableaux que des effets très-simples; c'étoit la nature sans aucun art. Il connut bientôt qu'il ne lui manquoit que le talent de les embellir, & qu'il falloit aider la nature: c'est ainsi que Zacht-Leeven sçut mettre à profit ses pensées réfléchies,

HERMAN ZACHT-LEEVEN.

réfléchies sur la peinture: une étude suivie des sçavantes touches des plus fameux Peintres, leurs grandes manières, l'élévation de leurs pensées faisoient le sujet de ses recherches; c'est en étudiant ainsi qu'on apprend à penser. Son Maître qui avoit une collection d'Estampes & de desseins des grands Peintres, lui fit naître l'idée d'en former une plus complette, mise dans un ordre topographique & chronologique: c'étoit par ce secours que sans sortir de son cabinet, il connoissoit le goût de chaque Nation, & jugeoit des talens de tous les habiles gens de l'Europe.

Plus il creusoit la théorie de son Art, plus ses connoissances devenoient grandes, plus ses tableaux augmentoient de mérite & de prix; ils devinrent alors le souhait de tous les Amateurs, qui lui accordoient sans peine d'entendre mieux qu'aucun Peintre Flamand la magie des couleurs. Modeste sur les louanges qu'on lui donnoit, il tâchoit seulement de les mériter.

Comme les vûes dans les Pays-Bas sont très-peu variées, peu étendues, & souvent même bouchées par des arbres, & que les montagnes & les rochers y sont rares, Herman fut chercher des vûes plus pittoresques dans le pays de Liege, de Mastricht, de Cleves & sur le bord du Rhin. Quels pays pour un Peintre! Quels objets à imiter! Le beau choix qu'il en fit, & l'art avec lequel il sçut les employer, furent les différens dégrés qui l'éleverent à cette grande perfection de son Art.

Quoiqu'il n'eût jamais voulu plier son sentiment à l'opinion commune, ni au goût dominant, il céda cependant à celui qu'ont les gens de son pays pour l'Italie, qui mit le comble à son sçavoir. Il vit Rome en 1629. avec des yeux à qui rien n'échappoit; la route qu'il avoit prise pour avancer, lui suscita bien des jaloux: c'est la suite du vrai mérite. Un des jeunes gens avec qui il dessinoit à la Campagne, voyant le papier mieux employé entre les mains d'Herman qu'entre les siennes, se jetta dessus & le mit en piéces. Herman sans s'en offenser lui dit seulement, *je vous défie de faire mieux*, & recommença sur le champ un autre dessein. Quelle modération dans un jeune homme! Ne vouloir vaincre ses ennemis que par le mérite, est le sentiment le plus noble & le plus élevé que puisse avoir

HERMAN ZACHT-LEEVEN.

un grand Artiste. Zacht-Leeven mettoit beaucoup de tems à finir ses ouvrages, & croyoit n'avoir rien fait tant qu'il y avoit quelque chose à faire : (a) *Nil actum credens , dum quid superesset agendum.*

(a) Lucain, *Phars. liv.* 11.

Après un séjour assez long en Italie, il revint en son pays, & fixa sa demeure à Utrecht. La quantité de belles études qu'il avoit rapportées de ses voyages, fournit dans la suite à beaucoup de tableaux. On admire surtout dans ses paysages des lointains sereins, légers & clairs, une dégradation qui découvre agréablement les différens plans de ses sites, & des arbres parfaitement bien touchés.

On ne sçait point s'il fut marié, s'il eut des enfans ; & on ne lui connoît d'Elèves que Jean Griffier, autrement dit le Gentilhomme d'Utrecht. Il mourut en cette Ville vers l'an 1685. âgé de soixante & dix ans : il étoit très-charitable, & aimoit à soulager des familles entieres dans leurs besoins, & à leur épargner jusqu'à la honte de les avouer.

Ses desseins au crayon noir sont estimés, étant d'une touche ferme & hardie ; ce sont presque tous des vûes du Rhin. Sa manière un peu ronde de feuiller les arbres, est ce qui les fera connoître.

Corneille Zacht-Leeven d'un mérite inférieur à celui de son frére Herman, a beaucoup travaillé en petits tableaux de paysage, & est mort à Roterdam.






ON ignore le nom du père de cet Artiste, & la Ville où il est né; on sçait seulement que la Hollande fut sa Patrie vers l'an 1610. Son Maître fut (*a*) Isaïe Vandenvelde de la Haye, Peintre de Batailles, frére de Guillaume qui faisoit des Marines, & de Jean Vandenvelde fameux Graveur. Il est certain que Jean Asselyn s'est fort distingué dans son genre de peinture. Un (*b*) Auteur dit qu'il a traité avec succès l'Histoire, les Batailles, les Animaux, & surtout les Chevaux.

JEAN ASSELYN.

(*a*) Orlandi *Abecedario Pittorico*, *pag.* 85.

(*b*) Sandrart. p. 304.

La France fut l'objet de son premier voyage, ensuite l'Italie, où la manière de Bamboche lui parut si aimable qu'il l'a toujours suivie. Ce Peintre étoit de ses amis à Rome, & il

JEAN ASSELYN.

y arriva en 1630. à l'âge de vingt ans. La Communauté des Peintres Flamans lui donna le ſobriquet de *Krabbete*, parce qu'il avoit une main torſe & les doigts recourbés, ce qui lui faiſoit tenir ſa palette avec peine. On ne croiroit pas à voir ſes ouvrages, qu'ils partiſſent d'une main eſtropiée: rien n'y ſent la contrainte; une grande liberté, une franchiſe de touche admirable, une ſurprenante légéreté ſe remarque par tout.

Il faiſoit ſes études aux environs de Rome où il deſſinoit ſans ceſſe. Les vûes des Villages, des antiquités, les animaux, les figures qui ſe trouvoient ſur ſon paſſage, étoient auſſi-tôt tracées ſur le papier; & il eſt ſurprenant combien il a laiſſé de tableaux à Rome & à Veniſe dans le ſéjour qu'il y a fait. Un jour il fut accueilli par deux aimables Pélerines, qui le voyant deſſiner dans la Campagne, furent curieuſes de voir ce qu'il faiſoit. Elles le louerent beaucoup ſur ſon ouvrage, & la converſation commençant à *prendre couleur*, le Peintre s'enhardit à leur demander le ſujet de leur pélerinage: nous ſommes Allemandes, dit la plus jeune; un père qui s'eſt remarié, inſpiré par les conſeils d'une belle-mére, veut nous forcer à prendre le voile: ma ſœur & moi qui n'avons nulle vocation pour le Couvent, après avoir repréſenté inutilement toutes nos raiſons, nous avons avec nos bijoux pris le ſeul parti qui nous reſtoit. Eh! ne craignez-vous point, belles comme vous êtes, leur répliqua le Peintre, quelque fâcheuſe rencontre? Non, dirent-elles; nous nous ſommes vouées à la Déeſſe de Cythere pour trouver chacune un bon mari,& nous marchons dans cette confiance. L'occaſion étoit des plus ſéduiſantes pour le Peintre qui étoit libre de tout engagement;mais ſon heure n'étoit pas encore venue:ils les laiſſa partir avec une fermeté victorieuſe d'un ſi aimable danger.

Aſſelyn à ſon retour d'Italie s'arrêta quelque tems à Lyon pour ſatisfaire l'empreſſement des Curieux; il pouvoit par ſes nombreuſes études fournir quantité de beaux morceaux,ſans craindre de ſe répéter. Comme la peinture exprime ſouvent la puiſſance de l'amour, il en reſſentit alors les traits,en devenant épris des charmes de la fille d'un Marchand d'Anvers qui étoit pour lors à Lyon; il l'épouſa en 1645. & l'amena à Amſterdam avec ſa ſœur aînée, qui avoit épouſé Nicolas de Helſtokade, autre Peintre.

JEAN ASSELYN.

Ses Compatriotes le reçurent avec toutes les démonstrations d'une joie sincere ; il combla leur amitié par sa présence & par la vûe de ses ouvrages : ce fut lui qui leur fit remarquer des premiers une manière claire & fraîche de peindre le paysage comme Claude le Lorrain. Tous les peintres suivirent cette nouveauté. On réforma une manière noire & trop rembrunie qu'on avoit suivie jusqu'alors : les teintes trop vertes de Fouquieres & de Paul Bril, celles qui étoient trop bleues, telles que le Breugel & le Savery les avoient employées, furent entierement bannies ; on suivit le goût d'Asselyn & d'Herman Swanefeld, comme le plus approchant de la nature.

Asselyn étoit devenu fort à la mode à Amsterdam, & vendoit très-cher ses tableaux ; c'étoient quelquefois des sujets d'Histoire, des Batailles, mais le plus souvent des paysages ornés d'antiquités, & meublés de figures & d'animaux très-bien représentés. La couleur en est extrêmement fraîche, la touche admirable, & la nature y paroît dans tout son éclat.

Sandrart dit (a) : *In Pinacothecâ meâ ipsius manu elaboratum habeo Pontem Salarium prope Romam, qui à Cataphractariis custoditus equitibus à Croatiis oppugnatur, ubi velitatio quamproximè ad veritatem accedens summâ curâ exhibita est.* J'ai, dit-il, dans mon cabinet de la main de ce Peintre le Pont *Salario* proche Rome, qui étant gardé par des Cuirassiers, est attaqué par les Croates ; & cette escarmouche qui approche si fort de la vérité, est peinte avec le dernier soin. Le sentiment de Sandrart qui étoit du métier & grand connoisseur, est un témoignage certain de l'habileté d'Asselyn.

(a) Page 304.

On ne sçait aucune autre particularité de sa vie ; on ignore s'il a eu des enfans, s'il a formé des Elèves. Un (b) Auteur dit qu'on l'appelloit Petit Jean Hollandois, parce qu'il étoit petit de stature : un (c) autre rapporte qu'il y avoit un Peintre nommé Petit Jean d'Hollande, qui peignoit des paysages ornés de figurines très-artistement peintes & d'un grand fini. Ce Peintre dont le nom de Communauté étoit Bellon, est mort à Rome avant l'année 1651. ainsi ce n'est point notre Artiste.

(b) Florent le Comte.

(c) Houbraken.

Jean Asselyn mourut à Amsterdam en 1660. âgé de cinquante ans.

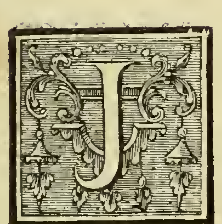
JEAN ASSELYN.

Les desseins d'Asselyn sont fort estimés : la nature s'y voit parée de tous ses charmes, surtout dans ses paysages ; personne ne saisissoit mieux une vûe d'après nature. Ses desseins sont faits à la pierre noire, lavés à l'encre de la Chine ; on y voit des hachures horisontales dans les bâtimens, qui sont tous faits au pinceau & à l'encre de la Chine : il y en a avec un trait de plume lavés au bistre avec beaucoup de goût. Cette plume qui est légére & ses arbres faits en pommes & un peu dentelés suffisent pour indiquer sa manière.

Perelle a gravé d'après lui vingt-quatre paysages, & des ruines peintes en Italie.







JEAN-BAPTISTE VEENINX.

JEAN Veeninx, habile Architecte d'Amsterdam, éleva dans la même profession son fils né en 1621. Sa mort précipitée retarda l'avancement de ce fils, qui resta sous la conduite de sa mére & de ses tuteurs. On le plaça successivement chez un Drapier & chez un Imprimeur, dont il barbouilloit les papiers de petites figures d'hommes & d'animaux. Sa mére crut y entrevoir son penchant naturel, & le mit chez un Peintre assez médiocre, qui lui donna quelques leçons; mais il étoit destiné à devenir élève d'Abraham Bloemaart qui demeuroit à Utrecht. Des études méditées, d'heureux succès, un grand modéle qu'il avoit dans la personne de Bloemaart, contri-

JEAN-BAPTISTE VEENINX.

buerent à son avancement. L'amour de la gloire chez les hommes naît presque toujours avec les talens propres à l'acquérir ; il fut encore deux ans chez Nicolas Moojaart, dont il saisit si bien la manière, qu'on ne distinguoit qu'avec peine les ouvrages du Maître de ceux de l'Elève.

Veeninx à dix-huit ans sortit de chez son Maître, & se maria avec Josina, fille de Gilles Honderkoeter, grand-père de Melchior, si renommé pour peindre des oiseaux ; sa réputation commençoit à lui acquérir des amis & des patrons, lorsqu'il lui prit envie de voyager. Il sortit de la maison sans prendre congé de sa mére & de sa femme, qui le firent chercher par-tout; enfin on le trouva à Roterdam prêt à s'embarquer pour l'Italie : Veeninx revint les calmer, & elles lui permirent de voyager pendant quatre mois.

Les Peintres Hollandois lorsqu'il arriva à Rome le reçurent dans leur Societé, & il trouva tant d'occupation dans cette Ville, qu'au lieu de quatre mois, il y resta quatre ans. Le Cardinal Pamphile persuadé que nul n'est plus heureux que celui qui contribue au bonheur de ceux qui méritent de l'être, fut son Protecteur. Cette Eminence fit nommer Veeninx Directeur de plusieurs ouvrages qu'on faisoit dans les appartemens du Pape, dont il acquit la bienveillance. Ses amis qui le voyoient rêveur, ne sçavoient à quoi attribuer sa mélancolie dans un tems où les honneurs & la fortune lui rioient de tous côtés. Le chagrin qu'il avoit d'être éloigné de sa femme & de son fils, l'aveu qu'il leur en fit, les porta à lui conseiller de les faire venir à Rome. Le Cardinal Pamphile, à qui il communiqua son projet, & qui craignoit de le perdre, donna des ordres pour défrayer sa femme sur toutes les terres du Pape. Ce projet auroit réussi sûrement, sans les parens de la femme ennemis jurés de la Cour de Rome, qui la dissuaderent de ce voyage. Veeninx qui ne recevoit plus de leurs nouvelles, se douta de l'obstacle, & partit d'Italie pour aller joindre sa femme, sans prendre congé du Pape & du Cardinal. Il laissa seulement une Lettre par laquelle il s'engageoit de revenir dans trois mois.

On ne peut être mieux reçu qu'il le fut à son arrivée

JEAN-BAPTISTE VEENINX.

à Amſterdam, & il ne fut pas plus fidéle à la promeſſe qu'il avoit faite au Cardinal, qu'à la parole qu'il avoit donnée auparavant à ſa femme ; quoique le premier le preſſât vivement de revenir en Italie, il ſe contenta de lui envoyer pluſieurs tableaux. L'air d'Utrecht convenoit mieux à ſa ſanté que celui de Rome ; mais le grand nombre de perſonnes qui venoient l'y viſiter, le déterminerent à aller demeurer au Château de Haar à deux lieues de cette Ville.

Veeninx par une excellente pratique s'élevoit au-deſſus des autres Peintres : l'Hiſtoire, la figure, le payſage, les animaux, le portrait, les marines, les fleurs étoient rendus par ſon pinceau d'une manière grande & belle ; il y régnoit un ton de couleurs qui ne ſentoit point le pays.

Il poſſédoit ſi parfaitement ſon art, qu'on lui a ſouvent entendu dire : *je ſuis pénétré de douleur juſqu'au fond de l'ame, de ne pouvoir exprimer avec mon pinceau tout ce que mon eſprit conçoit.*

On ne peut douter qu'avec tant de différens talens Veeninx ne ſe ſoit attiré bien des jaloux, ſurtout ceux qui excelloient dans chaque genre. Deux aſſauts lui furent livrés ſucceſſivement ; l'un par Emanuel de Wit ſur l'Architecture, & la Perſpective dont il ſe tira avec beaucoup d'avantage ; l'autre par Van-Aalſt, ſi renommé pour peindre des animaux morts. Il peignit en concurrence des Canards & d'autres oiſeaux ſi parfaitement, que les connoiſſeurs qu'on avoit pris pour arbitres ne purent décider. Il ébauchoit & finiſſoit ſouvent dans une journée un tableau de ſix à ſept pieds de haut, où il repréſentoit des combats de taureaux contre pluſieurs chiens peints d'après nature : il faiſoit auſſi en une journée d'été trois portraits en buſte grands comme le naturel.

Il faut pourtant convenir qu'il réuſſiſſoit mieux dans les grands tableaux que dans les petits : il n'avoit pas la même adreſſe à reſſerrer ſa penſée dans un petit eſpace, & ſa touche n'étoit pas aſſez préciſe ; cependant il a fait quelques petits tableaux auſſi parfaits pour le fini que ceux de Gerard-Dou & de François Mieris, mais d'une touche beau-

JEAN-BAPTISTE VEENINX.

coup moins précieuse & moins spirituelle. Souvent ses figures ne sont pas élégantes ni bien correctes.

Il mourut en 1660. âgé de trente-neuf ans, à une terre nommée Termay à deux lieues d'Utrecht, & ne laissa qu'un fils nommé Jean, qui fut son Elève ainsi que Berchem; ce dernier l'a beaucoup surpassé.

On ne connoît nullement ses desseins. Verkolie a gravé un grotesque d'après lui.







GERBRANT VANDEN EEKHOUT.

QUOIQUE peu de personnes connoîssent le nom de ce Peintre, & que ses tableaux ne soient pas fort répandus, il ne mérite pas moins un rang distingué dans l'histoire de la Peinture : les grands hommes demandent des égards, & la postérité leur paye tôt ou tard l'intérêt de la gloire que leur ont refusée leurs contemporains.

Ce Maître né à Amsterdam en 1621. étudia sous Rembrant, dont il imita si parfaitement la manière, que bien des connoisseurs confondent leurs ouvrages. Son père qui étoit Orfévre, voulut d'abord l'appliquer à la banque ; mais on force difficilement l'inclination naturelle, & l'on ne réussit

GERBRANT VANDEN EEKHOUT.

dans aucun art, qu'autant qu'il nous appelle à lui. Quand on le mena chez Rembrant, ce Maître le regarda fixement, & prévit ce qu'il deviendroit un jour. C'est le sentiment de Pétrarque ; *spesso nella fronte il cuor si legge*, on lit souvent au front les sentimens du cœur. Rembrant ne se trompa point dans ce jugement : l'élève réussit ; & sans vouloir entrer dans le détail de son éducation & des premiers essais de son génie, toujours neuf, toujours original, tout partoit de son fond : composition, idée, convenance, tout étoit à lui.

Vanden-Eekhout s'attacha d'abord au Portrait, & à l'exemple de son Maître, il en a fait un grand nombre : quoique plusieurs fussent grands comme nature, il les travailloit avec soin ; les (*a*) extrémités en étoient recherchées, bien différent de Rembrant, qui les évitoit soigneusement. Le Portrait du pere d'Eekhout est le plus estimé de tous ceux qu'il a faits.

(*a*) Terme de Peinture qui signifie les mains & les pieds des figures qui sont dans un tableau.

L'effet de ces Portraits ne dépendoit point, comme ceux de nos Modernes, du brillant fracas des étoffes, de la richesse des ajustemens, & des fonds ornés d'Architecture ; le simple naturel, une ressemblance parfaite en faisoit tout l'agrément : c'étoit à la grande intelligence du clair-obscur que ces effets étoient dus ; aucune couleur n'étoit déplacée, au contraire mise à sa place, elle ne détruisoit point sa voisine, elle faisoit valoir les autres en les faisant avancer ou reculer, suivant l'intention de l'Artiste ; & c'est le grand mérite des Portraits du Titien, de Paul Véronèse, du Tintoret, du Feti, du *Padouanino*, de Rubens, de Vandyck & de Rembrant.

Son génie le porta ensuite à traiter l'histoire, & il la traita avec un grand goût, & un clair-obscur admirable : aussi moëlleux, aussi ferme de touche que Rembrant, il donnoit plus d'expression à ses figures. Ses fonds étoient plus clairs, ses compositions plus riches, le coloris cependant moins lumineux & moins transparent que celui de son Maître.

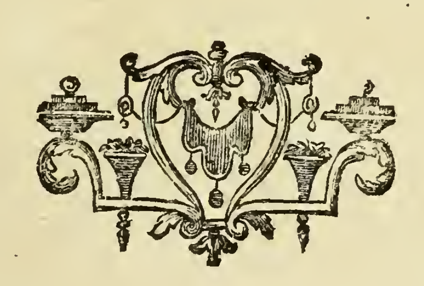
On aura peine à croire qu'avec de si grands talens la condition de ce Peintre n'ait pas été plus heureuse : sa lenteur dans ses études & dans l'achevement de ses tableaux le privoient des principales commodités de la vie. Le mérite languit sans un Mécene, & il lui en falloit un : enfin le Portrait

d'un Bourguemestre où il avoit épuisé son sçavoir, lui valut une pension, qui changea tout son sort. En favorisant le progrès des arts, on fait voir un goût aussi heureux qu'utile, & qui annonce presque toujours dans les grands sujets les autres parties qui servent à former l'homme d'Etat, le bon Citoyen, l'habile Ministre, & le grand homme: c'est ainsi qu'une personne élevée en dignité fait trouver aux autres leur fortune dans la sienne.

GERBRANT VANDEN EEKHOUT.

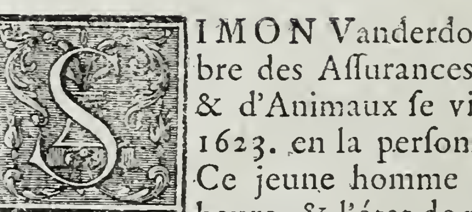
Vanden-Eekhout redoubla ses soins pour ce protecteur, & exécuta pour lui marquer sa reconnoissance les plus beaux sujets de l'histoire sainte & profane, tels que Notre Seigneur dans la Synagogue. On y voit les Pharisiens étonnés d'entendre un jeune homme répondre aussi parfaitement à leurs questions, les enseigner & les confondre. L'expression en est si parfaite, qu'on devine ce qu'ils semblent se dire. Jesus-Christ entre les bras de Simeon, un Crucifiement, un Corps de Garde, sont des sujets où il a fait également admirer son pinceau.

Ces morceaux acquirent à ce Peintre beaucoup de réputation, & il est fâcheux qu'il soit mort dans le tems qu'il pouvoit encore se perfectionner. Sa perte est marquée à Amsterdam en 1674. à l'âge de cinquante-trois ans. On ne sçait rien des autres circonstances de sa vie, excepté qu'il est mort dans le célibat.





JACOB VANDER-DOES.


SIMON Vanderdoes, Sécrétaire de la Chambre des Assurances, & Peintre de Paysages & d'Animaux se vit renaître à Amsterdam en 1623. en la personne d'un fils nommé Jacob. Ce jeune homme perdit son pere de bonne heure, & l'état de misere dans lequel il étoit, fit résoudre sa famille à le destiner à la Peinture, profession pour laquelle il paroissoit avoir beaucoup de penchant. Le Sieur de Graaf, son parent, lui fournit tous les secours dont il put avoir besoin : il le plaça chez Nicolas Mojaart, où il resta quelques années ; il suivit en le quittant, les traces du fameux Netscher pendant deux ans, enfin il vint à Amsterdam se mettre sous la direction de Gerard Layresse, le premier de son tems pour l'histoire & l'allégorie.

JACOB VANDER-DOES.

On ne peut douter qu'inſtruit par de tels hommes Jacob ne fût en état de devenir ſon propre Maître. Son génie ſe dévelopoit chaque jour, & l'on diſoit parmi les connoiſſeurs (*a*) *qu'il ſeroit un Phénix ſorti du bûcher de ſon Pere.*

(*a*) Campo Veyermans.

En Peintre habile il préſentoit aux ſpectateurs de grandes paſſions pour les émouvoir, une action claire & nette pour les inſtruire, une force de couleur & une touche enchantereſſe pour les ſéduire.

Il vint en France à l'âge de vingt & un ans, & y trouva beaucoup d'emploi. Quelques jeunes gens qui partoient pour l'Italie, l'engagerent à ſe mettre du nombre. Etant arrivé à Rome, il rencontra des Peintres Flamans qu'il avoit vûs en Hollande, & qui d'abord le voulurent mener au cabaret. Le malheur où il étoit de n'avoir point d'argent lui fit refuſer l'offre; enfin on le preſſa tant qu'il avoua ſa miſere, & qu'il alloit ſe faire ſoldat. On l'aida de quelque argent; & ils le reçurent dès le ſoir dans leur Communauté en lui donnant le nom de *Tambour*, tant parce qu'il avoit la taille toute ronde, que parce qu'il avoit eu envie de ſe faire ſoldat.

Les bons tableaux, ſurtout ceux de Bamboche, lui ſervirent long-tems de modéle, & rien ne pouvoit mieux l'inſtruire; cependant lorſqu'il compoſoit quelque ouvrage, il éprouvoit peu de ſuccès. Jaloux de tous ceux qui peignoient mieux que lui, il ſe concilia peu d'amis. Sa mére étant morte à Amſterdam pendant ſon ſéjour à Rome, il revint dans ſon pays, & s'établit à la Haye avec ſa ſœur, juſqu'à ſon mariage avec une jeune perſonne riche qui s'exerçoit à deſſiner, & dont il eut quatre garçons & une fille. Cette épouſe ſi chere lui fut ravie en 1661. & avec elle une rente viagere de 700 florins, ce qui le jetta dans un grand découragement qui arrêta ſon pinceau pendant quatre années conſécutives.

Ses parens pour le tirer de la miſere, lui firent donner l'emploi de Sécretaire de Sloten près d'Amſterdam. Il reprit alors le travail, & finit un tableau commencé depuis ſept ans, qui fut vendu très-cher.

Jacob ſe voyant un peu à ſon aiſe, ſe maria une ſeconde fois aſſez richement, & il eut un fils de ce mariage; mais il eut encore le malheur de perdre ſa femme preſqu'auſſitôt.

Vanderdoes enhardi par ſes entrepriſes pittoreſques ne

JACOB VANDER-DOES.

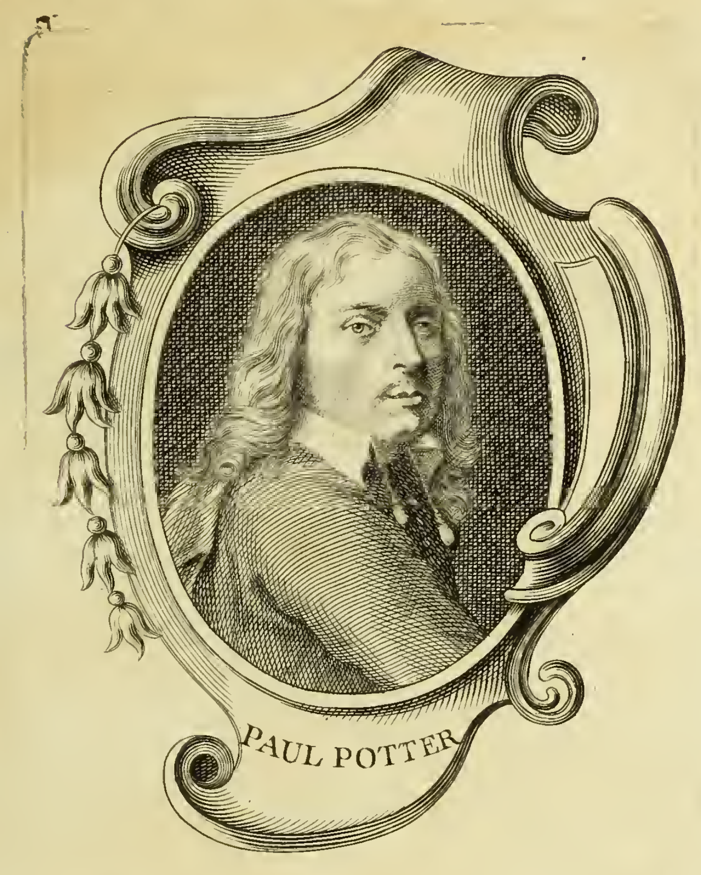
ſe borna pas à ne faire que de petits tableaux; ſon génie & ſa grande vivacité le menerent plus loin; par ſes productions il ſe montroit capable d'exécuter les plus grandes choſes. Il entreprit un ſujet conſiderable qu'il fut preſque un mois à ébaucher; peu content de l'exécution, il le coupa en pluſieurs morceaux, & ſur la même idée il en recommença un autre. Ce ſecond eſſai eut tout le ſuccès qu'il en attendoit, & il en fit hommage à ſon bienfaicteur, le ſieur de Graaf, qui lui donna en échange un cheval de ſelle & une bourſe remplie d'or.

Karel du Jardin le venoit voir ſouvent pour s'entretenir avec lui de la Peinture. Du Jardin ſoutenoit que ſa manière de peindre clair étoit la meilleure. Jacob prenoit le parti de la ſienne, qui étant rembrunie approchoit plus de celle des grands Maîtres. Ces diſputes loin d'interrompre le cours de leur amitié, ne ſervoient au contraire qu'à la mieux cimenter; ils convenoient réciproquement de leurs fautes: s'ils avoient fait dans leurs compoſitions des larcins conſidérables à quelques grands Maîtres, ils ſe l'avouoient mutuellement, & cet aveu eſt d'une belle ame. *Ingenui eſt fateri per quos profeceris.*

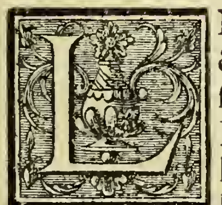
Jacob aimoit ſi fort ſon ami du Jardin, que de ſon vivant il le nomma ſon Exécuteur Teſtamentaire, & lui légua un de ſes meilleurs tableaux. Il mourut à la Haye en 1673. à l'âge de cinquante ans, laiſſant de ſes deux mariages une fille & trois garçons, dont un ſeul, nommé Simeon, s'eſt attaché à la Peinture.

Il regne une bonne couleur dans les tableaux de Vanderdoes, & une belle entente de lumière. Ses deſſeins ſont arrêtés à la plume & lavés au biſtre. Il paroît par le petit nombre de ſes ouvrages que le haſard a permis d'examiner, qu'il ne changeoit point de touche pour les animaux & pour les arbres.

LE



Aubert sculp.



E grand-père de Paul Potter étoit Sécretaire & Receveur du haut & bas Zwoluwen, & sa femme étoit issue de la maison d'Egmond. Leur fils Pierre Potter ne se trouva pas avec les avantages de la naissance plus favorisé de la fortune, & il fut réduit à apprendre la Peinture en la ville d'Enchuysen. Il s'y maria dans la suite très-avantageusement, & il eut en 1625. un fils nommé Paul Potter.

PAUL POTTER.

Si le génie de ce fils & son assiduité au travail n'eussent suppléé à la médiocrité des talens du père, il n'auroit jamais été capable de se distinguer de la foule des Peintres. Les beaux tableaux qui décorent les villes d'Amsterdam &

PAUL POTTER.

de la Haye lui firent faire des études considérables, & il fixa son séjour dans cette dernière ville. A peine commençoit-il à être connu, que le voisinage d'une jeune personne fut fatal à sa liberté; c'étoit la fille d'un Architecte, qui avoit quelque réputation. Il la demanda en mariage, & le père y consentit avec peine, sur ce que Potter ne peignoit que des animaux. Mais le mérite de Paul & l'estime qu'il s'étoit acquise parmi les connoisseurs, le déterminerent à lui accorder sa fille en 1650.

Cet Architecte par l'accès qu'il avoit chez les gens les plus qualifiés, procura de l'emploi à son gendre : l'habileté de Potter, sa bonne conduite, sa politesse, son esprit orné attiroient chez lui les Ministres étrangers; & le Prince Maurice d'Orange venoit souvent le voir travailler : la lecture qu'il avoit cultivée, lui fournissoit des traits d'histoire amusans qui divertissoient ces Seigneurs; quand on le connoissoit à fonds, on ne le pouvoit quitter.

Sa femme qui avoit beaucoup de penchant pour la galanterie, s'accommodoit assez de ce grand monde; il augmentoit le nombre de ses adorateurs. Son mari tout occupé de son métier les voyoit tranquillement, & elle ne se donnoit pas la peine de sauver les apparences. Un jour l'ayant surprise avec un de ses galans dans les momens les plus tendres, il s'avisa, à l'exemple de Vulcain, de les entourer tous deux d'un réseau qui servoit à chasser les mouches de son cheval, & de les garotter avec de fortes cordes, qui se trouverent sous sa main : il les fit voir ainsi barricadés aux autres amans, qui se retirerent furieux, & la femme très-honteuse de sa faute devint plus sage dans la suite : Potter fut même assez indulgent pour lui pardonner.

La Princesse Douairiere Emilie, Comtesse de Solms, lui commanda un tableau pour un dessus de cheminée d'un des plus beaux appartemens de la vieille Cour. Ce tableau représentoit un paysage des plus riants, avec une vache qui pisse. Un Courtisan favori de cette Dame crut qu'il n'étoit pas séant qu'un tel objet fût sans cesse devant les yeux d'une Princesse, & la dissuada de le prendre; ainsi Potter remporta son tableau.

Ce petit contretems rendit ce morceau célébre; les Cu-

rieux se le disputerent à prix d'argent, & il a passé successivement dans les plus beaux cabinets de Flandre : enfin un Auteur (*a*) rapporte qu'il a été vendu deux mille florins, faisant plus de quatre mille livres de France, au sieur Jacob Vanhoek, qui le plaça dans son cabinet vis-à-vis d'un fameux tableau de Gerar-Dou, dont il est parlé dans sa vie. Ce dernier morceau coupé en deux, représente dans la première partie une femme qui donne à teter à son enfant ; dans la seconde est la boutique d'un Chirurgien: Gerard-Dou a peint sur les volets qui ferment ce tableau, un cabinet d'études & une école d'enfans ; Coxis a représenté en grisaille sur l'extérieur les Arts Libéraux.

PAUL POTTER.

(*a*) Houbraken.

En 1652. Potter alla demeurer à Amsterdam à la sollicitation d'un Bourguemestre qui l'aimoit, & qui lui fit faire plusieurs ouvrages. On compte parmi ses tableaux quatre fables ingénieuses dont les animaux sont vivans. Quelques chevaux très-beaux entourent le travail d'un maréchal ; un autre représente un cheval blanc & noir. Ce Peintre étoit regardé comme très-vigilant & très-assidu ; il ne marchoit jamais sans un livret, où il dessinoit tout ce qui pouvoit servir à ses tableaux. L'hyver il gravoit à l'eau forte des desseins faits d'après nature, qu'on recherchoit avec beaucoup d'empressement.

Cette grande assiduité au travail abrégea considérablement ses jours ; il devint étique, & mourut à Amsterdam en 1654. âgé de vingt-neuf ans. Ses tableaux sont les seuls enfans qu'il a laissés ; ils sont devenus extrêmement à la mode, & sa façon de feuiller les arbres un peu négligée & trop verte, suffit pour les faire connoître.

Potter faisoit plutôt des études pour ses tableaux que des desseins terminés. Il se servoit d'un trait de pierre noire avec quelques ombres fines, & des pointillages pour exprimer les parties raboteuses de la peau des animaux : ses ciels, ses arbres, ses lointains sont fort négligés ; mais ses animaux sont bien peints, & touchés avec beaucoup d'esprit.

Il a gravé à l'eau forte quatre Paysages en largeur avec beaucoup d'animaux & de figures, un petit Livre de Taureaux & de Vaches en huit feuilles. Il y a encore trente morceaux représentant différens animaux gravés par Marc de Bie.



LUDOLF BAKHUIZEN.



SI l'on en croit les Hollandois & les Flamans, tous leurs Peintres sont excellens, & leurs tableaux inimitables, ce qu'ils prouvent en les achetant fort cher. Quel prix ne vaut pas un *Van-aalst* pour les oiseaux morts, un *Jean Feyt* pour les vivans, un *Vander Heyden* pour les bâtimens dont on compte toutes les pierres & les briques, un *Vanhuysum* pour les fleurs, sans parler des Mieris, Gerard-Dou, Nestcher, Metzu & autres?

Les Italiens au contraire n'estiment qu'un très-petit nombre de ces Peintres, & seulement ceux qui sont venus étudier dans leur pays.

Ludolf Bakhuyzen peut tenir son rang parmi ces habiles

LUDOLF BAKHUIZEN.

gens. Il nâquit en 1631. dans la ville d'Embden du Cercle de Westphalie qui appartient aux Hollandois. Son père étoit Sécretaire des Etats, & son grand-père avoit été Ministre. on le fit étudier jusqu'à seize ans; ensuite il vint à Amsterdam apprendre le commerce qu'il quitta bientôt pour la Peinture : il dessinoit à cet âge sans avoir jamais appris, des marines & des vaisseaux d'une manière si belle & si nouvelle, qu'il les vendoit jusqu'à cent florins *(a)*. On lui conseilla de prendre la palette. *Everdingen*, bon Paysagiste, lui apprit à employer les couleurs, & Houbraken rapporte *qu'il troqua son premier tableau pour dix florins.*

(a) Le Florin vaut 40 sols.

Le Peintre chez lequel il eut le plus d'accès fut Henri Dubbels, un des anciens de la Communauté des Peintres; cet homme lui devoila les mystères de son Art, & Bakhuyzen en sçut faire son profit. Si-tôt qu'il voyoit le commencement d'une tempête; il saisissoit ce moment, il montoit un Bâtiment qui le conduisoit à la mer, où il observoit & esquissoit au crayon les ciels orageux, les diverses nuances de l'eau agitée, les *Brisants* des vagues contre les rochers, l'écume & la mousse de l'eau.

Le crayon à la main, assis sur le rivage,
D'où Neptune paroît tranquille ou furieux,
Il sçut si bien en dérober l'image,
Qu'en voyant ses tableaux, souvent le Curieux
Croit entendre gronder l'orage,
Dont les effets trompent ses yeux.

De retour chez lui il s'enfermoit dans son attelier, & d'après ses esquisses il couchoit sur la toile les objets dont il avoit été saisi. Ce Peintre rendoit la nature telle qu'il la voyoit, quelquefois même trop servilement. Ses tableaux par le bel accord de leurs parties méritent d'entrer dans tous les Cabinets.

En 1665. les Bourguemestres de la ville d'Amsterdam lui commanderent un grand tableau, où l'on voyoit beaucoup de vaisseaux & de figures. Ils lui en payerent 1300 florins, & en firent présent à Louis XIV. Le Roi de Prusse, l'Electeur de Saxe & le Grand-Duc de Florence, lui demande-

LUDOLF BAKHUIZEN.

rent aussi des tableaux, & plusieurs le voulurent connoître, entr'autres le Czar Pierre I. Ce Prince extrêmement curieux de tout ce qui pouvoit contribuer à la construction des vaisseaux, lui fit peindre & dessiner toutes sortes de Bâtimens.

Bakhuyzen étoit un homme tranquille qui aimoit son métier, & qui sçavoit employer utilement son tems au profit de sa famille. Malgré ses occupations, il enseignoit encore à écrire à plusieurs enfans des principaux Négocians ; il avoit même trouvé des régles & des principes certains pour y réussir promptement. On dit qu'il étoit sensible aux beautés de la Poësie, ce qui le mettoit en liaison avec les plus fameux Poëtes de son tems.

Il exerça jusqu'à la fin de ses jours ses différens talens, malgré la gravelle & la pierre dont il étoit cruellement affligé ; enfin ses maux augmentant, il fut obligé de se disposer à la mort, qui arriva en 1709. à l'âge de 78 ans.

On rapporte de lui deux choses fort singulières, la première, qu'il avoit fait choix lui-même d'un nombre de bouteilles cachetées, pour être présentées, selon l'usage établi à Amsterdam, aux amis qui assisteroient à son convoi funébre. La seconde qu'on trouva après sa mort un petit sac où il y avoit autant de florins qu'il avoit atteint d'années : il les avoit destinés pour ceux qui le porteroient en terre, & qu'il nommoit dans un Mémoire ; c'étoient tous Peintres de ses amis, qu'il exhortoit à dépenser cet argent entr'eux. S'il étoit marié, s'il a eu des enfans, & s'il a formé des élèves, c'est ce qu'on n'a pû découvrir malgré toutes les recherches que l'on a faites.

Ses desseins sont très-estimés en Hollande, & sont devenus très-chers. Rien n'est si fin ni si recherché pour la propreté du lavis, & pour le détail étonnant de toutes les parties d'un Vaisseau ; le bon goût général qui y régne, ne laisse rien à desirer. Pour faire paroître un plus grand clair-obscur, & pour donner du brillant à ses clairs, il a *teinté* presque tous ses desseins.

A l'âge de soixante & onze ans il a gravé à l'eau forte les vûes maritimes de Lye, petit bras de mer dans le Comté d'Hollande.



BARTHELEMI. VANDER HELST.

LA ville d'Harlem a vû naître ce Peintre en 1631. La condition de ses parens, & le nom de son Maître sont inconnus ; on sçait seulement que ses commencemens furent admirables, & qu'on y entrevit l'apparence d'un habile homme. Loin de démentir ces heureux préjugés, il les confirma chaque jour. Barthelemi quoique jeune, sçavoit qu'un bon Peintre doit toujours avoir devant les yeux la postérité. C'est suivant ces principes qu'il travailla à se faire un nom, en peignant le portrait & des sujets historiés qui font preuve de sa capacité. La lecture faisoit son plus grand plaisir ; il y trouvoit l'agréable & l'utile : parlà son esprit devint très-orné & son pinceau fertile.

BARTHELEMI. VANDER-HELST.

On lui proposa de peindre les murs d'un salon ; mais il pensoit comme les (*a*) Anciens, qui regardoient un Peintre comme un bien commun à toute la terre. En effet les Peintres Grecs ne faisoient que des tableaux de chevalet, & ne peignoient point sur un mur qui ne peut être transporté en cas d'incendie. Combien cet usage nous a-t-il fait perdre de belles choses, aulieu que les tableaux de Chevalet se sont ruinés entierement !

(*a*) *Tabulas, nondùm licebat parietes totos pingere.* Plin. Lib. 35. pag. 594. Lud. B. 1668.

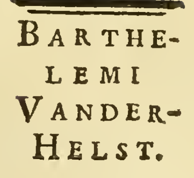
On parle beaucoup d'un tableau que Barthelemi fit en 1648. pour la salle du Conseil de Guerre à Amsterdam : c'est un banquet public entouré des Compagnies Bourgeoises sous les armes. Toutes les figures de ce tableau sont si noblement posées, si hardiment dessinées, les têtes si naturellement coloriées, les étoffes & les habillemens si distincts, qu'on reconnoît aisément les différentes conditions des personnages. Les coupes d'or & d'argent qui ornent les buffets, sont imitées au mieux ; tous les ornemens de la Fête sont de même.

On fait encore cas dans ce pays d'un tableau, où Barthelemi a représenté les portraits des quatre Maîtres (*b*) d'un Cabaret où les honnêtes gens se rassemblent. Il a encore peint en grand les mêmes têtes que l'on voit à Amsterdam sur la cheminée d'un autre Cabaret appellé *Kolveniers Doëlen.* Ces sortes d'endroits convenoient au genre de Peinture de Barthelemi, & son humeur gaie & agréable l'y portoit naturellement. Il rassembloit souvent des amis & des voisins avec leurs femmes, & leur faisoit jouer la Comédie à *l'improviso.* C'étoit à son génie qu'on en devoit les canevas, & il instruisoit chacun de son rôle.

(*b*) Nommé Doelen.

Un jour qu'il étoit dans un enthousiasme charmant, il vit arriver dans la cour du Cabaret une troupe de jeunes gens avec des femmes : il imagina sur le champ de faire le Charlatan ; un tonneau se présenta à lui, son mouchoir fut mis autour de sa tête, & son tabac fut employé à plusieurs petits paquets pour distribuer aux spectateurs. Il se mit aussi-tôt à crier à haute voix : chacun se rangea autour de lui ; & il parla de beaucoup de guérisons prétendues, qu'il accompagna de gestes & de grimaces originales. Tous les petits pacquets furent distribués pour de l'argent, dont il se réjouit

plusieurs



pluſieurs jours. C'eſt ainſi qu'il égayoit ſon métier dans lequel il gagnoit beaucoup & dépenſoit de même.

Au ſurplus Vander-Helſt eſt un bon coloriſte, bon deſſinateur, inventant facilement ; ſes figures, ſes payſages ſont d'un grand goût, & il régne dans tous ſes tableaux une vérité qui étonne. Il étoit ſi diſſipé, qu'il fut très-long-tems ſans vouloir prendre un établiſſement ; ſes amis crurent même qu'il ne ſe marieroit point : cependant il épouſa dans un âge très-avancé une jeune femme, dont il eut un fils qui dans la ſuite devint habile. Ce fut ſon ſeul élève.

Il mourut à en âgé de

A. Botelingh a gravé en grand d'après lui Egbert Maeſz Kortenaër, Amiral d'Hollande.





KAREL DU JARDIN.



N ignore le nom de la Ville où a reçû le jour Karel du Jardin ; on sçait seulement que la Hollande est sa Patrie, & qu'il y est né en 1635. avec le surnom de Barbe de Bouc, sans qu'on puisse rendre raison de ce nom bisarre : les Hollandois lui donnent deux Maîtres, l'un Paul Potter, l'autre (a) Nicolas Berchem : il importe peu lequel des deux l'ait enseigné ; ce sont deux grands Peintres, qui ne pouvoient lui donner que d'excellens principes. L'esprit supérieur de l'écolier sçut distinguer leur belle maniere, & s'en faire une particuliere.

(a) Houbraken.

La fortune ne favorisa pas d'abord du Jardin ; elle n'accompagne pas toujours les talens ; *nescio quomodò bonæ mentis*

Karel du Jardin.

ſoror eſt paupertas, dit Petrone ; la pauvreté eſt la ſœur du mérite. Il crut ne pouvoir mieux faire que de peindre quelquefois le Portrait, ce qui le mit en état de ſatisfaire ſon envie de voyager. Il alla demeurer à Lyon chez une vieille femme qui s'étoit enrichie à loger des Etrangers ; ce fut, à ce qu'on dit, pour s'acquitter de ce qu'il devoit à cette femme, qu'il l'épouſa & l'emmena en Hollande.

Peu de tems après leur arrivée à Amſterdam, le propriétaire de la maiſon qu'il occupoit, curieux de voir l'Italie, lui propoſa de l'accompagner juſqu'au Texel, où le vaiſſeau l'attendoit prêt à faire voile pour Livourne. Cette propoſition lui plut infiniment : il partit en pantoufles ſous prétexte de conduire ſeulement ſon ami ; mais le lendemain il s'embarqua pour Livourne d'où il ſe rendit à Rome.

Lorſqu'ils eurent parcouru cette grande Ville, ſon ami qui avoït envie de viſiter le reſte de l'Italie, y laiſſa du Jardin, lui promettant de le ramener à ſon retour, dans leur commune patrie.

Le tems paroiſſoit trop court à Rome à notre Peintre pour étudier tout ce qu'il croyoit digne de l'être ; il s'attacha d'abord à l'hiſtoire ſainte, & il fit un Crucifix, accompagné de pluſieurs figures dont les expreſſions & les lumières étoient ſurprenantes. Son goût dominant fut cependant les Bambochades ; il repréſentoit des marchés de Rome, des Charlatans, des Bandits qui voloient les paſſans, & attaquoient les voitures publiques. Ses Payſages étoient meublés de bœufs, de moutons, de chévres & de chevaux bien deſſinés & peints moëlleuſement : enfin il a repréſenté partout avec une extrême fidélité la vérité de la nature.

Nous nous peignons dans nos ouvrages.
Sous ſes pinceaux la toile rit :
De folles, mais douces images
Sont l'emblême de ſon eſprit.

Lorſque ſon ami fut arrivé à Rome, il lui propoſa de retourner à Amſterdam, du Jardin lui dit qu'il vouloit encore travailler d'après les grands Maîtres & les Antiqui-

KAREL DU JARDIN.

tés, il le chargea ſeulement de quelques complimens pour ſa femme, & le laiſſa partir.

Ce Peintre tout occupé de ſon travail paſſa ainſi quelques années, & ne revit jamais Amſterdam ni ſon épouſe; il tomba malade à Veniſe chez un Marchand Hollandois qui lui avoit fait faire pluſieurs tableaux. Cette maladie n'eut point de ſuites; & il commençoit à reprendre ſes occupations ordinaires, lorſqu'il mourut d'une indigeſtion en 1678. âgé de quarante-trois ans. Il eut cela de ſingulier, qu'après ſa mort, quoiqu'il fût Proteſtant, on lui mit ſur le corps un habit de Capucin.

Parmi ſes ouvrages, on diſtingue un très-beau tableau qui repréſente un Charlatan en habit de fou entouré d'une foule de ſpectateurs; ce tableau qui eſt préſentement à Paris, eſt peint d'une grande netteté, & le clair-obſcur y eſt des mieux obſervé. On parle encore d'un Crucifiement de Notre Seigneur, avec un grand nombre de figures bien deſſinées & bien coloriées, qui eſt encore à Amſterdam dans la famille Kromhout.

Ses deſſeins ſont ordinairement commencés à la ſanguine, enſuite arrêtés à la plume, & lavés à l'encre de la Chine; rien n'eſt plus moëlleux, ni touché de meilleur goût. Les figures en ſont correctes, & les animaux égalent ceux de Berchem. Le clair-obſcur, quoique clair, eſt la partie ſupérieure de Karel du Jardin, dont la manière, pour peu qu'on ait de pratique, eſt facile à diſtinguer.

Il a gravé à l'eau forte en 1652. un livre de Payſages, composé de cinquante-deux morceaux, tant grands que petits, avec beaucoup de figures & d'animaux; un Payſage d'un vieux Berger conduiſant des moutons, avec un chien ſur le devant.

Jean Viſcher a gravé d'après lui un Livre en hauteur de huit feuilles, où ſont pluſieurs figures de Payſans qui menent des animaux.





CE Peintre prit naissance dans la ville d'Utrecht en 1636. d'une famille ancienne & noble, au rapport d'un Auteur (*a*) Hollandois. Il profita jusqu'à dix-sept ans des instructions de son père Gysbert, qui étoit un assez bon Peintre. Gillis son grand-père peignoit à merveilles des oiseaux vivans, surtout des coqs & des poules accompagnées de jolis Paysages dans le goût de Savery ou de Wincboons. Il fut prié par son fils Gisbert de demander en mariage une jeune personne orpheline dont il étoit fort amoureux. Gillis étoit bel homme, & la Demoiselle le trouva si aimable qu'elle le préféra à son fils: le père eut beau lui représenter que l'âge de ce jeune homme convenoit mieux

MELCHIOR HONDER-KOOTER.

(*a*) Houbraken.

MELCHIOR HONDERKOOTER.

au ſien ; il fut obligé de ſe retirer, & Gyſbert en épouſa une autre. Les tendres ſentimens que cette perſonne lui avoit témoignés, lui revenant ſans ceſſe dans l'eſprit, l'engagerent à l'épouſer, ce qui fit tant de peine à ſon fils, qu'il vint demeurer à Utrecht pour ne pas voir tous les jours l'objet de ſa première paſſion.

Melchior devenu habile, s'abandonna à ſon génie, & travailla tout ſeul après la mort de ſon père, aidé cependant des avis de ſon oncle J. B. Veeninx. Il devint un grand Peintre d'animaux, mettant ſouvent dans des Payſages très-finis des paons & de grands oiſeaux à qui il donnoit la vie.

Le bonheur qu'il eut de s'être fait nombre d'amis, fut troublé par ſon mariage avec une femme, qui lui avoit amené cinq ſœurs auſſi incommodes l'une que l'autre. Ne pouvant pas recevoir chez lui un ami, il étoit obligé de le mener à l'Auberge : ce genre de vie libertine l'engageoit dans des querelles ; il revenoit à la maiſon preſque toujours ivre, & ſouvent eſtropié. Une femme pourſuivie par ſon mari vint un jour ſe réfugier dans la chambre du Cabaret où il étoit ; il prit ſa défenſe contre trois ou quatre hommes qui l'attaquerent, & il en bleſſa un dangereuſement. Comme on le crut le galant de la Dame, qu'il ne connoiſſoit cependant point, il fut mené en priſon avec elle ; & ce ne fut pas ſans peine qu'on obtint ſa liberté.

Le lendemain de ces caravanes il promettoit d'être plus réſervé, & reprenoit ſa palette, pour recommencer à boire dès le même ſoir. C'eſt ainſi que tour à tour à ſes amis & à ſon travail, ce Peintre goûtoit à ſa manière une joie pure & une aimable alternative.

Cette conduite étoit d'autant plus ſingulière, qu'avant ſon mariage il ſe déchaînoit contre l'ivrognerie, & citoit ſouvent à ce propos pluſieurs paſſages de l'Ecriture ſainte : il monta un jour en Chaire dans l'Egliſe de Saint Jean, & y fit un ſi beau diſcours, que ſa famille héſita ſi on le feroit Miniſtre, ou ſi on lui laiſſeroit ſuivre l'art de la Peinture.

Il avoit accoutumé un coq à ſe tenir dans l'attitude qu'il

vouloit; il le mettoit auprès de son Chevalet, & avec sa baguette il lui faisoit lever la tête, & l'entretenoit dans une posture que cet animal conservoit long-tems; quelquefois il l'obligeoit à battre des aîles.

MELCHIOR HONDER-KOOTER.

Il mourut à Utrecht en 1695. âgé de cinquante-neuf ans. On compte parmi ses élèves Willem-Van-Romein. On peut juger de la délicatesse de son pinceau par les ouvrages qu'il nous a laissés. On voit à la Haye chez M. Lormier un beau salon de sa main où les animaux sont vivans, & aussi bien peints que le Paysage; la touche en est si légére, qu'on est obligé de porter la main à leurs plumes pour s'assurer de l'illusion.





JEAN VANDER-HEYDEN.



CE Peintre eſt connu en France depuis quelques années, & pluſieurs tableaux de ſa main, répandus à Paris, mettent à portée de rendre juſtice à ſon habileté. Il nâquit à Gorkum en 1637. Ses parens le mirent d'abord chez un Peintre ſur verre, qu'il abandonna bientôt pour peindre des Bâtimens anciens, des Egliſes, des Temples, & des Maiſons de Campagne : ces Bâtimens accompagnés d'arbres & de lointains, étoient deſſinés d'après nature avec toute la préciſion poſſible. Son intelligence & ſurtout ſa patience ſont incompréhenſibles : pluſieurs Peintres ont terminé leurs tableaux autant que lui ; mais peu ont ſçu joindre le moëlleux au grand fini. Rien ne

JEAN VANDER-HEYDEN.

ne paroît peiné ni servile dans les ouvrages de Vander-Heyden ; la sécheresse, la dureté, *le petit goût* en sont bannis : plus vous les regardez, plus vous en admirez la belle *entente* & le bon goût ; vous êtes même étonné de voir ces belles parties jointes ensemble. Avec ce talent qui lui étoit particulier, & pour ainsi dire unique, vous comptez les pierres ou briques des maisons, la plûpart ternies d'une couleur grise ou verdâtre ; vous y apercevez jusqu'à la liaison de ces briques, & néanmoins le clair-obscur & l'accord du tableau n'en sont point interrompus, & forment au contraire des masses de lumière & d'ombre admirables. La perspective y est même observée dans la diminution des briques à proportion de leur éloignement ; ce trait seul paroît surpasser la science du Peintre.

Vander-Heyden voulant faire usage de quelque argent qu'il avoit amassé, fit bâtir une petite maison à Amsterdam où il faisoit son séjour ordinaire. Quelqu'un fut surpris de la petitesse de sa maison vû les grands Palais dont il ornoit ses tableaux. Il lui répondit plaisament, *Il m'est plus aisé d'arranger des coups de pinceau les uns sur les autres, que des pierres.*

Ce Peintre a peint plusieurs fois la maison de Ville d'Amsterdam, la Bourse, la maison du Poids Public & l'Eglise neuve. Il a fait de même la Bourse de Londres, le Monument ; à Cologne, la vûe nommée le *Mont Calvaire* & les bâtimens qui le joignent. Son incomparable Pinceau a été soutenu par les belles figurines qu'y a peint Adrien Vandenvelde, qui s'employoit assez souvent à orner les ouvrages des autres jusqu'à l'année de sa mort arrivée en 1672.

Les Etats de Hollande qui apprirent que notre Artiste étoit l'inventeur des nouvelles pompes à éteindre les incendies, le prirent à leur service, ce qui interrompit ses travaux Pittoresques, dans le même tems qu'il se trouva privé du secours d'Adrien Vanden Velde. Cette circonstance rend ses tableaux assez rares, quoiqu'il ne laissât pas encore d'en faire quelques-uns à ses heures de loisir. Il mourut à Amsterdam en 1712. âgé de soixante & quinze ans.

Ses desseins extrêmement finis, quoique faits d'après

JEAN VANDER-HEYDEN.

nature, lui étoient d'une très-grande utilité dans ses tableaux, & il s'écartoit rarement de cette belle nature qui l'avoit conduit à les former. Des tableaux ainsi faits participent toujours du vrai & du naturel ; avantage que n'ont point la plûpart des ouvrages des Peintres ordinaires, dont les beautés sont presque toutes idéales, & rarement conformes à celles de la nature qui par le beau choix qu'on en sçait faire ont le droit de nous enchanter.





JEAN PIERRE SLINGELANDT.

A ville de Leiden peut ſe glorifier d'avoir vû naître Pierre Slingelandt en l'année 1640. Il étoit fils de Corneille Pierre Van Slingelandt, qui voulut par les premiers principes du deſſein eſſayer de quelques diſpoſitions que ſon fils paroiſſoit avoir pour cet art. Ces diſpoſitions furent lentes, & ne pronoſtiquerent rien pour lui de favorable. Son goût n'étoit point encore décidé pour la Peinture. Enfin il ſurmonta toutes ces difficultés; ſon génie ſe développa, & il devint très-habile ſous la diſcipline de Gerard-Dou, qu'il ſuivit non-ſeulement dans le choix des ſujets, mais qu'il ſurpaſſa, ſelon un (a) Auteur, dans *la netteté de la Peinture & le grand poli.* On ne lui reprochoit que

(a) Veyerman.

JEAN PIERRE SLINGE-LANDT.

d'être dans ſes figures plus roide que ſon Maître.

Sa lenteur dans ſes ouvrages étoit extrême, puiſqu'il paſſa trois ans à peindre un tableau de la famille Meerman ; & on rapporte dans le pays qu'il fut un mois à finir un rabat de dentelles. Cela rappelle ce qui arriva à des Peintres Flamans, qui ſe trouverent à Veniſe avec le Tintoret. Comme on lui montroit des têtes très-finies qu'ils avoient peintes, il leur demanda combien ils avoient été de tems à les faire : quinze jours, répondirent-ils ; eh bien, dit le Tintoret, je vais vous faire voir ce que les Italiens peignent en une heure. Il prit auſſitôt un pinceau trempé dans du noir, il forma une figure entière, & la rehauſſa de blanc. Vous voyez, leur dit-il, que vous devez bien regretter le tems que vous avez perdu à ne peindre que des têtes.

Ce tems immenſe qu'il falloit à Slingelandt pour peindre un ſeul tableau, lui acquit plus de réputation que de fortune ; quoique les prix qu'il exigeoit de ſes ouvrages fuſſent très-hauts, ils n'étoient point encore proportionnés au tems qu'il y employoit. Au reſte rien n'eſt ſi ſurprenant pour le travail, puiſque dans un petit tableau repréſentant un jeune garçon jouant avec un oiſeau, on peut diſtinguer la fabrique de ſes bas. Dans un autre qui joue du violon, on remarque un tapis de Turquie dont le velouté & la tiſſure de la laine ſont incomparables. On parle encore d'un matelot avec un bonnet de laine dont on pourroit compter tous les fils de la fabrique ; mais on diſtingue parmi ſes plus beaux tableaux une jeune fille tenant une ſouris par la queue, & un chat qui s'élance ſur elle : rien n'eſt au deſſus de ce morceau, qui joint à l'harmonie & au fini, un clair-obſcur précieux, & un coloris qui va de pair avec la nature.

On rapporte une choſe de ce Peintre fort ſingulière. Une veuve qui ſe faiſoit peindre, ennuyée de ſa lenteur & du tems qu'elle avoit employée ſans voir rien d'avancé dans ſon portrait, lui en fit de petits reproches. *Je mettrois bien moins de tems, Madame, à vous aimer*, lui répondit Slingelandt, *qu'à peindre votre portrait ; je trouve tant de graces à rendre, de ſi aimables traits à imiter, que mon pin-*

JEAN PIERRE SLINGELANDT.

ceau se perd dans cette tentative : dans l'autre parti je ne ferois que suivre mon inclination, & pour peu qu'elle fût secondée, je me trouverois l'homme du monde le plus content. La Dame charmée autant que surprise de cette déclaration, n'y fut point insensible : la belle phisionomie de ce Peintre ne lui avoit pas déplu, & elle trouvoit en lui le caractère d'un honnête homme. Elle ne s'expliqua pas davantage ; elle laissa finir le portrait, & lui dit dans la dernière séance : voudriez-vous agréer l'original pour le payement de la copie. Il n'eut garde de refuser des offres si agréables : le mariage se fit quelque tems après, & les biens de cette Dame le mirent beaucoup plus à son aise ; quel bonheur pour elle de pouvoir rendre au mérite ce que la fortune lui refuse !

Les ouvrages de ce Peintre sont si renommés pour le *beau fini & le précieux de la touche*, qu'on les prend souvent pour être de la main de Geradr-Dou, & même de Mieris, dont les Flamans sont si éloignés pour la perfection où ces deux Maîtres ont porté leur art.

Slingelandt peut fort bien *figurer* avec les hommes immortels de sa profession : sa capacité en Peinture, la régularité de sa vie, un pinceau qui n'a jamais rien produit qui pût blesser les bonnes mœurs, lui ont acquis une réputation à l'abri de toute critique.

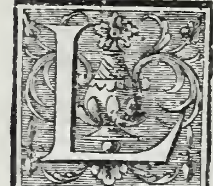
Il mourut en 1691. âgé de cinquante & un ans, sans qu'on ait pû sçavoir le lieu de sa sépulture : on ignore également quels sont ses élèves ; on ne connoît aucun de ses desseins, ni rien de gravé d'après lui.

La belle collection du Palais Royal offre un beau tableau de ce Maître ; c'est un enfant avec un oiseau de la dernière beauté.





JACOB RUISDAAL.


A ville de Harlem compte parmi ſes Citoyens Jacob Ruiſdaal né vers l'an 1640. quoiqu'il fît ſa réſidence à Amſterdam. Son père qui étoit Ebeniſte lui avoit fait apprendre la langue Latine ; il lui fit enſuite étudier la Médecine & la Chirurgie, arts qui ont peu de rapport à la Peinture. L'inclination que la nature lui avoit donnée pour ce bel art, perça à travers toutes ſes occupations : appliqué ſans ceſſe à deſſiner ce qui ſe préſentoit à ſes yeux, il jouiſſoit de la ſatisfaction de voir ſes deſſeins approuvés par les connoiſſeurs. Houbraken rapporte qu'avant que d'être Peintre, il avoit fait des opérations de Chirurgie qui l'avoient mis en crédit ; il s'en acquit dans la ſuite un bien

JACOB RUISDAAL.

plus grand par ſes beaux Payſages. On y voyoit des marines, des chûtes d'eau, une mer orageuſe ſe briſer contre des rochers : la nature ne faiſoit pas, pour ainſi dire, plus d'effet que ſes tableaux. Les Auteurs ont remarqué à cette occaſion que ſon nom, qui veut dire eau écumante, convenoit aſſez au genre de Peinture qu'il avoit embraſſé.

On ne nomme point l'Ecole, ni le Maître qui l'ont formé ; la nature peut bien lui en avoir tenu lieu : ſon coloris & ſa touche ſçavante le feroient aſſez croire. Ses arbres, ſes terraſſes, ſes ciels ne laiſſoient rien à déſirer. Comme il ne réuſſiſſoit pas ſi bien aux figures, Oſtade, Vanvelde & Wouwerman lui prêtoient leur ſecours. Il n'a pas été le ſeul des Peintres Flamans qui ait agi de cette manière. On doit même leur ſçavoir quelque gré de cette ſage précaution, quand ils ſe rendent aſſez de juſtice pour connoître qu'ils ſont médiocres dans cette partie de la Peinture.

Lorſque deux bons Maîtres s'entendent aſſez pour que l'accord & l'union de leurs couleurs ſoient parfaits, le tableau en devient ſouvent plus précieux & plus cher. C'eſt ainſi qu'en ont agi preſque tous les grands Peintres, Rubens faiſoit faire les Payſages de ſes tableaux par Vanuden, Wildens, & les animaux par Snyders ; Jordaans mettoit de grandes figures dans les ouvrages de ce dernier Peintre. Van-Tulden, Oſtade, Vandevelde, Jean Miel, Teniers, Vouwerman, Breugel ornoient d'aimables figurines les ouvrages de Rothenamer, Salviouche, Peter Neefs, Steinuyck, Wynans, Ruiſdaal, &c. Les Paul Bril en Italie ſont de même embellis par les belles figures d'Annibal Carrache : le Pouſſin en a fait dans les tableaux du Guaſpre ; Philippe Lauri & le Courtois ont embelli les Payſages de Claude le Lorrain, & leurs habiles pinceaux ont ſi bien pris le ton & la couleur des ſites de ce grand homme, qu'il ſemble que tout ſoit ſorti d'une même palette, & ait été conduit par le même génie.

Pour en revenir à Ruiſdaal, quelques ouvrages qui lui avoient réuſſi faciliterent ſon voyage d'Italie. Lorſqu'il fut arrivé à Rome, Nicolas Berchem fut le premier ami qu'il rencontra, c'étoit une amitié ancienne & fondée ſur le vrai mérite.

JACOB RUISDAAL.

Leurs promenades fréquentes aux environs de Rome leur procuroient les occasions de travailler ensemble d'après nature. Un jour un Cardinal qui alloit en Villegiature (*a*) les apperçut dans cette occupation, & les appella tous deux pour voir ce qu'ils faisoient. L'Eminence en fut frappée, les encouragea à continuer, & leur promit sa protection en les invitant de le venir voir à Rome.

(*a*) Villégiature est proprement le tems des vacances, où le mauvais air de la Campágne de Rome étant dissipé par les pluies, permet aux habitans de cette grande Ville de voyager.

Nos Peintres se remirent à dessiner, & ils continuerent plusieurs jours; mais le dernier fut malheureux par la rencontre de plusieurs voleurs qui leur ôterent jusqu'à leurs habits. Ils retournerent en chemise à Rome jusqu'au Palais du Cardinal qui les avoit vû dessiner, & qui étoit heureusement de retour en cette Ville. L'Eminence compatit à leur état, leur fit donner des habits, & les employa dans la suite à plusieurs grands ouvrages de son Palais.

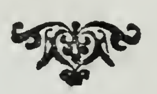
Après quelques années de séjour à Rome Ruisdaal revint à Harlem où il mourut jeune en 1681. n'ayant que quarante & un ans. Il garda le célibat pour être plus en état de soulager son père.

Ses ouvrages & ses desseins ont toujours été fort recherchés; on y remarque un beau choix dans les sujets, de belles fabriques, une propreté de pinceau admirable, & un grand ton de couleur.

SALOMON RUISDAAL.

Son frére s'appelloit Salomon, & peignoit aussi le Paysage. Il avoit le secret d'une composition qui imitoit parfaitement le marbre dans la dureté, la pesanteur, le poli, & même le froid. Cet Artiste mourut à Harlem en 1670.

Boteling a gravé plusieurs morceaux d'après Jacob Ruisdaal, entr'autres six petites vûes des environs d'Amsterdam; il a fait aussi deux vûes de Cimetières proche cette Ville. Le sieur le Bas a gravé un Paysage & la vûe du Village de Scheveling d'après deux tableaux de Jacob.





EGLON VANDERNEER.

EGLON Vanderneer prit naiſſance en 1643. à Amſterdam : ſon père Arnould Vanderneer Peintre Payſagiſte connu par des *clairs de lune* extrêmement eſtimés, fit naître le même goût à ſon fils; mais il s'étoit décidé pour la figure qu'il alla étudier à l'âge de douze ans chez Jacob Vanloo. S'étant perfectionné dans le même talent, il vint en France à l'âge de vingt ans, & fut reçu Peintre du Comte de Donha Gouverneur d'Orange chez lequel il demeura trois ou quatre ans. Il fut obligé enſuite de retourner en Hollande, & il ſe maria peu de tems après à Roterdam à la fille d'un Sécretaire de la Cour de Juſtice, dont il reçut une dot conſidérable qu'il

EGLON VANDER-NEER.

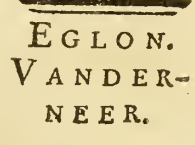
dépenſa en partie à plaider. Il eut de ce mariage ſeize enfans ; dont deux exercerent la Peinture.

Eglon devenu veuf pluſieurs années après, ſe remaria à la fille d'un Peintre, laquelle faiſoit le portrait en miniature. Elle mourut à Bruxelles après avoir augmenté ſa famille de neuf enfans. Il s'adonnoit alors à peindre des Payſages avec des plantes, qu'il copioit d'après nature dans un jardin champêtre contigu à ſa maiſon, où il en trouvoit un très-grand nombre. Il avoit fait faire à ce ſujet une petite caiſſe roulante qu'il pouſſoit dans les endroits où il vouloit peindre, & qu'il rempliſſoit de tout ce qui étoit néceſſaire à ſon art. Quelquefois il repréſentoit des ſujets d'hiſtoire, & on a vû de lui à Amſterdam un grand tableau de Cérès cherchant ſa fille Proſerpine, où l'on admiroit plus les chardons, les plantes & les troncs d'arbres entourés de lierre, que les figures qui compoſoient ſon tableau.

Enfin ennuïé d'être veuf depuis cinq ans, il vint ſe marier pour la troiſiéme fois à Duſſeldorp en 1697. à la fille du Peintre de Jean-Guillaume Electeur Palatin. Il y avoit onze ans qu'elle étoit veuve quand elle épouſa Eglon, qui mourut ſix ans après en cette Ville en 1703. à l'âge de ſoixante ans.

Sa veuve occupée à peindre en miniature, reſta au ſervice de la Cour juſqu'à la fin des jours de l'Electeur qui lui faiſoit une penſion. Eglon s'étoit rendu agréable à ce Prince par ſon talent, & par un eſprit enjoué qui plaiſoit à tout le monde. Il peignoit le portrait en grand & en petit ; & celui du Prince de Neubourg qu'il fit pour le Roi d'Eſpagne fut trouvé ſi beau, que Sa Majeſté lui donna le titre de ſon Peintre ; mais il n'a jamais été en Eſpagne, comme l'avance Campo (*a*) Veyerman. Il avoit toujours été occupé à la Cour de l'Electeur Palatin à faire des portraits & de petits Payſages extrêmement finis, d'une touche auſſi ferme que s'il n'avoit eu que quarante ans. Souvent il repréſentoit des aſſemblées de perſonnes habillées à la moderne dans le goût de Terburg, des converſations galantes, des ſujets de Payſages où l'on voit des femmes nues, enfin de ces aimables tableaux ſi recherchés des Amateurs.

(*a*) Pag. 8. Tom. III.



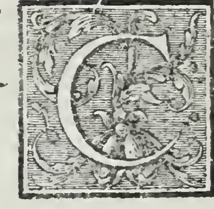
Occupé ſans ceſſe à eſſayer des couleurs fixes, & qui ne changeaſſent point, il dit un jour au Chevalier Vanderwerff dans le tems qu'il étoit ſon élève, *ne cherchez pas davantage la qualité des couleurs; en voilà ſuffiſamment de bonnes, apprenez ſeulement l'art de les employer.*

Le Chevalier Vanderwerff eſt le ſeul élève connu de ce Peintre. Ses deſſeins, & les gravûres d'après ſes tableaux, ne ſe ſont point manifeſtés juſqu'à préſent.





PIERRE VANDER-HULST.



CE Peintre, qu'il ne faut pas confondre avec Jacob Vander-Ulft, qui étoit Bourguemestre de Dorth & Peintre d'Histoire, nâquit dans la même Ville que lui en 1652. Il travailla longtems chez les meilleurs Peintres du Pays; en cela ses parens seconderent son zèle, & donnerent l'essor à un génie qui n'étoit pas commun. Ses premières années d'études s'étant écoulées avec succès, Vander-Hulst n'en eut que plus d'envie de voir l'Italie.

Ce voyage est plus en usage parmi les Peintres Hollandois & Flamans que parmi (*a*) les François; les premiers se persuadent qu'il est nécessaire à leur avancement. S'ils avoient chez eux des Peintres qui traitassent l'héroïque, leur pensée

(*a*) Le Sueur, la Hire, Jouvenet, Santerre, Rigaud, de Troy le pere, Hallé le pere, Coypel l'oncle, & Largilliere n'ont jamais été en Italie.

PIERRE VANDER-HULST.

ſeroit juſte; mais comme il y en a peu qui s'appliquent à l'hiſtoire, & qu'ils ne peignent la plûpart que des Bambochades, des Carameſſes, des fleurs, des fruits, des payſages & des animaux, genres de Peinture que les Italiens ſuivent peu, ce voyage ne leur eſt peut-être pas auſſi néceſſaire qu'ils le penſent. Ils ont cependant à Rome une societé où ils n'admettent que les Peintres de leur Pays. Leurs aſſemblées ſe tiennent ordinairement dans un cabaret près le *monte Teſtacio*. Rien n'eſt ſi ſingulier que leurs cérémonies, leur Réception; tout y ſuit les loix de Bacchus: on s'y traveſtit en (*a*) Sylvains, en Druides, enveloppés dans des couvertures de lit, & l'on fait ſubir au poſtulant des loix un peu rudes; on y joint même des poſtures très-indécentes: chacun a ſon ſobriquet, celui de Vander-Hulſt fut le Soleil ou Tourneſol, parce qu'il mettoit ſouvent dans ſes tableaux cette fleur qu'on ne trouve point dans ceux des autres Fleuriſtes. Ce fut le genre de Peinture que cet Artiſte a toujours ſuivi. Ces belles fleurs ne le cédoient en rien à tout ce qui avoit été fait juſques à lui. Il cherchoit à embellir ſes tableaux de tout ce qui pouvoit leur convenir. Il les meubloit de plantes, de ſerpents, de léſards, & d'inſectes qu'il peignoit en perfection.

(*a*) On a gravé quatre eſtampes de ces Cérémonies.

Tant de différens talens, loin de procurer les aiſances de la vie à Vander-Hulſt, le réduiſoient à travailler ſur un pied très-modique pour les Brocanteurs, qui le faiſoient paſſer pour un étranger. Enfin un amateur voulut connoître l'Auteur de ces tableaux, & l'occupa pendant une année avec des avantages conſidérables. Ses ouvrages paſſerent dans les pays étrangers, & le même Curieux lui tenoit compte du bénéfice de la vente qu'on en avoit faite.

Son nom qui s'accrut infiniment, lui mérita l'eſtime d'un Bourguemeſtre, qui pour encourager les Artiſtes, propoſa un concours de ſix Peintres, & promit, outre le prix convenu pour leurs tableaux, une récompenſe d'un diamant de trois cens florins à celui qui ſeroit victorieux. Vander-Hulſt fut de ce nombre; & quoiqu'il eût de grands concurrens, tels que *du Jardin*, *Slingelandt*, *Potter*, *Vander-*

PIERRE VANDERHULST.

heyden, Veenninx, il remporta ſune victoire complette, qu'il ne dut qu'à ſon rare mérite.

Il s'adonna enſuite au portrait, avec moins de ſuccès qu'aux fleurs & au payſage. Il eſt très-rare de primer dans tous les genres. De grands génies ont voulu les eſſayer; peu y ont réuſſi.

On ne ſçait point s'il a été marié, s'il a eu des enfans, & s'il a formé des diſciples : on ignore même l'année de ſa mort.

Ses deſſeins ſont auſſi recherchés que ſes tableaux.





PERSONNE avant ce Peintre n'avoit rendu aussi parfaitement & aussi moëlleusement la finesse des fleurs, le velouté & la fraîcheur des fruits. Moins sec que Breugel de velours, & que (*a*) Mignon, plus tendre & plus naturel que *Mario di Fiori*, André *Belvedere*, Michel de *Campidoglio*, & Daniel Zegers, plus moëlleux que Jean David de Heem, plus vigoureux de couleurs que Baptiste Monoyer, Vanhuysum par la supériorité de sa touche, la délicatesse de son pinceau, ses détails étonnans, son précieux fini, & par un je ne sçai quoi difficile à exprimer, a deviné tous les ressorts de la nature. Il a fait voir qu'on pouvoit encore aller plus loin que ses prédécesseurs

JEAN VAN-HUYSUM.

(*a*) En Hollandois on écrit Minjon.

JEAN VAN-HUYSUM.

dans la manière de rendre ces belles productions de la terre; Ces Peintres, il faut l'avouer, se sont tous fait admirer des Amateurs; mais il étoit réservé à notre Artiste de les surprendre.

Jean Vanhuysum nâquit à Amsterdam en 1682. Son père Juste qui commerçoit des tableaux, peignoit assez médiocrement en tous les genres. Il fit d'abord peindre à son fils des paravents, des figures, des vases sur du bois, des paysages & quelques fleurs. Ce fils parvenu à l'âge de raison sentit que de vouloir s'exercer en tous les genres, étoit le vrai moyen de n'exceller en aucun; ainsi il se borna aux fleurs, aux fruits & au Paysage.

Notre Artiste quitta en ce tems-là l'école de son pere, se mit à son particulier, & épousa Elisabeth Taken vers l'année 1705. Il suivit pour le paysage le goût de (a) Piémont, & donna dans un ton jaunâtre qui n'étoit nullement agréable; il en prit un dans la suite plus clair, mais trop blanchâtre pour plaire aux Amateurs. Enfin ses Paysages ornés de jolies figures, étoient peints d'une manière tendre & légére, ses ciels frais, ses arbres bien feuillés & distingués suivant leurs différentes espéces.

(a) est un Peintre moderne estimé en Hollande pour le Paysage.

Les fleurs, les fruits où il réussissoit beaucoup mieux qu'au paysage, exercerent ensuite son pinceau, & plûrent à un Anglois qui les mit en réputation dans son pays, où ils furent depuis fort recherchés & vendus un très-haut prix.

Ce jeune Artiste animé par ses succès ne se contentoit pas dans ses études d'imiter parfaitement la nature; il vouloit encore transmettre sur sa toile tous ses secrets dans les demi-teintes, les glacis, & l'accord parfait qu'elle sçait répandre dans tout ce qu'elle nous offre. Il n'eut point d'autre but que d'effacer du Temple de Mémoire tous ceux qui l'avoient devancé dans la même carriere: projet aussi noble qu'audacieux, & qu'il a suivi dans le plus haut dégré. On remarque en effet dans ses fruits jusqu'à un certain transparent, & de ces passages de couleurs si difficiles à imiter; la rosée du matin est même peinte sur ses fleurs. Combien de fois a-t-on vû Vanhuysum épier jusqu'aux moindres mouvemens des insectes pour les mieux représenter sur sa toile!

JEAN VAN-HUYSUM.

Le papillon qui vole autour de ſes tableaux,
Y dérobe un baiſer à l'œillet, à la roſe ;
L'Abeille qui ſur eux ſi long-tems ſe repoſe,
Y ſoupçonne le miel, objet de ſes travaux.

Dans la ſaiſon des fleurs & des fruits il alloit les deſſiner dans ſon jardin, & les ſieurs Galet & Voorhlem lui envoyoient les plus belles productions qu'ils pouvoient trouver en ce genre : quand elles étoient paſſées, il conſultoit les études qu'il avoit jettées ſur la toile & ſur le papier, & l'on a trouvé après ſa mort beaucoup de ces croquis qui ont été vendus aſſez cher.

Vanhuyſum étoit ſi jaloux de ſon art, qu'il ne permettoit pas même à ſes fréres de le voir travailler, & qu'il ne vouloit pas faire d'éléves.

Un de ſes amis, nommé Haverman, parvint cependant à l'engager de montrer à ſa fille qui avoit beaucoup de diſpoſition pour la Peinture. Ses progrès l'étonnerent au point d'en devenir jaloux ; il cherchoit même à l'éloigner, lorſque par une faute capitale, elle ternit la réputation qu'elle commençoit à acquérir, ce qui l'obligea de ſortir du Pays, & de ſe retirer en France.

Des Amateurs François qui voyageoient en Hollande en 1743. ne connoiſſant Vanhuyſum que de réputation, furent curieux de le voir ; il les reçut parfaitement bien, & leur montra par diſtinction le tableau qu'il peignoit. Le plus qualifié voulant lui marquer combien il eſtimoit ſes ouvrages, lui baiſa la main ; l'autre ſe contenta de baiſer ſes pinceaux.

Enfin, ſa réputation s'accrut à un tel point, que tous les Amateurs s'empreſſerent d'avoir de ſes tableaux ; il les mit dans la ſuite à un prix ſi haut, qu'il n'y avoit que les (*a*) Princes, les grands Seigneurs, ou les (*b*) particuliers les plus riches qui fuſſent en état d'en acquérir.

Vanhuyſum commença alors à avoir des égaremens d'eſprit qu'on attribue à une converſation qu'il eut chez un Curieux, nommé Tonnemans, où pluſieurs Peintres envieux de ſon mérite, le raillerent ſur la coquéterie de ſa femme, qui n'étoit cependant ni jeune ni jolie. Le peu d'éducation que lui avoit donné ſon père, le rendoit d'une humeur peu

(*a*) Le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, le Roi de Pruſſe, le Prince d'Orange, dernier Stathouder, l'Electeur Palatin, le prince Guillaume de Heſſe, le Duc de Meckenlemburg.

(*b*) Le Bourguemeſtre Dentz, les ſieurs Braam-Camp, Scholten, Lormier, le Comte de Morville, les Chevaliers Walpole & Page.

JEAN VAN-HUYSUM.

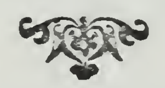
endurante. Il se mit dans une grande colere, & injuria jusqu'au maître du logis, qui le chassa honteusement de sa maison. Cette avanture qui lui revenoit sans cesse dans l'esprit, la mauvaise humeur de sa femme, la débauche de son fils qu'il fut obligé d'envoyer aux Indes, joint à ce qu'il s'adonna au vin, le rendirent mélancolique & jaloux : cette frénésie duroit souvent plusieurs jours, sans néanmoins que son travail s'en ressentît. En effet ses derniers tableaux sont aussi estimés que ceux qu'il a faits dans sa plus grande force, & il est le premier Peintre de fleurs, qui ait imaginé de les représenter sur des fonds clairs, ce qui est plus difficile que de les peindre sur des fonds bruns.

L'année suivante la nature s'affoiblit en lui, & à mesure que ses forces diminuoient son esprit devenoit plus tranquille ; quelques mois même avant sa mort il recouvra entiérement sa raison. Il mourut à Amsterdam le 8. Février 1749. âgé de soixante & sept ans, laissant une veuve & trois enfans.

Il est surprenant qu'ayant reçu de chaque tableau jusqu'à 1000 & 1400 florins, sa succession ait été si peu considérable, ce qu'on ne peut attribuer qu'à sa mauvaise conduite & au peu d'économie de sa femme.

Les desseins de Vanhuysum faits en couleur à l'eau, à l'encre de la Chine, ou à la plume, sont très-finis & fort recherchés. On en a vendu quatre à Amsterdam 1032 florins, qui font 2064 livres de France.

Il n'a jamais eu d'autre élève que cette fille, dont il a été parlé ci-dessus, & son frére Michel qui jouit d'une réputation bien établie. Ses deux autres fréres se sont distingués dans leur art. Celui qu'on appelloit Justus peignoit des batailles, & est mort à vingt-deux ans. L'autre nommé Jacques, a fini ses jours en Angleterre en 1740. & copioit les tableaux de Jean Vanhuysum à tromper les plus habiles connoisseurs ; on lui donnoit jusqu'à six cens livres de chaque copie.



FLAMANS.





UELQUE foi que l'on ajoûte aux belles descriptions que (*a*) Pline nous a données des anciennes Peintures des Grecs, on ne peut guere s'empêcher de croire que ce bel art étoit au berceau avant l'invention de la Peinture à l'huile : cette heureuse découverte ne peut être contestée à la Flandre.

FRANC-FLORIS.

(*a*) Hist. N. L. XXXV.

Hubert Van-Eyck, Peintre né sur la Meuse en 1366. avoit une sœur & un frére qui s'exerçoient dans le même art. Ce frére Jean Van-Eyck, surnommé depuis Jean de Bruges, s'appliquoit quelquefois à la Chymie, & découvrit après plusieurs essais, que les couleurs mêlées avec de l'huile se soutenoient plus long-tems que celles à

FRANC-FLORIS.

détrempe, & qu'outre cela elles se nétoyoient mieux.

Ce fut vers l'an 1410. qu'Antoine de Messine voyant un tableau que ce Jean de Bruges avoit envoyé à Alphonse, le premier Roi de Naples, partit pour l'aller joindre. Jean de Bruges lui communiqua son secret en 1430. dont Antoine sçut profiter dans l'établissement qu'il projettoit de faire à Venise. Il y peignit plusieurs ouvrages, & y eut un nombre d'élèves qui étendirent les découvertes de leur Maître, tels que Théodore d'Harlem & Quintin Messis, ou le Maréchal d'Anvers. Jean de Maubeuge, Pierre de Couk, Jean Mostaert d'Harlem, Roger Vanderweyde de Bruxelles, Jean de Mayo, Jean Schorel maître d'Heemskeerk, se distinguerent ensuite, ainsi que plusieurs autres; mais personne ne fit paroître tant de grandeur dans ses ouvrages que Franc-Floris.

Le mérite de cet Artiste, ses grandes compositions, la célébrité de son école lui mériterent le surnom de *Raphaël* de la Flandre. La ville d'Anvers se glorifie de sa naissance en 1520. & son nom de famille est *de Vriendt*. Son père Corneille assez bon Sculpteur eut quatre fils appliqués aux arts, dont celui-ci s'attacha jusqu'à vingt ans à ciseler des figures sur des plaques de cuivre pour des tombeaux. Son génie l'éleva bientôt vers l'art de la Peinture, & il alla étudier à Liege chez Lambert Lombart fameux Peintre de ce tems: après avoir étonné son maître par ses progrès, il le surpassa. Quelques années données à l'étude, un peu d'ambition, d'heureux succès lui firent établir une école à Anvers où il fixa son séjour.

Son Maître piqué de jalousie & attiré par sa réputation, vint l'y trouver. Pendant que Floris étoit à table avec ses amis, Lambert monta à son attelier, où devant ses élèves, en considérant ses tableaux, il s'écria que dès la plus tendre jeunesse il avoit toujours connu Floris pour un insigne voleur. Les élèves entendant ainsi parler de leur Maître, voulurent le maltraiter; mais il leur dit que Floris étant son disciple, il pouvoit avec raison l'appeller voleur, puisqu'il lui avoit dérobé toute sa science. Lombart les calma par ces paroles, rejoignit ensuite la compagnie où étoit Floris, & l'amusa beaucoup par le récit de ce qui venoit de lui arriver.

Floris jouissoit alors d'une réputation supérieure à celle

FRANC-FLORIS.

de tous ses concurrens ; il aimoit tout ce qui est du ressort de l'esprit & du goût, & se voyant sans aucune espérance de se satisfaire à cet égard dans sa patrie, il crut l'entrevoir dans le voyage d'Italie. Les Antiques, les figures nues du jugement de Michel Ange, furent en ce Pays les objets de ses recherches, & acheverent de le perfectionner ; les Italiens ne purent même refuser à ses talens l'estime qu'ils méritoient.

De retour dans les Pays-Bas, accueilli des Monarques & des Princes, sa réputation n'eut plus de pas à faire. Son aimable caractère, sa conversation aisée & spirituelle, ses talens pour la Poësie, ses connoissances dans la Philosophie, l'histoire Sacrée & Profane, le faisoient rechercher ; on s'empressoit à le connoître, à l'employer, & il devint riche en peu de tems. Ce fut alors que l'opulence & le commerce des grands Seigneurs lui firent négliger son pinceau : il tenoit long-tems table ; c'en fut assez pour lui acquérir le nom de grand Bûveur. Un Auteur (*a*) rapporte que six Bruxellois accoûtumés à bien boire, vinrent exprès à Anvers pour le défier. Il ne s'en étonna point, accepta le défi, & en mit cinq hors de combat ; le sixiéme qui lui tint tête encore quelques momens, s'avoua enfin vaincu. Floris aussi-tôt se levant de table passa dans la Cour du Cabaret où ses élèves lui tenoient un cheval prêt ; il vuida d'une haleine un broc de vin, puis sauta sur son cheval, & pour signaler cette grande victoire, le *manégea*, & le galopa jusqu'à son logis. Il n'appartient qu'aux grands (*b*) hommes d'avoir de grands defauts.

(*a*) Vanmander.

(*b*) La Rochefoucaut.

Le Prince d'Orange, les Comtes d'Egmont & de Horn, qui dînoient familiérement avec lui, vinrent lui en faire des complimens. La manière dont sa femme *Clara Floris* les recevoit, ainsi que ses autres amis, l'obligea de ne les plus traiter chez lui. Elle lui persuada ensuite d'acheter un emplacement pour une plus grande maison que celle qu'il occupoit ; il y employa cinq mille florins qu'il avoit sur la Banque, qui ne suffirent pas, & il emprunta considérablement. Son frére Corneille qui fut l'Architecte de cette maison, représenta sur la façade la Muse de la Peinture & les autres arts libéraux.

FRANC-FLORIS.

On reçut Floris avec distinction en 1539. dans la Compagnie des Peintres d'Anvers ; sa manière de peindre étoit si belle & si prompte qu'elle tenoit du prodige. Lorsque l'Empereur Charles V. Roi d'Espagne fit son entrée à Anvers, on donna à Floris la direction des arcs de triomphe, & il commençoit & finissoit tous les jours sept grandes figures, auxquelles il n'employoit que sept heures de tems. A l'arrivée de Philippe II. dans la même Ville il peignit en un jour sur une très-grande toile, la Victoire suivie de plusieurs captifs enchaînés, avec des trophées d'armes antiques. L'élégance, l'harmonie, ne souffroient point de la rapidité de son pinceau, & il embellissoit ses tableaux de morceaux d'Antiquité qu'il avoit dessinés en Italie. Sa manière forte & vigoureuse, ses draperies bien jettées laissoient paroître à propos les belles proportions du nu. Quoique ses tableaux parussent de loin faire leur effet, ils ne perdoient rien à être vûs de près ; on y appercevoit la légéreté & la facilité avec lesquelles ils étoient peints : la touche spirituelle & légére des cheveux, l'art d'arrondir ses figures & tous les objets de ses tableaux lui étoient réservés ; on l'accusoit quelquefois de sécheresse, & d'être un peu trop clair dans ses carnations.

Le plaisir d'être avec ses amis faisoit tout son amusement : souvent revenant le soir chez lui la tête échauffée par le vin, il prenoit sa palette, & donnoit des touches si hardies & si relevées, que le lendemain étant de sang froid, il en étoit lui même étonné. A la fin ce genre de vie commença à le lasser, & il se plaignoit quelquefois du tems qu'il avoit perdu, & de l'état misérable où il étoit réduit après avoir joui de plus de mille florins de rente sans ses profits journaliers. *Mon exemple*, disoit-il à ses enfans & à ses élèves, *n'est pas bon à suivre ; il vous apprendra à être plus sages & plus diligens.* Sur la fin de ses jours il devint en effet plus assidu au travail, desorte qu'il eût pû réparer ses malheurs, si l'habitude d'être avec ses amis ne l'eût fait retomber dans ses premiers déréglemens : il ne travailloit que sept heures par jour ; le reste de la journée étoit employé à se réjouir, sans avoir jamais été sujet à la passion du jeu. Enfin quelques revers qu'il essuyât de la fortune, il ne perdit jamais rien des agrémens de son esprit.

Les Muſes, Bacchus, la Peinture,
Tour à tour combloient ſes deſirs :
On peut ſe livrer aux plaiſirs,
Quand d'une main rapide & ſûre,
On ſçait, ainſi que lui retracer la nature.

Il mourut à Anvers âgé de cinquante ans laiſſant deux fils, dont un nommé Baptiſte fut tué peu de tems après à Bruxelles dans une émotion populaire. L'autre reſta à Rome, & peignoit de petits tableaux.

Parmi le grand nombre de ſes élèves qu'on fait monter à plus de cent vingt, on diſtingue les trois fréres Franken, Jerôme, François & Ambroiſe, François Pourbus, Criſpian, Antoine Blocklandt, Benjamin Sarameling de Gand, Criſpin Vanden-Broecke, Lucas de Heere, & autres.

Ses deſſeins ſont très-ſpirituels & très-finis : la plûpart ſont au crayon de ſanguine ; mais il employoit quelquefois la plume, & ne formoit dans les ombres que de ſimples traits. On voit pluſieurs contr'épreuves de ceux qui ſont au crayon. On y remarque beaucoup de légéreté ; mais il faudroit en avoir vû un plus grand nombre que ceux que l'on poſſéde à Paris pour en pouvoir déterminer le caractère.

Les ouvrages de Franc-Floris à Anvers ſe voient dans l'Egliſe de Notre-Dame, qui eſt la Métropole, à la Chapelle de la Communauté des Fourbiſſeurs ; c'eſt le combat de S. Michel contre Lucifer, dont on voit la chûte & celle des Anges rébelles, compoſition qui étonne pour la ſingularité de la penſée & la correction du deſſein. Il a peint ſur les volets l'ancien Syndic de cette Communauté avec une grande épée à la main. Au Maître Autel de la même Egliſe on voit une Aſſomption de la Vierge, qui n'eſt pas moins eſtimée que le S. Michel ; il y a encore une Nativité de Notre-Seigneur dans une autre Chapelle.

A Bruxelles, dans l'Egliſe du Sablon, Floris a peint un jugement dernier auſſi beau qu'il eſt effrayant ; ce tableau eſt conſidérablement grand, & ſe ferme à volets.

A Gand dans l'Egliſe de S. Jean on voit dans la Chapelle de S. Bavon quatre ſujets de la vie de Saint Luc : lorſqu'il écrit ſon Evangile dicté par la Vierge ; ſa prédication à un

FRANC-FLORIS.

peuple nombreux, où il y a ſurtout des femmes admirables, le même Saint peignant la Vierge avec l'enfant Jeſus. Le quatriéme repréſente ſa priſon, & enſuite quand il eſt attaché à un olivier ſauvage. Sur les volets en dehors Floris a peint une Vierge aſſiſe tenant l'enfant Jeſus ſur ſes genoux avec un Ange & un rayon de lumière. La figure & le portrait de l'Abbé (*a*) Luc habillé pontificalement eſt ſuivie d'un chien de chaſſe ſi bien peint quau rapport d'un (*b*) Auteur, lorſque l'on envoya vernir le tableau chez un Peintre, les chiens aboyoient, & le venoient flairer. Saint Macaire eſt ſur le troiſiéme volet, & quelques autres Saints ſur le quatriéme côté.

(*a*) Cet Abbé avoit dédié cette Chapelle à Saint Luc, parce que c'étoit ſon patron.

(*b*) Karles Van-mander.

On voit dans la ville de Leide ſur le *Marckgraven* les travaux d'Hercule dans la ſalle qui porte ce nom, & dans celle des arts libéraux ce qui y a rapport; tout y eſt peint & repréſenté d'une grande manière.

Ses derniers ouvrages envoyés en Eſpagne ſont un Crucifix & une Réſurrection; chaque tableau a vingt-ſept pieds de haut, & eſt fermé de volets ſuivant l'ancien uſage: il peignit deſſus différens traits d'hiſtoire qu'il ne put finir, & que l'on donna après ſa mort à terminer à pluſieurs de ſes élèves, tels que François Pourbus, Criſpian & autres.

Ses arcs de triomphe ont été gravés en bois, & ſes travaux d'Hercule par Corneille Cort. A. Vierix, Corneille Bux, Philippe Galle, Jacob Spinthuſius, & Henry Goltius ont auſſi gravé d'après lui.





DENIS CALVART.


I un long établiſſement en Italie, ſi un grand goût de deſſein joint à l'élévation des penſées, pouvoit faire paſſer un Peintre pour Italien, Calvart auroit droit d'y prétendre plus que perſonne ; il étoit cependant né à Anvers environ en 1555. & fils d'un autre Denis Calvart dont la profeſſion eſt aſſez incertaine.

Sa première occupation fut le payſage ; pour n'en pas faire des déſerts, il voulut les embellir de figures, & crut pour les bien deſſiner le voyage de Rome très-néceſſaire. Bologne fut la première Ville d'Italie où il s'arrêta : cette Ecole lui plut infiniment, & devint l'objet de ſes études.

DENIS CALVART.

Des amateurs de cette Ville lui offrirent gracieusement un logement & leur table ; ils ne lui demanderent que de prendre pour Maître *Prospero Fontana*, dont la réputation & l'habileté marchoient de pair depuis long-tems. Vrai père de ses disciples, il les instruisoit avec amour, les corrigeoit avec douceur, les animoit par des éloges, des récompenses, & encore plus par l'exemple qu'il leur donnoit. Calvart ne négligea point d'examiner & de copier en Lombardie les beaux ouvrages du Correge & du Parmesan ; il avoit aussi consulté à Bologne les sçavantes productions de *Messer Nicolo* & du *Tibaldi*. Un jeune homme inspiré par de tels Maîtres, formé sur de si grands modéles, ne pouvoit manquer de voler rapidement à la gloire. *Fontana* l'employa d'abord à ébaucher ses tableaux ; mais sa lenteur naturelle, sa manière Flamande trop finie, si opposée à celle de son Maître, qui *touchoit tout au premier coup*, lui attiroit de tems en tems des reproches. *Fontana* même retouchoit les fonds de ses tableaux, ainsi que ses paysages, ce qui le chagrinoit beaucoup. Calvart voyoit assurément la nature avec d'autres yeux que son Maître ; il le quitta donc, & se mit chez *Lorenzo Sabbatini*, dont le génie tranquille s'accordoit mieux avec le sien. Ce dernier fut alors mandé à Rome par le Cardinal *Buon Compagno*, qui devint Pape en 1572. sous le nom de Gregoire XIII, *Sabbatini* mena Calvart à Rome, & fut aussi-tôt nommé premier Peintre du Pape & Sur-Intendant des peintures du Vatican : ce Peintre ne faisoit que de petits desseins sur du papier bleu, rehaussés de blanc ou lavés avec des couleurs légéres. Calvart au contraire en dessinoit les cartons en grand pour les tracer sur le lieu. L'utilité que son Maître en tiroit fit naître des jaloux ; plusieurs Peintres, entr'autres *Marco dà Faensa*, vouloient avoir Calvart pour en tirer les mêmes secours, & tâchoient de l'enlever à son Maître. Le disciple tint bon pendant bien du tems ; enfin excedé de tant de travaux, il dit un jour à *Sabbatini* : *Je ne suis pas venu à Rome pour être votre esclave, mais pour étudier les grands Maîtres, & surtout les belles Statues antiques.*

Calvart se retira, & se mit à copier la Loge *Chigi*, dont

DENIS CALVART.

les deſſeins furent payés chérement par les Brocanteurs de Rome, & parvinrent enfin dans les mains du Cardinal *d'Eſte*, bon connoiſſeur, & qui s'amuſoit quelquefois à peindre. *Sabbatini* mena Calvart chez cette Eminence qui avoit envie de le connoître ; on lui fit deſſiner ſur le champ une Vierge tenant ſon fils mort entre ſes bras, dont l'expreſſion & la douleur étoient ſi bien marquées, que le Cardinal en fut ému. On lui fit apporter enſuite un Recueil de deſſeins de grands Maîtres, dont Calvart nomma tous les noms ; à la vûe d'une figure nue de Michel-Ange, & de deux autres de l'Ecole d'Athenes qu'on diſoit originales, il ne put s'empêcher de dire que c'étoit lui qui les avoit copiées pour un Brocanteur qui enfumoit le papier afin de le faire paroître plus vieux, & qui lui avoit recommandé de changer quelque choſe aux figures, pour faire croire les deſſeins plus originaux. Ce fait fut examiné, & le Brocanteur qui avoit vendu ces deſſeins au Cardinal, fut obligé d'en convenir.

Le *Sabbatini* le mena enſuite chez le Pape, qui ne put s'empêcher de rire de ſa ſimplicité ; pour le raſſurer Sa Sainteté eut la bonté de lui dire : *n'avez-vous point de graces à me demander* ? il répondit : *non altra che d'eſſere laſciato andar via* ; je n'en demande point d'autre que celle de me laiſſer ſortir.

Calvart ſoupiroit ſans ceſſe après ſon retour à Bologne, qu'il regardoit comme ſa patrie : le congé qu'il alla prendre de *Sabbatini* le fâcha encore plus que l'abandon qu'il avoit fait de ſon Ecole ; une réputation naiſſante, un mérite qui s'étoit accru à Rome, faiſoient entrevoir à ſon Maître qu'il ne tarderoit pas à être oublié.

En arrivant à Bologne, Calvart ouvrit une école où il y eut bientôt un grand concours d'Ecoliers, qu'il attiroit autant par ſa politeſſe & par ſon eſprit, que par ſa grande habileté. L'abſence & la mort de *Sabbatini* qui arriva bientôt après, augmenterent conſidérablement ſon crédit : il hérita des graces du pinceau de ce Maître, & dans ſes grands ouvrages on ne trouvoit preſque rien du goût Flamand. Des grouppes de figures bien diſpoſées, point confuſes, expreſſives, drapées ſçava-

DENIS CALVART.

ment, composoient ses tableaux, & faisoient admirer la simplicité de ses pensées. Les Ordonnances en sembloient plutôt dirigées par les sentimens, que par les régles de l'art. Le grand ton de couleur & une élégante touche se joignoient à toutes ces perfections.

Les plus fameux bas-reliefs, les plus belles têtes, les estampes les plus renommées, avec toutes sortes de modéles, concoururent à orner son Ecole; tout ce qui pouvoit être avantageux à ses Disciples faisoit l'objet de ses recherches. Les jours de Fêtes il les accompagnoit à la promenade, & jouoit familierement avec eux; mais les récréations dans les jours de travail étoient employées à leur lire les régles de la Perspective, de l'Architecture, de l'Anatomie qu'il entendoit parfaitement: enfin les vraies routes qui peuvent conduire à la perfection leur étoient exposées, ainsi que les moyens d'éviter les défauts ordinaires aux Artistes.

De si belles qualités & en aussi grand nombre eussent mis Calvart au-dessus de l'humanité, si elles n'eussent été obscurcies par deux defauts essentiels, l'avarice & la colere, où il se mettoit aisément contre ses Disciples jusqu'à les frapper. Le Dominiquin, parce qu'il copioit un dessein du Carrache, en ressentit les effets, & quitta sur le champ son Ecole.

Le Guide, l'Albane, le Dominiquin, & ses meilleurs Elèves faisoient sans cesse des copies de ses grands tableaux qu'il réduisoit en petit, & qu'il retouchoit ensuite pour les vendre comme de lui. *Vincentio Spisanelli* est celui qui en a fait un plus grand nombre, sans avoir reçû de lui d'autre récompense, que l'espérance que Calvart lui avoit donnée de ne le pas oublier dans son testament. Il mourut sans tenir sa parole; mais l'Elève l'avoit déja quitté, & s'étoit établi avantageusement.

Calvart apprit un jour que Frederic *Zuccharo* passant par Bologne avoit parlé peu avantageusement de ses ouvrages; il devint furieux, se fit escorter par deux de ses Elèves, & l'ayant rencontré, il le défia de s'enfermer avec lui pour dessiner de mémoire des figures nues;

des sujets d'Histoire, de Fable & d'Anatomie. *Zuccharo* s'en excusa. *Pour vous faire croire un grand homme*, dit Calvart, *ne faut-il que parler mal des autres?* Cette querelle se termina par l'exposition du tableau de Sainte Catherine qui est aux Pères *delle Gracie*, il fut mis à côté de celui du Purgatoire de Calvart, avec une Inscription latine qui contenoit, que malgré l'envie, il exposoit ce tableau aux yeux des connoisseurs afin qu'ils jugeassent du mérite de l'un & de l'autre. *Zuccharo* en cette occasion se fit plus de tort qu'à son concurrent.

DENIS CALVART.

Un jour le Cardinal *Justiniani*, Légat de Bologne, instruit par la femme de Calvart d'un argent oisif qu'il cachoit, vint dès le matin dans un carosse bien fermé heurter à la porte de ce Peintre, & se fit ouvrir. Calvart qui descendoit son escalier, fut obligé voyant l'Eminence, de remonter dans sa chambre où sa femme étoit encore couchée; le Cardinal ferma la porte, & lui demanda où étoit une somme considérable qu'il avoit amassée: Calvart voulut nier la chose; mais le Cardinal s'approcha du lit, & lui commanda de tirer un petit coffre qui y étoit caché, & qui contenoit en or treize mille livres du pays. Vous devez bien remercier le Seigneur, lui dit le Cardinal, de ce que je préviens ce qui vous seroit arrivé de fâcheux: la nuit suivante, que votre femme & votre servante devoient coucher à la campagne, on avoit projetté de vous étrangler dans votre lit, & de voler votre argent. A ce discours Calvart tomba évanoui: on appella du secours; sa femme Camille qui avoit eu le tems de se lever, & qui faisoit semblant de ne rien sçavoir, engagea son mari à faire tout ce que vouloit l'Eminence.

Calvart plaça donc au Mont de Piété son argent, dont Camille esperoit avoir bientôt la jouissance, son mari étant vieux, & n'ayant point d'enfans. En effet, quelques années après l'avoir instituée sa légataire universelle, il mourut à Bologne en 1619. âgé de soixante & quatre ans. Camille ne jouit pas long-tems de ses richesses, s'étant remariée à un jeune Docteur, qui la réduisit en peu de tems dans une grande misere

Ce Peintre eut plusieurs Disciples, tels que le Guide, l'Al-

DENIS CALVART.

bane, le Dominiquin, *Vicenzo Spisanelli*, *Gabriele Ferrantini*, *Pierre Maria dà Crevalcuore*, *Gio Batista Bertusio*, *&c.*

Les desseins de Calvart sont faits les uns à la sanguine lavés au bistre ou à l'encre de la Chine, & le trait à la plume; d'autres sont faits à la pierre noire, avec des hachures croisées & un peu de bistre: il y en a encore d'autres où il a ressenti le trait de plume avec des coups de pinceau, ce qui fait son effet. On reconnoîtra toujours ce Maître à ses airs de têtes à grandes barbes, à ses draperies larges, & à un certain goût Flamand qu'il a répandu presque dans tout ce qu'il a fait, sans que l'Italie ait jamais pû le lui faire abandonner entierement.

Ses ouvrages à Bologne se voient à Saint Dominique dans la Chapelle *Luchini*, où est une belle Annonciation. Le martyre de Sainte Ursule orne l'Eglise de la Compagnie de la Sainte Trinité à la Chapelle *Palmieri*; l'Archange Saint Michel est à celle nommée *Barbazzi* dans Saint Petrone; un Purgatoire *à la Madonna delle Grazie*; le tableau de tous les Saints chez les Pères Servites; celui qui représente *S. Rainiero* se voit à *S. Giacomo Maggiore*; l'Apparition de Dieu à Moyse dans le buisson ardent chez les Sœurs de la Sainte Trinité, & chez celles de Saint Jean-Baptiste une belle Annonciation; un Christ flagellé à Saint Leonard *alle Carceri*; dans l'Eglise de Sainte Lucie une Assomption de la Vierge: ses deux plus beaux tableaux sont dans le Cloître de Saint Michel *in Bosco*, c'est Saint Pierre qui donne les clefs au Pape Clement, & un Christ qui guérit des malades dans la Chapelle de l'Infirmerie de ce Couvent.

On trouve dans le Palais *Locatelli* deux tableaux différens de la Flagellation, & le tableau d'Agar; dans le Palais de *Lignani* une fameuse Annonciation. Chez les *Bolognini* il a peint à fresque sur le mur de la nouvelle Chapelle Notre Seigneur mis dans le tombeau, & sur les cheminées des anciens appartemens, les Forges de Vulcain, Jupiter & Semelé, la Renommée dans le plafond de la Salle, & de belles têtes peintes en terre jaune sur les portes.

On voit à Rome dans le Caſin de la Vigne *Ludoviſi* toute la Paſſion de Notre Seigneur, deux autres morceaux dans le Palais *Ginetti*, le mariage de Sainte Catherine dans celui de *Spada* , & un autre tableau chez les *Falconieri*. DENIS CALVART.

A *Reggio* dans l'Egliſe de Saint Proſper , on voit la Vierge ſur un Trône orné de colonnes & de rideaux , avec un payſage dans le bas ; pluſieurs Anges jouant des inſtrumens l'accompagnent, & elle ſoutient ſon fils , qui tend la main à Sainte Apolline à genoux devant lui.

Gilles Sadeler a gravé d'après Calvart l'enlévement des Sabines ; & Auguſtin Carrache , l'Hiſtoire de Rachel.





ADAM VAN-OORT.



QUAND les anciens Auteurs qui ont écrit de la peinture, tels que *Vanmander*, *Corneille de Bie* & *Sandrart*, ont presque gardé le silence touchant un Peintre, & que les Modernes en ont dit très-peu de choses, où peut puiser un Historien de ces faits certains qui constatent la vie d'un homme rare? Lorsqu'il s'agit de faire un Roman, la fiction vient à votre secours; les choses les moins vrai-semblables s'arrangent & passent à la faveur d'un style aimable : l'Histoire au contraire doit marcher de compagnie avec la vérité; pour peu qu'elle s'en écarte, l'Auteur ne gagne point la confiance du Lecteur, tout lui devient

vient ſuſpect. Il a donc fallu remplacer le peu de matériaux qu'on a eus ſur ce Peintre par quelques réflexions ſur ſes ouvrages & ſur ſon art.

ADAM VAN-OORT.

Adam Van-Oort naquit à Anvers en 1557. Son père Lambert Van-Oort d'Amersfort, auſſi diſtingué dans la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, que dans la Perſpective & la Gravûre, fut reçu en 1547. à Anvers dans la Communauté de Saint Luc. En montrant ſon art à ſon fils, il varioit la forme des préceptes, & leur donnoit un tour vif & agréable ; ce fils, comme une jeune plante, ſe nourrit de ſi bons principes, & cultiva avec ſoin les rares qualités qu'il avoit reçues de la nature : il devança tous ſes camarades. Un eſprit vif & éclairé le rendoit propre à l'Hiſtoire, au Portrait, & au Payſage ; on admiroit ſurtout dans ſes ſçavantes compoſitions ſon beau génie : tout y étoit ſentiment, tout y parloit au cœur, & l'on ne pouvoit les conſidérer ſans reſſentir le beau feu qui les avoit inſpirées ; c'eſt ainſi que Van-Oort s'étoit fait des principes certains pour arriver au but de ſon art, ſe ſouvenant toujours en travaillant de l'engagement qu'il avoit pris de plaire au Public.

A meſure que ſa réputation croiſſoit, on lui confioit les ouvrages les plus conſidérables, & il donna les premières leçons au jeune Rubens. Quelle gloire pour lui, d'avoir contribué à former un des plus rares génies qui ayent illuſtré la Peinture ! Ce fait ſeul ſeroit capable d'éterniſer l'habile pinceau de Van-Oort.

Ce Peintre auſſi vif qu'on l'a repréſenté ne fut pas exempt des foibleſſes de l'amour : on ne parloit dans toute la Ville que de ſes intrigues ; enfin il s'attacha à une jeune perſonne qui avoit des biens conſidérables, & lui fit long-tems la cour : les bons procédés qu'il eut avec elle, lui méritèrent ſes bonnes graces, & quoiqu'amant, il parut ſous les auſpices de l'hymen, & enfin l'épouſa. Son beau-père qui étoit Commerçant, aimoit à l'excès les gens à talent, & leur prodiguoit volontiers des ſecours. Van-Oort par ce moyen ſortit d'un grand embarras, fort ordinaire aux gens de ſon métier ; il ſe vit au-deſſus des beſoins, & ne groſſit plus le nombre de ceux que Saint

ADAM VAN-OORT.

Evremont appelle *d'illuſtres néceſſiteux*, tels que ſont communément les Poëtes, les Peintres & les Muſiciens.

Quelque tems après Jacques Jordaans, diſciple de Van-Oort, fit ſon portrait, & y réuſſit parfaitement; en peignant les traits du père, il fut épris de ceux de la fille, & Van-Oort à qui il en fit l'aveu, ne put la lui refuſer, quoiqu'elle fût extrêmement jeune. Ces habiles gens ſe prêtoient un ſecours mutuel dans les grands ouvrages; leur parfaite union reſſembloit à celle qu'ils avoient ménagée dans la conduite de leurs tableaux. Jordaans d'un génie ſublime fit un chemin plus rapide dans le ſentier de la gloire.

Parmi les qualités d'un grand homme, un Hiſtorien ne doit point diſſimuler ſes foibleſſes: perſonne n'eſt ſans défauts; le plus accompli eſt celui qui en a le moins.

(*a*) *Nam vitiis nemo ſine naſcitur, optimus ille eſt,*
Qui minimis urgetur. . . . .

Quoique Van-Oort couvrît les ſiens par de grands talens, il ne put cacher ſon libertinage & ſes momens de violence; ce qui obligea le jeune Rubens de le quitter pour entrer dans l'Ecole d'Otto-Vœnius, dont les mœurs douces & les manières honnêtes convenoient mieux à ſon caractère.

Van-Oort vêcut juſqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, & mourut à Anvers en 1741. laiſſant des biens conſidérables.

On ignore le caractère de ſes deſſeins, & ſi l'on a gravé d'après lui.

Ses Diſciples connus ſont Pierre-Paul Rubens, Jacques Jordaans, Sèbaſtien Francken & Van-Balen.

Les ouvrages de Van-Oort ſont répandus de tous côtés: on a vû de ſa main un Saint Jérôme dans le déſert, dont le caractère de la tête approche de celles de Rembrant, avec un Payſage dans le goût des Carraches; le devant eſt enrichi de plantes admirables; un Saint Antoine dans une grotte, d'un ton de couleur étonnant, avec des figures à côté, dont la touche & l'expreſſion ne laiſſent rien à ſouhaiter.



DAVID TENIERS LE PERE.

ON eſt ſi prévenu pour David Teniers le fils, qu'on regarde le père, qui portoit le même nom, comme un Peintre médiocre, dont les tableaux ne méritent point d'entrer dans les cabinets des Curieux. Ce jugement très-peu ſûr & fort injuſte fait qu'on trouve ſouvent dans de belles collections des ouvrages du père, qu'on prend pour être de ſon fils.

Quoiqu'on en diſe, le père a certainement été l'inventeur de ſa manière, & le fils qui étoit ſon élève, n'a fait qu'y ajoûter ce qui pouvoit manquer à la perfection du pinceau & aux régles de l'Art. *Facile eſt inventis addere.* On ajoûte aiſément à l'invention d'un autre; mais celui qui invente eſt toujours

DAVID TENIERS LE PERE.

le créateur ; ainsi la plus belle production imitée ne doit point recevoir les éloges dûs à l'invention.

David Teniers le père, appellé Teniers le vieux, naquit à Anvers en 1582. Les premiers élemens de l'Art lui furent donnés par le fameux Rubens, qui lui trouva assez de dispositions pour l'avancer extraordinairement. Ses heureux succès étonnerent son Maître, ils le mirent à la tête de l'Ecole, & quoiqu'il suivît assez la manière de Brouwer, Rubens le regarda comme son plus digne élève, par le beau génie qui brilloit dans ses desseins.

Teniers au sortir de cette Ecole commença à être fort employé, & se trouva en peu de tems en état d'entreprendre le voyage d'Italie. Il se fixa à Rome chez Adam Elshaymer, qui étoit en grande réputation, & dont il saisit toute la manière, sans cependant négliger l'étude des grands Maîtres, dont il tâchoit de pénétrer l'artifice. Un séjour de dix années le mit en état de devenir un des premiers dans son genre : un assemblage assez heureux de l'Ecole de Rubens & d'Elshaymer avoit formé en lui une manière aussi agréable que divertissante.

Quand Teniers fut de retour dans sa patrie, il ne s'occupa plus qu'à peindre de petits tableaux remplis de figures de Buveurs & de Chymistes ; des Caramesses avec nombre de Paysans & de Paysannes : il y répandoit tant de goût & tant de vérité, que la nature n'étoit pas plus vraie, & ne faisoit pas plus d'effet que ses tableaux. Tout le monde lui en demandoit, son Maître même voulut en orner son cabinet. Quelle gloire pour un Artiste, quand il peut contenter des yeux aussi connoisseurs que ceux du grand Rubens !

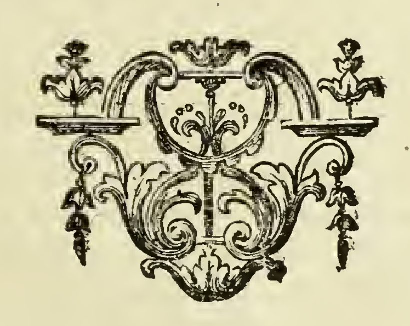
David Teniers s'est caractérisé par ses tableaux & par les sujets qu'il traitoit ordinairement ; tout le portoit à la joie & au plaisir : sans cesse occupé à dessiner d'après nature ce qui se présentoit devant lui, ses deux fils l'accompagnoient dans ses courses, & il les accoutuma à ne rien peindre que d'après d'aussi sûrs modéles ; ils en sçurent bien profiter, sur tout David Teniers le jeune, qui devint encore plus habile que son père. A l'égard d'Abraham, quoique bon Peintre, il leur fut très-inférieur. Ce sont les seuls élèves que l'on connoisse à David Teniers le père, qui mourut à Anvers en 1649, à l'âge de soixante & sept ans.

DAVID TENIERS LE PERE.

La manière de diſtinguer les tableaux du père & du fils, conſiſte en ce que l'on trouve plus de fineſſe dans la touche du fils, un pinceau plus frais, plus de choix dans ſes attitudes, & des ordonnances plus belles. Le père avoit beaucoup plus de couleur: il tenoit un peu du ton d'Italie; mais on trouvoit moins d'union dans le tout enſemble. On remarquera encore que du vivant du père, Teniers le fils a toujours mis au bas de ſes tableaux, *David Teniers Junior*: ceci joint à la date de l'année indiquera certainement ce qu'on doit attribuer au père. Voilà tout ce qui peut faire diſtinguer leurs ouvrages, quoiqu'on puiſſe dire que quand le père a voulu s'attacher à bien peindre un tableau, il eſt très-conforme à la manière de ſon fils.

Les deſſeins du père ne ſe diſtinguent point aſſez de ceux du fils, pour en pouvoir preſcrire des marques eſſentielles. On pourra conſulter dans la vie de David Teniers le fils, Tom. II. p. 196. ce qui eſt dit de ſes deſſeins.

On a peut-être gravé d'après les tableaux du père pluſieurs morceaux qu'on a cru être de ſon fils.





GASPAR DE CRAYER.



'EST un grand avantage pour le vrai mérite, quand il peut se produire sous un bel extérieur : l'on ne pouvoit sur la physionomie du jeune Crayer lui refuser son estime. Dès la plus tendre enfance ses parens, son inclination naturelle, un goût dominant le portérent au bel Art du dessein. On le dit né à Anvers en 1585. & élève de Raphaël Coxis, fils de Michel, qui l'avoit été du grand Raphaël d'Urbin. Si ses talens furent nombreux, s'il joignit à beaucoup de génie une grande facilité à s'exprimer sur la toile, s'il eut l'art de tout faire paroître dans un beau jour, ses études ne furent pas moins surprenantes ni moins rapides. Il pensa, quoique jeune, qu'un art purement agréable ne doit être

GASPAR DE CRAYER.

eſtimé qu'autant qu'il eſt porté juſqu'à l'excellence. Un génie capable de cette réflexion va plus loin qu'un autre; auſſi ſes progrès furent tels qu'il devança ſon Maître en peu de tems. Une imitation parfaite de tout ce qui ſe préſentoit à lui, la nature ſaiſie dans tout ſon beau, une expreſſion vive, un coloris frappant, furent les moyens dont il ſe ſervit pour s'attirer tant d'admirateurs; les Princes, les Chefs des Principales Egliſes & des Abbayes des Pays-Bas s'empreſſèrent bientôt de lui demander de ſes ouvrages.

Son ſéjour ordinaire fut à Bruxelles, comme la Ville de la réſidence de la Cour; & c'eſt le lieu où il a le plus travaillé. Il fit le portrait grand comme nature du Cardinal Infant Dom Ferdinand de Medicis, pour être envoyé au Roi d'Eſpagne ſon frère; ce Prince en parut ſi content, qu'il donna à Gaſpard une chaîne avec une médaille d'or, & y joignit une penſion. La Cour de Madrid ne fut pas moins frappée que le Roi de la beauté de ce portrait; on y trouvoit outre la belle couleur & une reſſemblance parfaite, des traits de majeſté, un air de grandeur, & une nobleſſe qui obligeoient juſqu'aux rivaux du Peintre d'admirer la force de ſon génie.

L'Archiduc Leopold ayant été fait Gouverneur des Pays-Bas, lui confirma ſa penſion, & l'honora de ſon amitié. Ce Prince ſçavoit parfaitement les moyens de former de grands hommes; charmé de la capacité de Crayer, il l'employa à divers ouvrages: il les faiſoit naître, pour ainſi dire, afin de publier par tout ſon mérite & la diverſité de ſes talens.

Crayer peignit pour l'Abbaye de Vicoigne quatre morceaux de quinze pieds de haut, enchaſſés dans des compartimens de marbre: ce ſont tous les ſujets de la Paſſion exprimés d'une grande manière; l'Abbaye de Saint Denis près Mons poſſéde le Martyre de ce Saint portant ſa tête dans ſes mains: on voit dans la principale Egliſe d'Oſtende la Pêche de Saint Pierre, qui eſt un très-beau morceau. La Ville de Gand eſt une des plus riches en tableaux de Crayer: la Cathédrale de Saint Bavon offre les Décolations de Saint Jean-Baptiſte & de Sainte Barbe; Job ſur le fumier, un grand Crucifix, une Aſſomption, Saint Macaire ſe trouvent encore dans pluſieurs Chapelles. On voit dans l'Egliſe de Saint Jacques, à la Chapelle de la Trinité, ce Myſtère, & une Vier-

GASPAR DE CRAYER.

ge dans une autre Chapelle. Dans l'Eglise de Saint Michel, une Descente du Saint-Esprit, une Sainte Catherine qui triomphe des Sophistes, & une Résurrection. A Saint Martin deux tableaux, dont l'un est un Christ dans la Chapelle de la Sainte Croix. Une grande Assomption dans l'Eglise de Notre-Dame. Une Résurrection chez les Fréres Alexiens, une autre chez les Augustins, & une Descente de Croix chez les Jésuites.

A l'Hôtel de Ville, dans la Chambre dite *Cavalcas*, Charles V. est représenté à cheval, abandonnant les rênes de son Empire à son frére Ferdinand aussi à cheval. Le même Empereur dans son trône, voit à ses genoux l'Electeur de Saxe, le Landgrave de Hesse & autres Conféderés : Crayer a aussi représenté la Bataille de Pavie, avec la prise de François Premier.

A Dendermonde, dans l'Eglise de la Collégiale, une belle Assomption, avec Saint Roch & Saint André ; à côté est une Purification & une Sainte Catherine. Dans l'Abbaye des Dames Religieuses de Nazareth, près de Liere, il y a quatorze Tableaux de sa main, sçavoir Notre Seigneur qui couronne une Religieuse ; Sainte Lutgarde ; S. Bernard avec la Vierge & le Jesus ; Sainte Beatrix ; S. Edmond ; S. Benoît ; S. Pierre ; S. Jean-Baptiste ; S. Alberic ; S. Etienne ; Sainte Juliane ; Sainte Ide de Ramage avec le Jesus ; Sainte Elisabeth ; Sainte Sophie.

Les grandes Eglises de la Ville de Bruxelles, sont dépositaires des chefs-d'œuvres de son pinceau. Dans le quartier du Prieur de l'Abbaye de Candenberg, on voit une Sainte Famille, où la Vierge distribue des fruits qu'un Ange cueille. A l'Hôpital de Saint Julien, ce Saint avec sa femme exerçent leur charité envers les Pélerins, Jesus-Christ dans une gloire paroît vouloir les récompenser. A l'Abbaye de Saint Pierre à la porte de Hal, le maître Autel est orné d'une Vierge tenant l'Enfant Jesus sur un trône, dont les Anges soutiennent les rideaux, & la Vierge donne des fleurs à Sainte Catherine à genoux. Aux Alexiens on voit la Conversion de Saint Paul & Saint Antoine Hermite. Dans le Village d'Huldembergh, à quatre lieues de Bruxelles, le maître Autel présente une belle Assomption & une Nati-

vité ;

GASPAR DE CRAYER.

vité ; à une demi lieue de Bruxelles, dans l'Eglise d'Anderleche on voit les cinq Patrons contre la peste, la Vierge accompagnée de S.Augustin, Sainte Catherine, Sainte Barbe, Sainte Rose, & autres Saints avec des Anges, à la Chapelle de Saint Jean de Latran près les Augustins à Bruxelles, la Décolation de Saint Jean-Baptiste, & dans le fond Hérode qui est à table avec ses concubines. Les Madelonettes ont à leur maître Autel la Résurrection du Lazare. A l'Abbaye de Grimbergue à deux lieues de Bruxelles, il a peint trois morceaux, l'Agonie du Sauveur, une marche au Calvaire composée de quinze figures, & une Ascension où il y en a seize avec neuf Anges. On voit à Sainte Gudule Jesus-Christ nu, tenant sa Croix, & à ses côtés David, la Madeleine, Saint Pierre & le bon Larron. Le tableau des quatre Couronnés, Patrons des Sculpteurs & de trois autres Métiers qui leur sont associés dans cette Ville, se voit dans l'Eglise de Sainte Catherine : la principale figure représente un homme qu'on dépouille de ses habits, ayant les yeux tournés vers le Ciel ; à gauche est le Préfet assis entouré de ses Licteurs, un homme nu à ses pieds que l'on couche dans un cercueil : il y a encore d'autres Martyrs que l'on veut forcer de présenter de l'encens aux Idoles, & que l'on mene au supplice.

Les Bruxellois racontent suivant un (*a*) Auteur Hollandois, que Rubens dans le transport de son enthousiasme s'écria, voyant ce beau tableau, *Crayer, Crayer, jamais aucun pinceau ne te surpassera*. On n'estime pas moins celui qu'il a fait pour l'Abbaye de Diligem, qui est plus grand que celui des quatre Couronnés, & qui représente le martyre de Saint Blaise.

(*a*) Veyermans.

Il seroit trop long de détailler plus de cent cinquante tableaux d'Autel qu'il a faits, sans parler de ceux de chevalet qui sont chez différens particuliers.

On ne sçait point s'il a été marié, ni quels sont ses Elèves ; Felibien le fait mourir en 1666. âgé de quatre-vingt-dix ans. Des mémoires plus récens marquent sa mort à Gand en 1669. à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. On sçait qu'il peignoit encore vigoureusement à l'âge de soixante ans, & c'est le tems de sa vie le plus connu, après lequel on

GASPAR DE CRAYER.

ne trouve plus dans ſes ouvrages que les triſtes reſtes d'un talent flétri par le ravage des années.

Il peignit en Maître l'Hiſtoire :
La beauté de ſon coloris
A celui de Rubens vint diſputer le prix ;
Et les bienfaits des Rois couronnerent ſa gloire.

Van-Schuppen a gravé d'après Crayer une Sainte Famille en hauteur, & Paul Pontius le Portrait de Jacques Boonen, Archevêque de Malines.





ANIEL Zegers, frére aîné de Gérard, naquit à Anvers en 1590. & apprit ſon art chez le fameux Jean Breugel, ſurnommé *Breugel de Velours*. Après avoir eſſayé à peindre l'Hiſtoire, il ſe détermina à imiter ces belles productions de la nature, dont les brillantes couleurs ont fait échouer les plus fameux pinceaux.

DANIEL ZEGERS.

Ce Peintre, qu'une vocation naturelle portoit à la vie retirée, entra de bonne heure dans la Compagnie de Jeſus en qualité de Laïque. A peine fut-il ſorti du Noviciat, qu'il reprit ſa palette ; on l'envoya auſſi-tôt orner l'Egliſe des Jéſuites de Bruxelles, où il a repréſenté dans de grands payſages au-deſſus des Confeſſionaux, pluſieurs actions de ces Pères au Japon.

DANIEL ZEGERS.

Une longue étude dans ſon pays fut ſuivie du voyage d'Italie, où s'abandonnant entierement à ſon génie, il cherchoit des fleurs & des inſectes avec la dernière exactitude. Dans ce genre de peinture, Daniel ſe tira de la multitude de Peintres par pluſieurs excellens tableaux qui furent fort goûtés des Italiens; il revint enſuite dans ſa Patrie.

Chacun s'empreſſa à ſon retour d'avoir de ſes ouvrages; il ne les vendoit point: mais les préſens qu'étoient obligés de faire au Couvent ceux qui vouloient en avoir, étoient ſi conſidérables, que les particuliers ne pouvoient y atteindre; il n'y eut que les Princes, parmi leſquels on compte l'Empereur, le Roi d'Eſpagne, & l'Archiduc Leopold, qui par leurs liberalités en acquirent quelques-uns.

Le Prince d'Orange deſiroit ſi ardemment d'avoir de ſi précieuſes fleurs, qu'il envoya ſon Peintre Thomas Villeborts à Anvers pour engager Daniel à le ſatisfaire: il ſe mit auſſi-tôt à travailler avec la permiſſion de ſes Superieurs, & peignit un vaſe rond rempli de toutes ſortes de fleurs, que des mouches, des papillons & d'autres inſectes attaquent en différens endroits; l'art avec lequel ces objets étoient diſpoſés, la belle touche, la légéreté du pinceau, la fraîcheur des fleurs, leur vérité, leur beau fini ne laiſſoient rien à deſirer aux plus fins connoiſſeurs. Le Prince en fut ſi ſatisfait, qu'il envoya à ces Pères un Chapelet dont les grains étoient d'or émaillés en forme de petites oranges, avec une palette & des hantes de pinceau du même métail.

La Princeſſe d'Orange reçut auſſi de la même main un autre vaſe chargé de petites branches de fleurs d'orange, & des fruits verds dont la couleur & la touche étonnoient par leur légéreté; les hannetons, les chenilles qui s'y voyent approchent infiniment des beautés de la nature, & trompent ſi parfaitement les yeux, qu'ils doutent de l'imitation. Cette Princeſſe ne fut pas moins magnifique que le Prince ſon mari dans ſa reconnoiſſance; elle envoya à ces Pères une Croix d'or émaillée du poids de deux marcs, & des paſſeports pour aller librement & en toute ſureté dans les ſept Provinces.

L'Egliſe des Jéſuites d'Anvers ſi renommée pour les beaux marbres & les excellentes peintures des plus grands Maîtres des Pays-Bas, offroit, avant que le feu l'eût endommagée, plu-

DANIEL ZEGERS.

ſieurs tableaux de Zegers ; on en voyoit dans les galeries hautes, ainſi que dans deux Chapelles. On y remarquoit particulierement le portrait de Saint Ignace peint par Rubens, entouré d'un cordon de fleurs qu'on ne pouvoit ſe laſſer d'admirer ; des lys & des roſes en quoi Daniel excelloit le plus y ſurpaſſoient tout ce qu'on avoit vû en ce genre. Une de (a) nos Muſes auroit dit de lui :

(a) Madame Deshoulieres.

L'Art y ſurmonte la nature ;
Et ſi mon jugement n'eſt vain,
Flore lui conduiſoit la main,
Quand il faiſoit cette peinture.

Il a peint dans la grande Egliſe de Saint Eloi à Dunkerque, une Vierge avec pluſieurs Saints & Saintes à ſes genoux, entr'autres Saint François.

Il ſeroit aſſez difficile de pouvoir détailler les autres ouvrages de ce grand Artiſte, qui ſont répandus dans pluſieurs cabinets ; ce ſont autant de merveilles. On parle d'un beau morceau qui eſt à Amſterdam chez un Banquier, & d'un autre qu'on voit à Bois-le-Duc, chez le Baron de Brée : ils pourroient aujourd'hui ſe trouver ailleurs par la variation inévitable des cabinets particuliers.

Daniel Zegers mourut à Anvers en 1660. âgé de ſoixante & dix ans. Il n'eſt nullement parlé de ſes Elèves, & ſes deſſeins ne ſont pas plus connus.





LUCAS VANUDEN.



A Ville d'Anvers vit naître Lucas Vanuden en 1595. Les premières leçons de la peinture lui furent données vrai-semblablement par son père, qui, quoique médiocre, étoit cependant Peintre de la Reine d'Angleterre; de si mauvais principes pouvoient extrêmement lui nuire dans la suite, suivant la maxime Italienne: *si vous ne sçaviez rien, vous sçauriez bientôt quelque chose.* Le grand goût de Lucas perça cet obstacle: il portoit dans son cœur le germe des belles connoissances qu'il a acquises dans la suite, & sans sortir de son pays, il se fit une maniere grande, moëlleuse & très-distinguée parmi les autres Paysagistes. La touche de ses arbres est si fraîche, si légère, que le vent paroît agiter

LUCAS VANUDEN.

ces feuillages & paſſer à travers. Ses Ciels ſont clairs & variés dans leurs nuages ; ſes lointains découvrent un pays immenſe, rien n'eſt ſi aimable que ſes figurines qu'il deſſinoit correctement : voilà bien des titres pour mériter avec juſtice celui d'un de nos meilleurs Payſagiſtes.

Ce Peintre tout entier à ſon art, s'arrachoit des bras du ſommeil avant l'aurore, & alloit tous les jours dans la campagne ſaiſir ces momens paſſagers & ſi rapides des effets de la nature ; c'eſt le vrai attelier des grands Payſagiſtes : le Mole, le Franciſque Bologneſe, le Guaſpre, le Pouſſin & Claude le Lorrain ſuivirent la même route ; ils ne quittoient la nature que pour avoir le tems de la repréſenter ſur la toile.

La fortune ne ſeconda pas de ſi grands talens, & ſon père lui ayant laiſſé un bien médiocre, on peut croire qu'il n'avoit rien au-delà du néceſſaire. Cette ſituation peu heureuſe a peut-être contribué à l'excellence où il a porté ſon art ; elle fait du moins honneur à ſa manière de penſer. En effet, un homme opulent eſt incapable d'enfanter de grandes productions : ſon aiſance l'empêche de faire les études & les démarches néceſſaires pour y parvenir ; & Charles IX. qui pouvoit bien penſer des Peintres ce qu'il penſoit des Poëtes, diſoit au ſujet de la fortune des Artiſtes, qu'il falloit les traiter comme les chevaux dont on veut tirer un bon ſervice, les bien nourrir & ne les point trop engraiſſer.

Il en eſt de même de Guillerot, Elève du Bourdon, un de nos grands Deſſinateurs de Payſages, qui n'a jamais joui d'une meilleure fortune que Vanuden : il ne quittoit la campagne où il deſſinoit ſans ceſſe, que pour venir peindre quelque tableau qui pût le nourrir lui & ſon cheval pendant un certain tems. Sitôt qu'il avoit amaſſé quelque argent, il retournoit viſiter cette belle nature. Boileau peint fort bien cet état de miſére en parlant du Poëte Saint (*a*) Amand.

(*a*) Satyre premiere.

L'habit qu'il eut ſur lui fut ſon ſeul héritage ;
Un lit & deux placets compoſoient tout ſon bien.

Le grand Rubens charmé des progrès de Vanuden & de la vérité de ſes payſages, voulut adoucir la rigueur de ſon ſort ; il le produiſit dans pluſieurs maiſons, lui procura de l'occu-

LUCAS VANUDEN.

pation, & l'employoit souvent à peindre les fonds & les ciels de ses tableaux. Ce peintre sçavoit s'accommoder à son ton de couleur, & tout paroissoit être de la même main. L'approbation de ce grand homme vaut seule un éloge? Enfin les beaux paysages de Vanuden sont si enchanteurs, qu'on pourroit lui appliquer ces vers-ci, qui ont été faits pour un autre Peintre;

Quand il peint une solitude,
J'entends murmurer les ruisseaux;
Eloigné de la multitude
Je m'y plaîs au chant des oiseaux;
Sans trouble, sans inquiétude,
A l'ombre de ces vieux ormeaux.
J'entends gémir la Tourterelle:
De la plaintive Philomele
Ses sons intéressans attendrissent mon cœur;
Que n'y vois-je briller l'image de ma belle,
Je cherirois trop mon erreur.

Vanuden mourut vers l'an 1660. âgé de soixante & cinq ans, sans qu'on puisse sçavoir en quelle Ville, s'il a été marié, s'il a eu des enfans, & s'il a formé des Elèves dignes de lui. Il avoit un frére nommé Jacques, qui suivit son même talent, mais dans un dégré moins éminent.

Ses desseins sont des plus finis, & étant lavés de couleurs légéres, *ils tirent à l'effet.* On ne peut rien voir de plus propre que sa manière de dessiner. C'est la vraie nature; ses arbres de bouleau où il réussissoit parfaitement, le distinguent des autres Paysagistes, ainsi que ses ciels & ses lointains extrêmement détaillés: on a plusieurs planches gravées de sa main, tant d'après ses tableaux que d'après le Titien.

Un



N Peintre dont les talens ont donné de la jalouſie au fameux Rubens, a des droits acquis pour être placé parmi les hommes illuſtres de ſa profeſſion : Théodore Rombouts né à Anvers en 1597. a eu cet avantage. On le mit d'abord chez un Peintre médiocre, & il ſe livra à la Peinture avec une ardeur & un goût que cet art n'a pas toujours le privilége d'inſpirer. On le fit paſſer enſuite chez Abraham Janſſens Romyn, Artiſte d'une aſſez grande réputation en ce tems-là. Son diſciple l'eut bientôt ſurpaſſé dans le coloris, l'invention & les belles ordonnances. En imitant les grands Maîtres, il ſçavoit qu'il faut devenir original, & ſe frayer une nouvelle route : ce n'eſt

THEODORE ROMBOUTS.

THEODORE ROMBOUTS.

que par ce moyen qu'on peut se faire honneur de son travail. Il le porta au point qu'on préferoit ses ouvrages à ceux de son Maître, qui en devint extrêmement jaloux : Rombouts qui s'en apperçut, le quitta pour se rendre à Rome en 1617. à l'âge de vingt ans. Il n'y fut pas plûtôt arrivé qu'il immortalisa ses sentimens par de beaux tableaux, qui le firent aussi-tôt connoître.

Un Gentilhomme François lui fit peindre douze morceaux de la Genèse, qui manifesterent l'habileté de son pinceau, que plusieurs s'empresserent d'exercer. Les recherches que fit Théodore dans ses études furent immenses ; aussi le succès lui rioit-il infiniment, & sa réputation l'avoit devancé à Florence. Le Grand Duc prévenu en sa faveur ne put lui refuser son estime. Ce Prince connoissoit les talens, & l'attention qu'il avoit à répandre sur les Artistes des récompenses proportionnées, les animoit fortement. Rombouts fut long-tems employé, & acquit autant de bien que d'honneur.

Dès qu'il fut de retour dans son pays, l'on ne lui fournit pas moins les occasions de faire connoître son mérite. L'agrément qu'il eut de se voir ainsi applaudi, fut très-balancé par la haute réputation que s'étoit fait Rubens ; elle excita sa jalousie à tel point, qu'il osa mettre ses ouvrages en parallèle avec ceux de ce grand Maître.

Saint François en extase qui reçoit les Stigmates, le Sacrifice d'Isaac, & le grand morceau qui est dans la salle des Magistrats de Gand, représentant la Justice dans toute sa dignité, furent exposés en public. Uu stile élégant, des pensées heureuses, des fictions hardies, effets ordinaires du génie & de l'enthousiasme, se remarquent dans ces beaux tableaux. S'il ne remporta pas une victoire complette, il eut au moins la gloire de tenir la balance de ses Juges quelque tems dans l'équilibre ; il fit connoître qu'il avoit vaillamment combattu, & qu'il n'étoit pas fort éloigné de ce grand adversaire. Les vrais connoisseurs cependant trouvoient dans les compositions de Rubens une grandeur, une majesté avec une fraîcheur de teintes où il étoit bien difficile d'atteindre : ils convenoient cependant que Rombouts entendoit aussi bien que Rubens l'artifice du coloris ; &

THEODORE ROMBOUTS.

ſes tableaux faiſoient un grand effet. Cette magie eſt aſſez bien décrite dans les vers ſuivans:

Sçavez-vous bien pourquoi les Diſciples d'Apelle
Peignent ſouvent Venus à côté de Vulcain?
C'eſt qu'auprès de ce Dieu noir comme un Africain,
La Déeſſe en paroît plus belle.

Cet Artiſte s'égayoit ſouvent à peindre des décorations de Théatre, des aſſemblées de Charlatans, des tabagies, des Cabarets. Il en repréſentoit les perſonnages avec tant de naïveté, que ces tableaux étoient fort recherchés, & entroient dans tous les cabinets. Quand il peignoit des ſujets d'hiſtoire tant ſacrée que profane, c'eſt alors qu'il mettoit en évidence toute la grandeur de ſon génie.

Son pinceau n'a jamais allarmé la vertu par des figures obſcenes; & quoiqu'il traitât ſouvent des ſujets galans, ſa modeſtie prenoit le deſſus, & il donnoit dans ces occaſions des preuves de ſa probité & de la droiture de ſon cœur.

Rombouts n'ayant pû égaler Rubens dans l'élévation du génie & dans l'étendue & la magnificence de ſes compoſitions, voulut au moins l'égaler dans la ſomptuoſité des bâtimens. Il fit élever à ſon exemple une belle maiſon dans la ville d'Anvers; il la commença dans un tems de guerre, & ſe trouva faute d'argent hors d'état de la continuer. Il ſentit alors toute ſa faute, & les railleries auxquelles il alloit être expoſé. Pour les éviter il fit courir le bruit que le Grand Duc de Toſcane le demandoit pour exécuter pluſieurs ouvrages; mais la mort en avoit ordonné autrement; elle rompit ce prétendu voyage, & arriva en 1637. il étoit alors âgé de quarante ans. Sa ſépulture ſe voit aux Carmélites d'Anvers: on ne ſçait point s'il a été marié, s'il a laiſſé des enfans & des élèves. Ses deſſeins ne ſont pas plus connus.

Balliu a gravé d'après lui une Sainte famille en travers, & Bolſwert un concert d'un homme & d'une femme aſſis l'un près de l'autre, & de la même forme que la Sainte famille.



CORNEILLE SCHUT.



CE disciple du grand Rubens qui s'est distingué par son génie Pittoresque & Poëtique, a mérité que plusieurs Auteurs ayent parlé de lui avec éloge. Il vit le jour dans la ville d'Anvers vers l'an 1600. L'imagination vive que Corneille avoit apportée en naissant, son beau génie nourri de grandes connoissances, furent la source des beautés que l'on admire dans ses ouvrages.

L'Histoire fut son principal objet: Eh, qui peut mieux qu'elle mettre en évidence toutes les idées que forme une belle imagination ! C'est dans cet enthousiasme que les passions se dévelopent, que la vivacité qui les accompagne anime les pensées, que les images se forment, les sentimens

s'expriment, le cœur s'échauffe & l'esprit s'éleve ; ces passions allument le feu, l'art le nourrit & l'entretient.

CORNEILLE SCHUT.

Corneille montroit de l'esprit dans ses ordonnances ; la Poëtique de la Peinture s'y trouvoit dans tout son éclat : quelquefois il s'appliquoit à faire des vers, & nous avons de lui *les ordonnances Poëtiques* qui sont des preuves de ses différens talens.

Vandyck qui connoissoit son mérite, fit son portrait par amitié, pour le faire graver dans le recueil qu'il a donné des grands hommes de son tems. Cette justice qu'il lui a rendue prouve assez que malgré la célébrité de Rubens & celle de Vandyck, sa capacité ne laissa pas de lui procurer un nom digne de ses ouvrages. Avec tous ces avantages Corneille se trouvoit peu employé ; il attribuoit cette disette d'occupation à la grande réputation que son maître Rubens s'étoit acquise. Il s'emporta même contre cet excellent homme, qui ne s'en vengea qu'en lui procurant de l'emploi.

Corneille Schut auroit dû plutôt attribuer son défaut d'occupation à un ton de couleur gris, & à une manière de dessiner un peu sauvage. Quoique sa composition fût légere & ingénieuse, que ses pensées fussent élevées & soutenues par un beau feu, on l'accusoit d'être manieré & peu correct ne consultant pas assez la nature.

Ses ouvrages sont à Notre-Dame d'Anvers une coupole peinte sur toile, où est représentée l'Assomption de la Vierge environnée d'Anges, dont un tient une harpe avec le nom de Marie & des chiffres tout au tour de la coupole ; il y a une Trinité dans le haut. Il a peint encore plusieurs tableaux tant dans la même Cathédrale, que chez les Peres Jésuites, les Récolets, à la Collégiale de Saint Jacques, à l'Eglise de Saint Villebord dans un des fauxbourgs d'Anvers : leur détail méneroit trop loin. Souvent il remplissoit le vuide des belles guirlandes de fleurs de Daniel Zegers, il les ornoit de jolies grisailles, de figures colorées, & d'ornemens qui y convenoient parfaitement.

Comme Corneille Schut a eu un neveu Peintre, on les confond souvent ensemble. Ce Corneille Schut fleurissoit du tems de *Valdes* & de *Murillo*, avec qui il étoit fort lié pen-

CORNEILLE SCHUT.

dant ſon ſéjour en Eſpagne. Il préſidoit à l'Académie de Seville, & y donnoit des leçons publiques. Ce qu'il entendoit le mieux étoit le portrait, dont il a fait un grand nombre. Sa mort eſt marquée à Seville en 1676. dans un âge fort avancé.

Quant à notre Corneille Schut, on ne ſçait point préciſément l'année de ſa mort, ni le lieu où elle eſt arrivée ; on ignore auſſi s'il a été marié, s'il a eu des ſucceſſeurs, & s'il a formé quelques élèves.

Ses deſſeins ſont plus connus : il y en a de faits à la pierre noire lavés au biſtre, avec des hachures couchées de droite à gauche répandues partout. Ils ſont un peu incorrects, & la touche en eſt fort lourde. D'autres deſſeins ſont arrêtés d'un trait de plume lavés au biſtre. On reconnoîtra toujours Corneille Schut à ſes groſſes têtes d'enfans & de femmes, dont preſque toutes les phyſionomies ſe reſſemblent. Il y a encore des deſſeins de ce Maître commencés à la ſanguine, & dont le trait eſt fait au pinceau avec du biſtre, & lavés de même.

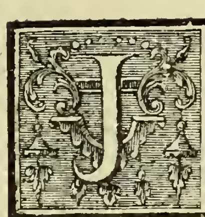
Ses Graveurs ſont les mêmes que ceux de Rubens ; ſçavoir Lucas Voſterman, Jean Popels, Jean Witdoeck, R. Einhoveck, on a de lui un Saint Nicolas qui apparoît en ſonge à l'Empereur Conſtantin, gravé par Jean Witdoeck ; Hollart a fait un grand morceau allégorique ſur la paix conclue entre la France & l'Eſpagne.

Corneille Schut a auſſi gravé à l'eau forte pluſieurs piéces de ſon invention, entr'autres un Saint Laurent ſur le gril, piéce en hauteur.





JEAN WILDENS.

EAN Wildens nâquit à Anvers environ l'an 1600. Un génie heureux le porta dès son enfance à copier la nature, & à la suivre pas à pas. Il suivoit cette nature dans tous ses caprices ; il imitoit la varieté des ciels, la légéreté des arbres, la diversité des nuances, la blancheur des eaux : enfin ses Sites sont si heureux, que l'on reconnoît la Flandre dans tout ce que Wildens a peint ; que faut-il de plus pour acquerir le nom de grand Paysagiste ? A peine pouvoit-il répondre aux empressemens du Public, & s'il est constant que le vrai beau, le vrai bon est ce qui plaît aux gens d'esprit & de goût, les ouvrages de Wildens pouvoient prétendre à cet avantage.

JEAN WILDENS.

Ce Peintre eut un malheur commun aux gens de ſon art, ce fut d'avoir des critiques & des jaloux ; mais il les mépriſa, à l'exemple du (*a*) Taſſe qui diſoit ; *laiſſez les faire : ne vaut-il pas mieux qu'il diſent du mal de moi à tout le monde, que ſi tout le monde leur en diſoit de moi ?*

(*a*) Vie du Taſſe, pag. 57.

Rubens qui ſçavoit apprétier le mérite, l'employoit avec Vanuden à peindre dans ſes tableaux les terraſſes, les arbres & les lointains. Chacun dans ſon genre s'accommodoit à la penſée & à la couleur de ce grand homme.

Wildens pour mieux faire *valoir ſon talent de Payſagiſte*, ne ſe borna pas au Payſage ; il diſoit que les grands ſujets fourniſſoient preſque tout à l'eſprit, aulieu que les petits attendoient tout de lui. En effet que peut-on eſpérer qu'un Payſage nous fourniſſe d'idées ? c'eſt à l'eſprit à le faire valoir, à l'embellir : il ne peut rien de lui-même ; aulieu qu'un grand ſujet d'Hiſtoire nourrit le génie, & fait trouver mille choſes qui embelliſſent le tableau.

On demanda à Wildens les douze mois de l'année. Il traita ces ſujets ſi rebatus, d'une façon neuve & élégante, avec des figures convenables à chaque ſaiſon. Le naturel ne pouvoit faire plus d'effet, & il régnoit une naïveté dans ſes tableaux qu'on ne pouvoit ſe laſſer d'admirer.

Sitôt que Wildens pouvoit s'échaper de la Ville, il alloit deſſiner d'après nature ; c'étoit ſon plus agréable paſſetems. Il ne ſe contentoit pas de peindre tout ce qu'il voyoit : il cherchoit un choix dans les vûes, dans les arbres, dans les fabriques ; & s'il manquoit quelque choſe à leur perfection, il ſçavoit y ajouter tout ce qu'il croyoit néceſſaire pour les faire valoir. Il en étoit de même des figures qu'il employoit dans ſes ouvrages ; il les deſſinoit en grand pour les réduire en petit. Un pareil choix ſe faiſoit pour les ſujets & pour les attitudes, dans le nombre des Payſans qu'il trouvoit dans la Campagne & dans les Fermes.

Perſonne ne s'eſt peut-être donné plus de peine que Wildens pour acquérir le titre d'habile homme ; cependant un peu trop prévenu pour ſon mérite, il oſa avancer, étant à table avec Vanuden & Snyders, *que ſon Maître*

Rubens

Rubens ne pouvoit se passer de lui, & que les Paysages dont il ornoit ses ouvrages en devoient du moins partager la gloire. Rubens en ayant été informé, peignit secrétement de grands Paysages & des Chasses remplies de beaucoup d'animaux qu'il touchoit excellemment bien; & les ayant fait voir à Wildens, à Vanuden & à Snyders qu'il avoit rassemblés à ce dessein, il leur dit : *Vous n'êtes que des ignorans; quand je vous emploie dans mes ouvrages, c'est pour aller plus vîte : je viens de vous faire voir dans ces derniers morceaux de ma main, que je puis bien m'en passer, & que je suis votre maître en tout.*

JEAN WILDENS.

Ce Peintre mourut, selon Felibien, quatre ou cinq ans après Rubens, c'est-à-dire en 1644. sans qu'on sçache aucune autre circonstance de sa vie, ni quels ont été ses élèves.

Ses desseins sont d'abord faits à la pierre noire, ensuite arrêtés à la plume, & lavés à l'encre de la Chine : il mêloit quelquefois des couleurs à l'eau, surtout sur les figures; & ses arbres sont dans le gout de Paul Bril, ainsi que ses lointains. On estime ses figures; ses terrasses, les Plantes dont elles sont ornées; & le travail des herbes qui les couvrent, peuvent faire reconnoître Wildens. Les douze mois de l'année qu'il a peints, sont gravés par Hondius, Matham, André Stoch.





GONZALES COQUES.

QUOIQUE peu d'Auteurs ayent parlé de Gonzales, il ne doit point être oublié. Il nâquit à Anvers en 1618. d'un Père dont l'état n'étoit nullement connu.

On ne doit point le confondre avec un *Gio Giachinetti Gonzales*, né à Madrid en 1630. suivant un (*a*) Auteur moderne. Notre Gonzales apprit l'art du dessein chez le vieux David Rychaert, son compatriote, qui charmé de ses talens, lui donna dans la suite sa fille en mariage. Chaque jour étoit marqué par de nouveaux succès : Gonzales marchoit à pas de géant dans sa carrière, & tous ses camarades en étoient étonnés. Il sçavoit que l'art le plus cultivé ne suppléera jamais entiére-

(*a*) Houbraken.

ment à ce que refuse la nature ; il l'étudioit, il l'obfervoit attentivement fans jamais s'en laffer : auffi cette grande Maîtreffe répondant à fes empreffemens, ne fut point ingrate à fon égard.

GONZALES COQUES.

Gonzales après avoir effayé de tous les genres de Peinture, fe fixa au portrait : il confulta les plus grands Maîtres en cet art ; & fans être obligé d'aller en Italie, les modéles qu'en ont donné Rubens, Vandyck, & Pourbus, & qui valent bien ceux du Titien, du Giorgion, & du Tintoret, lui ouvrirent la route des fuccès dans cette grande carrière, aujourd'hui fi batue. L'étude, la réflexion & l'habileté de concert avec la nature firent la perfection de fes ouvrages. Ils porterent fon nom dans les Pays circonvoifins. Charles I. Roi d'Angleterre le manda pour orner fon Palais de Kenzington. Gonzales fut à fon arrivée faluer le Roi, qui le mena fur le champ voir fa Galerie de tableaux, dont il nomma fans héfiter tous les Maîtres. Le Monarque charmé de l'étendue de fes connoiffances dans un âge fi peu avancé, lui affigna une penfion & un logement dans fon Palais. C'eft ainfi que les Princes par les graces qu'ils accordent aux habiles gens, ajoûtent encore à leur grand nom.

Le Duc de Brandebourg, l'Archiduc Leopold, & le Prince d'Orange faifoient grand cas de fes tableaux ; ils en trouvoient les ordonnances riches & le coloris excellent. Le dernier de ces Princes lui donna une belle chaîne d'or. Ses tableaux hiftoriés paffent pour être touchés d'une grande manière, furtout les petits, qui font recherchés, & qui l'ont fait nommer le petit Vandyck ; Gonzales ne pouvoit fuivre un plus grand Maître. Un (a) Auteur parle d'un petit portrait du Duc d'Havré, dont la tête de la grandeur d'une piéce de vingt-quatre fous étoit d'une touche & d'une vérité fi furprenante, qu'elle ne le cédoit en rien à celles de Vandyck.

(a) Veyermans.

Gonzales s'eft peint lui-même en grand, comme ont fait tous les fameux Peintres ; & Paul Pontius l'a gravé. Il joignoit à une heureufe phyfionomie la taille la plus avantageufe, & les Flamandes ne le trouvoient que trop à leur gré. Durant fon féjour chez l'Archiduc Leopold, une jeune perfonne en devint éprife, & fit quelqu'avance pour s'en faire

GONZALES COQUES.

aimer. Loin d'y résister il fit encore paroître plus d'amour que n'en montroit cette belle. Les parens voulurent arrêter cette intrigue; mais la fille se sauva chez Gonzales: il la fit travestir en jeune Polonois qui venoit apprendre à dessiner chez lui. Elle soutint ce déguisement à merveilles, se fortifiant de plus en plus dans le dessein. Un disciple d'une aussi aimable figure ne pouvoit en imposer long-tems : pour la soustraire à la poursuite de ses parens, il fut demeurer dans un Village près d'Anvers, & changea de nom. On lui auroit volontiers donné cette personne en mariage, s'il n'eût déja été marié. Sa femme qui en fut informée, se joignit aux parens, & découvrit bientôt l'endroit qui servoit d'asile à nos amans. S'il n'est point de lieu impénétrable à l'amour, il n'en est point non plus à la jalousie : on alloit se porter aux plus violentes extrémités, lorsque la fuite, qui étoit le seul parti qui leur restoit, assura leur tranquillité.

On n'a jamais appris de leurs nouvelles depuis leur départ. Ainsi la mort de cet Artiste, ses élèves, ses desseins sont aussi peu connus les uns que les autres; mais ses portraits répandus de tous côtés méritent assurément une distinction particulière, & sauveront son nom du tems & de l'oubli.

Sans le poison d'amour, qui tout talent énerve,
Vandyck eût dans Gonzales admiré son rival :
Ni la faveur des Rois, ni les dons de Minerve,
Ne purent l'affranchir d'un joug aussi fatal.



SUPPLEMENT
A
L'ECOLE
DE
FRANCE.



NICOLAS MIGNARD.

SI quelque choſe a pû diminuer la réputation de Nicolas Mignard, c'eſt le grand nom que s'étoit acquis, tant en France qu'en Italie, ſon illuſtre frére Pierre Mignard, dont on a donné l'éloge dans le Tome II. de cet Ouvrage pag. 275. Nicolas né à Troyes en Champagne vers 1608. étoit l'aîné. Leur père qui s'appelloit Pierre More, avoit, ainſi que tous ſes fréres, ſervi long-tems dans nos Armées. On rappellera ici ce qu'on a déja rapporté dans la vie de Pierre Mignard. Henri IV. voyant leur père qui s'appelloit More, avec ſix de ſes fréres, tous Officiers bienfaits, dit : *ce ne ſont pas là des Mores, ce ſont des Mignards*; le nom depuis ce tems-là en eſt reſté à cette famille.

NICOLAS MIGNARD.

Les heureuſes diſpoſitions de Nicolas pour ſa peinture, déterminerent ſon père au choix de ſa profeſſion. On peut dire des Peintres ainſi que des Poëtes, *naſcuntur non fiunt*. Le meilleur Maître de la Ville de Troyes fut choiſi pour ſon inſtruction, & fut en peu de tems devancé par le Diſciple. Les Antiques & les peintures de Freminet, de Primatice, de Maître Roux & des autres Peintres d'Italie qui ont travaillé à Fontainebleau lui ſervirent d'étude pendant pluſieurs années; mais l'envie de ſe perfectionner le détermina enfin à voir l'Italie. En paſſant à Lyon, ſes eſſais plurent aux gens de goût, & lui procurerent pluſieurs ouvrages: il fut enſuite à Avignon, où il peignit dans une galerie le Roman de Theagene & de Chariclée. Son cœur ſenſible aux belles choſes, le fut aux charmes d'une jeune perſonne de cette Ville, il s'y livra entierement; enfin l'attrait de la peinture & ſes réflexions le rappellerent à lui, & il partit pour l'Italie après avoir promis à la Demoiſelle de l'épouſer à ſon retour.

Les attachemens de cœur ne deshonorent point les grands hommes, lorſqu'ils les quittent avec courage dès que leur devoir les appelle ailleurs; ils ne font, pour ainſi dire, que s'y prêter.

Le Cardinal de Lyon, frére du Cardinal de Richelieu, en paſſant à Avignon pour ſe rendre à Rome, vint loger chez l'amateur qui avoit employé dans ſa galerie le pinceau de Nicolas; l'ouvrage plut à l'Eminence, qui lui accorda ſon eſtime, & la permiſſion de le ſuivre à Rome.

Les grandes paſſions pour l'ordinaire ne nous laiſſent de loiſir que pour nous occuper de l'objet qui les fait naître. Mignard à Rome fit voir le contraire; il dévoroit tout ce qu'il voyoit de beau, & le tems qu'il déroboit à l'amour fut employé avec uſure à le perfectionner dans ſon art. Dans la vûe de s'élever aux premiers rangs, ſes grandes études augmenterent la délicateſſe de ſon goût, & ajouterent de nouveaux charmes à ſon eſprit. Enfin deux années de ſéjour à Rome furent le terme de ſes études, & l'amour qui le rappella à Avignon joignit ſon flambeau à celui de l'hymen pour le réunir à l'objet de ſes vœux.

Son ſéjour à Avignon chez ſon beau-père le fit connoître dans la ſuite ſous le nom de Mignard d'Avignon, pour le diſtinguer

NICOLAS MIGNARD.

diſtinguer de ſon frére que l'on appelloit Mignard le Romain. Quand en 1659. Louis XIV. paſſa par cette Ville pour aller à Saint Jean de Luz épouſer l'Infante d'Eſpagne, fille de Philippe IV. le Cardinal Mazarin qui étoit du voyage, envoya chercher Mignard qu'il connoiſſoit depuis long-tems. Il jugea aſſez avantageuſement de ſes progrès pour ſe laiſſer peindre une ſeconde fois. Mignard y employa tout ſon ſçavoir, & le plaiſir qu'il prit à faire ce portrait ne contribua pas peu à ſon ſuccès. Ce tableau lui fit un honneur ſi diſtingué, qu'il le dédommagea abondamment de ſes peines. Le Roi & la Reine ne pouvoient ſe laſſer de l'admirer, & ſouhaiterent que Nicolas vint à la Cour. Pluſieurs Seigneurs ſuivirent l'exemple du Cardinal; mais Mignard n'eut le tems que de peindre leurs têtes.

Le Cardinal de retour à la Cour, non-ſeulement ne l'oublia pas, mais il eut ſoin d'en rappeller le ſouvenir à leurs Majeſtés. On lui fit toucher de l'argent pour ſon voyage, & Mignard préſenté par ſon Eminence eut l'honneur de ſaluer le Roi à Fontainebleau. Un tel Protecteur eût bien-tôt aſſûré une fortune brillante à ce Peintre, ſi la mort de ce Miniſtre ne l'en eût privé preſque (*a*) auſſi-tôt. Notre Artiſte commença le Portrait du Roi à ſon retour à Paris, & celui de la Reine, dont il fit quelques copies pour les pays Etrangers. Ce fut alors que ſon nom s'étendit de tous côtés; il paſſa pluſieurs années à faire des portraits, parmi leſquels on diſtinguoit celui de la Princeſſe d'Elbœuf en Sainte Cecile. Le genre de l'Hiſtoire n'en ſouffrit point, puiſqu'il fit pour les Chartreux de Grenoble deux grands tableaux repréſentant pluſieurs Religieux qui ſouffrirent le martyre ſous Henri VIII. Roi d'Angleterre. Ce fut à peu près dans ce tems qu'on le reçut à l'Académie de Peinture, dont il devint enſuite Recteur, & le Roi l'employa à peindre ſon petit appartement bas des Tuileries. L'Hiſtoire d'Apollon ſous la figure du Soleil, emblême du Roi, y paroît dans tout ſon éclat; Sa Majeſté en fut ſi contente qu'elle lui ordonna d'orner ſa grande chambre de parade, dont il fit tous les deſſeins. L'application violente & continuelle qu'il donnoit à ces ouvrages, où il a toujours mis de la dignité & de l'élévation, lui cauſa une hydropiſie dont il mourut en 1668. âgé

(*a*) En 1661.

NICOLAS MIGNARD.

de ſoixante ans. Son corps fut porté aux Petits Auguſtins du Fauxbourg Saint Germain où il fut enterré, & on lui fit un Service dans l'Egliſe des Feuillans, où tous les Académiciens & les Amateurs aſſiſterent. On regrettoit autant en lui l'honnête homme que l'habile Peintre; c'eſt le plus bel éloge qu'on puiſſe en faire.

Nicolas Mignard a laiſſé deux fils, l'un Architecte du Roi, qui s'appelloit Pierre, & qui fut d'abord peintre de Marie-Thérèſe d'Autriche, Chevalier de l'Ordre de Chriſt, & de l'Académie d'Architecture, ayant exercé l'un & l'autre talent avec réputation; il eſt mort à Avignon en 1725. âgé de trente-cinq ans. Le ſecond nommé Paul étoit Peintre, & fut reçu à l'Académie en 1672. il mourut à Lyon en 1691. âgé de cinquante-deux ans; c'eſt lui qui avoit peint le portrait de ſon père qu'on voyoit dans les Salles de l'Académie de Peinture, mais que des arrangemens nouveaux en ont exclu. Sa famille qui eſt à Avignon a fourni le portrait que l'on voit gravé à la tête de ſon éloge. Un illuſtre moderne a fait ces vers à la louange de Nicolas Mignart.

Prendre le ton de la nature,
En ſentir les beautés, en ſauver les défauts,
Faire aimer des Portraits l'innocente impoſture,
Furent les fruits de ſes travaux.
A la Cour, au Miniſtre, aux Princes il ſçut plaire:
Il ſçait nous plaire encore, & ſes tableaux charmans,
Du Palais de nos Rois précieux ornemens,
Font voir l'heureux rival de ſon illuſtre frére.

Ce Peintre dont les Elèves ne ſont point connus, inventoit facilement & peignoit avec grace. Son pinceau frais & coulant, propre à faire des portraits, nous en a plus laiſſé que de tableaux d'Hiſtoire. Comme il ne ſe ſentoit pas un génie aſſez élevé pour entreprendre de grands ſujets, ou pour exprimer de fortes paſſions, il ſe renferma à l'exemple de l'Albane, dans des compoſitions ſimples, dans des ſujets tendres & moderés qu'il a traités avec beaucoup de fraîcheur, de correction, & d'un très-bon ton de couleur; ſes têtes gracieuſes

& charmantes n'ont point aſſez d'ame ni de chaleur pour émouvoir le ſpectateur: on ne peut inſpirer aux autres ce que l'on ne ſent pas ſoi-même. Une choſe ſingulière en lui étoit d'avoir toujours peint de la main gauche, & de tirer fort adroitement de la même main à la chaſſe. Tout ce qui s'offroit à ſes yeux digne de remarque, étoit recueilli ſur des tablettes qu'il groſſiſſoit chaque jour, & il rentroit rarement chez lui ſans avoir fait quelque récolte. Sa femme lui voyant un jour les mains vuides au retour de la chaſſe, lui demanda où étoit ſon gibier: *J'en apporte*, dit-il, *d'une nature à le diſputer à tout ce qu'il y a de meilleur au monde*; il ouvrit ſes tablettes, & montra pluſieurs feuilles remplies de très-excellentes études. C'eſt ainſi qu'il étendoit pour les Amateurs la carrière des beaux Arts & la ſphere de leurs plaiſirs.

Ses deſſeins ſont peu connus & apparemment confondus avec ceux de ſon frére. Ce que l'on voit de plus conſidérable de ſa main à Avignon eſt une galerie, où il a repréſenté en pluſieurs morceaux le Roman de Théagene & de Chariclée.

Le Palais des Tuileries à Paris eſt plein de ſes ouvrages. On voit au plafond de la chambre du Roi dans un grand ovale un Ciel ouvert, où Apollon repréſentant le Soleil eſt aſſis ſur des nuages; il a ſa lyre dans les mains, & les quatre Saiſons dans l'éloignement tiennent ſes chevaux. Aux deux côtés du même plafond ſur un fond d'or ce Dieu armé d'un arc tire ſur des Cyclopes; de l'autre côté il exerce avec Diane ſa vengeance ſur les enfans de Niobé. Le ſupplice de Marſyas ſe voit ſur les panneaux de l'alcove, & le plafond repréſente la nuit ſous la figure d'une femme enveloppée d'une draperie ſemée d'étoiles; elle tient deux enfans endormis entre ſes bras. Dans le cabinet ſuivant, Apollon y paroît tenant d'une main ſa lyre, & de l'autre il répand des couronnes de laurier ſur les trois Muſes de la Poëſie, de la Peinture & de la Muſique. Les payſages au-deſſus des portes de ce cabinet ſont, l'un le lever du Soleil, & ſur le devant on voit la fleur du Giraſol qui regarde ſans ceſſe le Soleil; l'autre payſage repréſente ſon coucher. Il y a ſur le devant un manteau de couleur pourpre avec du ſang répandu, d'où naît une fleur violette, pour exprimer que c'eſt le ſang de l'infortuné

NICOLAS MIGNARD.

Hyacinthe, qu'Apollon changea en fleur après l'avoir tué involontairement. Ce même Dieu paroît assis dans une autre piéce, recevant une lyre de la main de Mercure, & dans une autre il poursuit Daphné.

Nicolas Mignard a gravé cinq piéces à l'eau forte d'après Annibal Carrache, c'est le Cabinet du Palais Farnese. On a gravé d'après lui cinquante morceaux, dont les principaux sont, le beau portrait du Comte d'Harcourt, appellé le Cadet à la perle; celui de Brisacier, d'Emanuel-Théodore de la Tour d'Auvergne Duc d'Albret, de Pierre Dupuis, Peintre du Roi, par Antoine Masson; différens portraits de Louis XIV. étant jeune, gravés par Vanschuppen; un sujet de Thèse, où est le portrait de Louis XIV. gravé par le même.





LOUIS
TESTELIN.

OUIS Teſtelin, ainſi que Daniel de Volterre, doit ſa réputation à un très-petit nombre de tableaux excellens. Quelques perſonnes prétendent qu'un homme qui n'auroit peint que deux ou trois bons tableaux, n'en ſeroit redevable qu'au haſard, & ne mériteroit par conſéquent ni un grand nom ni beaucoup d'eſtime. Cette régle ſouffre cependant des exceptions que nous ferons en faveur de ces deux Peintres. Daniel a partagé ſon tems entre la Peinture & la Sculpture, dont il a fait un plus grand uſage par les beaux morceaux que nous connoiſſons de ſa main. Teſtelin que la mort nous a enlevé de bonne heure, a prouvé par le petit nombre de bons tableaux qu'il a faits, combien

LOUIS TESTELIN.

il seroit sorti de chefs-d'œuvres de son pinceau, s'il eût fourni une plus longue carrière. On ne peut donc disconvenir que ces deux grands hommes ne méritent un rang distingué dans les fastes qui triomphent du tems & de l'oubli.

Louis Testelin naquit à Paris en 1615. Son père voyant son goût décidé pour la peinture, le mit chez le fameux Vouët; c'étoit la premiere Ecole de France, & celle qui nous a donné de si grands Elèves. Testelin y fit voir en peu de tems de quoi est capable un génie conduit par la nature, & doué de tous les talens qui forment les célébres Peintres. Des prix gagnés chez son Maître, une grande facilité de dessiner, un goût de couleur tendre & moëlleux lui acquirent des amis & des protecteurs.

Comme les Académies de Peinture de Paris & de Rome n'étoient pas encore établies, on n'étoit pas en usage de faire le voyage d'Italie. Testelin fut réduit à copier & à étudier les tableaux des grands Maîtres qui se trouvoient à Fontainebleau & à Paris. Avec ces seuls secours notre jeune Elève acquit le bon goût, la grande manière de s'exprimer sur la toile, & parvint à se distinguer parmi ses Confréres.

On le reçut à l'Académie lors de son établissement en 1648. à l'âge de trente-trois ans; son tableau de réception est un grand portrait historié de Louis XIV. âgé de trente ans. Il fut ensuite nommé Professeur en 1650. & le nombre de ses partisans devint très-considérable; chacun faisoit cas de son sçavoir. L'élévation & la noblesse des pensées, une composition méditée accompagnée des graces nécessaires, une expression variée & qui rendoit le sentiment dans toutes ses nuances tel que Salluste & Tacite l'ont observé dans les beaux portraits qu'ils nous ont donnés de leurs héros, faisoient le caractére de ses ouvrages. Testelin avoit beaucoup lû, son esprit étoit vif, il sçavoit très-bien les régles de son art, & il employa heureusement les réflexions qu'il avoit faites sur les ouvrages des plus grands Peintres.

L'envie qui n'avoit pas épargné les fameux le Sueur & le Brun, fit naître des jaloux de la gloire de Testelin; *Urit* (a) *enim fulgore suo, qui prægravat artes infra se positas*; celui qui s'élève au-dessus des autres irrite par son éclat. Ces envieux furent si frappés de l'excellence du tableau de la Résurrec-

(a) *Horat. Epist.* 1. lib. 2.

tion de Tabithe par Saint Paul, qu'ils donnerent à le Brun toute la conduite de ce beau morceau, & même une partie de l'exécution : rien n'étoit si faux que cette accusation. Louis Testelin à la vérité avoit toujours marché sur les traces de ce grand homme ; mais il l'avoit imité en Peintre habile sans le copier servilement. Ceux cependant qui examineront ce tableau, le trouveront plus dans le goût de le Sueur que dans celui de le Brun : son coloris tendre & moëlleux, ses teintes fraîches, sa touche hardie, ses draperies simples, l'expression noble de ses figures approchent plus du premier Maître que du dernier, & l'on n'a pas hésité de le placer à côté des *bruleurs* de Livres de le Sueur.

Ce qui avoit donné lieu à cette accusation étoit sans doute la grande amitié qui régnoit entre ce Peintre & Charles le Brun. Ils discouroient sans cesse de leur art. Le Brun proposoit les difficultés, Testelin les discutoit avec esprit. Un jour qu'ils étoient à table, la dispute s'échauffa : le Brun y soutint que l'Ecole Romaine par ses belles compositions, ses contrastes heureux, & la correction de son dessein, l'emportoit sur toutes les autres ; Testelin au contraire exhaltoit le clair-obscur admirable de l'Ecole Vénitienne, & ses grands coups de lumière qui l'avoient toujours frappé. On entra de part & d'autre dans tous les détails nécessaires pour prouver ce que l'on avançoit ; il se dit des choses excellentes qu'on seroit heureux d'avoir par écrit. Enfin cette dispute fut poussée bien avant dans la nuit, & elle se termina par ces paroles de le Brun : *Ami, vous m'avez charmé par votre science profonde, la victoire est à vous ; personne assurément n'est mieux instruit des grandes maximes de son Art.*

Le Brun n'étoit occupé que de son ami : il le sçavoit peu à son aise, & cherchoit toutes les occasions de le servir & d'adoucir la rigueur de son sort ; on peut en juger par le trait que je vais rapporter. Ils étoient ensemble à sa belle maison de Montmorency dans une grotte au pied de la cascade, lorsque le Brun fit habiller en Amour le plus beau des enfans de son Jardinier qui avoit environ dix ans ; il parut suivi de deux autres Amours, & présenta de la part de Vénus des vers & une bague de mille écus à Testelin. Celui-ci fut surpris d'une façon de donner aussi

LOUIS TESTELIN.

galante qui voiloit avec délicateſſe, & embelliſſoit en même-tems la généroſité de ſon bienfaicteur.

Louis ſe mit à graver pluſieurs ſuites d'enfans qui jouent enſemble au nombre de 50. piéces: la récolte de la manne dans le déſert, à l'eau-forte, d'après le Pouſſin, & pluſieurs vignettes pour le Livre des Sentimens des plus habiles Peintres ſur la pratique de l'Art, compoſé par ſon frére. Il parloit aſſez volontiers de ſes bonnes qualités, & on pouvoit lui appliquer ce bon mot d'un (*a*) Eſpagnol, *celui qui ſe loue trop médit du meilleur de ſes amis.* Une mort prompte dans la force de ſon âge nous a privés des beaux morceaux qu'auroit produit ſon ſçavant pinceau.

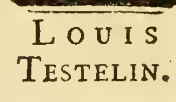
(*a*) Juan Ruſo, Apophtegmes.

Nous ne connoiſſons à Paris que trois tableaux de Teſtelin, dont deux ſont dans l'Egliſe de Notre-Dame: l'un eſt la Réſurrection de Tabithe par Saint Paul dont il a été parlé; l'autre eſt la Flagellation de Saint Paul & de Silas placé du côté de l'Archevêché: le troiſiéme tableau décore une des Salles de la Charité; il repréſente Saint Louis qui penſe un malade entouré de pluſieurs figures. La touche, la correction & l'expreſſion qu'on y admire, mettent ce tableau au rang de ceux des plus grands Maîtres. Riche dans ſes inventions, Teſtelin a ſçu allier un génie élevé, une imagination forte à la légéreté du pinceau, & l'élégance de l'antique au vrai de la nature. En donnant l'eſſort à ſon génie, il a animé ſes ouvrages par des idées brillantes & vives.

Louis, ainſi que les grands hommes, n'a triomphé de l'envie qu'après ſa mort: *vivis* (*b*) *quod fama negatur.* On accorde aux Artiſtes tout ce qu'ils méritent ſi-tôt qu'ils ne ſont plus. Il mourut à Paris en 1655. à l'âge de quarante ans, ſans qu'on ſçache s'il a été marié, & s'il a formé quelque Elève.

(*b*) Martial, lib. 5. Epig. 10.

Ses deſſeins ſont aſſez rares, & renfermés dans une Province où ſon beau-frére les porta pour s'acquitter envers un ami de ce qu'il lui devoit: ce ſont preſque tous des jeux d'enfans, des Académies, des ſujets de thèſes, des tombeaux & peu de penſées de tableaux. Le crayon de ſanguine y eſt employé d'une manière un peu trop ſéche & froide; le contour des figures eſt réguliér, les enfans

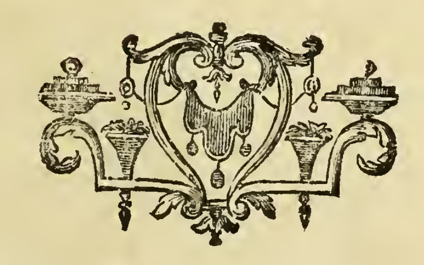


ſans dans la manière de le Brun ſe reſſemblent preſque tous ; les ornemens ſont de bon goût , & ſes Académies moëlleuſes. La propreté & une certaine touche uniforme peuvent faire diſtinguer ce Maître.

HENRI TESTELIN.

Son frère cadet Henri , né en 1616. étoit auſſi Elève de Vouet, & montra beaucoup de diſpoſition pour ſon Art. On le reçut Académicien dans la premiere aſſemblée de 1648. & il fut nommé Secretaire en 1650. Il travailla par ordre du Roi à pluſieurs ouvrages , & obtint un logement aux Gobelins : c'eſt lui qui a donné les Conférences de l'Académie avec les Sentimens des plus habiles Peintres ſur la Peinture ; on le nomma Profeſſeur en 1656. Teſtelin donna pour ſon tableau de réception le grand portrait de Louis XIV. ſéant en ſon Lit de Juſtice ; un autre du même Prince à l'âge de douze ans ; & le portrait du Chancelier Seguier. Ce Peintre mourut à la Haye en 1695. âgé de quatre-vingts ans.

On a gravé d'après Louis Teſtelin pluſieurs titres de Livres , & des ſuites d'enfans , environ cinquante morceaux. Gerard Audran a gravé dans une forme circulaire la Vérité de la Peinture pour le Livre des Sentimens des plus habiles Peintres , compoſé par ſon frère Henri. Michel Moſin , Gilles Rouſſelet , Louis Ferdinand fils du fameux Ferdinand Elle, Rouſſelet , Landry & Garnier ont gravé d'après lui.





P. Lillebois delin. M. Aubert Sc.

JEAN-BAPTISTE MOLA.

(a) *Abecedario Pittorico del Padre Orlandi*, pag. 234.

Le Recueil de Crozat.

(b) *Felsina Pittrice*, Tom. 1. p. 3. & 493.

(c) *Piganiol*, Ed. 1738.

C'EST sur le témoignage de plusieurs (*a*) Auteurs que nous attribuons à la France la naissance de Jean-Baptiste Mola environ en 1620. sans sçavoir précisément le nom de la Ville qui a produit cet Artiste. Malvasia l'appelle (*b*) un *Mola di Francia*, pour le distinguer de Pierre-François Mola, qu'il nomme un *Mola di Roma*, quoiqu'il fût né à *Coldré*, Diocèse de Côme dans le Milanois. Un autre (*c*) Auteur dit ces deux Peintres fréres dans la Table qu'il a donnée à la fin de sa Description de Versailles. Ce qui est certain, est que ce sont deux hommes du même nom sans être parens ni compatriotes, tous deux Peintres contemporains, tous deux habiles & tous deux Elèves de l'Albane.

JEAN-BAPTISTE MOLA.

Jean-Baptiſte Mola après avoir étudié quelque-tems en France chez Vouet, en partit pour ſe rendre à Bologne en 1650. Il ſe mit auſſi-tôt ſous la diſcipline du fameux Albane, qui étoit le plus gracieux Peintre de ſon tems: Ce Maître lui trouva de grandes diſpoſitions, ſur-tout pour le Payſage. Mola s'attacha cependant à l'Hiſtoire, conſulta les plus fameux modéles, & fit de grandes études; l'Albane dans la ſuite l'employa dans tous ſes travaux, & lui donna des appointemens.

L'Albane fut appellé dans ce tems à Rome pour y peindre la Galerie du Palais *Veroſpi* & d'autres ouvrages qui l'y retinrent quelque tems. Le Mola qui brûloit du déſir de faire ce voyage, ſaiſit l'occaſion d'y accompagner ſon Maître. Il lui donna non-ſeulement le tems d'y étudier les meilleurs ouvrages qui pouvoient former un grand Peintre; mais il voulut bien encore lui en indiquer les beautés & les défauts. Quel progrès un élève ne fait-il point avec de pareils ſecours?

La Galerie Farneſe & les autres ouvrages d'Annibal Carrache le piquerent infiniment; mais il ne ſouhaita rien tant pour ſes études que d'avoir une belle copie du Saint Jean prêchant dans le Déſert, que Louis Carrache a peint à la Chartreuſe de Bologne, & qu'il n'avoit pas eu le tems de faire lui-même: il arriva heureuſement pour lui que le Cignani qui peignoit à Saint André *della Valle* deux grands tableaux de l'Hiſtoire de ce Saint, s'engagea à ſon retour à Bologne d'en faire une copie de ſa main & de la lui envoyer. Le Mola de ſon côté lui en promit une du Saint Jerôme du Dominiquin que le Cignani déſiroit depuis long-tems; c'eſt ainſi que les habiles gens ſe prêtent des ſecours mutuels dans la pratique de leur Art.

Quand les occupations de ſon Maître furent finies, le Mola s'en retourna avec lui à Bologne, & ſe mit à peindre d'après nature. On le voyoit ſouvent dans les fameux Jardins de Mirabel, ou dans celui des Poëtes, chercher des vûes enchantées, des côteaux charmans, enfin la belle verdure qui y regne continuellement. C'eſt de cette manière que les richeſſes de la nature ſe rangeoient ſous ſon pinceau ſans effort, ſans confuſion; s'il n'a pas égalé ſon Maître dans le gracieux

JEAN-BAPTISTE MOLA.

des figures, il l'a ſurpaſſé dans les beaux payſages, dans la dégradation des terraſſes, des lointains, & dans une excellente maniére de feuiller les arbres : c'eſt de quoi l'Albane convenoit lui-même.

Les louanges que ce grand homme lui donna, & l'empreſſement qu'on marquoit pour ſes ouvrages, enflerent ſon orgueil à un point qu'il oſa s'égaler à lui. L'homme eſt naturellement prévenu en faveur de ſes connoiſſances :

Nul (*a*) *n'eſt content de ſa fortune,*
Ni mécontent de ſon eſprit.

(*a*) Madame Deshoulieres.

Il s'aveugla ſi fort, qu'il mépriſoit les conſeils de l'Albane ſur ſon art, & outré de colere, il lui répondit un jour, qu'il étoit plus habile que lui. Il s'en faut bien cependant qu'il ait approché de la beauté & de la fraîcheur du coloris de l'Albane, de ces graces enchantereſſes qu'il mettoit dans le caractére de ſes figures, & du ton moëlleux & brillant qui ſortoit de ſon pinceau.

On ne peut jamais confondre les ouvrages des deux Mola, ſi l'on conſidére que François eſt bien ſupérieur dans ſes compoſitions & dans ſa maniére de traiter un ſujet : ſes figures ont du grand, du noble, une excellente touche, des draperies ſimples, mais jettées d'une grande maniére ; ſon coloris rembruni tient de l'Ecole Vénitienne ou de celle des Carraches. Jean-Baptiſte eſt tout oppoſé par ſon coloris clair ; ſes figures ſont dures & ſéches : il n'y a donc que l'excellence de ſon payſage qui ait pû lui donner la réputation qu'il s'eſt acquiſe en France & en Italie.

On voit fort peu de tableaux de ce Maître en France ; on parle ſeulement de quatre grands payſages qui ſont à Rome dans le Palais *Salviati* qu'on donne à l'Albane, quoiqu'ils ſoient dûs au pinceau de Jean-Baptiſte Mola. Le Roi a trois tableaux de lui ; ſçavoir, une Fée qui garde des moutons, & écrit ſur un tronc d'arbre ; Saint Bruno couché ſur une terraſſe dans un payſage ; une femme qui panſe un bleſſé qu'un homme ſoutient, & dont le cheval ſe voit dans le lointain.

On ne ſçait aucune particularité ſur la vie de ce Peintre, ni l'année de ſa naiſſance, ni celle de ſa mort ; le peu que

Jean-Baptiste Mola.

nous en avons recueilli ici, eſt le fruit de bien des recherches; mais nous n'avons pû découvrir s'il a été marié, s'il a eu des enfans, & des Elèves.

Les deſſeins de ce Maître ne ſont pas plus difficiles à diſtinguer d'avec ceux de Pierre-François, que le ſont leurs tableaux. Nous avons déja remarqué dans la vie de Pierre-François, que le goût des figures peut décider dans cette occaſion. Celles qui ſont deſſinées dans le goût Vénitien, dans celui des Carraches ou du Guerchin, doivent être données à Pierre-François Mola; au contraire les figures qui tiennent de la maniere de l'Albane, & qui approchent de ſon coloris, ſont ſûrement de la main de Jean-Baptiſte: il aimoit trop cette maniére, & l'avoit ſuivie trop ſervilement, pour pouvoir jamais s'en écarter.





JACQUES ROUSSEAU.



E nom de Rouſſeau, commun à deux grands hommes, célébres l'un dans la Poëſie, l'autre dans la Peinture, paſſera à la poſtérité la plus reculée. Si le premier par l'élévation de ſes penſées, le ſublime de ſon génie & la fineſſe de ſes expreſſions, a mérité un des premiers rangs parmi les plus fameux Poëtes, le ſecond ne s'eſt pas moins diſtingué par ſes belles ordonnances, ſon grand ton de couleur, ſa belle touche & l'imitation parfaite de la nature.

Jacques Rouſſeau nâquit à Paris en 1630. d'un pere Proteſtant, qui l'éleva dans ſa religion. Il y a beaucoup d'apparence que la profeſſion de ſon pere avoit du rapport aux arts auxquels il deſtina ſon fils de bonne heure. Tous les

genres de Peinture parurent au jeune Rouſſeau du reſſort de ſon génie, & il ſçut employer heureuſement la figure dans les ouvrages dont il fut chargé dans la ſuite. Enfin il donna à l'Architecture & à la Perſpective la préference ſur tous les autres genres, & il y excella.

JACQUES ROUSSEAU

Rouſſeau quoique jeune ſentit qu'il ne falloit pas ſeulement étudier la nature pour ſe perfectionner, mais qu'il étoit encore néceſſaire de conſulter les grands Maîtres pour donner enſuite l'eſſort à ſon imagination.

Un Auteur en effet qui ne puiſe que dans ſon fond, quelque fertile qu'il puiſſe être, met néceſſairement dans ſes ouvrages une uniformité rebutante qui approche de la médiocrité ; s'il veut atteindre à la réputation des grands Maîtres, il doit apprendre d'eux à varier ſes caractères, en pliant ſon génie à leur imitation ſans aucune ſervitude.

Ceux qui raiſonnent ainſi ſont ceux qui font le plus de chemin dans leur art ; & ceux qui y ont fait beaucoup de progrès, ſentent combien il en reſte encore à faire. Ce fut en ſuivant cette maxime, que Rouſſeau s'avança dans ſa profeſſion, & il crut le voyage d'Italie très-néceſſaire à ſon projet.

Ces grandes ruines de Temples, de Palais, de Mauſolées, qui étalent à nos yeux tout ce que l'Architecture a eu de plus parfait, furent de puiſſans motifs pour le déterminer à en faire le voyage ; il partit donc pour Rome, & y trouva de quoi ſatisfaire ſes deſirs, & enrichir ſon imagination.

. . . . . (*a*) *Dulceſque dolos præſenſerit artis.*

(*a*) Du Freſnoy, *v.* 431.

Il acquit bientôt une diſtinction dans l'Architecture & dans la Perſpective par la connoiſſance de ces illuſions & de ces innocentes tromperies, qui en font tout le charme. Herman Suanevelf, fameux Peintre Flamand connu ſous le nom d'Herman d'Italie, y étoit pour lors en grande réputation. Ils ſe lierent d'amitié au point, que Rouſſeau lui demanda en mariage ſa ſœur, qui étoit très-aimable ; il l'obtint. Herman devenu ſon beau-frere l'aida de ſes conſeils ; & comme le Payſage eſt indiſpenſable à un Peintre d'Architecture, & qu'Herman le peignoit extrêmement

JACQUES ROUSSEAU.

bien, il lui montra par son exemple de quelle maniere il falloit traiter cette partie de la Peinture pour la rendre fraiche, légere & agréable.

Rousseau joignit ce nouveau talent à ceux qu'il possédoit, & fit plusieurs ouvrages en Italie qui furent très-goûtés. A son retour à Paris, environ en 1660. il debuta à l'Hôtel du Président Lambert par les morceaux d'Architecture qui entrent dans la composition de la belle Galerie peinte par Charles le Brun. C'est dans ces ouvrages qu'il fit connoître l'étendue de son sçavoir, & à quel point il possédoit la perspective. Cet esprit créateur ne permettoit à personne de suivre la route que sa pensée s'étoit tracée, & c'étoit tomber dans un piége que de le prendre pour modéle.

Louis XIV. qui avoit entendu parler de ses rares talens, les employa aux décorations de la Salle des Machines à Saint Germain en Laye pour la représentation des Operas du fameux Lully. Ce Prince sçavoit réunir tous les habiles gens; il connoissoit le besoin que les grands hommes ont les uns des autres pour concourir à la perfection d'un ouvrage.

On reçut Rousseau à l'Académie de Peinture en 1662. & son tableau de réception est un grand paysage orné d'Architecture, il fut dans la suite en 1679. Conseiller en la même Académie; mais il survint un ordre du Roi en 1681. de l'exclurre de ce corps, parce qu'il étoit Calviniste. Comme il peignoit à fresque les dehors du Château de Marly, la révocation de l'Edit de Nantes ayant paru en 1685. & n'étant pas alors dans les sentimens de changer de Religion, il fut obligé d'abandonner les travaux du Roi, & de se retirer dans les pays étrangers.

Quelque tems après étant entré dans le sein de l'Eglise Catholique en 1687. il reprit son rang à l'Académie.

Il a peint à Versailles dans la salle de Venus, qui est à l'entrée des grands appartemens du côté de la Chapelle, deux grands tableaux de Perspective & d'Architecture, peints sur toile, & colés sur la muraille.

On lui attribue la Perspective peinte dans les Jardins du Château de Ruel du tems du Cardinal de Richelieu; mais elle est de Jean le Maire: le Cardinal étant mort en 1642.

Rousseau

Jacques Rousseau.

Rousseau n'auroit eu que douze ans, étant né en 1630, & il n'est pas possible qu'il eût été capable à cet âge de produire ce morceau. On prétend qu'il l'a retouché dans les endroits endommagés par le tems. Cette perspective par sa beauté attiroit tous les amateurs ; elle étoit si naturelle, que les oiseaux voulant passer à travers les arcades feintes, se cassoient la tête. Si le Peintre Zeuxis fut célébre pour avoir peint une corbeille pleine de raisins que les oiseaux venoient bequeter ; celui-ci mérite également notre admiration par une imitation aussi parfaite de la nature.

Que nous aimons qu'il nous séduise,
Et que nous sommes enchantés,
Quand nos yeux loin de nous cherchent avec surprise
Des objets près de nous, par son art écartés !

Tout le monde s'empressoit d'avoir des ouvrages de Rousseau : nous ne citerons parmi plusieurs Hôtels qui en furent décorés, que celui de Saint Pouange, où l'on voit un beau morceau d'Architecture dans la Cour & une Perspective au fond du Jardin, qui sont assez bien conservés pour prouver la capacité du Peintre. Leurs compositions admirables, l'intelligence des teintes, font infiniment regretter ce que le tems en a détruit ; tel est le beau morceau sur le Quai des Celestins dans la maison de M. Fieubet, lequel est totalement ruiné.

Cette grande réputation de Rousseau passa jusqu'en Angleterre, où il fut mandé en 1690. par Milord Montaigu pour se joindre au fameux la Fosse & Baptiste Monoyer, qui venoient embellir sa maison de Londres. Rousseau y a peint l'Architecture du grand escalier, & celle du beau salon qui partage les appartemens de cet Hôtel. Elle paroît avec distinction auprès des morceaux d'histoire de la Fosse, & les belles fleurs de Baptiste. Ces ouvrages concourent à former un beau tout, & c'est ce qu'on devoit attendre de trois pinceaux aussi distingués en leur genre. Quelques années après ce grand ouvrage Rousseau tomba malade, & mourut à Londres le 16 Décembre 1693. âgé de soixante ans.

JACQUES ROUSSEAU.

De tous les élèves qu'il a pû former on ne connoît que Philippe Meuſnier, dont l'éloge ſe trouvera dans la ſuite de cet ouvrage.

Les deſſeins de Rouſſeau ne ſont pas communs : ils ſont touchés premiérement à la pierre noire, enſuite le trait eſt repris à la groſſe plume, & lavé à l'encre de la Chine d'une manière hardie, & qui dénote une grande manière.

Il alloit extrêmement vîte en peignant ; il diſoit *Qu'il ſeroit trop heureux ſi ſa main pouvoit égaler la rapidité de ſon génie ; la penſée vole*, ajoutoit-il, *& ne nous échappe que trop ſouvent.* Les ouvrages de Rouſſeau ne ſouffroient point de la célérité de ſon travail ; bien différent de ce Peintre médiocre, qui vantant à Apelle la promptitude de ſon pinceau, celui-ci lui dit, *Je l'aurois deviné en voyant vos ouvrages.*

Il a gravé ſix Payſages avec de l'Architecture, & de fort jolies figures, & quelques Payſages d'après les Carraches dans la ſuite du ſieur Jubac, entr'autres celui où eſt un Baptême de Saint Jean.





NICOLAS COLOMBEL.

I le mérite de l'élève dépendoit uniquement de l'excellence du Maître, qui auroit été plus grand que Colombel? Mais un (*a*) Moderne dit que l'habileté eſt un préſent que l'homme reçoit plutôt du Ciel, que de ſon Maître & de ſes études:

(*a*) Dufreſnoy de art. Grap. v. 223.

Rarum homini munus cœlo non arte petendum.

Sotteville près de Rouen fut le lieu de ſa naiſſance en 1646. Ses parens inſpirés, pour ainſi dire, par ſes heureuſes diſpoſitions pour le deſſein, l'envoyerent de bonne heure à Paris étudier ſous Euſtache le Sueur. Il puiſa dans cette école la manière & le goût des grands Peintres d'Italie; il

NICOLAS COLOMBEL.

ne lui restoit plus qu'à pénétrer l'adresse de son Maître, qui les imitoit si parfaitement, en alliant une grande noblesse de caractère à une grande simplicité.

Tous les vœux de Colombel tendoient à faire le voyage d'Italie; en vain il avoit sous ses yeux l'exemple d'un homme rare, qui sans sortir de son pays, par la sagesse, la simplicité & la vérité de ses expressions faisoit revivre le grand Raphaël. Il sentit que la nature ne donnoit qu'à très-peu de personnes un génie supérieur. Après plusieurs années d'étude, il quitta donc son Maître, & partit pour l'Italie. Il fit un long séjour à Rome, occupé sans cesse à étudier Raphaël & le Poussin. Admirateur zelé de leurs ouvrages, il chercha toute sa vie leur goût, leur manière; mais il ne put arriver ni à la sublimité de leurs pensées & de leur expression, ni à la varieté & à la grandeur de ce caractère qu'ils sçavoient donner à leurs figures. Colombel cependant dessinoit correctement; le choix de ses sujets, surtout de ceux dont il enrichissoit la scene de ses tableaux, montroit assez qu'il n'étoit pas dépourvû de génie. Cependant il fut toujours un peu sec, froid, timide & manieré, n'osant mettre son imagination en liberté; il n'a, pour ainsi dire, pensé qu'à la captiver sous le joug d'une imitation trop scrupuleuse. Il est à présumer que Colombel n'a point connu la différence de l'imitation libre & de l'imitation servile : l'une en nous faisant imiter les grands Peintres, nous laisse la liberté de l'esprit & de la main, pour pouvoir allier cette imitation à notre caractère & à notre génie; l'autre resserrée dans le cercle étroit d'un génie médiocre, n'ose franchir ces bornes qui empêchent un Artiste d'être jamais original.

Cependant l'étude opiniâtre que notre Peintre fit de la grande manière de Raphaël & du Poussin, le rendit assez présomptueux pour s'égaler à ces deux premiers Peintres. *L'amour propre est le plus grand de tous les flateurs*, selon la Rochefoucault. Cette présomption le portoit encore à critiquer les ouvrages les plus corrects; c'est ce qu'exprime si bien un grand (*a*) Poëte :

(*a*) *Horat.* Sat.

Egregio inspersos reprehendas corpore nævos.

C'est reprendre de légéres taches sur un beau visage.

NICOLAS COLOMBEL.

Il n'y avoit pas jusqu'aux Copistes de profession sur lesquels Colombel n'exerçât sa critique. Il les comparoit aux Eunuques, comme étant les uns & les autres incapables d'aucune production. La Perspective dont il avoit une parfaite connoissance, lui fournissoit souvent les moyens de reprendre les autres. En effet les plus beaux ouvrages péchent fréquemment en ce point, ce qui fait voir que les plus habiles gens ne doivent rien négliger de toutes les parties de leur art.

Ce ton critique lui fit peu d'amis, & on ne faisoit point de grace à ses ouvrages. Quoiqu'on ne puisse disconvenir que Colombel ne possédât dans sa profession plusieurs talens qui forment les grands Peintres, cependant les principaux lui manquoient; mais dans la Peinture

(a) On peut avec honneur remplir les seconds rangs.

(a) Boileau art. Poët. c. 4. v. 30.

Colombel se seroit plus distingué dans son art, s'il s'étoit moins scrupuleusement assujéti à ne marcher que sur les pas de Raphaël & du Poussin: en s'abandonnant à ses idées, il auroit jetté plus de varieté, plus de graces, plus de chaleur dans ses ouvrages. Quiconque est capable de bien faire de son chef, ne doit pas borner son talent à toujours contrefaire les autres.

Gabriel *Chiabrera* Poëte Italien du XVI. siécle a très-bien dit:

Per via calpestata, orme novelle,
Sempre segnar, forse camin sia vile;
Dunque un volo gentile
Facciamo hor su le nubi è su le stelle
Del immortal Pindo aura vivace,
Erga nel corso immenso volo veloce.

Dans une route trop frayée, on doit toujours former de nouvelles traces pour éviter celle du vulgaire; faisons donc un effort généreux, & d'un vol rapide élevons-nous au plus haut du sacré Mont.

Les bons ouvrages que Colombel fit à Rome, lui acquirent de la réputation, & le firent recevoir dans l'Académie

NICOLAS COLOMBEL.

de ſaint Luc. Il envoya à Paris en 1682. quatre ſujets d'hiſtoire, dont les connoiſſeurs parurent très-contens; l'un eſt Notre-Seigneur qui chaſſe les Marchands du Temple, l'autre les aveugles de Jéricho : on voit dans le troiſiéme la femme adultère, & dans le quatriéme Notre-Seigneur chez le Phariſien. Le ſoin qu'il avoit pris de terminer ces tableaux, avoient préconiſé ſes talens à Paris, & il ne lui reſtoit plus à ſon retour en cette ville en 1694. qu'à les faire paroître dans tout leur jour.

Pierre Mignard, premier Peintre du Roi, & Directeur de l'Académie de Paris, qui goûtoit aſſez ſa manière d'opérer, le fit recevoir dans ce corps malgré la réſolution qu'il avoit priſe de ne point augmenter le nombre des Académiciens. Son humeur critique eut peut-être autant de part que ſes talens à cette diſtinction. Il donna pour ſon tableau de réception les amours de Mars & de Rhea, qu'il ſuppoſe que ce Dieu trouva endormie ſur le bord du Tibre, & dont nâquirent Rémus & Romulus. L'Académie le nomma Profeſſeur en 1705. dix ans après la mort de Mignard. Le Roi l'employa à peindre dans les appartemens de la Ménagerie pluſieurs choſes, entr'autres un Orphée jouant de la lyre, tableau aſſez eſtimé. Chacun recherchoit ſon pinceau pour le beau fini, pour les riches fonds d'Architecture, & pour un certain ton de couleur claire, fort eſtimé aujourd'hui de la plûpart de nos amateurs : ils nomment ce ton du beau nom d'argentin, & le préferent injuſtement à ce ton fort & vigoureux, qui caractériſe nos grands Maîtres anciens. Il y a cependant des tableaux de Colombel mieux coloriés & peints dans le goût des Carraches, tels que Moïſe trouvé ſur les eaux, le jugement de Salomon, la Samaritaine, le maſſacre des Innocens, le Paralytique où eſt ſon portrait. Il a peint dans l'Egliſe des Jacobins rue Saint Honoré, un Saint Hyacinthe qui ſauve l'image de la Vierge faite en marbre des mains des ennemis du nom Chrétien : il s'eſt ſervi dans ce tableau des têtes des Religieux de ce Couvent qui vivoient en ce tems-là.

Il eſt fâcheux que malgré la belle ordonnance de ces tableaux, leur riche Architecture, leur perſpective régulière, Colombel y ait répandu beaucoup de froideur, de ſéche-

Nicolas Colombel.

reffe, un ton de couleur trop dur qui ne fe lie point avec le fond, des airs de têtes communs,& qui fe reffemblent tous, fans nobleffe, & fans aucun goût de l'Antique. Avec quels yeux voyoit-il donc les ouvrages de Raphaël & du Pouffin, qui avoient cherché toute leur vie l'élégance des figures Grecques, & la nobleffe de leurs expreffions ? On corrige difficilement les défauts naturels : on peut les déguifer & les embellir de plufieurs connoiffances ; mais le fond du caractère perce toujours.

Colombel mourut à Paris en 1717. âgé de foixante & onze ans, fans avoir jamais voulu fe marier, fans former aucun élève, & fans avoir eu, ainfi que le Pouffin, perfonne pour le fervir.

Ses deffeins font très-terminés, furtout fes études d'après les figures antiques ; elles font faites fur du papier bleu au crayon de pierre noire relevé de blanc de craye : les hachures en font fi fines qu'elles paroiffent eftompées, avec un trait très-délié & un crayon peu moëlleux. On voit quelques-uns de fes deffeins dont le contour eft à la plume, lavés à l'encre de la Chine, relevés de blanc au pinceau, dont la féchereffe eft encore plus frapante : on les croiroit, fi on n'y prenoit pas garde, des copies, tant on trouve de parties négligées, & touchées de petit goût. Les airs de têtes & les attitudes des figures fuffifent pour connoître le génie & la main de ce Maître.

Claude du Flos a gravé un grand morceau, qui eft la femme adultère ; le pendant qui repréfente Notre-Seigneur chez le Pharifien, eft de la main de Michel Doffier, qui a auffi gravé deux autres fujets en hauteur, l'un les aveugles de Jericho, l'autre Notre-Seigneur qui chaffe les Marchands du Temple.





LOUIS DORIGNY.



SI les excellens ouvrages de Poësie, ainsi que de Peinture, éternisent leurs Auteurs, Louis Dorigny a un droit acquis à l'immortalité. Son père Michel, Professeur de l'Académie de Paris, avoit épousé la fille du fameux Vouet, & de ce mariage Louis naquit à Paris en 1654. Michel est connu par ses ouvrages dans le Château de Vincennes, à l'Hôtel de Hollande à Paris & dans d'autres maisons, ainsi que par ses gravûres d'après Vouet, qui sont faites avec beaucoup de goût.

Le jeune Dorigny sçut tirer un grand profit des instructions de son père; il le perdit à l'âge de dix ans, & crut ne pouvoir mieux réparer cette perte qu'en entrant dans l'Ecole de le Brun,

LOUIS DORIGNY.

Brun. Son génie nourri dans l'allégorie, dans la compoſition des ſujets de la Fable, & dans l'ordonnance des plus grands traits de l'Hiſtoire, le fit paroître des mieux inſtruits à l'âge de dix-ſept ans. Il travailla alors pour les prix de l'Académie, & piqué de n'avoir que le ſecond, il crut mériter le premier, refuſa la médaille d'or, ſe retira de l'Académie & ne fut point nommé pour aller à Rome. Ce contre-tems ne fit qu'augmenter l'envie qu'il avoit de voir l'Italie ; il partit avec le ſieur de Launay, Orfévre, qui depuis a été Directeur du Balancier des Médailles. Ces deux amis qui vécurent enſemble pluſieurs années, n'eurent d'autre occupation que de deſſiner ce qui pouvoit contribuer à leur avancement. Dorigny fut quatre ans à Rome à imiter les plus grands modéles dont il ſçut très-bien apprécier les différentes beautés. Son génie ſe développa, & l'affranchit de l'eſclavage de copiſte ; alors il s'efforça d'égaler les Maîtres les plus parfaits.

Il donna bientôt des preuves de ſes progrès rapides dans un voyage de Rome à *Gubbio* & à *Foligno* ; il y trouva un Peintre François peignant au maître Autel des Feuillans de cette Ville Saint Bernard aux pieds de la Vierge. Ce tableau qui n'étoit nullement de ſon goût, l'engagea à demander au Peintre la permiſſion de traiter le même ſujet ; il l'obtint. Les Religieux en ſentirent la différence, & prirent ſon tableau ; cette préférence lui procura de peindre le Cloître entier des Auguſtins, où il expoſa la vie de leur Saint en vingt-quatre tableaux, qui par leur mérite étendirent beaucoup ſa réputation.

Dorigny paſſa à Livourne en 1677. & vint ſe rendre à Veniſe, où il ſe maria à la fille d'un Orfévre. Plus de dix ans s'écoulerent à viſiter les chefs-d'œuvres de cette Ville, & à ſe diſtinguer par de grands ouvrages qui ſeront détaillés à la fin de cet éloge. Son frére cadet Nicolas Dorigny, qui a demeuré long-tems à Rome, le vint voir à Veniſe, & ils viſitoient ſouvent enſemble M. de Piles, qui étoit pour-lors Sécretaire d'Ambaſſade chez M. Amelot, Ambaſſadeur de France. Quoique Veniſe lui fournit les moyens de s'enrichir, Dorigny ne put s'accoutumer à flatter ſans ceſſe les Nobles Vénitiens, ce qui le détermina à s'établir à Vérone, où il fixa ſa demeure. Cette Ville eſt enrichie de beaucoup de tableaux

LOUIS DORIGNY.

de sa main, & il y en a peu dans l'Italie qui n'offrent aux Curieux des preuves de son rare génie. Les grands ouvrages ausquels il étoit appellé, l'obligeoient à des courses continuelles d'une Ville à une autre.

Dorigny vint faire un voyage à Paris en 1704. pour revoir sa famille, & il y resta un an entier. Il y fit quelques portraits & deux esquisses pour le plafond de l'escalier d'une maison qui appartenoit au fils d'un Maréchal ferrant; il prit pour son sujet la chûte de Phaëton, où ses chevaux renversés montroient tous les fers de leurs pieds: cette affectation ne fut pas exempte de critique, & le Maître de la maison à qui on la fit remarquer, lui demanda une autre esquisse qui ne le contenta pas mieux. Les plus habiles Peintres furent consultés, entr'autres Largilliere & Rigaud; tous désapprouverent les deux esquisses, & en empêcherent l'exécution. Quelques amis lui persuaderent de se présenter à l'Académie, dont son père & son grand-père avoient été membres. Il y avoit aussi remporté des prix ainsi qu'à celle de Rome. On l'y auroit surement admis, si quelques-uns mécontens de ce qu'il avoit abandonné sa patrie, & jaloux de ce qu'il s'étoit rendu habile sur les grands modéles d'Italie, n'eussent aigri contre lui Jules-Hardouin Mansard, Sur-Intendant des Bâtimens & Protecteur de l'Académie, en lui disant qu'il étoit fils de Michel Dorigny, qui avoit gravé en 1651. une Estampe satyrique contre lui appellée *la Mansarade*; il n'en fallut pas davantage pour être refusé.

Il est vrai que Michel Dorigny son père, ayant reçu pendant qu'il peignoit dans le Château de Vincennes quelque mécontentement de ce Sur-Intendant qui vouloit dominer sur tous les Peintres employés chez le Roi, le représenta monté sur un mulet, avec un singe en crouppe qui lui porte un parasol, & le tire avec une échelle passée dans le col pour se rendre à Montfaucon, avec un écrit très-satyrique au bas de l'Estampe.

Louis voyant que sa réception à l'Académie étoit très-incertaine, & ne pouvant exécuter son plafond, en remit les esquisses à ses sœurs, & partit pour Vérone; mais avant que d'y arriver, il passa par Naples en 1706. & y visita Solimene, qui lui donna deux de ses Disciples pour le conduire dans la

Louis Dorigny.

Ville : sitôt que Dorigny eut vû des fresques de ce grand homme, qu'il crut de Lanfranc, il ne cessa de les admirer, & se rendit ensuite à Vérone, où il fut accueilli de tout le monde, & reçu avec distinction parmi les Peintres Véronois.

Le Prince Eugene de Savoye le manda à Vienne en 1711. & il y passa environ treize mois à décorer dans son Palais un grand escalier dont l'Architecture est peinte par des Bolonois : on y voit trois compartimens de sujets d'Histoire, dont une est celle d'Icare ; dans les deux chambres suivantes, il a peint de l'Architecture & des ornemens, & dans le plafond de la galerie l'enlevement d'Orithie par Borée, accompagné de plusieurs Vents. Ces ouvrages se ressentent un peu du déclin de l'âge. Dorigny a encore représenté dans la Salle de la Chancellerie de Bohême le Conseil des Dieux d'une manière & d'une exécution plus parfaites. On voit dans la Ville de Prague un plafond ovale, où Junon paroît dans son char avec quatre Nymphes accompagnées d'animaux & de différens attributs.

Cet Artiste composoit facilement : les grandes machines ne l'étonnoient point, & il sçavoit très-bien l'art du racourci ; le génie, la correction, la couleur & beaucoup de vivacité dans le pinceau se trouvent réunis dans ses ouvrages : on y remarque un goût ferme & prononcé, un style héroïque & sublime.

Les différentes occasions qu'il eut de se signaler dans plusieurs Villes, l'avoient rendu un grand Praticien pour les ouvrages à fresque. Son plus fameux morceau est à Trente, où il a peint de cette manière la coupole de la grande Eglise : les Saints Protecteurs de cette Ville y sont placés sur des nuages ; & dans les lunettes qui régnent autour de la croisée de l'Eglise, ce sont les Martyres des mêmes Saints en clair-obscur : ceux de l'Ancien & du Nouveau Testament accompagnés d'un grand nombre de figures, se voient dans la voûte de l'Eglise, avec des ornemens en clair-obscur. L'Ordonnance & l'exécution de ce grand morceau font autant d'honneur à sa piété qu'à son esprit.

Il est mort à Vérone en 1742. âgé de quatre-vingt-huit ans, laissant une nombreuse famille, dont aucun n'a suivi sa profession. On ne connoît point ses Elèves ; la multitude

LOUIS DORIGNY.

de ses ouvrages ne lui a pas donné le tems d'en former.

Ses desseins sont faits à toutes sortes de crayons : il y en a d'arrêtés d'un seul trait de plume au bistre, ou lavés à l'encre de la Chine, relevés de blanc ; d'autres sont entierement maniés à la plume, sur tout les petits desseins qu'il vouloit graver : ses hachures sont toujours de droit à gauche, & peu croisées. On y trouve de l'esprit, du feu, un génie abondant & une expression qui le distingue assez des autres Maîtres. Quoiqu'il ait excellé à traiter des sujets en grand, il s'est attaché à mettre plus de perfection dans les petits : le goût du fameux Sébastien le Clerc paroît l'avoir un peu guidé dans ces derniers.

NICOLAS DORIGNY.

Son frére cadet Nicolas Dorigny, né à Paris en 1657. après plusieurs voyages, s'établit à Paris. Son application à la peinture a fourni peu d'ouvrages ; mais la gravûre à laquelle il s'est plus attaché a procuré aux Amateurs d'excellens morceaux. Vingt-huit années de séjour en Italie lui ont à peine suffi pour publier les plus beaux tableaux des grands Maîtres & les angles du Dominiquin & de Lanfranc. Il ne s'est pas moins exercé pendant quinze années en Angleterre à graver les plus fameux cartons de Raphaël que l'on conserve à Hamptoncourt : ces derniers morceaux lui acquirent les bonnes graces de Charles II. qui le combla de biens & le fit Chevalier. Il fut reçu à l'Académie de Peinture, & mourut à Paris en 1746. âgé de quatre-vingt-neuf ans & demi, sans laisser de posterité.

Les ouvrages de Louis Dorigny à Vérone sont quatre tableaux à l'huile dans l'Eglise du Collége *Dei Sig. Hottai* : les deux premiers représentent deux miracles de Saint Zenone, Evêque & Protecteur de la Ville ; on voit dans le troisiéme Daniel qui justifie Suzanne, & une Annonciation fait le sujet du quatriéme. Dans l'Eglise de Saint Sébastien, le Songe de Machabée qui croit voir l'épée d'or du Prophéte Zacharie ; plusieurs clairs-obscurs représentant la vie de Saint Louis de Gonzague & de Saint Stanislas de Kostka. La Manne est peinte au maître Autel de l'Eglise de Saint Luc, & dans celle de Sainte Euphemie un S. Christophe qui porte Jesus-Christ sur ses épaules, avec une gloire d'Anges au-dessus. A Saint Marc la Conception de la Vierge, & au bas de ce ta-

LOUIS DORIGNY.

bleau d'Autel Saint Grégoire & Saint François de Paule. On voit dans le Palais *Giusti* un grand tableau de l'Enlévement des Sabines,& le Combat des Horaces & des Curiaces; & dans le Palais *Pelegrini*, au plafond de l'escalier, les Vertus Théologales & les Cardinales assises sur des nuages. Dans la maison *Lombardi* plusieurs tableaux à l'huile placés dans une Salle; sçavoir, le repas de Cleopâtre, Enée abordant sur les côtes d'Italie, Orphée aux portes des enfers pour ramener Eurydice; Herminie sur les bords du Jourdain, avec un vieux Berger & trois enfans qui chantent. La maison des *Piccoli* posséde de grands tableaux à l'huile représentant le Déluge, le Sacrifice de Noé, la construction de la Tour de Babel. Dans la Vigne du Comte *Allegri* à *Cuzzano*, dans le plafond de la Salle, le Conseil des Dieux; dans une embrasure, Persée tenant la tête de Meduse, qui change en pierre plusieurs soldats; & vis-à-vis le combat des Centaures & des Lapithes: au-dessous de ces tableaux il a peint à fresque deux Luttes d'hommes en clair-obscur, & tout autour de la Salle les douze Signes du Zodiaque personifiés. Dans son Palais à Vérone la Salle & plusieurs chambres sont ornées de plafonds, où sont représentés Borée qui enleve Orithie, accompagné de plusieurs Vents. Dans une autre, c'est une Fête de Bacchus; on voit dans le même Palais les quatre Parties du Monde, la Renommée & les Vertus Cardinales, Vénus accompagnée des Graces, Junon dans son char tiré par des Paons, la Déesse Flore, & la Nuit environnée des songes personifiés. Dans le Palais du Marquis *Spolvarini* il a peint à fresque le plafond d'une Salle partagé en trois: on voit dans le milieu un Chœur de Bergers, à un des bouts une Bacchanale, & dans l'autre une Chasse de Diane; dans une autre chambre le plafond représente la chûte de Phaëton que Jupiter précipite. Le Palais *Murelli* a de lui trois plafonds à fresque: on voit dans celui de la Salle le char du Soleil avec les Signes du Zodiaque; le Triomphe d'Hercule avec les Arts libéraux & autres sujets, ornent les deux autres chambres. Dans la Maison *Nuvotoni* il y a une grande piéce toute remplie de morceaux à l'huile, dont les principaux sont, Salomon visité par la Reine de Saba, sa piété envers Dieu, ensuite son Idolâtrie.

La Ville de Venise expose dans l'Eglise de Saint Sylvestre

LOUIS DORIGNY.

au milieu du plafond un Ciel ouvert, où l'on voit la Trinité avec la Vierge & plusieurs Anges en adoration : vers la porte il a peint d'autres Anges qui portent la Croix; & du côté du maître Autel, c'est l'Apothéose de Saint Sylvestre, le tout peint à fresque : on voit tout autour du plafond les Saints du Vieux & du Nouveau Testament sur des nuages. L'Eglise des Jésuites présente deux plafonds à fresque; celui du maître Autel est composé d'un Concert d'Anges; l'autre qui est au milieu de la croisée fait voir le Ciel, la Terre & l'Enfer qui adorent le nom de Jesus. Le plafond d'une Chapelle latérale dans l'Eglise des Carmes Déchaussés, expose un grouppe d'Anges peint à fresque. Dans la maison *del Sig. Tron* il a exécuté de même dans une Salle le Triomphe d'Hercule, où sont rassemblés tous les Dieux, & les Signes du Zodiaque personifiés se voient dans les ornemens du pourtour. Au Palais *Zenobio* il a peint deux salles & une chambre; dans la premiere est l'Aurore qui devance le char du Soleil accompagné des Vents, qui écartent les phantômes de la nuit. On voit dans l'autre salle trois niches : le Mérite accompagné de la Vertu & de la Renommée grouppée de petits enfans est dans la première; la seconde est la Vertu récompensée par la Justice, & la troisiéme est remplie de plusieurs Vices personifiés vaincus & foudroyés : il y a une chambre à deux plafonds; l'un est un Mercure avec plusieurs symboles de la Vertu, dans l'autre ce sont les trois Déesses qui se disputent la Pomme d'or.

A Mantoue il a peint à fresque la chûte de Phaëton dans le plafond de la salle du Palais du Comte *Beltrame*.

A Trevise on voit dans l'Eglise des Religieuses de S. Paul une gloire d'Anges au plafond; & sur les murs de côté les actions les plus intéressantes de S. Paul sont peintes en clair-obscur doré sur un fond blanc.

Dans la grande Eglise d'*Udine* on voit au plafond du maître Autel une Gloire d'Anges à fresque, & sur les murs est peinte d'un côté la Résurrection du Sauveur qui triomphe de la Mort, de l'Enfer, du Péché & de l'Hérésie; de l'autre est son Ascension, & la Gloire humaine accompagnée des honneurs & richesses de ce monde, y paroît prosternée : on voit dans les plafonds de la croisée de l'E-

Louis Dorigny.

glise les Pères du Vieux & du Nouveau Testament peints à fresque sur des nuages.

Il auroit été trop long de décrire tous les ouvrages que Dorigny a faits dans les autres Villes d'Italie ; on s'est attaché aux principaux.

Il a gravé de sa main cinq Emblêmes d'Horace, une vûe en grand de l'Amphithéâtre de Vérone, six sujets de Métamorphose, une suite de trente & un petits morceaux, & le titre historié pour une traduction Italienne des Pensées Chrétiennes pour tous les jours du mois, par le Père Bouhours, in-16. imprimé à Venise en 1684. Desbois a gravé d'après lui des Titres de Livres ; son frére Dorigny a fait une piéce pour les Eloges de la famille *Barbarigo*.





JEAN-BAPTISTE BLAIN DE FONTENAY.



LA Ville de Caën nous a ſouvent donné d'habiles gens, & Jean-Baptiſte Blain de Fontenay, qui y eſt né en 1654. eſt de ce nombre. Son père qui étoit Peintre & Proteſtant l'éleva dans ſa religion & dans ſon art: il crut s'appercevoir de la naiſſante inclination de ſon fils pour peindre des fleurs & des fruits. Un de nos grands Poëtes le dit ſi bien dans ſon Temple du goût:

La nature féconde, ingénieuſe & ſage,
Par ſes dons partagés ornant cet Univers,
Parle à tous les humains, mais ſur des tons divers.

Le

JEAN-BAPTISTE BLAIN DE FONTENAY.

Le ton dont elle parla à notre jeune Artiſte, fut donc d'imiter ces riches préſens de Flore & de Pomone étalés de tous cotés ; il ne manquoit pas de modéles, il ne s'agiſſoit que de les bien ſuivre. Son père charmé de ſa vivacité, mais qui ſçavoit que les Arts ont leur enfance, leur adoleſcence, & qu'ils ne parviennent que tard à leur point de maturité, ſe détermina d'envoyer ſon fils de bonne heure à Paris.

Cette Ville, ſi l'on en excepte ces reſpectables reſtes de l'antiquité, eſt une ſeconde Rome, non-ſeulement par le grand nombre d'habiles Artiſtes qu'elle poſſéde en tout genre, mais encore par les beaux morceaux tant anciens que modernes qu'on y voit en Peinture, en Sculpture & en Architecture.

Fontenay ne fut pas plutôt arrivé à Paris, qu'on le mit entre les mains de Baptiſte Monoyer, fameux Peintre de fleurs ; c'étoit aſſurer la réputation d'un élève que de le placer chez le plus parfait imitateur de la nature : ſecondé par cette même nature, il ne tarda pas à juſtifier le choix que l'on avoit fait d'un tel Maître ; ſa courſe fut extrêmement rapide dans le chemin de la gloire.

Dans le deſſein qu'il avoit d'être reçû à l'Académie de Peinture, il préſenta pluſieurs morceaux qui le firent agréer, & ayant fait abjuration en 1685. il y prit ſéance le même jour de ſon agrément en 1687. & on le nomma Conſeiller en 1699. Son tableau de réception repréſente une Salle où eſt placée ſur une table couverte d'un tapis de Perſe, une grande cuvette remplie de fleurs & de fruits avec des armures dans le bas : on y voit le portrait de Louis XIV. en buſte de bronze placé ſur un ſcabellon.

Après cette abjuration, ſon Maître qui avoit juſqu'alors différé de lui donner ſa fille dont il le ſçavoit amoureux, n'eut plus de raiſon de s'y oppoſer ; il lui avoit ouvert librement tous les ſecrets de ſon art, & donné pour régle générale de n'abandonner jamais la nature juſques dans les moindres objets : il eſt aiſé de la voir, elle eſt expoſée à tous les yeux ; mais, comme dit Boileau,

Tout mortel n'a pas des yeux pour la connoître.

JEAN-BAPTISTE BLAIN DE FONTENAY.

Baptiſte ſe l'aſſocia enſuite dans les travaux des Maiſons Royales & chez les Miniſtres, moyen aſſuré de lui donner ſes entrées & de le faire connoître. Fontenay ne négligeoit rien pour ſon inſtruction ; il recherchoit les plus belles fleurs, les plus beaux fruits, on lui en apportoit de toutes parts ; il ſçavoit imiter juſqu'à la roſée qui s'attache le matin ſur les fleurs ; on reconnoiſſoit le velouté de la peau des fruits, une certaine fleur qu'on remarque deſſus ceux qu'on a cueillis avec ſoin : les mouches, les papillons, les chenilles ſurprenoient par leur vérité, ainſi que les autres inſectes. L'art & la nature s'y trouvoient réunis dans le plus haut dégré. Les beaux vaſes ornés de figures, les bas-reliefs ſur les piédeſtaux, les buſtes de bronze ſur leurs ſcabellons, les tapis, en un mot tout ce qui peut orner un buffet fut extrêmement recherché & embelli par notre Artiſte. Toutes ces choſes prenoient ſous ſon pinceau l'empreinte d'une belle imagination qui ne laiſſe rien à deſirer. Fontenay ſçavoit par expérience que la lecture eſt à l'homme une ſource de plaiſir & d'inſtruction ; elle étend ſes lumières, forme ſon goût, & perfectionne ſon jugement : il n'eut garde de négliger cette partie, & l'on s'en appercevoit aiſément dans ce qu'il entreprenoit. Son pinceau mettoit de l'eſprit par tout.

Louis XIV. inſtruit de ſon mérite, l'employa dans les appartemens de Verſailles, de Marly, de Compiegne, de Fontainebleau & de la Muette, où les buffets des ſalles à manger, les deſſus de porte font connoître le génie & la touche de cet habile homme. Souvent le Roi venoit s'entretenir avec lui pendant qu'il travailloit à Marly, & appelloit ſon fils le petit Raphaël.

C'eſt dans ces beaux jardins que Fontenay a peint des fleurs ſur les plombs qui entourent les baſſins où le Roi conſervoit des carpes. Il avoit ordre pour réparer la vivacité que les eaux pouvoient ôter aux couleurs, de les repeindre tous les ans.

Il y avoit à Marly du côté du Village une allée baſſe & très-couverte, que les Jardiniers avoient abandonnée, ne pouvant y élever de la charmille pour former une paliſſade qui pût renfermer, ainſi que dans le reſte des jardins, les

JEAN-BAPTISTE BLAIN DE FONTENAY.

quarrés de bois ; Louis XIV. n'étoit pas accoutumé dans les petites choses, ainsi que dans les grandes, de trouver rien qui lui résistât. Il imagina de faire découper en fer blanc des feuilles attachées sur de gros treillages de charpente, & de les faire peindre des deux côtés, suivant la forme & la couleur des feuilles de charmille. Ce Prince employa pour cet effet Fontenay & Chavanne, habile Paysagiste de l'Académie. Ces feuilles étoient si bien imitées & si bien peintes que l'on y étoit trompé ; il est fâcheux que le tems ait détruit un ouvrage si singulier.

Fontenay par son aimable caractère se faisoit souhaiter par tout : sa gaieté le portoit à chercher des gens de son humeur, & il fréquentoit souvent les sieurs Vernansal, Vivien, Allou & Christophe, Peintres de l'Académie, avec un fameux Brodeur nommé Bacqueville. La joie faisoit l'ame de leurs repas, & le génie présidoit à tout ; on y avoit même joué des Comédies & des Farces à *l'improvista*. Un jour la conversation roula sur les effets du feu, & combien il étoit difficile de les bien représenter en peinture. Quelqu'un proposa d'en faire l'épreuve sur un petit pavillon isolé qui étoit au centre de plusieurs allées, disant qu'il le feroit rebâtir le lendemain. On envoya chercher un Maçon, on fit marché avec lui pour le rétablir de la même grandeur ; ensuite on fit apporter des fagots qu'on rangea tout autour du pavillon, on y mit le feu, & les convives le verre à la main danserent tout autour, pendant qu'un d'eux qui étoit Peintre examinoit les effets de la flamme, & tâchoit de les imiter avec des crayons de pastel. On laissa brûler entierement le pavillon, dont le propriétaire qui accourut se plaignit hautement : on lui montra pour l'appaiser le marché du Maçon, & on lui donna quelques Louis pour le détourner de plaider. Le lendemain on travailla effectivement à rétablir le pavillon, qu'on rendit encore plus commode qu'il n'étoit. Quelle étrange manie, & de quoi ne sont pas capables les favoris de Bacchus !

Louis XIV. toujours content des services de Fontenay, le logea par distinction aux Galeries du Louvre, & lui accorda une pension de 400. liv. Il fut employé pour les Tapisseries des Gobelins, & il donnoit les desseins des ta-

JEAN-BAPTISTE BLAIN DE FONTENAY.

pis que l'on fabrique à la Manufacture Royale de la Savonnerie à Chaillot.

Quoiqu'il fût presque toujours occupé à travailler dans les Maisons Royales, il y a peu d'Hôtels à Paris qui ne soient enrichis des ouvrages de son pinceau : on y trouve toujours du neuf, de la varieté ; & c'est beaucoup faire dans un genre aussi borné qu'est celui d'un Fleuriste. Comme il seroit assez difficile de détailler tous ses ouvrages, on se contentera à la fin de cet éloge de nommer ceux qu'il a faits pour le Roi.

Fontenay est mort asmatique à Paris en 1715. âgé de soixante & un ans. Son fils mourut jeune, & étoit son Elève dans le même talent. On compte aussi les sieurs Covins & Ladey morts depuis peu ; ce dernier étoit de l'Académie, & avoit un logement aux Gobelins.

Ses desseins sont extrêmement croqués, & dessinés d'une grande manière : les uns sont faits avec un trait de pierre noire lavés légérement à l'encre de la Chine, avec quelques hachures au même crayon dans les ombres ; les autres sont au trait de plume avec peu de hachures, & un petit lavis commencé au crayon de sanguine. Le goût de ses tableaux est celui de ses desseins ; ainsi les uns feront connoître les autres.

Fontenay a peint pour le Roi à Versailles dans la chambre des Bains les fleurs d'un tableau, qui fait symmetrie à une arcade du vestibule qui conduit dans l'appartement de Monseigneur le Dauphin.

A Trianon on voit neuf petits tableaux de fleurs, de fruits & de différens vases dans l'appartement du Roi ; un beau vase séparé dans un des appartemens, & un vase d'or orné de raisins dans un autre.

A Marly il a peint un tableau ovale, où est représenté un vase d'or garni de fleurs & de guirlandes, un autre orné de fleurs, un chargé de raisins, une urne remplie de tulippes & de pavots ; une autre urne remplie de roses : on en voit une couverte qui est garnie de guirlandes ; un tableau où est un globe terrestre orné de guirlandes ; un autre représentant un masque, un tambour de basque, un livre de musique, & un ballon entouré de guirlandes : dans un autre est représenté un

casque, un bouclier, une hache ornés de fleurs. On voit une urne remplie de pavots, d'œillets & autres fleurs, une autre avec un arc & une lyre entourée de guirlandes; une éguierre d'or renversée & une pique ornée de raisins & de fleurs, & quelques autres morceaux dans les petits appartemens du Château: les chapiteaux de la rotonde & les huit colonnes qui la soutiennent, que l'on voit présentement tout effacés dans les jardins de Marly au-dessus de la cascade champêtre, sont encore de sa main; le fond étoit de marbre peint, orné de festons de fleurs.

JEAN-BAPTISTE BLAIN DE FONTENAY.

Il y a quelque chose de Fontenay à Compiegne & à Fontainebleau.

On a gravé d'après lui des vases de fleurs.





NICOLAS DE LARGILLIERE.


ETTE vie a cela de ſingulier, que Largilliere lui-même en a fourni les mémoires deux ans avant ſa mort. Ce Peintre, à qui la qualité de Vandyck de la France n'a pû être conteſtée que par Rigaud, a augmenté en 1656. le nombre des grands hommes nés dans la ville de Paris. Son père originaire de Beàuvais établi à Anvers où il faiſoit commerce de marchandiſes de France, y fit venir ſon fils à l'âge de trois ans. A peine en eut-il atteint neuf, qu'un Commerçant qui demeuroit à Londres, dit à ſon père, *Laiſſez-moi le ſoin de conduire votre fils en Angleterre; il verra le Pays & apprendra la langue.* Nicolas y fut, & y reſta vingt mois, pendant leſquels ſon unique ſoin fut de deſſiner,

NICOLAS DE LARGILLIERE.

De retour à Anvers, ſon père qui le vouloit faire étudier, n'en fut détourné que par ſes amis, qui le porterent à ſeconder le penchant naturel que ſon fils avoit pour la Peinture. Entraîné, pour ainſi dire, par ce goût dominant, il entra à l'âge de douze ans chez Antoine Goubeau, Peintre Flamand renommé pour les Bambochades, le Payſage, les Foires & les Marchés : le jeune élève en peignoit les fruits, les fleurs, les poiſſons, & généralement tout ce qui ſe vend dans les places publiques ; c'eſt ainſi que ſe dévelopa un génie capable de tous les genres de Peinture.

Largilliere avoit peint ſecrettement ſur un papier huilé une ſainte famille qui ne put échapper aux yeux de ſon Maître. Il lui demanda quel deſſein ou quelle eſtampe lui en avoit fourni l'idée : *Je n'ai rien vû répondit l'élève ; je n'ai conſulté que mon génie.* Goubeau qui en fut extrêmement ſurpris, le retint encore pendant dix-huit mois, & lui dit enſuite : *Vous en ſçavez aſſez pour travailler par vous-même ; allez & volez de vos propres aîles.* Nicolas ſortit ainſi à l'âge de dix-huit ans de chez ſon Maître, & trois mois après paſſa en Angleterre, où pendant quatre ans il donna des preuves de ſon ſçavoir. Pierre Lely, premier Peintre de Charles II. Roi d'Angleterre, lui fit accueil, & le fit employer par le Surintendant des bâtimens du Roi à raccommoder pluſieurs tableaux de grands Maîtres, & à en agrandir d'autres pour placer dans les appartemens du Château de Windſor. Le Roi en parut très-content, ſurtout d'un Amour endormi placé ſur une Cheminée, dont le jeune homme avoit entiérement repeint les jambes endommagées par le tems. Ce Prince demanda à voir celui qui les avoit rétablies avec tant d'art ; on lui amena Largilliere, & le voyant ſi jeune, il dit en François à quelques Milords qui l'accompagnoient, ne ſçachant pas que le Peintre l'entendît : *Regardez cet enfant, on ne le croiroit jamais, ſi on ne le voyoit ; car ce n'eſt qu'un enfant.* Le Roi lui fit l'honneur enſuite de lui demander ſi on pouvoit voir des ouvrages entiérement de ſa main : le Peintre au retour de Sa Majeſté à Londres, lui en préſenta trois qui mériterent ſes ſuffrages & ceux de toute la Cour.

Les perſécutions ſi fréquentes en ce Pays contre les Catholiques, ſe réveillerent en ce tems-là, & ils eurent ordre de

NICOLAS DE LARGILLIERE.

ſortir promptement de Londres. Un François qui étoit dans le cas, vint prendre congé de Largilliere, & lui dit qu'il partoit pour Paris : le nom de cette ville fit naître à celui-ci l'envie de l'accompagner, & de revoir ſa famille, dont il étoit ſéparé depuis long-tems. Tous ſes parens lui demanderent leurs portraits à ſon arrivée à Paris, & pluſieurs autres perſonnes, entr'autres le fameux Vander Meulen, qui lui fit préſent de ſon œuvre gravée. Il parla de lui à Charles le Brun, premier Peintre, qui craignant que Largilliere ne repartît pour Londres, & jugeant alors de ce qu'il ſeroit un jour, fit tout ce qu'il put pour le retenir. Largilliere ſe ſouvenoit encore dans un âge avancé des paroles de le Brun: *mon ami, quand on peut briller dans ſon pays, pourquoi porter ſes talens ailleurs.* Ce diſcours lui fit perdre auſſi-tôt l'idée du voyage d'Angleterre, & le fixa à Paris.

Chacun s'empreſſoit à exercer ſes talens, & à étendre la gloire de ſon nom. Un tableau du Parnaſſe dont il fit préſent à un de ſes amis, lui acquit l'eſtime de tous les connoiſſeurs. On ne parloit que de ſon habileté pour peindre les Dames dont les graces, loin de diminuer, gagnoient beaucoup entre ſes mains. En vain le Surintendant des Bâtimens du Roi d'Angleterre lui écrivit pour venir profiter de l'honneur que Sa Majeſté lui avoit fait de le nommer gardien de ſon cabinet de tableaux ; cette invitation, toute flatteuſe qu'elle étoit, fut inutile. L'amitié de Charles le Brun, une fortune naiſſante, un ſolide établiſſement ſervirent à l'en conſoler, & il ſe maria en 1698. à l'âge de quarante-trois ans avec la fille du fameux Foreſt.

Rien ne fut plus rapide que ſa réputation ; acquiſe par de grands talens, elle lui avoit mérité une place à l'Académie de Peinture dès l'année 1686. il y fut reçu en qualité de Peintre d'hiſtoire : le talent du portrait qu'il cultiva particuliérement, fut pouſſé au dégré le plus éminent, ſans abandonner cependant l'hiſtoire, le payſage, les animaux, les fruits, les fleurs, qui l'occupoient de tems en tems, & à qui l'habileté de ſon pinceau procuroit une nouvelle vie. Son tableau de réception fut le portrait en pied & hiſtorié de ſon ami Charles le Brun.

A l'avénement de Jacques II. à la Couronne d'Angleterre, on

NICOLAS DE LARGILLIERE.

on le manda pour peindre les portraits du Roi & de la Reine qu'un Seigneur avoit demandés, avec la grace particuliere que ce fût Largilliere qui les fit. Distinction peu commune. Les récompenses & les marques de bonté qu'il reçut de leurs Majestés Angloises, firent connoître à la Cour de Londres quel étoit leur contentement. Les prix exhorbitans que les Seigneurs Anglois proposerent à Largilliere pour faire leurs portraits ne le tenterent point ; la jalousie des Peintres du Pays que son mérite lui avoit suscitée, le détermina à reprendre promptement la route de France. Ce fut son troisiéme & dernier voyage en Angleterre.

A peine fut-il arrivé à Paris que les Officiers de la Ville lui commanderent deux grands tableaux qui se voient dans la grande salle de cet Hôtel. L'un est le repas que la Ville donna en 1687. à Louis XIV. & à toute sa Cour au sujet de sa convalescence. L'autre est le mariage de M. le Duc de Bourgogne avec Marie Adélaïde de Savoye. La capacité de Largilliere, son beau génie, sa facilité y parurent dans tout leur jour, & ces tableaux furent suivis d'un autre aussi grand, placé dans l'Eglise de sainte Geneviéve pour acquiter le vœu que la Ville fit en 1694. après deux années de stérilité. Ce Peintre s'y est peint parmi les Assistans, & y a placé Santeul qui l'en avoit prié. Au lieu de le peindre en surplis, il l'enveloppa par malice dans son manteau noir, dont Santeul informé porta ses plaintes au Prevôt des Marchands en beaux vers Latins intitulés, *In votivâ tabellâ ad ædem D. Genovefæ pictus fraudulenter conqueritur ex albo Santolius niger ad A. Bosc urbi præfectum.* On obligea Largilliere de donner quelque satisfaction à un Poëte d'une aussi grande réputation, & dont la Latinité & la Poësie sont dignes du siécle d'Auguste.

Ce Peintre eut peu de liaison avec la Cour auprès de laquelle il n'a jamais fait aucune démarche ; il aimoit mieux, à ce qu'il m'a dit plusieurs fois, travailler pour le Public : les soins en étoient moins grands, & le payement plus prompt. Il fit cependant les portraits de M. le Duc de Bourgogne, du Duc de Berry & de plusieurs autres Princes ; mais il n'a jamais eu de pension. Le plus grand honneur qu'il ait reçu, fut de voir placer chez le grand Duc de

NICOLAS DE LARGILLIERE.

Toscane son portrait, qui est un des plus beaux de sa galerie. L'Académie de Peinture dans ce même tems le nomma Professeur, Recteur, ensuite Directeur, & il est mort Chancelier de cette Compagnie.

Le génie de cet homme rare s'étendoit à tout ; c'est cette supériorité de talens qu'Horace appelle *mens divinior*. En parcourant ainsi toutes les branches de son art, il a fait voir que rien n'est hors la sphére d'un bon Peintre. On trouve dans ses ouvrages un Pinceau frais, une touche légére & spirituelle, un génie abondant, un dessein correct, des têtes & des mains admirables, des draperies sçavamment jettées. Ce qu'il a produit prend un caractère de vérité d'autant plus surprenant qu'il faisoit tout de pratique ; plus de modéle, plus de manequin : *Il avoit si souvent vû & examiné la nature, qu'elle étoit toujours présente à son imagination.* Quelquefois en approchant ces Peintures du naturel, la nature s'échappe & l'habile homme paroît manieré. Largilliere s'est toujours piqué de ne rien copier : il jettoit sa pensée sur la toile sans faire aucune étude ; la seule ressemblance des têtes & des mains en étoit exceptée. Comme il travailloit très-vîte, & qu'il ne tourmentoit point ses couleurs, elles conservent encore une fraîcheur, une vivacité & un moëlleux dignes de Vandyck.

Disciple peu constant de la belle nature,
Son pinceau sans modéle en saisissoit les traits.
Mais le prestige heureux qu'il mit dans ses portraits,
En consacrant son nom, honora la Peinture.

On ne peut être plus lié qu'il l'étoit avec le célébre Rigaud ; quoiqu'attachés tous deux au même genre, très-opposés dans leur manière de peindre, ils ne disputoient entr'eux que de mérite. Largilliere qui ne voyoit point un rival dans un Concurrent, lui dit un jour en admirant ses ouvrages, qu'aucun Peintre n'approchoit de lui. Rigaud lui répliqua, *Vous étes, Monsieur, non-seulement un Academicien très-distingué ; mais vos divers talens mériteroient six pareilles places.*

Un Magistrat qui aimoit Largilliere, le menoit souvent

NICOLAS DE LARGILLIERE.

à une de ſes terres, dont les appartemens étoient ornés de deſſus de porte de ſa main, & la ſalle à manger d'un beau buffet. Un jour étant à table avec différentes perſonnes, le mur d'une Orangerie, qui terminoit l'enfilade de pluſieurs portes, choqua un des convives, qui demanda avec vivacité à Largilliere ce que ſon génie pourroit lui fournir pour corriger ce triſte aſpect. *Je ferai, quand je voudrai, paſſer votre vûe à travers ce mur*, répondit Largilliere. On le prit au mot, on prépara les échafauts, & il y peignit à l'huile un grand Ciel avec différens oiſeaux, & dans le bas un Payſage avec une baluſtrade qui porte des fleurs & des fruits, dans leſquels on voit un perroquet & un chat ſi parfaitement imités, que le Maître fit faire un toît à ce pignon pour préſerver des injures du tems un morceau auſſi agréable. La promptitude de ſa main égaloit l'abondance de ſon génie : tout autre auroit été trois mois à faire ce qu'il exécuta en huit jours ; chaque voyage ajoûtoit de nouvelles beautés à ce morceau, tantôt c'étoient des fleurs, une autre fois des ornemens, enfin deux Figures de fleuves ornerent le bas du tableau avec leurs urnes, dont les eaux après avoir formé pluſieurs nappes paroiſſoient ſe réunir. Il peignit encore ſur le retour d'un mur contigu les armes du Maître, ornées d'Architecture. Un grand rideau de toile couvre préſentement ce beau morceau.

Son caractère de probité, ſon aimable converſation l'ont toujours rendu cher aux honnêtes gens, & ſon habile pinceau connu par toute l'Europe, attiroit chez lui les étrangers. La belle maiſon qu'il avoit fait bâtir, étoit ornée de tous côtés des productions de ſon génie ; ſans parler d'un grand nombre de portraits, qu'on fait monter à quinze cens, on y remarquoit pluſieurs tableaux de la vie de Jeſus-Chriſt & de la Vierge, ſçavoir l'Annonciation, le Jardin des Oliviers, l'entrée en Jéruſalem, un portement de Croix, une élévation de Croix, un Crucifiement, le moment que Notre-Seigneur expire, appellé *le Conſummatum eſt*, Notre-Seigneur mis au tombeau, huit têtes d'Apôtres, avec pluſieurs Payſages & des deſſus de porte, qui repréſentent des fleurs & des fruits mêlés d'inſtrumens de Muſique. On y voit une chambre tapiſſée de grands tableaux, où il a feint

NICOLAS DE LARGILLIERE.

des rideaux, un Payſage & une baluſtrade en bas où ſont des perroquets, des ſinges, des chats parmi des fruits & des fleurs. L'humeur gaie n'a jamais abandonné Largilliere, & je me ſouviens que deux ans avant ſa mort, tout paralytique qu'il étoit, il me récita en préſence de ſa femme des vers qu'il avoit faits au ſujet de leur mariage. Galant avec les Dames dont il faiſoit le portrait, il rediſoit volontiers le compliment qu'il avoit fait à une des plus aimables: *Vous êtes ſi belle, Madame, qu'on vous croiroit de la race des fleurs.*

Ce grand Peintre étoit de ces Artiſtes, qui ont des droits ſur les éloges de la poſtérité; on auroit ſouhaité qu'il eût ceſſé de travailler dans les dix dernières années de ſa vie. Les beaux arts, ainſi que les amours, n'ont qu'une ſaiſon. Il étoit apparemment ſourd à cette voix intérieure qui ſe faiſoit entendre à un ancien (*a*) Poëte, & qui l'avertiſſoit de ſe repoſer à propos, lorſqu'affoibli par l'âge, il auroit pû produire des ouvrages qui auroient déparé les premiers.

(*a*) *Eſt mihi purgatam crebrò qui perſonet aurem,*
Solve ſeneſcentem maturè ſanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus, & ilia ducat. Horat. Epiſt. Lib. 1 v. 7.

Largilliere fut attaqué en 1743. d'une paralyſie, qui ne lui permit plus de travailler pendant trois années conſécutives. Il conſerva toujours une préſence d'eſprit admirable juſqu'à ſon dernier moment qui arriva le 20 Mars 1746, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Il fut inhumé dans l'Egliſe de ſaint Méderic, & n'a laiſſé qu'une fille qui jouit d'une fortune conſidérable; il avoit un fils qui eſt mort Conſeiller au Châtelet.

Ses deſſeins ſont peu communs; il jettoit tout d'un coup ſa penſée ſur la toile: ceux que l'on conſerve de lui ſont à la pierre noire, relevée de blanc de craie, quelques-uns à la ſanguine, & la plume y eſt fort rarement employée, excepté dans les croquis; le feu & l'eſprit qui étoient affectés à ce Maître, y brillent de toutes parts. Ses études de draperies ſont excellentes, & ſes mains aux trois crayons ſont belles comme de Vandyck. On remarque dans tous ſes deſſeins des têtes négligées formées par des ovales, ainſi que le pratiquoit le Pouſſin.

Il a fait pluſieurs élèves, entr'autres les ſieurs Milot & Van-Schuppen premier Peintre de l'Empereur, fils du fameux Graveur de ce nom; le ſieur Jans & M^rs^. des Lyens

& Oudry, Peintres diſtingués dans l'Académie, le ſieur Meuſnier fils, & le ſieur Chevalier Deſcombes, qui a fait ſon portrait deux ans avant ſa mort. Largilliere n'a cependant mis le pinceau à la main qu'au ſieur Van-Schuppen.

On a gravé environ ſoixante morceaux d'après lui ; les portraits les plus remarquables ſont ceux du Cardinal de Noailles, de Michel Colbert Archevêque de Toulouſe, de Pierre Daniel Huet Evêque d'Avranches, de l'Abbé de Louvois, de Charles Gobinet Principal du Collége du Pleſſis, du Préſident Lambert, ſa femme, ſa fille, trois portraits hiſtoriés, Madame Titon, le Prince de Galles de trois manières, Magalotti Lieutenant-Général, Geoffroi père & fils, Claude Bourdaloue, Mitantier, Bertin, la Duclos de la Comédie, le Brun, Vander Meulen, Foreſt, ſon portrait peint par lui-même en différens âges, le tout gravé par Edelinck, Van-Schuppen, Pitaut, Roullet, Vermeulen, Drevet, Deſplaces, Chereau, Surugue, Petit, & autres.





LOUIS CHERON.



OUIS Cheron, frére puiné d'Elisabeth Sophie Cheron dont on a parlé dans le second volume de la vie des Peintres, pag. 369. reçut de la nature un vaste génie pour la Peinture. Il nâquit à Paris vers l'an 1660. Son père qui étoit Calviniste & Peintre de portraits, l'éleva ainsi que sa sœur dans sa croyance & dans sa profession; mais le jeune Louis ne s'en tint point à des talens si bornés: des pensées plus élevées le porterent à traiter l'histoire; aucun trait remarquable ne lui échappoit, le papier sur le champ en étoit le dépositaire, & sa facilité à inventer toutes sortes de sujets fit connoitre quel soutien la Peinture trouveroit un jour en sa personne.

LOUIS CHERON.

Ces heureux commencemens furent ſecondés par un ſéjour de dix-huit ans en Italie, où les ouvrages de Raphaël & de Jules Romain lui formerent un goût des plus exquis. Cheron s'étoit proposé le premier pour l'élévation de la penſée & la correction du deſſein, & le ſecond pour la fierté du caractère, qu'il ſçut imiter dans ſes ouvrages. De ſi grandes ſources où il avoit puiſé ſagement, donnerent à cet Artiſte ce caractère antique, cette noble ſimplicité, & ce goût épuré ſi rare chez nos (*a*) Modernes. Sa ſœur qui lui fournit tous les ſecours néceſſaires pendant ſon ſéjour en Italie, favoriſa de ſi heureux talens. Cheron revint à Paris où il fit pluſieurs ouvrages, entr'autres les deux (*b*) *Mais* qui ſont à Notre-Dame; l'un eſt Hérodiade tenant la tête de Saint Jean-Baptiſte, l'autre la Prédiction du Prophéte Agabus à Saint Paul; un grand tableau pour le maître Autel des Jacobins de la rue Saint Jacques, qui repréſente une Viſitation avec un fond d'Architecture admirable.

(*a*) Mme de Sevigne a dit : *Les anciens ſont plus beaux, & nous ſommes plus jolis.*

(*b*) On appelle *Mais*, les tableaux que les Orfévres ont préſentés à la Vierge pendant pluſieurs années le premier jour de Mai.

Cheron a peint encore dans le Salon d'une maiſon où demeuroit ſa ſœur, l'Apothéoſe d'Hercule au plafond, & l'Hiſtoire d'Angélique & de Médor dans quatre tableaux ſur les murs, avec deux figures d'après l'antique vis-à-vis, l'une & l'autre peintes en clair-obſcur, & un frappement de Rocher ſur la cheminée; comme la maiſon appartenoit à ſa ſœur, ces ouvrages dont Cheron l'avoit ornée, étoient autant de marques de ſa reconnoiſſance envers elle.

J'ai ſouvent entendu dans ce Salon le frére, la ſœur, l'illuſtre de Piles, & pluſieurs Sçavans du premier ordre diſcourir ſur les parties les plus intéreſſantes de la Peinture & des beaux Arts. La Muſique ſuccédoit à ces excellentes diſſertations; elle occupoit cette ſœur & ſes deux niéces, qui quittant la palette ſur le déclin du jour, donnoient de nouvelles preuves de leur habileté par l'accord mélodieux de différens inſtrumens.

La Religion Calviniſte que Cheron profeſſoit, fut un obſtacle à ſa réception à l'Académie de Peinture, & ne voulant pas ſuivre les avis & le bon exemple de ſa ſœur qui avoit fait abjuration, il ſe retira en Angleterre en 1695.

Les Anglois connurent ſon mérite, & lui commanderent pluſieurs ouvrages qui ornent les environs de Londres; j'en

LOUIS CHERON.

ai vû un des plus considérables au Château de Bougiton à vingt lieues de cette Ville, appartenant à Milord Montaigu. Le plafond du Salon représente l'assemblé des Dieux, composée d'un nombre considérable de figures; le Jugement de Paris & les autres sujets ornent l'escalier, ainsi que les deux piéces suivantes : les ordonnances en sont belles, la correction & le grand caractère satisfont l'amateur; mais le défaut de couleur s'y fait remarquer presque par tout : peut-être que la fresque a changé. Il fit aussi en grisaille pour la gravûre plusieurs morceaux de l'Histoire de Charles I. Roi d'Angleterre.

Cheron dessinoit aussi correctement qu'il inventoit facilement : quelqu'étude cependant qu'il eût faite d'après les plus grands Maîtres, il n'avoit pû y puiser les graces. Ses têtes, quoique *de caractère*, sont féroces, & ses figures un peu trop musculeuses. Quand on lui demandoit qui étoit son Maître, il nommoit Raphaël & Jules Romain. Heureux, si en imitant ces deux grands hommes, il avoit pû s'approprier la noblesse de leurs pensées & l'élévation de leur génie. Le Trissin bon Poëte Italien du quatorziéme siécle, dans son Poëme de *l'Italia liberata da Gothi*, s'est proposé pour modéle le divin Homère; mais il n'a jamais pû atteindre ni à la magnificence de ses images & de ses expressions, ni à la beauté & à la force de ses caractères, parce qu'il avoit un génie fort inférieur à celui de ce grand Poëte. Virgile au contraire dont l'esprit & le génie étoient très-élevés, imitant plusieurs beautés d'Homère, a sçu en imaginer un grand nombre qui lui sont propres, & s'est d'ailleurs fait en sa langue un style aussi grand, aussi pur, aussi égal, & peut-être aussi soutenu que celui du Poëte Grec.

Il en est de Cheron comme du Trissin; quoique grand imitateur de Raphaël & de Jules Romain, il n'a point entrevû qu'il est des objets dont il est impossible de rendre toute la beauté, à moins d'avoir reçû de la nature le même feu, la même élévation dans les idées, & le même talent pour les rendre que ceux qui la sentirent & l'exprimerent si parfaitement. Les efforts redoublés du travail peuvent, il est vrai, nous rendre habiles & distingués dans un art; mais l'élévation nous échappe, à moins que nous n'ayons des idées capables d'exciter en nous un enthousiasme pareil à celui de ces grands hommes.

Le

LOUIS CHERON.

L'aimable caractère de ce Peintre étoit soutenu par l'étude de l'Histoire & de la Fable qui lui avoient fort orné l'esprit. Ses reparties heureuses en sont des preuves. Un Milord lui proposa de peindre dans le plafond de son cabinet un sujet extrêmement libre ; Cheron en s'excusant de le faire, lui répondit : *Milord, il n'y a point d'idée que la Peinture ne puisse rendre ; je suis fâché que celle-ci répugne à l'honnête homme.* Le Milord loin de se fâcher contre Cheron, conçut pour lui des sentimens dignes de sa délicatesse.

Par le moyen d'un Brocanteur il fit vendre à un des plus grands Curieux de Londres un Christ couronné d'épines, qu'il avoit peint dans le goût d'Annibal Carrache ; l'Amateur le croyant de ce Maître, invita Cheron à le venir voir, & en exalta beaucoup le mérite. *Si vous êtes si content de ce tableau*, répondit le Peintre, *il faut vous en faire connoître l'Auteur qui n'est pas éloigné.* C'est ainsi qu'il se découvrit : le Curieux en fut si fâché, qu'il fit ôter le tableau de son cabinet. Combien d'Amateurs lui ressemblent, & ne jugent du mérite des ouvrages que sur l'autorité des noms !

Cheron a toujours vécu dans le célibat, & il est mort à Londres en 1723. âgé de soixante & trois ans, fort regretté des Amateurs, & particulierement de ceux qui aiment le goût antique, dont il nous rapprochoit si agréablement toutes les richesses. On n'a nulle connoissance de ses Elèves.

Ses desseins sont pour l'ordinaire lavés légérement à l'encre de la Chine avec un trait de pierre noire assez marqué pour former les contours des figures, & exprimer les muscles ; les têtes en sont caractérisées, la pensée belle, & on y remarque beaucoup de correction. D'autres desseins sont arrêtés d'un trait de plume avec un lavis de bistre : la légéreté s'y rencontre avec la facilité ; mais enfin de quelque façon qu'ils soient dessinés, on ne peut se tromper à la singularité dont il muscloit ses figures.

Sa manière de graver à l'eau-forte est belle & d'un grand goût. Il y a trois piéces assez grandes ; l'une l'Eunuque baptisé par Saint Philippe, Saint Pierre qui guérit un boiteux à la porte du Temple, Ananie & Saphire punis de mort,

LOUIS CHERON.

vingt-trois sujets, compris le titre pour les Pseaumes de David, que sa sœur a traduits en vers François.

Plusieurs Estampes sont gravées d'après lui; l'Histoire de Charles I. Roi d'Angleterre, en dix morceaux de moyenne grandeur, par les sieurs Lépicié, Dupuis & Chereau le jeune. Jean Mariette a gravé la fille de Jephté, qui va au-devant de son père; Tardieu le Sacrifice de Manué & de sa femme, qui ayant apperçu un Ange sont saisis de frayeur; Tardieu le fils a gravé en petit ses deux Mais qui sont à Notre-Dame, sçavoir, la Décolation de Saint Jean, & la Prophétie d'Agabus à Saint Paul. Le titre des cartons d'Hamptoncourt peints par Raphaël est de la main de N. Tardieu, & la Matrone d'Ephèse de celle de C. Simonneau.





JEAN RAOUX.

UN talent décidé pour le dessein accompagna la naissance de Jean Raoux dans la Ville de Montpellier en 1677. C'eût été s'opposer à la nature même que de ne pas suivre ce qu'elle dictoit en faveur de ce jeune Artiste ; c'est elle qui décide ordinairement de la supériorité future des plus grands hommes. Son père Officier de la Monnoye le mit entre les mains de Ranc, bon Peintre de Montpellier, & il crut pour le perfectionner devoir l'envoyer de bonne heure à Paris.

L'Ecole de Bon Boullongne se présenta à lui en arrivant dans cette Capitale ; c'étoit une des plus florissantes. Ce grand Peintre suppléoit par son exemple à la sécheresse

JEAN RAOUX.

des préceptes, & pour bien faire, il ne falloit que l'imiter. Ses deux parties dominantes étoient la composition & la couleur; en faisant part au jeune Raoux de la dernière, il ne put jamais faire passer jusqu'à lui sa belle manière de traiter l'Histoire: avec des dispositions les plus heureuses Raoux ne pouvoit acquérir une étendue de génie capable des grands sujets; le Maître, les préceptes, le travail ne donnent point ce talent, c'est un présent de la nature: ses études & ses recherches pour nourrir ce génie, furent étonnantes; son Maître qui l'aimoit, & qui estimoit en lui une grande facilité de dessiner & le moëlleux du pinceau, lui fournissoit tous les moyens pour y arriver. Raoux parvint enfin à gagner des prix à l'Académie, & il fut nommé pour aller à Rome en qualité de Pensionnaire du Roi.

Il partit en l'année 1704. & l'étude des grands Maîtres fut son principal objet à Rome; après un séjour de trois ans à l'Académie, un Noble (a) Vénitien le fit venir à Venise & l'entretint pendant deux autres années. Il peignit dans son Palais un Portique qui lui acquit quelque réputation: étant tombé alors dangereusement malade, le Grand-Prieur de Vendôme qui l'avoit connu à Rome, & avoit fort goûté sa manière de peindre, le vit dans cet état, en eut pitié, & lui promit de prendre soin de lui durant son séjour en Italie qui fut de dix ans. Venise est la Ville où Raoux a le plus séjourné, & cette école avoit encore ajoûté à la force de son coloris. Le Grand-Prieur lui ordonna quatre tableaux de chevalet représentant les quatre âges de l'homme, auxquels je l'ai vû travailler à son retour à Rome: Raoux y mit tout son sçavoir; l'ordonnance, le coloris, les graces n'y laissent rien à désirer.

(a) *Justiniana Lolini.*

Jean Pesne, habile Peintre de portraits, & qui étoit son ami, le peignit en ce tems-là à Rome; ce portrait qui est actuellement à Montpellier chez une de ses niéces, est le même que l'on a gravé ici d'après le dessein du sieur Louis, élève de M. Natoire. C'est au grand amour qu'a pour les beaux Arts M. le Président Bon, que l'on doit la découverte de ce Portrait.

Pendant que le Grand-Prieur étoit à Malte en 1714. Raoux revint à Paris avec deux tableaux des âges qu'il avoit

finis. Suivant les ordres de ce Seigneur, il fut logé dans ſon Hôtel, où il s'appliqua à terminer les deux autres, dont le Grand-Prieur à ſon retour d'Italie lui marqua ſa ſatisfaction par une penſion de mille livres.

Ces tableaux dont celui de la vieilleſſe eſt le plus eſtimé, firent beaucoup d'honneur à la main qui les avoit faits, & mériterent à Raoux en 1717. une place à l'Académie de Peinture en qualité de Peintre d'Hiſtoire; il donna pour tableau de réception la Fable de Pygmalion, où le bon ton de couleur & l'ordonnance ne ſont pas ſoutenus par la correction.

Si les Graces euſſent voulu emprunter le pinceau d'un Peintre pour exprimer leurs penſées, elles auroient choiſi celui de Raoux : il ſentit cependant qu'avec ces mêmes graces, un pinceau coulant, un coloris frais & vigoureux, il falloit quelque choſe de plus pour traiter les grands morceaux d'Hiſtoire, & il ſe borna aux ſujets de caprice, aux Noces de Village & aux Portraits hiſtoriés; il étoit ſi jaloux du titre de Peintre d'Hiſtoire, qu'il n'auroit pas peint un Portrait en buſte, quelque ſomme qu'on lui en eût offerte. Un de ſes plus beaux Portraits hiſtoriés eſt celui de ſon Protecteur le Grand-Prieur de Vendôme, qu'il repréſenta en pied, avec des attributs & un fond de payſage qui méritent l'attention des Connoiſſeurs.

Le Cardinal du Bois, ſur la réputation de Raoux, ſouhaita de le voir ainſi que ſes ouvrages; il en fut ſi ſatisfait, qu'il lui propoſa d'aller en Eſpagne en qualité de premier Peintre de Sa Majeſté Catholique. Raoux qui craignoit que l'air de ce pays ne fût contraire à ſa ſanté, n'accepta pas cet honneur, & on envoya Ranc à ſa place.

Il commençoit à devenir à la mode; on lui demandoit des portraits, des deſſus de porte, & de petits ſujets tirés de l'Hiſtoire & de la Fable. Quoiqu'il eût augmenté le prix de ſes ouvrages, ils n'en furent pas moins recherchés : on aimoit ſon pinceau, ſon air franc, ſa gaieté; on lui a entendu dire en plaiſantant, *qu'il comptoit dans ſa famille trois cens ans de roture.* Le deſir de voir, & peut-être l'appas du gain, lui firent naître la penſée de quitter la France pour paſſer en Angleterre; il s'y rendit au mois de Septembre

JEAN RAOUX.

1720. & fit en ce pays quelques portraits, entr'autres celui du Chevalier Fontaine. Sa mauvaiſe ſanté l'obligea de revenir à Paris après huit mois de ſéjour, & il ſe remit à ſes ſujets de caprice & aux portraits hiſtoriés qu'il traitoit avec beaucoup d'intelligence & de vérité: tels ſont les portraits en pied de pluſieurs Actrices de l'Opera, ſur-tout une des plus célébres (*a*) habillée en Prêtreſſe de Diane, dont elle jouoit le rôle dans l'Opera d'Iphigenie; une (*b*) autre ſous la forme d'Amphytrite dans un char tiré par des chevaux marins; quelques-unes en Bacchantes (*c*), tenant une grappe de raiſin; d'autres en Nayades (*d*), & la fameuſe Actrice du Théâtre Italien (*e*) en Thalie: l'allégorie y eſt bien traitée, les habillemens, les parures en ſont recherchées, la reſſemblance parfaite, & il y a des ſatins qui pourroient le diſputer à ceux du fameux Neſtcher. Il peignoit ordinairement les Dames de la Cour en Cérès, en Pomone, en Vénus, en Diane, d'autres en (*f*) Veſtales; il les hiſtorioit & les habilloit avec avantage ſuivant la couleur de leurs cheveux. Les fonds de Payſage qu'on y voit ſont très-frais, & les belles fleurs qui y ſont répandues ſont comme d'agréables digreſſions que les habiles gens ſçavent placer dans leurs ouvrages.

Les converſations, les fêtes galantes; les heures du jour, les ſaiſons, les élémens, les cinq Sens, les quatre parties du monde, des demi-figures telles que les Sciences, les Vertus, les Muſes, les Graces perſonifiées, des ſujets de caprice qui font voir une femme qui lit un papier, qui cachette une lettre; une jeune fille qui repréſente le ſilence, une autre tenant un oiſeau, une belle qui chante avec ſon amant, étoient les ſujets ordinaires que traitoit ſon pinceau: il fit cependant pour l'Electeur Palatin deux tableaux d'Hiſtoire aſſez conſidérables; l'un la continence de Scipion; l'autre Alexandre malade & ſon Médecin: il peignit encore pour M. le Duc d'Orléans Régent, Telemaque qui après ſon naufrage arrive dans l'Iſle de Calipſo. Le Grand-Prieur voulut bien en faveur de Raoux préſenter lui-même ce tableau au Prince, qui par diſtinction le fit placer dans ſon grand appartement.

La manière dont il fit une étude pour ce tableau, méri-

(*a*) Mlle Journet.
(*b*) Mlle Quinaut.
(*c*) Mlles Prevost & Poignan.
(*d*) Mlle Cartou.
(*e*) Mlle Sylvia.
(*f*) Mme Boucher, femme du Secretaire du Roi.

te d'être rapportée. Raoux vit à l'Eglise une jeune perſonne d'une grande beauté, ſuivie de ſa mére, toutes deux aſſez mal vêtues ; ſoit amour, ſoit compaſſion, il les ſuivit, & en leur donnant un louis, il parut fâché de ne pouvoir leur en donner davantage. Sa qualité de Peintre qu'il déclara auſſi-tôt, lui fit propoſer de peindre la fille, ce que la mére eut aſſez de peine à lui accorder ; enfin elles conſentirent à ſe rendre chez lui, & d'après cette aimable perſonne il deſſina la figure d'Eucharis qui ſe voit derrière Calipſo dans le tableau de Telemaque. On a fait au ſujet de cet ouvrage les vers ſuivans :

De l'Ecole Adriatique
Raoux toujours enchanté,
N'offrit point du goût antique
La grandeur & la fierté :
Mais des Graces la molleſſe,
La douceur, la gentilleſſe
Signalerent ſon Pinceau.
Le plus beau de ſes (a) *ouvrages*
Lui mérita des ſuffrages
Qu'eût enviés (b) *Gérard-Dau.*

(a) Telemaque dans l'Iſle de Calipſo.

(b) Fameux Peintre Hollandois.

Quoique Raoux réuſsît mieux à peindre les Dames, on l'occupoit ſouvent à repréſenter des hommes en pied, tels que le Commandeur Perroſt & le Comte de Francieres en Chaſſeur ; il peignoit auſſi des familles (c) entieres : celle de M. Bonnier de la Moſſon en Chaſſeur eſt un morceau conſidérable pour le grand fini ; il y a ſur le devant un liévre couché, que le Maître du tableau avoit grand ſoin de faire remarquer, en diſant que cet animal étoit la figure qui lui coûtoit le plus ; en effet il avoit donné plus de cent liévres au Peintre pour la finir d'après nature.

(c) Celle de M. Lamourou, du Préſident Meſcrany en Médor, ſa femme en Angélique, & un de leurs enfans en Amour tirant une fleche.

Lorſque M. de Vendôme céda ſon Grand-Prieuré au Chevalier d'Orléans, il alla loger dans la rue de Varenne ; Raoux l'y ſuivit & ne le quitta qu'à ſa mort. Le nouveau Grand-Prieur le fit revenir au Temple avec les mêmes appointemens, & il marqua ſa reconnoiſſance à ce Seigneur

JEAN RAOUX.

par ſon portrait en pied, repréſenté comme Général des Galeres, montant la (*a*) Réale avec un Eſclave à ſes pieds qui lui préſente ſon bouclier. Il fit encore pour les appartemens du Palais Prieural du Temple des demi-figures de Veſtales; deux filles regardant dans un miroir; un Payſan portant des figues qu'une Bergére veut avoir; deux Chanteuſes qui tiennent un livre de Muſique, & pluſieurs Arts & Sciences perſonifiées, telles que l'Aſtronomie, la Géometrie, l'Hiſtoire, la Muſique qui étoient placées dans les lambris du Salon.

(*a*) La Réale eſt la principale des Galeres.

Raoux en ce tems-là fut ſollicité par M. Bonnier de venir achever ſon grand tableau de famille qui étoit à la Moſſon près Montpellier; ils arriverent enſemble en cette Ville ſur la fin de l'année 1723. & Raoux termina ce morceau, qui dans la ſuite a orné la ſalle à manger de la maiſon de M. Bonnier à Paris.

Ce Peintre qui n'étoit pas inſenſible à l'amour du gain, s'imagina que s'il pouvoit faire les portraits des Evêques de Montpellier & de Senez, dont les affaires du tems avoient augmenté la célébrité, il les feroit graver à ſes dépens, & en retireroit un gros profit; mais connoiſſant l'extrême répugnance de M. de Montpellier à ſe laiſſer peindre, il pria un Abbé des amis de cet Evêque de le mener à la Vérune, qui eſt ſa maiſon de Campagne. Cette premiére viſite fut inutile; la ſeconde fut plus heureuſe: Raoux fit part au Prélat (*b*) du deſſein qu'il avoit de repaſſer par l'Auvergne en revenant à Paris, afin d'obtenir de M. de Senez la permiſſion de faire ſon portrait. M. de Montpellier qui ne prévoyoit pas où cette premiére ouverture pouvoit le conduire, applaudit à la penſée du Peintre, n'étant embarraſſé que des moyens d'y déterminer cet Evêque; le Peintre lui répondit d'un air aſſez réſolu, qu'il étoit ſûr de ſon fait, pourvû que M. de Montpellier voulût l'aider: *très-volontiers*, lui répondit le Prélat, *mais que faut-il faire, écrire, prier, ſupplier, vous n'avez qu'à parler:* il ne vous en coûtera pas une ligne d'écriture, répondit Raoux; donnez-moi ſeulement deux heures d'audience avec quelques amis qui vous amuſent; je porterai mon ouvrage à M. de Senez, je lui dirai de votre part que ne pouvant vous tranſporter ſur ſa montagne

(*b*) Comme on ne doit rien perdre des grands hommes, voici leur converſation en original telle qu'elle a été envoyée de Province.

gne pour l'embraſſer, vous y arrivez par l'unique moyen qui vous reſte, & que vous y demeurerez toujours ſous ſes yeux, pourvû qu'il vous rende la même viſite. M. de Montpellier vit bien alors où l'on en vouloit venir, & réſiſtoit toujours. Enfin après quelques jours de combat il céda aux importunités de ſes amis, & à une lettre qu'on lui préſenta de la part de ſon frére le Marquis de Torcy. Comme ces deux Prélats s'aimoient parfaitement, ils ne ſurmonterent leur peine particuliere que par reſpect & conſidération l'un pour l'autre.

Raoux termina la tête de M. de Montpellier en trois ſéances, après quoi il en fit deux copies qu'il retoucha d'après le Prélat qui voulut bien avoir cette complaiſance : l'une de ces copies a été pour l'ami de M. de Montpellier ; l'autre devoit être portée à M. de Senez, & le premier original devoit être renvoyé à M. de Montpellier ſitôt que Raoux l'auroit fait graver, avec celui de M. de Senez qu'il projettoit de peindre, & qu'il avoit auſſi promis à M. de Montpellier.

Le portrait de ce dernier étoit ſi reſſemblant, qu'une de ſes niéces qui étoit pour lors à Montpellier, le voyant pour la première fois, s'écria : *Ah que mon oncle eſt reſſemblant ; il ſemble qu'il va me gronder.*

Raoux revenant de Montpellier paſſa par l'Auvergne, & prit la route de la Chaize-Dieu, Abbaye de Bénédictins, où M. l'Evêque de Senez étoit exilé : muni de pluſieurs lettres des amis de ce Prélat, & ſur-tout de celle de M. de Montpellier qui l'exhortoit à ſuivre ſon exemple, il hazarda la viſite, & trouva encore plus de réſiſtance chez M. de Senez, qui après avoir lû toutes les lettres ne ſe rendoit point. La derniere reſſource de Raoux fut de montrer avec art le Portrait de M. de Montpellier ; il fit parler ce portrait, il lui fit demander celui du Prélat, & joua ſi bien ſon rôle qu'il ébranla M. de Senez. Tout ce qu'il avoit employé pour perſuader M. de Montpellier fut expoſé de nouveau, & il ajouta que le Roi qui ne vouloit pas que les deux Prélats ſe viſſent, n'avoit pas défendu qu'ils ſe communiquaſſent leurs portraits : le Prélat ſe rendit enfin pour ne pas réſiſter plus long-tems à des amis à qui il avoit les dernières obligations. Un de ſes con-

JEAN RAOUX.

fidens qui étoit préſent à cette ſcêne, a mandé que le Prélat en avoit pleuré de douleur : il ſe retira dans la chambre d'un de ſes domeſtiques où Raoux le peignit tout à ſon aiſe, & lui fit préſent du portrait de M. de Montpellier. M. de Senez y mit une condition, que ſon portrait ne paroîtroit point pendant ſa vie, ce que l'on a obſervé très-exactement. Raoux revint à Paris avec les deux portraits qu'il fit graver de la même grandeur. Le portrait de M. de Senez fut envoyé enſuite à M. de Montpellier. A l'égard de ce dernier Prélat qui mourut pendant cet intervalle, Raoux remit ſon portrait à M. le Marquis (*a*) de Torcy ſon frère, qui en fit faire une belle copie pour l'envoyer aux Directeurs de l'Hôpital de Montpellier, que cet Evêque avoit nommés ſes héritiers. C'eſt de cette manière que nous poſſédons l'image de ces deux Prélats.

(*a*) Ce Portrait eſt préſentement dans ſa famille.

Perſonne n'aimoit ſon métier autant que Raoux : ſans ceſſe appliqué à ſon ouvrage, il y mettoit tout ſon eſprit, appellant à ſon ſecours l'Hiſtoire, la Fable, l'allégorie & tout ce qui pouvoit flatter le coup d'œil. La Poëtique de la Peinture étoit rarement conſultée : il eſt vrai que ſes ſujets n'en demandoient point, & quant à l'expreſſion, elle étoit peu recherchée : on pourroit lui reprocher ſon peu de correction & de trop fréquentes répétitions, quoiqu'il ne négligeât aucune occaſion de ſe procurer de nouveaux modéles. Son dernier tableau qu'il a laiſſé imparfait, repréſente la Courtiſanne Phryné jugée par l'Aréopage.

Ce Peintre n'a jamais joui d'une fortune brillante ; peut-être que ſa conduite qui n'étoit pas des plus réglées y a contribué : enfin trois ans avant ſa mort, il ſe retira du Temple par caprice, & fut demeurer vers le Palais Royal, où il eſt mort dans le célibat en 1734. âgé de cinquante-ſept ans & accablé de différens maux, laiſſant environ 40000 liv. à ſes niéces de Montpellier, & ſes études à ſes Elèves, dont les ſieurs Chevalier & Mondidier ſont les plus connus.

Ses deſſeins ſont peu terminés ; ce qu'il a fait d'Académies eſt médiocre ; ſes têtes, ſes demi-figures ſont infiniment meilleures : il les deſſinoit à la pierre noire eſtompée, relevée d'un peu de blanc de craye. Les études qu'il a faites

à Rome d'après Raphaël ſont plus terminées, & le crayon rouge y eſt manié très-proprement ; ſon goût le fera toujours connoître.

On voit de ſa main au Village de Valenton près Paris, dans la ſalle à manger d'une maiſon, une Danſe de Village en hauteur avec ſept à huit figures, un retour de chaſſe de même forme ; on y voit trois figures entieres avec beaucoup de gibier ſur le devant : il a fait une copie du portrait de Mme Boucher en pied, mais plus petit ; quatre deſſus de porte demi-figures ; deux filles qui ſe mirent ; une bergere qui réveille ſon berger ; une autre qui ramaſſe des fleurs, avec un homme jouant du luth ; une fille qui dérobe des fruits à un berger.

On a gravé d'après lui quinze à ſeize morceaux. Jacques Chereau a fait les portraits des Evêques de Montpellier & de Senez ; une femme qui donne à manger à un oiſeau ; l'Hiſtoire de David & de Bethſabée. C. Dupuis a gravé le portrait de Mme Boucher. Dupuis le cadet, une jeune fille tenant un oiſeau, une autre qui chante avec ſon amant jouant de la guittare. Poilly a gravé la femme qui lit une lettre, & un autre qui ſe cache avec un rideau ; un morceau de l'Hiſtoire de Charles I. Roi d'Angleterre, qui repréſente ſa priſon, eſt gravé par le ſieur Lépicié ; un autre de la même ſuite, par Nicolas Dupuis, & les quarre âges de l'homme, par Moyreau.





JEAN-BAPTISTE VANLOO.

A famille des Vanloos eſt noble & originaire d'Ecluſe en Flandres; elle a depuis long-tems produit d'habiles gens dans la Peinture : celui qui s'y eſt attaché le premier s'appelloit Jean Vanloo; ſon fils Jacques, excellent Peintre de portraits, ſéjourna quelque tems à Amſterdam & s'y maria; un fils qu'il eut nommé Louis, vint de bonne heure étudier à Paris, & ſon père l'y joignit bientôt après : il ſe fit naturaliſer, & fut reçu à l'Académie de Peinture en 1663. Louis remporta dans la ſuite le premier prix à cette Académie, où il auroit été admis, ſi une affaire d'honneur ne l'eût obligé de ſe retirer à Nice dans les Etats du Duc de Savoye.

Ce Peintre passoit pour un grand Dessinateur, & étoit fort distingué par ses ouvrages à fresque : on voit de sa main un Saint François dans la Chapelle des Pénitens gris de Toulon ; il vint à Aix, & s'y maria en 1683. C'est de ce mariage que sont venus Jean-Baptiste Vanloo dont on écrit la vie, & M. Charles-André Vanloo, Professeur de l'Académie qui par ses ouvrages soutiendra toujours l'honneur de l'Ecole Françoise.

JEAN-BAPTISTE VANLOO.

Jean-Baptiste Vanloo naquit à Aix en 1684. la nature parloit en lui ; ses heureuses dispositions prématurées faisoient admirer un génie également propre à l'Histoire & au Portrait, puisqu'il commença à peindre dès l'âge de huit ans. Son père lui faisoit copier les bons Maîtres, fondé sur la maxime de (a) Solimene, *qu'on doit toujours avoir devant les yeux les ouvrages de ces grands hommes pour nourrir le génie, & le rendre capable de produire de belles idées.* C'est ainsi que Jean-Baptiste passa les premières années de sa jeunesse. Après avoir parcouru toutes les Villes de la Provence, il alla joindre son père qui étoit retourné à Nice ; il se rendit ensuite à Toulon âgé de vingt-deux ans, où il épousa en 1706. la fille d'un Avocat.

Plusieurs portraits à l'huile sur des cartes commencés & finis dans le même jour, une Sainte Famille pour l'Eglise des Dominicains, & quelques autres tableaux occupoient son pinceau, quand Victor Amedée, Duc de Savoye, vint assiéger cette Ville en 1707. Vanloo fut alors obligé de se retirer à Aix, & ne pouvant trouver de voiture, il mit sa femme & son fils qui n'avoit qu'un mois sur un Asne qu'il conduisit lui-même à pied. Durant cinq années il fut occupé à orner les Eglises, & y plaça les tableaux suivans ; une belle Annonciation aux Jacobins ; l'Agonie de Saint Joseph dans l'Eglise de la Madeleine ; dans la Chapelle des Pénitens blancs chez les Pères Carmes une Résurrection de Lazare ; dans l'Eglise des Feuillans deux Saints de leur Ordre ; un Christ mort dans une des Salles de la Chambre des Comptes d'Aix ; deux plafonds à l'huile dans la Maison de Campagne du sieur Lenfant, Commissaire des Guerres : l'un représente l'Assemblée des Dieux, l'autre les quatre Saisons, & sur la corniche sont les figures de la Peinture, de la Sculpture, de l'Architecture & de la Musique. Van-

(a) *Che l'opere de gran' Maestri si devono aver sempre dinanzi gli occhi per mantenir suegliata la Fantasia e renderla idonea à concepir belle idée.* Vite, *di Pittori Napolitani de B. de Domenici.*

JEAN-BAPTISTE VANLOO.

loo fit encore quantité de portraits, dont celui de M. de Mailly, Archevêque d'Arles, est un des plus considérables.

Il partit en 1712. pour se rendre à Nice auprès de son père, & l'ayant perdu quelque tems après, il finit plusieurs ouvrages que son père avoit laissé imparfaits. Son nom commençoit à faire du bruit dans la Province, lorsque le Prince de Monaco le manda pour peindre les Princesses ses filles : il fut de là à Genes, où pendant huit mois il fit beaucoup de portraits, & se rendit ensuite à Turin, où le Duc de Savoye lui ordonna de peindre un de ses fils. Un autre Peintre nouvellement arrivé peignoit alors le Prince de Piémont : à peine les deux portraits furent-ils ébauchés, que le Duc les vint voir ; peu content du travail de ce dernier, le Duc lui dit, *n'oubliez pas de mettre le nom au bas du portrait* ; mais à la vûe de l'ouvrage de Vanloo, il s'écria : *que ce portrait est bien ! il n'a pas besoin de nom.* Le lendemain il lui ordonna de peindre à son tour le Prince de Piémont. Vanloo voulant profiter de cette heureuse circonstance, proposa au Duc de faire le sien, & sur son indécision il le peignit de mémoire très-ressemblant.

Dès ce moment le Duc de Savoye le prit en amitié, ce qui causa de la jalousie au Prince de Carignan ; ce Prince ne voulant pas que le Duc de Savoye retînt Vanloo à son service, lui proposa de le prendre au sien, de l'envoyer à Rome, & d'avoir soin de sa famille en son absence : de tels secours encouragent le sçavoir, & perfectionnent les talens. Charmé d'un si flatteur engagement, notre Artiste partit pour Rome en 1714. après avoir travaillé pour ces deux Princes pendant plus de deux ans.

Il passoit les jours en cette Ville à copier les bons tableaux & à étudier d'après l'antique ; les nuits étoient consacrées au dessein. Il se mit d'abord sous la conduite d'un Maître, dont les louanges outrées lui firent quitter son école pour entrer dans celle de *Benedetto Lutti*, qui étoit alors en réputation. Comme il travailloit pour les Prix, une écritoire répandue sur son dessein l'obligea d'en recommencer un autre pendant la nuit, parce que c'étoit le lendemain que les Elèves exposoient leurs ouvrages. Ce feu & cette *franchise de touche* qui se trouvoit dans le premier dessein, n'étoit plus dans

JEAN-BAPTISTE VANLOO.

la copie, & il n'eut que le ſecond Prix. Quelquefois ſon Maître embarraſſé dans une compoſition, lui préſentoit le crayon que le Diſciple refuſoit modeſtement, & par une facilité naturelle il exécutoit ſi bien la penſée de *Lutti*, qu'il l'embraſſoit en lui diſant: *tu en ſçais plus que moi.*

Vanloo fut enſuite employé à faire beaucoup de portraits, & un tableau pour l'Egliſe de *S. Maria della Scala* qui lui fit beaucoup d'honneur; c'eſt une Flagellation compoſée de ſix figures grandes comme le naturel. Il travailla pour les Prix de l'Académie de Saint Luc, & peignit Apollon & Marſyas au-devant des loges de l'Opera de *Capranica*: on lui demanda pour l'Angleterre une Latone, une Suſanne & Vénus avec Vulcain. Le Duc de Savoye eut deux morceaux ſur cuivre; l'un eſt une Sainte Famille, & l'autre Notre-Seigneur qui donne les clefs à Saint Pierre: dans une expoſition publique faite à Rome on les crut de C. *Maratti*. Vanloo envoya enſuite l'Amour & Pſyché au Prince de Carignan, & un troiſiéme tableau au Duc de Savoye, repréſentant le Bon Paſteur. On pouvoit dire que les traits d'Hiſtoire prenoient ſous ſon pinceau une force comparable à celle de nos meilleurs Modernes.

Ce fut à Rome que Jean-Baptiſte commença à enſeigner ſon frére & ſes trois enfans que ſa femme lui avoit amenés de Turin; au lieu de leur faire copier ſes propres ouvrages, ils travailloient continuellement d'après les plus grands Maîtres. Cette même méthode fut encore ſuivie à Paris, lorſqu'il demanda pour eux la permiſſion d'étudier d'après les tableaux qui ſe conſervent dans la galerie d'Apollon. Il ne préferoit au bonheur d'être aimé de ſes Diſciples, que celui de leur être utile.

Le Prince de Carignan peu content de la maniére dont le traitoit le Roi Victor ſon beau-père, ſe retira à Paris en 1718. & ordonna à Vanloo de partir ſur le champ de Rome & de le venir joindre en cette Ville. Il paſſa par Turin, où le Duc de Savoye qu'on commençoit alors à appeller Roi de Sardaigne, l'arrêta quelque tems pour peindre à freſque deux plafonds dans ſon Château de Rivoly; ils repréſentent, l'un les quatre Saiſons, l'autre Minerve qui anime la ſtatue de Pigmalion.

Dans le tems que Vanloo peignoit ces deux plafonds, ſa

JEAN-BAPTISTE VANLOO.

femme qui le ſuivoit par tout, accoucha d'un garçon qui fut tenu ſur les Fonts par la Princeſſe de Carignan & le Prince de Piémont; on le nomma Charles-Amedée-Philippe. Le Roi & la Reine de Sardaigne firent tous leurs efforts pour retenir le père à leur Cour; ils lui envoyoient tous les jours des mets de leur table: Vanloo ne ſçachant comment répondre à tant de bontés, n'avoit point de meilleure excuſe que la parole donnée au Prince de Carignan, à laquelle il ne pouvoit manquer ſans ſe manquer à lui-même. Le Roi de Sardaigne loua la droiture de ſes ſentimens, & le laiſſa partir pour Paris.

Le Prince de Carignan le logea dans ſon Hôtel en cette Ville, où il arriva en 1719. Il ne ſe paſſoit point de jour que le Prince ne le vînt voir travailler. Comme Vanloo avoit une connoiſſance parfaite des anciennes Ecoles, il le conſultoit ſouvent ſur le choix des tableaux qui devoient entrer dans ſa galerie. Notre Artiſte fit pour ce Prince de grands ſujets de Métamorphoſe & le Triomphe de Galatée. Il auroit été reçu à l'Académie le même jour qu'il préſenta ce dernier tableau, ſi le Prince de Carignan avoit voulu le céder: Vanloo fut ſeulement agréé en 1722.

On propoſa alors de peindre en huit jours un plafond à détrempe pour un Ballet qui devoit être repréſenté devant le Roi dans la Salle des machines à Paris: perſonne ne voulut l'entreprendre; Vanloo ſe préſenta, & contenta le Duc d'Orleans Régent, qui demanda ſon nom, & lui ordonna de le venir voir. Ce Prince l'occupa dans la ſuite à raccommoder ſes anciens tableaux, entr'autres les cinq cartons à détrempe de Jules Romain, repréſentant les amours de Jupiter: il réuſſit parfaitement, ainſi qu'à copier pour les Gobelins le lavement des pieds du fameux Mutian que le Régent avoit tiré du Chapitre de Reims; il fit auſſi deux portraits à l'huile de Mmes de Prié & de Sabran, dont on a vû tant de copies.

Vanloo continua d'inſtruire ſes deux fils & ſon frére, qui ayant remporté ſucceſſivement les premiers Prix de l'Académie, devoient être nommés tous trois Penſionnaires du Roi pour aller en Italie; quelques contretems obligerent Jean-Baptiſte de les envoyer en ce pays à ſes dépens. Ces jeunes gens après avoir

gagné

JEAN-BAPTISTE VANLOO.

gagné les Prix à l'Académie de Saint Luc à Rome, obtinrent dans la ſuite par le crédit du Cardinal de Polignac des logemens à l'Académie de France, & depuis la penſion.

Jean-Baptiſte ſans négliger l'Hiſtoire, s'attacha beaucoup au portrait, & devint un des premiers en ce genre. On peut même dire que ſes portraits peints dans la manière d'un Peintre d'Hiſtoire, ſont infiniment plus moëlleux que ne le ſont ordinairement ceux des Peintres qui ne peignent que le portrait. Ses grandes occupations l'obligerent alors à partager ſon tems entre le Prince de Carignan & le Public.

Les fruits de ſon travail furent aſſez conſidérables pour qu'il hazardât aux Actions de la Banque 40000. liv. qu'il perdit en peu de tems par le diſcredit des Billets. Ce fut une raiſon pour obtenir du Prince de Carignan la liberté de travailler toute l'année pour le Public. La mort du Duc d'Orléans ſurvint dans ce tems-là ; ce Prince lui avoit promis de lui procurer le portrait du Roi. Le Prince Charles de Lorraine lui propoſa pour l'en conſoler, de peindre ce Monarque de mémoire, & Vanloo ſe rendit à Verſailles pour ſaiſir toutes les occaſions de voir le Roi : il s'imprima ſi parfaitement ſes traits, que venant ſur le champ en poſte à Paris, il fit un portrait très-reſſemblant ; il le fit voir au Prince Charles & au Duc de Gêvres qui l'honoroit de ſa bienveillance : ces deux Seigneurs en furent ſi ſurpris, qu'ils ſe chargerent d'en parler au Roi, qui voulut bien accorder à Vanloo une ſéance d'un quart-d'heure pour perfectionner ſon ouvrage.

Le Roi qui n'étoit peint dans ce portrait que juſqu'aux genoux, lui en commanda un en pied dont le Peintre fit beaucoup de copies pour Sa Majeſté ; il peignit encore la tête de ce Monarque dans un grand tableau où il eſt repréſenté à cheval par M. Parocel. Vanloo fit enſuite le portrait de la Reine, qu'il avoit déja été peindre à Chambord avant ſon mariage, ainſi que le Roi Staniſlas & la Reine ſon épouſe.

Louis Vanloo qui revenoit alors d'Italie, ſe préſenta à l'Académie de Peinture où il fut agréé, & ne voulant point être reçû avant ſon père, il le preſſa de faire ſon tableau

JEAN-BAPTISTE VANLOO.

de réception repréfentant Diane & Endimion. Ainfi Jean-Baptifte ne fut reçu qu'en 1731. onze ans après avoir été agréé. Il employa fon fils à peindre les têtes du Prévôt des Marchands & des Echevins dans le tableau qu'il faifoit pour la Ville au fujet de la naiffance de M. le Dauphin; il peignit encore un grand morceau pour Saint Martin des Champs, qui eft l'entrée de Notre-Seigneur en Jérufalem; enfin il fut à Fontainebleau avec Louis pour retoucher la Galerie de François I. peinte par le Primatice: Vanloo à fon retour fut chargé de repréfenter le Roi donnant le cordon bleu au Comte de Clermont; ce tableau eft placé dans le Chœur des Grands Auguftins.

Quelques années après un de fes fils nommé François qui revenoit de Rome avec fon oncle, tomba de cheval, & mourut de cette chûte à Turin. L'oncle s'y maria, & y auroit fait fon féjour, fi Vanloo ne lui eût envoyé Louis pour le ramener. Le Roi de Sardaigne les employa tous deux à différens ouvrages; mais la guerre qui furvint leur fit demander leur congé. Ils revinrent à Paris, & Vanloo préfenta auffi-tôt fon frére à l'Académie. Ce fut dans ce tems-là qu'il fit le grand tableau de la cérémonie des Chevaliers du Saint Efprit, où Henri III. reçoit le Comte de Gonzales, placé dans le Chœur des Grands Auguftins; il copia feulement d'après celui de Champagne qui eft dans une Salle de l'Hôtel de Bullion à Paris, la tête de Henri III. & celles des principaux Seigneurs de fa Cour. Le Saint Pierre délivré de prifon qui eft dans la Nef à Saint Germain des Prés, eft encore de fa main. Ces grands ouvrages par leur belle ordonnance mirent le comble à fa réputation; il fut alors nommé à l'Académie Adjoint à Profeffeur en 1733. & Profeffeur en 1735.

Lorfque Jean-Baptifte vit fon fils Louis établi & fort connu à Paris, il fongea à revoir fon pays, où il retourna en 1735. avec fa femme. Il n'y avoit guere qu'un an qu'il travailloit à Aix, lorfque le Roi d'Efpagne qui avoit befoin d'un Peintre d'Hiftoire & de Portrait, chargea Rigaud de lui en envoyer un. Ce Peintre choifit Louis fils

JEAN-BAPTISTE VANLOO.

aîné de Vanloo, ce qui obligea ſon père de revenir à Paris en 1736.

Vanloo à ſon arrivée fit partir ſon fils pour l'Eſpagne, & ſe voyant ſeul à Paris, il regrettoit ſouvent ſa Province: ſes amis lui conſeillerent de paſſer en Angleterre, la guerre ayant rallenti les ouvrages, & les pertes qu'il avoit faites à la Banque n'étant point encore réparées; il partit donc en 1738. avec ſa femme & deux de ſes fils.

Il commença à Londres par faire le portrait d'un de ſes amis, qu'il montra à M. de Walpool à qui Rigaud l'avoit recommandé. Ce portrait plut beaucoup à ce Seigneur, qui lui demanda auſſi-tôt le ſien. Si-tôt que les Courtiſans l'eurent vû, ils ſe firent inſcrire ſur le Catalogue de Vanloo qui ſe trouva ſurchargé d'ouvrages.

Cette vie laborieuſe pendant les quatre premières années de ſon ſéjour à Londres, & l'empreſſement de ceux qui alloient voir ſes ouvrages, ne peuvent ſe concevoir; le Prince & la Princeſſe de Galles, les Princeſſes ſes ſœurs l'honoroient ſouvent de leurs préſences, & il les peignit pluſieurs fois. La ſatisfaction qu'il eut d'être ainſi applaudi, fut troublée par la mort de ſon fils Claude âgé de dix-ſept ans, & doué de beaucoup de talens. Sa ſanté dans la ſuite devint ſi mauvaiſe, que ſa femme fut obligée de le ramener en France en 1742. Il paſſa par Paris où il ne reſta que quinze jours; la plûpart des Académiciens le viſiterent: Rigaud & lui dans la converſation ſe promirent réciproquement leurs portraits; mais ce projet reſta imparfait par la mort de Rigaud arrivée peu de tems après.

Vanloo vint à Aix en 1742. à la fin de Novembre, & après quelques mois de repos, il reprit ſon pinceau, *qu'il avoit honte*, à ce qu'il diſoit, *de laiſſer oiſif*. Il commença les portraits de Dom Philippes, de la Princeſſe de Carignan, & du Prince de Suze. Il travailloit encore la veille de ſa mort qui arriva le 19 Septembre 1745. à l'âge de ſoixante & un ans. *Je meurs*, dit-il, *avec le ſeul regret de n'avoir pû inſtruire mon fils Hypolite: car les autres n'ont plus beſoin de moi.* On l'enterra dans la même Paroiſſe où il avoit été baptiſé; il ſembloit qu'il eût voulu rendre à ſa Patrie les jours qu'il en avoit reçûs.

JEAN-BAPTISTE VANLOO.

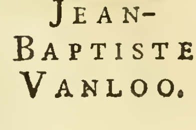
Le Tibre, la Tamiſe, & l'Eſcaut, & la Seine,
Ont groſſi leurs tréſors des torrens de ſa veine :
Du crayon la fécondité,
Du pinceau la rapidité,
Par tout diſtinguent ſes ouvrages ;
Et ſes travaux bien plus que nos ſuffrages,
Conſacreront ſon nom à l'immortalité.

Il laiſſa en mourant en bons effets la valeur de 90000 liv. (*a*) à ſa veuve & à pluſieurs enfans, entr'autres à Louis Michel, premier Peintre du Roi d'Eſpagne, & à Charles-Amedée Philippe, premier Peintre du Roi de Pruſſe, qui ſont ſes Elèves, ainſi que M. Charles-André Vanloo ſon frére, Profeſſeur de l'Académie, Pierre-Charles Tremolliere mort, M. Dandré Bardon, Académicien, qui s'eſt retiré à Aix, & eſt actuellement Peintre du Roi à Marſeille pour les Vaiſſeaux.

(*a*) Ces Mémoires ont été fournis par MM. Vialis, habile Peintre, & Barraly, d'Aix, parens & amis de J. B. Vanloo.

Vanloo étoit bienfait & aſſez beau de viſage ; ſon excellent caractère le portoit à avoir ſoin de ſa famille, & il aimoit à faire plaiſir. Dans les ſecours qu'il a toujours procurés à ſes parens, il a eu la ſeule ſatisfaction de leur faire du bien, ſans rechercher la gloire de l'avoir fait. Sa facilité d'inventer & de deſſiner ne peut s'exprimer ; il peignoit en un jour trois têtes bien terminées ſans preſque faire de deſſeins ni d'eſquiſſes que ſur la toile : ſon ton de couleur eſt excellent, ſa touche légére & ſpirituelle, & ſes chairs ſont ſi fraîches, qu'elles approchent de celles de Rubens. Tout occupé de ſon Art, & penſant à l'exécution de ſes idées, on le voyoit ſouvent hors de chez lui auſſi agité que s'il eût manié le crayon. Voyoit-il des jeunes gens deſſiner, trouvoit-il quelqu'un avec qui il pût s'entretenir de peinture ? Vanloo étoit au comble de ſa joie, & étoit charmé de leur communiquer ſes lumières & les aider de ſes conſeils.

Les deſſeins de Vanloo ſont faits la plûpart au crayon de ſanguine ; c'eſt ainſi qu'il fit les portraits de tous les Penſionnaires du Roi qui étoient de ſon tems à Rome : il n'oublia pas le ſien que l'on a fait graver ici. On voit



JEAN-BAPTISTE VANLOO.

de ces desseins sur du papier bleu & gris, dont le trait est fait à la plume, lavés au bistre & rehaussés de blanc, qui font connoître sa facilité à s'exprimer sur le papier. Il y a encore des pensées de grands tableaux dessinées à la pierre noire rehaussées de blanc de craye, qui ne démentent point le caractère d'un génie créateur.

Plusieurs Estampes ont été gravées d'après lui ; sçavoir, le Roi à cheval, par Larmessin ; un autre portrait de ce Monarque en pied & celui de la Reine, gravés deux fois par Larmessin & Chereau ; ceux de M[mes] de Prié & de Sabran, sont gravés par Chereau le jeune ; le portrait de M. l'Abbé de Pomponne, par Petit. Le sujet de son tableau de la Flagellation à Rome est gravé à l'eau-forte.





PHILIPPE MEUSNIER.



E Peintre né à Paris en 1655. étoit fils de Jean Meuſnier, Ancien Juge-Conſul de cette Ville. On le mit ſous la conduite de Jacques Rouſſeau, dont les talens ſympatiſoient extrêmement avec les inclinations naiſſantes de Meuſnier. Ce Maître découvrit en lui un goût dominant pour l'Architecture: on ne voyoit ſur les murs de ſa maiſon que deſſeins de châpiteaux, de moulures, de corniches; la nature s'étoit expliquée, & il n'y avoit qu'à la ſuivre. Il montroit en ſa perſonne un aſſemblage de tous les talens propres à ſon art; en un mot une heureuſe naiſſance, riche de ſes propres fonds. Les réflexions qu'il commu-

niquoit à Rouſſeau n'étoient point celles d'un Ecolier ; quel avantage, diſoit-il, pour la Poëſie, de pouvoir expoſer en même-tems pluſieurs faits, tandis que la Peinture n'a pour elle qu'un moment à repréſenter une ſeule action, un ſeul ſentiment, n'étant plus permis dans un même tableau de multiplier l'action, comme ont fait la plûpart des anciens Maîtres dans l'enfance de la Peinture !

PHILIPPE MEUSNIER.

Après les premières inſtructions, le meilleur conſeil que lui donna Rouſſeau, fut de les aller perfectionner à Rome ; ſon père conſentit à ce voyage, où il paſſa huit années dans de continuelles études : la figure qu'il employoit heureuſement dans ſes ouvrages, ne fut pas négligée, ſans compter tous les morceaux d'antiquité, toutes les vûes des environs de la Ville qu'il deſſina pluſieurs fois. La ſeule Egliſe de Saint Pierre l'occupa près d'un an ; il en fit plus de cent deſſeins pris de différens aſpects. Rien ne peut mieux former un Peintre d'Architecture que les Italiens appellent un *Quadraturiſta*, & ſurtout dans la partie importante de la Perſpective, ſcience ſi néceſſaire à tous les genres de Peinture, & ordinairement ſi négligée parmi les gens de l'Art.

Lorſque Meuſnier eut rempli tous ſes projets, que ſes études & ſes recherches furent finies, il revint à Paris en 1680. rejoindre ſon Maître Rouſſeau continuellement occupé dans les Maiſons Royales, & qui ſurpris de ſes progrès, l'employa long-tems dans ſes travaux. Quelque-tems après en 1683. Meuſnier trouva un établiſſement avantageux, en épouſant la fille d'un Négotiant.

Rouſſeau commençoit à peindre à freſque les murs extérieurs du Château de Marly, lorſque la révocation de l'Edit de Nantes l'obligea de ſe retirer dans les Pays Etrangers. Meuſnier, comme le meilleur de ſes Diſciples, lui parut mériter d'exécuter ſes deſſeins & de continuer l'ouvrage du Château de Marly, & il le fit préferer à tous ceux qui ſe préſenterent à cet effet.

Ce Peintre s'en acquitta de manière à juſtifier le choix que ſon Maître avoit fait de ſa perſonne : il peignit enſuite après avoir fini le Château, les douze pavillons qui ne ſont pas d'un moindre goût. Il eſt vrai que l'invention en eſt dûe

PHILIPPE MEUSNIER.

au célébre le Brun, sous lequel chaque Peintre se faisoit une gloire de travailler. Louis XIV. voulut bien sceller de son approbation celle du Public, & Sa Majesté choisit Meusnier pour donner les desseins des Feux & réjouissances qui se firent dans le Château de Marly à la naissance de M. le Duc de Bourgogne. Son génie y parut aussi galant que magnifique, & la Coür marqua par des acclamations réiterées la satisfaction qu'elle en avoit eue.

Le même Monarque content de ses services le nomma en 1700. pour peindre l'Architecture de la voûte de la Chapelle de Versailles. Cette Architecture est composée dans le milieu de trois cartouches peints par Antoine Coypel, premier Peintre du Roi, & entourés de bordures & de culots d'ornemens en camayeu brun rehaussés d'or. Les cinq croisées de chaque côté forment six arcades, dont le haut est orné de cartouches avec des inscriptions entourées de têtes de Chérubins & d'ornemens qui soutiennent des coquilles, où l'on voit des cassolettes fumantes avec des guirlandes de fleurs qui retombent dans les embrasures. Deux des cinq lunettes des vitraux représentent des Evangélistes, & les trois autres sont à compartimens avec des têtes de Chérubins & des cornes d'abondance d'où sortent des fruits, le tout peint en verd brun & rehaussé d'or.

Louis XIV. parut satisfait de l'exécution de l'Architecture feinte de la voûte de sa Chapelle; sa Cour ne le fut pas moins, & le Duc d'Orléans ne balança pas à choisir la même main pour orner sa Galerie du Palais Royal, où Antoine Coypel a peint au plafond sept sujets de l'Eneïde, sur le côté desquels sont des caryatides, avec des esclaves grouppés & assis sur les socles d'une balustrade. Ces caryatides soutiennent les arcs feints de la voûte, & des Renommées sont placées au-dessus des cadres où sont les sujets d'Histoire, entre lesquels on a pratiqué des panneaux remplis de palmes & d'ornemens militaires, le tout peint en camayeu verdâtre. Les extrémités du grand tableau du milieu sont décorées d'une Vestale & d'une Bellone dans des panneaux de même couleur. On voit un renfoncement d'Architecture au-dessus de la cheminée, & plusieurs guirlandes de fleurs sortant des masques

PHILIPPE MEUSNIER.

ques & autres ornemens, servent de liaison, & produisent un coup d'œil des plus magnifiques.

Lorsque tous ces grands morceaux furent achevés, Meusnier crut qu'il ne manquoit plus rien à sa gloire ni à sa fortune; cependant quelques mécontentemens qu'il reçut des Contrôleurs des Bâtimens qui vouloient lui associer un autre Peintre dans les travaux de Marly, le déterminerent à tout quitter & à se retirer à Munich chez l'Electeur de Baviere, qui le reçut avec beaucoup de joie, & lui proposa tous les avantages possibles pour le retenir & l'attacher auprès de sa personne.

Louis XIV. qui fut informé de son absence, donna ordre à M. de Torcy Sécretaire des affaires Etrangeres, d'expédier un passeport pour le faire revenir en France; à son retour on lui rendit justice sur ses prétentions. Sa Majesté le gratifia d'une pension de 600. liv. d'un logement aux Galeries du Louvre, & il recommença ses travaux dans le Château de Marly. Ce Monarque lui commanda ensuite trois tableaux qui se conservent à la (*a*) Sur-Intendance de Versailles; l'un est la représentation d'une Eglise dont l'ordonnance est des plus belles, Watteau eut ordre de l'orner de jolies figures; les deux autres sont les dedans d'un Palais richement décoré avec des figures de Pater, Elève de Watteau.

(*a*) C'est le lieu où l'on garde les tableaux du Roi qui ne servent point à décorer les Maisons Royales.

La réputation que Meusnier s'étoit faite par ses talens, lui donnoit le droit de prétendre à une place d'Académicien. En effet, il fut agréé & reçu dans la même séance en 1702. parce qu'il avoit avec lui son tableau de réception. Ce morceau représente le dedans d'un Palais en perspective, ouvert de deux grandes arcades qui découvrent un beau paysage, avec quelques figures de sa main; rien n'est si recherché que ce tableau dans toutes ses parties. On le fit ensuite Conseiller en 1703. & Trésorier de l'Académie en 1719.

Louis XV. ayant entendu parler des tableaux commandés par son bisayeul, vint voir Meusnier dans son attelier pendant qu'il achevoit ces beaux ouvrages. Sa Majesté, quoique fort jeune, fit voir en les examinant son grand goût pour les Arts; les moindres beautés de détail n'échapperent point à sa pénétration.

Les Etrangers qui venoient en France, devoient une visite

PHILIPPE MEUSNIER.

à notre Artiste; on le regardoit comme le seul dans ce genre de peinture : la vérité qui y régnoit faisoit disparoître l'illusion ; & la régularité de l'Architecture élevée sur un plan géométral ne sentoit point la fiction, comme dans la plûpart de ces morceaux, qui ne doivent leur succès qu'au seul caprice. Outre le beau ton de couleur & une harmonie charmante, on trouvoit toujours dans ses tableaux un piquant de lumière qui étonnoit.

Le caractère doux & tranquille de Meusnier convenoit parfaitement à son talent, qui demande une grande patience pour filer les moulures de l'Architecture : on n'y voit cependant rien de sec ni de gêné ; on trouve au contraire dans ses ouvrages du feu, de l'esprit & une grande liberté de main. Le ton de couleur y égale la belle ordonnance, & rien n'est si agréable que les fonds de ses tableaux.

On lui demandoit au sujet de ses Elèves, comment, sans beaucoup de disposition de leur part, il les rendoit habiles ; je ressemble, dit-il, à la pierre à aiguiser, qui étant d'elle-même incapable de couper, met le fer en état de le faire. Horace a dit la même chose (*a*) :

(*a*) *De arte Poëticâ. V.* 304.

. . . . *Ergò fungar vice cotis, acutum*
Reddere quæ ferrum valet, exsors ipsa secandi.

Meusnier fut employé dans ce tems-là pour les décorations du Théâtre de Bruxelles : ce n'étoit pas la première fois qu'il s'exerçoit dans ce genre, il en avoit donné des preuves dans quelques décorations qu'il avoit faites pour les Ballets du Roi, & dans plusieurs Perspectives pour des maisons de Paris : c'étoit une occasion pour lui d'étaler la plus belle Architecture avec de grandes masses d'ombre & des coups de lumière très-frappans ; tout y est raisonné, tout y est réfléchi sans sortir de la plus parfaite vrai-semblance.

Irréprochable dans ses mœurs, toujours attaché à l'étude de son art, on le trouvoit un peu particulier dans sa manière de vivre. Enfin après avoir rempli une longue carrière jusqu'à l'âge de soixante & dix-neuf ans, il tomba malade d'une chûte dont il mourut en 1734. laissant trois enfans de dix-sept qu'il avoit eus.

PHILIPPE MEUSNIER.

L'aîné qui ſuivit ſon art, étoit élève de Largilliere, & après avoir donné des preuves de ſa capacité, il paſſa en Angleterre où il eſt mort: celui qui reſte eſt aujourd'hui Inſpecteur des Turcies & Levées de la Loire; il avoit auparavant en qualité d'Architecte & d'Elève du ſieur Laſſurance, conduit le Palais Bourbon, l'Hôtel de Laſſay, la Maiſon de M. de Moras & d'autres Bâtimens.

Le ſieur Mercier né à Paris, & qui eſt mort il y a longtems, a été le meilleur élève de Meuſnier.

Les deſſeins de ce Peintre ſont extrêmement rares; ils ſe diſtinguent par le bon goût de l'Architecture & les grandes ordonnances qu'ils préſentent. Il arrêtoit ordinairement ſes deſſeins d'un trait de crayon de mine, & les lavoit proprement à l'encre de la Chine, quelquefois il y employoit la plume; le biſtre & le ſtyle de grain lui ſervoient à fortifier les parties qui ſont ſur le devant pour faire fuir les autres: les fonds ſont lavés de quelques eaux colorées pour former le ciel & le payſage; la perſpective linéale, ainſi que l'aërienne, y eſt exactement obſervée, & l'on ne peut rien de mieux ordonné ni de plus régulier. On y voit quelquefois des figures de ſa main, tant pour remplir les niches qu'il pratiquoit dans les ordonnances d'Architecture, que pour orner la ſcène de ſes tableaux.

On trouve parmi un grand nombre de deſſeins que conſerve ſon fils, deux différens projets lavés à l'encre de la Chine pour orner un grand eſcalier; il les avoit faits pour Verſailles, & l'un d'eux a été exécuté, & orne l'eſcalier qui eſt à gauche de la cour de marbre en arrivant de Paris.

Il n'y a rien de gravé d'après lui.





Aubert sculp.

JOSEPH VIVIEN.



IL est dû une place dans la vie des grands Peintres à Joseph Vivien né à Lyon en 1657. Son père Négotiant de cette Ville, & Recteur de la Charité, voyant l'amour de son fils pour la peinture, la facilité qu'il avoit à rendre ses idées sur le papier, enfin l'apparence de tous les talens propres à cet art, fut le premier à lui en faire apprendre les principes. L'envie de profiter & d'abréger les longs travaux d'une profession où la vie suffit à peine, lui fit entreprendre le voyage de Paris.

Vitaque tam longæ brevior non sufficit Arti. (*a*)

Il entra dans l'Ecole de Charles le Brun, dont le goût sublime pour le dessein, & les lumières supérieures pouvoient seules former un grand Elève.

(*a*) Du Fresnoy, *de Arte Grap. v.* 496.

JOSEPH VIVIEN.

Le Brun apperçut ſans peine au bout de quelques mois les talens naiſſans de ſon Diſciple. Les compoſitions des grands ſujets de l'Hiſtoire n'étoient point à ſa portée, le génie du portrait paroiſſoit mieux lui convenir, & il ſçut s'y fixer. Un ſeul homme en effet ne peut poſſéder tous les talens ; l'humiliation ſeroit trop forte pour les autres Peintres qui ſouvent ne ſe ſont diſtingués que par un ſeul.

Ce Peintre fit des progrès ſurprenans dans le Portrait. Son nom qui devint fameux, lui fournit en peu de tems les moyens de ſe perfectionner. Pour faire un beau portrait il le peignoit de face entiere, quoique cela ſoit plus difficile dans l'exécution. En effet, on ne voit dans un vrai profil que la moitié du viſage, & on doit ſeulement l'employer, lorſqu'il y a quelque raiſon particuliere, telle qu'en eut autrefois Apelle. Ce fameux Artiſte peignant le Roi (*a*) Antigonus qui étoit borgne, le prit de profil, & ſauva par ſon art le défaut de la nature.

Vivien eſſaya pour ſe diſtinguer de deſſiner au paſtel ; la légéreté de ſa main lui acquit une grande facilité dans ce genre de peinture, & il fut des premiers à peindre en paſtel des portraits en pied grands comme nature, dont la fraîcheur & la vérité étonnoient. Ce prodige nouveau fut extrêmement goûté : on ne croyoit qu'à peine ce que les yeux confirmoient ; le coloris vigoureux de ces beaux morceaux faiſoit douter s'ils étoient peints à l'huile ou au paſtel. Il eſt vrai que le paſtel a l'avantage ſur l'huile d'être plus frais, plus brillant, plus vrai & plus approchant de la chair ; on y trouve un moëlleux, des fraîcheurs, des paſſages du ſang qui ne ſont point dans l'huile. Quel dommage que la moindre humidité le perde entierement !

Notre Artiſte repréſentoit toute une famille dans une riche compoſition où l'Hiſtoire, la Fable & l'allégorie lui prêtoient de mutuels ſecours. Ce qui le diſtingua le plus, ce fut la famille de Monſeigneur, appellé le Grand Dauphin, père des trois Princes de France ; ce ſont de grands tableaux qui les repréſentent en pied ſéparément, & que l'on conſerve dans le Cabinet des tableaux du Roi qui eſt à la Sur-Intendance de Verſailles.

Louis XIV. le logea d'abord près du Louvre, enſuite aux

(*a*) *Pinxit & Antigoni Regis imaginem altero lumine orbam, primus excogitata ratione vitia condendi; obliquam namque fecit, ut quod corpori deerat, picturæ potius deeſſe videretur.* Plin. lib. 35. c. x.

JOSEPH VIVIEN.

Gobelins ; l'Académie l'admit dans ſon Corps en 1701. & ſes tableaux de réception furent les portraits en paſtel de Robert de Cotte & de Girardon en buſte hiſtorié. L'Académie le nomma enſuite Conſeiller en 1703.

Les Electeurs de Baviere & de Cologne le choiſirent pour leur premier Peintre, & il fit en grand le portrait de Maximilien-Emanuel, Electeur de Baviere, Gouverneur des Pays-Bas. Quoique Vivien ſe fût attaché au paſtel, il peignoit auſſi quelquefois à l'huile, il fit de cette ſorte une grande Adoration des Rois pour être préſentée le premier jour de Mai 1698. par les Orfévres devant le Portail de Notre-Dame de Paris. Il a fait encore pluſieurs grands tableaux de famille compoſés de dix à douze figures : tel eſt le beau morceau qu'il fit par ordre de l'Electeur de Cologne, lequel repréſente la réunion de la Famille Electorale de Baviere déſunie depuis pluſieurs années par une guerre ſanglante ; l'allégorie qui rend les ſujets plus grands & plus relevés, y eſt employée avec beaucoup de génie, & ne devient point une énigme dans ce tableau. L'Electrice de Baviere y paroît deſcendre d'une Galère qu'on voit derrière elle ; une femme repréſentant la République de Veniſe l'accompagne, & lui donne azyle pendant les troubles de la guerre, & la Ville de Munich perſonifiée embraſſe par reconnoiſſance cette femme : l'Electeur conduit d'une main cette illuſtre épouſe, & donne l'autre au Prince Electoral ſon fils, ſuivi des quatre Princes ſes fréres, & de Minerve qui ayant préſidé à leur éducation, tient une Princeſſe entre ſes bras qu'elle leur préſente. Mercure, la Juſtice, l'Abondance, la Paix avec leurs attributs ſont élevées dans les airs, & environnées de pluſieurs génies occupés à garnir de feſtons de fleurs les arbres des environs pour marquer la joie des Bavarois prêts à recevoir leurs Alteſſes Electorales ; la Diſcorde & la Fraude qu'on voit dans le bas du tableau, ſe précipitent dans des gouffres profonds, & les Arts accompagnés de la Juſtice & de l'Abondance paroiſſent renaître de l'aimable retour du Prince dans ſes Etats dont on voit le Palais avec des Arcs de triomphe, & le Temple de Janus fermé par l'heureuſe concluſion de la Paix en 1714.

Vivien employa pluſieurs années à peindre ce grand ou-

vrage qui fut approuvé de tous les connoiſſeurs ; Louis XIV. le voulut voir, & on le porta à Verſailles pour joindre aux éloges de la Ville les applaudiſſemens de la Cour.

Tout étoit aimable dans Vivien, caractère gai & amuſant, figure gracieuſe, manières obligeantes, un eſprit qui ſe montroit par tout, avec cela peu intéreſſé ; on en jugera par le trait ſuivant. Une jeune beauté enchantée de ſes portraits, eut une envie extrême d'avoir le ſien, & parut inconſolable de ce que ſa petite fortune ne lui permettoit pas d'employer une auſſi habile main. Vivien qui le ſçut, alla dès le lendemain chez elle commencer ſon portrait : elle ne lui cacha point l'obſtacle qui arrêtoit ce projet ; le Peintre en travaillant le leva ſur le champ, *la beauté*, lui dit-il, *a des droits acquis ſur toutes choſes. Ne ſoumet-elle pas les hommes & les Dieux* ? Cette aimable perſonne qui avoit des *doigts de Fée*, broda une robe de chambre qu'elle lui envoya quelque-tems après accompagnée de très-jolis vers.

Un jour qu'il étoit à déjeûner chez un de ſes amis, l'enthouſiaſme lui prit de le peindre ſans ſortir de table ; il le commença le matin, & en diſcourant & buvant enſemble, il fut fini parfaitement le ſoir. L'habileté peut-elle ſe joindre mieux à la *preſteſſe* de la main ? Ce portrait, que j'ai vû, eſt parfait pour la reſſemblance : la tête eſt digne de Vandyck ; l'habillement eſt une veſte de bufle avec une main paſſée dedans, & un chapeau de paille.

Vivien peignit une autre fois un homme qui fit difficulté de prendre ſon portrait ſur ce qu'il ne le trouvoit pas aſſez reſſemblant ; le Peintre lui répondit : *Eh bien, Monſieur, je n'en ſuis point embarraſſé ; j'y mettrai une queue de Singe, je l'ajuſterai à ma manière, ſans toucher à la reſſemblance ; tout le monde vous reconnoîtra, & je trouverai vingt Marchands pour un* ; l'homme prit le tableau ſur le champ & le paya.

Lorſque le grand morceau pour l'Electeur de Baviere fut achevé en 1734. Vivien dans le deſſein de le préſenter à leurs Alteſſes Electorales de Baviere & de Cologne, entreprit malgré ſon grand âge de le porter en Allemagne au mois de Novembre ; il y ſalua l'Electeur de Cologne ; mais le mauvais tems lui fut funeſte : il tomba malade à Bonne dans le Palais de l'Electeur où il étoit logé, & y mourut d'une flu-

JOSEPH VIVIEN.

xion de poitrine en 1735. âgé de ſoixante & dix-huit ans.

Vivien fut marié deux fois, & eut pluſieurs enfans dont il n'y en eut qu'un qui ſuivit ſa profeſſion. Ce jeune homme étant avec lui en Allemagne, découvrit aux ennemis le lieu où étoient les tableaux que ſon père avoit faits de la famille de l'Electeur. Ces morceaux furent enlevés par un parti, & l'Electeur à force d'argent eut aſſez de peine à les r'avoir; ce fils mourut à Bruxelles à l'âge de trente ans.

Ce Peintre avoit encore mené une de ſes filles, qui ſe retira après ſa mort à Munich pour ſolliciter chez l'Electeur le payement des ouvrages de ſon père. Ce Prince voulant lui marquer l'eſtime qu'il en faiſoit, la renvoya en France quelque-tems après comblée de ſes libéralités.

Une réputation ſoutenue durant pluſieurs années a juſtifié depuis la favorable opinion qu'on avoit conçue de ſes ouvrages, & ſa mémoire ſera vengée de l'oubli par le burin du Graveur qui a placé ſon portrait dans cet ouvrage.

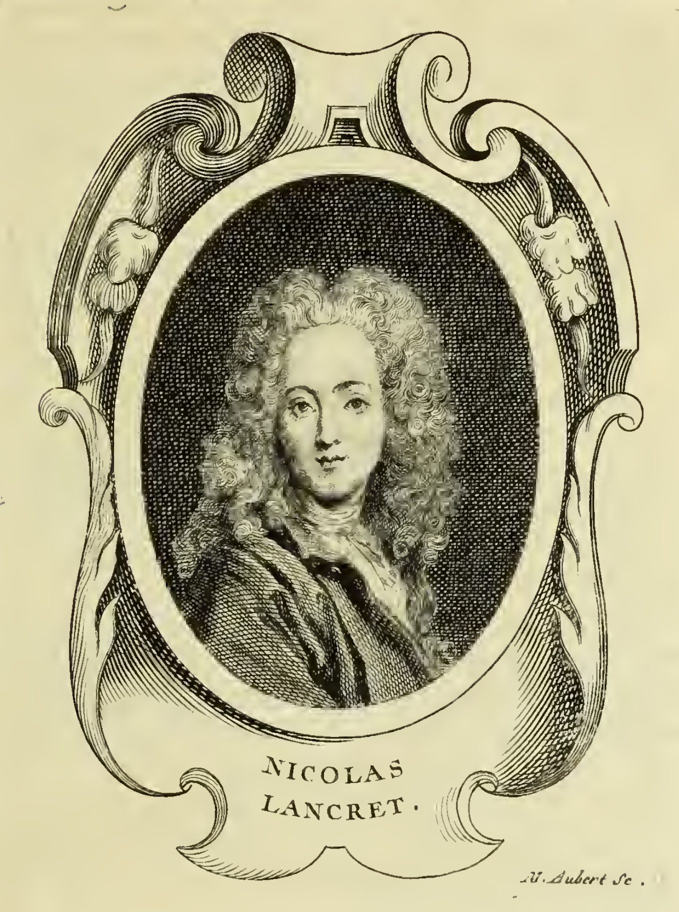
Ses Elèves & ſes deſſeins ne ſont nullement connus.

Le Roi a de ce Peintre, outre la Famille en grand de Monſeigneur le Grand Dauphin, le portrait en buſte de M. le Duc de Berry ſon fils, & celui de Maximilien-Emanuel, Electeur de Baviere & Gouverneur des Pays-Bas.

On a de gravé d'après Vivien le portrait en grand de la Comteſſe d'Arco par Vermeulen; l'Electeur de Baviere ci-deſſus par le même; Jean Audran l'a auſſi gravé en pied; Nicolas Blampignon, Curé de Saint Mederic, par Edelinck; l'Abbé Bignon par le même; M. Dormeſſon par Flippart; Girardon en buſte hiſtorié par Drevet; Gherardi Comédien Italien, & Jules-Hardouin Manſard par Edelinck; Benoît Audran par lui-même; Jean Berrein par du Flos; Corneille Vancleve par J. B. Poilly.



C'EST



NICOLAS LANCRET.


'EST un grand avantage pour cet Artiſte d'avoir été précédé par un génie qui lui a frayé une route dont il a ſçu ſi bien profiter. Nicolas Lancret né à Paris en 1690. d'une honnête famille, fut d'abord deſtiné à être Graveur en creux; ſon génie qui devoit lui mériter une place diſtinguée dans les faſtes de la Peinture, le porta vers ce bel Art, & on le fit étudier chez Pierre d'Ulin, Profeſſeur de l'Académie. Inſtruit dans cette Ecole des principes généraux, il ſe décida pour le genre de Peinture de Watteau qui étoit extrêmement à la mode. Les ſources où avoit puiſé ce gracieux Maître, ne lui étoient pas inconnues; il alla les chercher comme lui chez Gillot : heureuſement Watteau

NICOLAS LANCRET.

qui l'aimoit, lui fit sentir que les Maîtres ne sont bons que jusqu'à un certain point, qu'on perd ensuite son tems, qu'on court risque de n'être jamais qu'un copiste, si l'on n'étudie d'après la nature si fertile en beautés de tous les genres. Lancret le crut, il ne consulta qu'elle; il composa deux tableaux dont Watteau parut si satisfait, qu'il ne put résister au plaisir de l'embrasser. Ces prémices d'un rare génie dans un âge si tendre étonnerent les amateurs, & il fut agréé à l'Académie sur ces deux tableaux.

Lancret encouragé par ces premiers succès, fit des études suivies, & des progrès si surprenans, que Watteau même en devint jaloux. Quelques tableaux exposés dans la suite dans une place publique parurent à nombre de connoisseurs être de la main de Watteau: autre redoublement de jalousie qui rompit toute liaison entre ces deux Peintres.

La réputation de Lancret s'accrut de jour en jour; on s'empressa d'avoir de ses ouvrages; on leur donna place dans les meilleurs Cabinets; un amateur même en ayant commandé quatre dont il fixa le prix, fut si content des deux premiers, qu'il augmenta de moitié celui dont on étoit convenu. Nicolas Lancret fut reçu à l'Académie en 1719. sous le titre de Peintre de Fêtes galantes, & en 1735. il fut fait Conseiller. Deux aimables tableaux furent faits pour sa réception, & l'on peut dire qu'ils se distinguent dans les Salles de l'Académie.

Une supériorité de talens, un grand amour pour son Art, une vie laborieuse produisirent la quantité d'ouvrages que nous avons de sa main; son caractère sincere & affable, la simplicité de ses mœurs lui attirerent l'estime de tous les honnêtes gens. Un Brocanteur qui sentoit combien le pinceau de Lancret lui seroit nécessaire à retoucher finement des tableaux de prix, lui proposa de se prêter à cette occupation, moyennant une grosse pension. Il lui répondit: *J'aime mieux courir le risque de faire de mauvais tableaux, que d'en gâter de bons.* Comme il n'aimoit que l'excellent en peinture, il disoit de plusieurs anciens tableaux, *qu'on encensoit des idoles*: juge impartial il visitoit souvent les grandes collections des Princes avec le célébre le Moine, le seul de ses confréres

qu'il fréquentoit. Tout étoit examiné par eux, discuté, critiqué, & apprécié suivant sa juste valeur; c'est ainsi que Lancret s'acquit une grande connoissance des anciens Maîtres. Son coup d'œil sur cela étoit infaillible. Un amateur voulut un jour l'éprouver au sujet d'une copie de Rembrant représentant une Vierge, qu'il avoit substituée dans son cabinet en la même place & dans la même bordure que l'original. Sitôt que Lancret l'eut examinée, il s'écria à un ami qu'il avoit mené avec lui : *on nous trompe, ce n'est pas-là l'original que j'ai vû plusieurs fois.* Le Curieux en demanda la raison, & le Peintre lui fit appercevoir quelques fausses touches sur les bras de l'Enfant & de la Vierge; l'original qu'on apporta dans le moment confirma son jugement.

Cet habile Artiste estimoit peu les ouvrages faits de pratique; la nature conduisoit toujours son pinceau, & il se plaignoit à ses amis de la trouver rarement aussi parfaite qu'il le desiroit : les hommes, selon lui, n'étoient point des Anges, ils ne pouvoient deviner ce qui n'étoit pas toujours sous leurs yeux. *Si vous abandonnez trop tôt*, dit-il, *cette nature, vous deviendrez faux & manieré au point, que lorsque vous voudrez la consulter de nouveau, vous ne la verrez qu'avec des yeux de prévention, & ne la rendrez que dans votre maniere ordinaire.*

Tout étoit étude pour Lancret; son talent, pour ainsi dire, marchoit avec lui, il ne voyoit que des modéles dans les promenades, & souvent il quittoit ses amis pour dessiner séparément ce qui lui avoit plu. On lui avoit fait perdre l'habitude d'aller tous les hivers, étudier d'après le modéle à l'Académie comme un simple élève. Les Spectacles avoient remplacé cette occupation, & il y étoit extrêmement sensible; ils lui fournissoient des sujets pour ses tableaux, & des scênes qui convenoient parfaitement à son genre de peinture. Le Roi qui aimoit sa manière, lui commanda quatre dessus de porte, qui sont des sujets champêtres que l'on peut voir dans la Galerie d'Apollon : il a fait de plus pour Sa Majesté une collation servie dans un jardin, qui est placée dans la salle à manger des petits appartemens de Versailles; une Chasse d'un Léopard attaqué par des hommes nus, se voit dans la Galerie des mêmes appartemens.

NICOLAS LANCRET

On estime encore un tableau de Calisto qu'on dépouille dans le bain, & un bal champêtre composé de plus de quarante figures, avec un morceau d'Architecture formant une Rotonde sur un des côtés; il a été exposé au Salon du Louvre, & passe pour un de ses plus beaux ouvrages.

Nicolas Lancret s'est toujours distingué par une grande vérité, une belle exécution, de riches compositions, des grouppes bien ménagés, des figures gracieuses, une légéreté de pinceau surprenante: quelle varieté n'a-t'il pas mise dans des sujets aussi usés, aussi rebattus que les Elemens, les Saisons, les quatre parties du monde, les heures du jour, les douze mois de l'année, les cinq Sens! il y en a qu'il a traités jusqu'à deux ou trois fois, & toujours différemment. Avec tous ces avantages peut-on le mettre au-dessus de Watteau, comme a fait un de ses amis qui a publié son éloge? Un (*a*) célébre Journaliste a si bien dit: *L'amitié est prodigue d'hyperboles; elle corrompt notre jugement presqu'autant que la haine & l'envie; c'est que le cœur juge toujours mal; c'est l'affaire de l'esprit.*

(*a*) L'Abbé des Fontaines, Jugemens sur quelques Ouvrages nouveaux, *t.* 1. *p.* 144.

L'imagination qui faisoit sans cesse créer des ouvrages à Lancret, alloit jusqu'à l'enthousiasme, & ce feu qui le dévoroit, ne pouvoit résister long-tems à un aussi grand épuisement, qui faisoit souvent craindre pour lui. Il avoit conçu avant sa mort le sujet d'un tableau où un Savoyard faisoit voir la Curiosité; on le surprit un jour entouré d'une troupe de filles montrant la Marmotte, qu'il avoit disposées dans des attitudes les plus grotesques. Ce tableau étoit fort avancé, il n'y manquoit plus que l'accord général, lorsqu'il fut attaqué d'une fluxion de poitrine qui l'enleva en 1745. à l'âge de cinquante-quatre ans. Il n'a laissé ni enfans ni élèves: sa veuve est petite-fille du fameux Boursault, si connu dans la Littérature; il l'avoit épousée deux ans avant sa mort par inclination, & lui a laissé tous ses biens.

Ses ouvrages sont répandus de tous côtés, & il en est passé beaucoup chez les Etrangers qui font un grand cas de ses compositions: comme ils sont peints avec amour & avec une grande propreté, ils se défendront beaucoup mieux de l'injure du tems que les tableaux de Watteau, qui sont aujourd'hui presque méconnoissables.

Ses desseins sont assez semblables à ceux de ce Maître, excepté qu'étant plus finis, ils sont moins pleins de feu. Les figures n'y pechent pas pour être trop courtes, & il avoit encore renchéri sur Watteau à cet égard ; on y trouve cependant de la correction, beaucoup de légéreté de main, du gracieux ; son amour pour son Art lui faisoit rechercher jusqu'aux moindres choses. Le goût de ses tableaux indique celui de ses desseins. NICOLAS LANCRET.

Ses Estampes gravées par les plus habiles Graveurs font connoître l'abondance & la fécondité de son génie: elles montent à plus de cinquante piéces ; sçavoir, les quatre Saisons traitées de deux manières différentes, gravées par Larmessin ; les quatre parties du jour en hauteur, par M. Horthemels ; les Ages & les Elemens, par Desplaces, Tardieu père & Benoît Audran fils ; les cinq Sens par Larmessin ; deux morceaux en hauteur, qui sont des conversations gravées par C. N. Cochin ; une récréation champêtre, par Joullain ; une conversation galante, qui est son tableau de réception, gravée par P. le Bas ; deux sujets galans, grandes piéces, par le même & par Cochin le père ; quelques Contes de la Fontaine, par Larmessin ; le Théâtre Italien ; Melles. Camargo & Sallé dansantes dans une campagne, & entourées de Musiciens ; le Glorieux & le Philosophe marié ; quelques Titres de Livres de Musique, &c.





JEAN-PIERRE RIVALZ.

EAN-PIERRE Rivalz, père d'Antoine qui suit, tiroit son origine d'une famille noble & ancienne de la Ville de Lavaur, & étoit né à la Bastide-d'Anjou, petite Ville du Diocèse de Saint-Papoul. Il vint à Toulouse très-jeune, & apprit à peindre chez Ambroise Frédeau, Religieux du Couvent de l'Ordre des Hermites de Saint Augustin. La mort lui enleva son Maître quelque tems après, & il crut ne pouvoir trouver que dans Rome tout ce qu'il avoit perdu. Rivalz ne fut pas long-tems à se perfectionner dans cette Ville, & joignit à ses connoissances acquises, celle des Mathématiques & de l'Architecture ; enfin ses progrès furent si rapides, que les Directeurs de l'Hôpital du

Saint-Esprit le choisirent pour conduire ce grand bâtiment, & le fameux Poussin l'employa à peindre les fonds de ses tableaux. Toutes ces distinctions font présumer de grands talens, lorsqu'ils ont pour Juges des yeux aussi sçavans que ceux du Poussin.

JEAN-PIERRE RIVALZ.

Après avoir passé neuf ans en Italie, il revint à Toulouse, & fut aussi-tôt choisi pour Peintre & Architecte de l'Hôtel de Ville, où il peignit dans une salle une grande perspective ornée de figures que le tems a détruite ; l'Annonciation du maître Autel des Carmelites : trois grands tableaux aux Chartreux, sçavoir, une Visitation, Saint Jean qui communie la Vierge, & une Sainte Famille sont encore de sa main.

Rivalz fut chargé par le Roi de l'Intendance des Chemins, Ponts & Chaussées de la Province, & il fut l'Architecte du Palais de Malte, où le Grand Prieur de Toulouse fait sa résidence ordinaire ; plusieurs autres morceaux répandus dans tous les cabinets de cette Ville, & particulierement chez son petit-fils, sont des preuves de son habileté.

Ses desseins qui sont à l'encre de la Chine, & relevés de blanc, font connoître dans leur ordonnance un génie supérieur : les figures en sont pleines d'esprit & d'expression. On compte parmi ses Elèves le fameux la Fage, Marc Arcis bon Sculpteur, & son fils Antoine.

ANTOINE RIVALZ.

Ce fils destiné d'abord à l'Etat Ecclésiastique, s'attacha à l'étude des Lettres ; mais entraîné par la nature, il marcha sur les traces de son père : il en reçut les premiers élémens de l'art, & la Fage le détermina par ses beaux desseins à se fixer à sa manière. Il ne falloit pas moins qu'un génie aussi facile & aussi abondant que celui d'Antoine, pour saisir tout ce que ces desseins inspiroient de grand ; l'Histoire, la Fable, l'allégorie étoient ses guides ordinaires : rien ne lui étoit si nécessaire pour traiter toutes sortes de sujets. Enfin il représenta à l'âge de quinze ans un trait de l'histoire du Calvinisme avec tant de vérité, que ce dessein conservé dans sa famille fait encore l'étonnement de tous ceux qui le voient.

Rivalz impatient de se perfectionner arriva de bonne

ANTOINE RIVALZ.

heure à Paris, où il trouva tous les secours qui manquent en Province à l'esprit & aux talens; livré tout entier aux exercices de l'Académie, ses travaux le distinguerent de la foule, & ses desseins qui passoient pour être de la Fage étoient achetés comme tels. Son père surchargé de travail le rappella peu de tems après à Toulouse, où les préceptes répandus dans le Poëme de du Fresnoy commencerent à lui développer les secrets de ce bel Art. Enfin il partit pour l'Italie, persuadé qu'il trouveroit dans cette Ecole des modéles de perfection qu'il avoit inutilement cherchés jusqu'alors. Des amateurs l'occuperent en passant à Marseille à faire quelques tableaux & plusieurs desseins, dont le goût fut fort approuvé par le fameux Puget.

Il trouva en arrivant à Rome une infinité de sujets d'admiration : la vûe des antiques, des bas-reliefs, des tableaux de Raphaël & des autres grands Maîtres, éleverent ses idées au sublime, & ranimerent en lui le desir d'atteindre à la perfection. Ce fut alors que rempli de tout ce qu'il voyoit, il commença à peindre d'invention, & il fit des choses qui pouvoient soutenir l'examen des plus difficiles connoisseurs. Pour empêcher que son génie dont il craignoit la fougue, ne s'écartât quelquefois du vrai naturel, il prenoit soin de le consulter par des modeles de terre, qu'il disposoit suivant les attitudes qu'il avoit données aux figures de son esquisse. Quelques tableaux faits pour un Marchand furent exposés à son insçu dans une Fête publique, où ils mériterent les éloges des gens de l'Art. Les Italiens jaloux de ces succès exposerent une autre fois les mêmes tableaux à côté de plusieurs anciens, persuadés que ceux de Rivalz ne pourroient soutenir ce parallèle : leur jalousie fut découverte ; en rendant justice à ces anciens tableaux, on ne diminua rien de ce qu'on avoit pensé de ceux de Rivalz : ce fut, pour ainsi dire, le commencement de sa réputation.

Animé par ces progrès, Rivalz eut le courage de travailler au concours pour les Prix de l'Académie de Saint Luc ; il prit pour sujet la chûte des Géans, idée vaste, & bien digne de l'étendue de son génie & de ses connoissances. Il remporta une victoire complette, ayant été couronné au Capitole ;

Antoine Rivalz.

Capitole ; il reçut le premier Prix des mains du Cardinal Albani, depuis Clement XI. Il ne balança plus après ce triomphe à exposer ses tableaux aux Fêtes publiques, & le (a) Directeur de l'Académie de France à Rome lui défera l'honneur de poser le modéle, & de corriger les desseins des Elèves.

(a) M. de la Tuillerie.

Le Cardinal de Janson alors Ambassadeur de France à Rome, ayant voulu acheter deux tableaux pour le Roi, & n'ayant pû les obtenir, en fit faire à Rivalz deux copies de la même grandeur qu'on envoya à ce Prince: l'un étoit une Sainte Famille de Raphaël que possédoit Dom Livio, & qui est aujourd'hui dans la Collection du Palais Royal; l'autre étoit un tableau du Guide appartenant au Cardinal Pamphyle. Rivalz fit dans le même tems pour le Roi Victor de Savoye plusieurs sujets pour la Venerie, lorsque ce Prince répara dans cette belle maison les désordres que la guerre y avoit causé. On parle encore d'un Martyre de Saint Barthelemi, qui est un de ses meilleurs ouvrages.

Tant de succès éclatans auroient dû lui attirer des jaloux ; sa douceur & surtout sa modestie ne lui donnerent que des admirateurs. Il consacra à la mémoire de Nicolas Poussin un dessein allégorique composé de génies qui entourent son tombeau ; il le grava à l'eau-forte, & le dédia à Charles le Brun, dont il ignoroit alors le vrai nom de baptême qui dans cette estampe est marqué André-Louis. *Carlo Maratti* lui fit de son côté une politesse peu commune à l'égard d'un Etranger ; ce fut de vouloir peindre avec lui une grande Chapelle : ils se disposoient à cet ouvrage, lorsque Rivalz fut rappellé par son père qui étoit malade, & mourut quelques années après en 1706. Il quitta Rome dans le tems où il commençoit à acquérir le plus de gloire, & se rendit à Toulouse en 1701. Les Officiers de la Ville le nommerent aussi-tôt Peintre de leur Hôtel, ce qui l'obligeoit à faire trois portraits de chacun des huit Capitouls que le Roi y nomme chaque année. Quoiqu'il manquât de ces occasions brillantes qui mettent les talens dans tout leur jour, il a toujours soutenu ce poste par un travail continuel & avec beaucoup de distinction. Il épousa

ANTOINE RIVALZ.

en 1723. une de ses parentes née à la Bastide-d'Anjou, Diocèse de Saint Papoul. Les Capitouls à sa considération établirent en 1726. pour ses Elèves une Ecole de Modéle, qui a formé d'habiles gens : cette Ecole a été érigée en 1750. en Académie Royale de Peinture & Sculpture.

La multitude d'ouvrages sortis de sa main & dont on va voir la liste, a de quoi surprendre, & son amour pour le travail mérite qu'on lui applique ce que Pline l'Ancien disoit du grand Apelle, qu'il marqua tous les jours de sa vie par quelque trait de son crayon ou de son pinceau ; *non una die sine lineâ.*

M. le Régent l'envoya à Narbonne pour emballer le fameux tableau de la Résurrection de Lazare par Sébastien *del Piombo* qu'on voit à Paris dans les appartemens du Palais Royal. L'Archevêque & le Chapitre de ce lieu ne crurent pouvoir mieux réparer cette perte que par un tableau de Rivalz, qui fut la chûte des Anges, grand morceau composé de seize figures dans des attitudes bien contrastées, & dont le clair-obscur fait un grand effet, à en juger par l'Estampe gravée. S'il ne fut pas reçu à l'Académie Royale de Peinture de Paris, ce fut en partie à cause de son absence, & pour n'avoir pas voulu donner de tableau de réception.

Une attaque d'apoplexie lui causa en 1733. une paralysie sur le côté gauche qui ne suspendit ses travaux que pendant un mois, & dans les desseins qu'il fit depuis son rétablissement, on remarque une application qui redoubloit à mesure qu'il approchoit de sa fin ; elle arriva en 1735. à l'âge de soixante & huit ans, lorsqu'il finissoit le tableau de Saint Pierre, dont l'ombre guérit les malades. On nomma Peintre & Architecte de l'Hôtel de Ville le sieur Cammus son Elève.

Il a laissé à plusieurs enfans une fortune médiocre qu'il tenoit plus de ses pères que de ses talens : le Chevalier Rivalz, son fils, de retour d'Italie exerce aujourd'hui avec distinction le bel Art de la Peinture, & marche sur les traces de son père. On compte parmi ses Elèves Barthelemi Rivalz son cousin, Pierre Subleyras mort à Rome depuis peu, & qui a mérité une place dans ce

Supplément; les ſieurs Croiſac, Deſpac & Cammus qui ſe montrent tous les jours dignes des leçons qu'ils ont reçues de leur Maître.

ANTOINE RIVALZ.

Le caractère de ſa peinture eſt vigoureux, ſes couleurs locales ſont juſtes, employant, ainſi que le Caravage & le Valentin, de fortes ombres: ſi l'on en juge par quelques tableaux qui étoient à Paris, il varioit beaucoup ſon ton de couleur; quelquefois d'un gris plombé comme le Pouſſin, d'autres fois rouſſâtre; enfin d'un ton qui participe du bleu & du rouge brun. Ce qu'on ne peut lui conteſter, eſt qu'il inventoit avec facilité & deſſinoit correctement.

Ses deſſeins ſont ſpirituels & fort légers, entierement dans le goût de la Fage, quelques-uns ſont eſquiſſés à la pierre noire rehauſſés de blanc au pinceau; d'autres ſont lavés à l'encre de la Chine rehauſſés de même. On voit des Etudes d'Anatomie, de Perſpective, d'Architecture, & les caractères des paſſions deſſinés au ſeul trait d'une plume très-hardie. Ses plus beaux deſſeins ſont chez ſon fils; ſçavoir, la Bataille de Conſtantin contre Maxence, la Peſte d'Athènes, les Miracles de Saint Pierre, la Communion de Saint Jérôme, le Repas chez Simon le Phariſien, la Chûte des Anges, les Megariens dévorés par des Lions. La révocation de l'Edit de Nantes où Louis XIV. eſt repréſenté tenant une Croix d'une main & de l'autre une Epée.

Les ouvrages de Rivalz à Toulouſe ſont un Chriſt & une Madeleine à la Chapelle de l'Archevêché; l'Aveugle né à celle des Pénitens blancs; le Lazare & le mauvais Riche à l'Hôpital Saint Jacques. Dans une des Galeries de l'Hôtel de Ville il a peint à l'huile la Perſpective de la fondation d'Ancyre par les Tectoſages; Soſtrate, Roi de Macedoine, fait priſonnier dans un grand combat par les mêmes peuples; Littorius Général des Romains vaincu & conduit en triomphe dans la Ville de Toulouſe par Théodoric, à la tête des Toulouſains dont il étoit Roi; Raymond Comte de Toulouſe recevant la Croiſade des mains du Pape Urbain XI. le même Raymond faiſant lever le ſiége de Toulouſe aux Anglois, & les forçant à ſe retirer. Dans la Salle du grand Conſiſtoire le Mariage de Louis XV. & les Génies qui ſervent de ſupport aux Armes de France; la Naiſſan-

ANTOINE RIVALZ.

ce de M. le Dauphin, la France tend les bras pour le recevoir & est suivie de la Religion, de l'Abondance & de plusieurs autres attributs qui caractérisent ce Prince : la Paix est le dernier morceau qu'il a peint ; toutes ces figures sont grandes comme nature. Rivalz a fait encore plusieurs tableaux dans l'Eglise de l'Abbaye des Feuillans à six lieues de Toulouse ; on y voit la Naissance du Sauveur, une Adoration des Mages, & un Christ sur la Croix. Il a peint aussi plusieurs grands portraits dans le Château de l'Aréole en Gascogne.

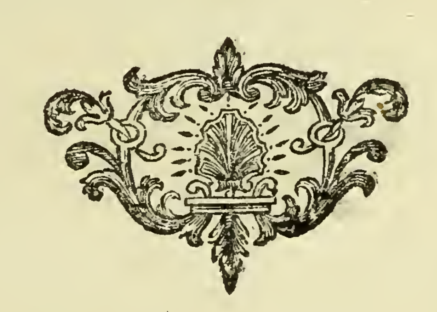
On remarque à Toulouse dans les Cabinets de différens Particuliers, l'ombre de Saint Pierre qui guérit les malades ; la Vie est un songe ; une Vierge tenant l'Enfant Jesus sur ses genoux entouré de plusieurs Anges ; Saint Jerôme & une Madeleine ; Judith & Holopherne ; une Vierge tenant son Enfant entre ses bras ; la Naissance du Duc de Bretagne ; le Portrait de Jean-Pierre Rivalz son père ; le sien, celui de sa femme ; une Galathée ; Silène lié avec des guirlandes de fleurs ; le Portrait du Président de Caulet ; un Christ avec une Vierge ; Saint Jean & la Madeleine ; l'Arcadie remplie de Bergers formant des danses légéres avec d'aimables Bergéres, dont une s'écarte dans le Bois suivie de son Amant sous prétexte de visiter le mausolée, & l'inscription *& in Arcadiâ ego* ; la Paix, grand sujet allégorique ; Priam massacré dans son Palais ; une Charité Romaine ; Arrie & Pœtus ; Cérès ; une esquisse de la mort de Ste. Pétronille ; Cassandre traînée par les cheveux hors du Temple de Minerve. Priam & Andromaque demandant à Achille le corps d'Hector. Achille dans sa Tente ; Dalila coupant les cheveux de Samson ; Saint Bruno dans le désert ; un Saint Jean pour pendant ; Sainte Cécile ; une Cléopâtre ; une Lucrece ; Joseph & la femme de Putiphar ; une Susanne ; une Vierge avec le Jesus sur ses genoux ; une Fuite en Egypte ; Saint Paul ; Calisto découverte par Diane ; la Naissance de Bacchus ; Clelie avec ses femmes traversant le Tibre ; Tullie qui fait passer son char sur le corps de son père, & quantité de portraits répandus dans toutes les familles de cette Ville.

Il a gravé un morceau dédié à Charles le Brun ; un

ANTOINE RIVALZ.

autre petit ſujet allégorique, & quatre eſtampes dans un Traité de Peinture de Dupuy du Grez, imprimé à Toulouſe en 1699. ils repréſentent la Peinture que Minerve place parmi les Dieux: cette Muſe inſtruit des enfans dans les trois Arts; elle ſe montre dans la troiſiéme planche tenant une palette & des pinceaux : la même paroît rêveuſe le crayon à la main, pendant que Minerve lui parle à l'oreille.

Barthelemi Rivalz ſon couſin & ſon Elève a gravé à l'eau-forte la Chûte des Anges, qui eſt le tableau de Narbonne; Arrie & Pœtus; ſon Portrait, celui de ſon père; Sainte Cécile; Cléopâtre; Judith & Holopherne; une Charité Romaine; Joſeph & la femme de Putiphar.





PIERRE SUBLEYRAS.


I les premieres années de la vie des grands hommes annoncent ce qu'ils feront un jour, aucune enfance n'a pû faire espérer de plus grands succès dans les Arts que celle de Pierre Subleyras : son père Matthieu Subleyras, Peintre assez médiocre, le vit naître en 1699. dans la Ville d'Usez. L'ardeur avec laquelle son fils se portoit à l'étude du dessein, dicta sa profession à ce père qui lui en donna les premières leçons; il fit de lui-même des compositions de tous les sujets de l'Histoire Sacrée & Prophane qui ne sentoient point l'Elève, mais l'habile Professeur.

Comme son père ne se crut pas la capacité nécessaire

pour correfpondre aux heureufes difpofitions de fon fils, il l'envoya à Touloufe à l'âge de quinze ans, & le mit fous la direction d'Antoine Rivalz, dont la réputation faifoit grand bruit dans la Province. PIERRE SUBLEYRAS.

Subleyras étoit de ces génies rares, en faveur de qui la nature s'écarte de l'uniformité qu'elle obferve envers les autres; fes progrès furent fi rapides que fon Maître en fut étonné. On l'envoya à Paris à l'âge de vingt-cinq ans en 1724. & il montra plufieurs deffeins de plafonds de fon invention, qu'il avoit exécutés à Touloufe avant fon départ. Ces premiers morceaux le déclarerent un génie créateur, & furent fort eftimés; il concourut deux ans après pour les Prix de l'Académie, & remporta le premier fur un fujet du Serpent d'airain que l'on voit encore dans la Salle du Modéle. On le nomma en conféquence en 1728. pour aller à Rome, & il y refta fept ans & demi à perfectionner par de nouvelles études les heureux talens qu'il tenoit de la nature. L'air de cette Ville qui convenoit à fon tempérament délicat, une vie tranquille très-propre à l'état d'un Artifte qui aime fon métier, le peu de dépenfe qu'on eft obligé d'y faire, tout le détermina à s'y établir & à s'y marier en 1739. à la *Signora Maria Felice Tibaldi*, fameufe pour la miniature, & fœur de celle qu'avoit époufé Charles Trémolliere.

On le reçut peu de tems après à l'Académie de Saint Luc, & il donna pour fon tableau de réception l'étude qu'il avoit faite du Repas de Notre-Seigneur chez Simon le Pharifien pour les Chanoines d'*Afti* en Piémont: ce morceau, quoiqu'efquiffe, eft auffi beau que l'original; on le reçut auffi parmi les Arcadiens de Rome fous le nom de *Protogene*: fon époufe qui n'étoit pas moins diftinguée dans fon talent, fut auffi incorporée dans ces deux Académies deux ans après fon mari; les Arcadiens la nommerent *Afterie*.

Plufieurs Villes s'emprefferent de demander à Subleyras de fes ouvrages; le Pape, les Cardinaux, les Princes Romains fuivirent cet exemple: Sa Sainteté l'aimoit particulierement, & lui donnoit fouvent des marques de fon eftime; elle lui commanda deux tableaux, l'un l'Extafe de Saint Camille, l'autre le Mariage de Sainte Catherine de

PIERRE SUBLEYRAS.

Ricci avec le Jesus. Après la cérémonie pour la Canonisation de ces Saints, ces tableaux furent placés dans l'appartement du Pape, & mériterent l'approbation de sa Cour.

Le Cardinal *Valenti* Gonzague, Sécretaire d'Etat, & grand connoisseur, lui donna des preuves les plus sensibles de sa protection, en lui procurant un grand tableau pour l'Eglise de Saint Pierre. Le Cardinal venoit souvent voir travailler Subleyras, & le pressoit de finir son morceau, afin qu'il pût être terminé en (*a*) mosaïque pour l'année Sainte 1750. On exposa le tableau durant trois semaines dans Saint Pierre lors de la dernière béatification; il fut très-approuvé, & ensuite transporté dans l'attelier où se travaille la mosaïque. C'est peut-être la première fois qu'on a exécuté de cette manière le tableau d'un Moderne de son vivant; on ne fait d'ordinaire cet honneur qu'à d'anciens tableaux accrédités, & dont les Auteurs ont acquis une réputation à l'épreuve du tems. Subleyras peignit encore un grand nombre de petits tableaux pour des Particuliers & des portraits, entr'autres ceux du Pape Benoît XIV. aujourd'hui régnant, du Cardinal *Valenti* Gonzague, du Prince Electoral de Pologne, & de plusieurs Cardinaux, Princes & Princesses Romaines.

(*a*) La grande humidité de l'Eglise de Saint Pierre oblige de copier les tableaux en mosaïque, ouvrage aussi admirable qu'éternel.

Sa santé souvent dérangée ne lui permettoit pas de travailler de suite, malgré l'amour qu'il avoit pour son art; les Médecins lui conseillerent de changer d'air, & il fit un voyage à Naples pour se rétablir : peu à peu ses forces revinrent, & il peignit le portrait de M. de la Vieuville, Viceroi de Sicile, qu'il représenta à cheval. Après sept mois de séjour à Naples Subleyras revint à Rome, & continua son tableau de Saint Pierre, qui fut entierement achevé à la fin de l'année 1745.

Ce tableau & plusieurs autres lui firent beaucoup d'honneur, tant pour le bon ton de couleur & la délicatesse du pinceau, que pour la belle ordonnance. Personne ne connoissoit mieux que lui la théorie de son art; il en parloit en homme qu'une profonde étude & une longue expérience avoient toujours conduit. Il aimoit les Belles-Lettres, écrivoit avec esprit, & se plaisoit à s'entretenir des Sciences même les plus abstraites. La Musique faisoit un

de

PIERRE SUBLEYRAS.

de ses amusemens, elle charmoit son caractère un peu trop mélancolique, peut-être occasionné par sa mauvaise santé. Cet état de langueur l'a empêché de jouir une partie de sa vie des agrémens qu'il auroit pû esperer, surtout l'hiver, qui étoit pour lui le tems le plus fâcheux durant les dernières années de sa vie.

Son esprit libre & tranquille lui étoit d'un grand secours, & lui faisoit répondre avec franchise aux personnes les plus qualifiées. Un jour qu'il faisoit le portrait d'un Seigneur du premier rang, qui voulut être peint dans son habit de cérémonie, malgré le long tems que le Peintre lui représenta que cela dureroit : l'impatience prit à ce Seigneur une demi-heure après ; il abandonna l'attitude, s'approcha du tableau, & voyant que le Peintre n'avoit encore terminé qu'une manche, il se mit en colere, & parut très-surpris qu'un homme de réputation n'eût pas encore fini son habillement. Subleyras répondit que son impatience lui faisoit croire qu'il n'étoit pas curieux d'avoir un bon tableau, mais qu'avec le tems il le rendroit digne de lui. En effet, lorsque le tableau fut entierement fini, il le porta au Palais de ce Seigneur un jour qu'il donnoit audience, & ce Seigneur ayant demandé à différentes personnes qui gardoient un profond silence, ce qu'elles pensoient de son portrait, le Peintre lui dit, *Monseigneur, si vous le trouvez bien, tous ces Mrs seront satisfaits*; la chose arriva comme il l'avoit dite.

Sa probité fut exempte de tout reproche : peu attaché à ses intérêts, il s'étoit formé un caractère qui lui avoit procuré l'estime & l'amitié de tous ceux qui le connoissoient. Enfin ses longues souffrances s'augmentant de jour en jour, furent terminées par sa mort qui arriva à Rome le 28 Mai 1749. n'ayant que cinquante ans : on croit qu'il avoit eu le poulmon attaqué, ce qui l'avoit fait si longtems languir. Il fut porté dans l'Eglise de Saint André *Dei Frari* accompagné de l'Académie de Saint Luc, de celle de France & des Arcadiens. Il a laissé une fortune médiocre à quatre enfans en bas âge.

On ne lui connoît pas d'Elèves assez distingués pour être ici nommés.

PIERRE SUBLEYRAS.

Ses desseins sont la plûpart à la pierre noire, ombrés de hachures au même crayon en différens sens, & rehaussés de craye blanche; la touche en est spirituelle & légere, l'ordonnance heureuse & bien digerée: la facilité de l'invention, l'élévation de la pensée & la correction y marchent de compagnie.

A Rome on voit de lui un grand tableau fait pour un des Autels de l'Eglise de Saint Pierre, représentant la Messe Grecque dite par Saint Basile, & l'évanouissement de l'Empereur Valens à l'offrande des pains; ce tableau a été exécuté en mosaïque pour être placé dans Saint Pierre, & l'original a été envoyé à *Termini*, où il décore l'Eglise des Chartreux: l'Histoire de Psyché; la Femme adultére grand morceau; un tableau de vingt-quatre pieds de long, représentant le Repas de Notre-Seigneur chez Simon le Pharisien, composé d'un très-grand nombre de figures; il a été envoyé pour être placé dans la Ville d'*Asti* en Piémont dans le Réfectoire des Chanoines Réguliers de Saint Jean de Latran.

A Milan un Saint Jérôme pour les Pères appellés *i Girolomini di Milano*, & pour la même Eglise un Crucifix avec plusieurs Saints.

A Pérouse deux tableaux d'Autel, l'un un miracle de Saint Benoît qui ressuscite un enfant, l'autre l'Empereur Theodose aux pieds de Saint Ambroise.

Pour la Ville de Grasse en Provence une Assomption de la Vierge avec les Apôtres. Pour celle de Toulouse Saint Joseph qui tient l'Enfant Jesus.

Le tableau qui représente le Duc de Saint-Aignan, donnant à Rome au nom du Roi le cordon bleu au Prince *Vaini*.

Subleyras a gravé plusieurs estampes à l'eau-forte; sçavoir Notre-Seigneur chez le Pharisien en grand, dédié au Duc de Saint-Aignan; le Serpent d'airain qui lui avoit fait remporter le Prix à l'Académie de Paris; quatre Sujets d'après les Contes de la Fontaine qu'il a peint.

FIN.



TABLE DES MATIÈRES.

A.

B.

D

G.

H.

T.




SPECIAL 93B
2460
v.3

